BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
1 A
11

Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

14
4
E
7

43. C. 32.

43
C.
32.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

TESTAMENT
POLITIQUE et MORAL

TESTAMENT,

OU

CONSEIL,

D'UN PERE A SES ENFANS:

Sur la maniere dont il faut ſe conduire dans le monde.

Par Mr. DE LA HOGUETTE,
Gentilhomme François.

Derniere Edition, revûë & augmentée.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

COLLEGII SOCIETATIS IESV BIBLIOTHECA

A PARIS,
Chez la Veufve MABRE CRAMOISY.

M. DC. XCVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

TABLE

DES

CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

Du devoir de l'Homme envers Dieu.

Avant-Propos. Pag. 1

CHAP. I. *Que l'Enfant doit commencer ſon adoration envers Dieu par la parole. Que Dieu eſt le principe de toutes choſes, & que ſon eſſence eſt incomprehenſible.* 9

II. *De quelle façon il faut adorer Dieu. De la Religion Chreſtienne. & qu'on ne peut-eſtre un bon ſujet ſans eſtre un bon Chreſtien. Qu'on ne doit rien*

rien innover en la Religion. De l'excellence de la foi pardeſſus la raiſon. 17
III. Du libertinage & de la mécreance, ou athéiſme. 23
IV. De la Superſtition. 26
V. De l'hypocriſie & des faux Directeurs des affaires, de la ſanté & de la conſcience. 28
VI. Comme il faut uſer de ſa volonté & de ſa raiſon dans le ſervice de Dieu. 33
VII. Des prieres. De la priere particuliere, & des prieres publiques. 35
VIII. De l'Oraiſon Dominicale. 41

SECONDE PARTIE.

Du devoir de l'Homme envers ſoi-même.

CHAP. I. DE la difference qu'il y a entre la naiſſance de l'homme & les autres productions de nature; & pourquoi. 46
II. De la moderation du premier appetit de l'homme, qui eſt de vivre: où il eſt traité de la gourmandiſe. 48
III. De la moderation du ſecond appetit de l'homme, qui eſt le deſir d'avoir: où il eſt traité de l'avarice & du vrai uſage des richeſſes. 51
IV. De la pauvreté. 57
V. De la volonté de l'enfant, qui eſt un brut & informe raiſonnement de l'ame; & comme il la faut conduire avec moderation. 63

VI. *D'ou procede l'erreur de nôtre volonté. De la verité. Du menſonge.* 69
VII. *Que les études & les éxercices ſe doivent faire conjointement.* 74
VIII. *Des éxercices. Du manége. De la danſe. Du tirer des armes : Et des ſoupleſſes du corps & de la main.* 75
IX. *Que la premiere connoiſſance de l'homme doit commencer par celle de lui-même. Qu'il doit ſçavoir les compartimens du lieu où il eſt, qui eſt le monde, & ſçavoir compter.* 83
X. *L'Hiſtoire apprend à l'homme ce qui ſe paſſe dans le monde. De la neceſſité qu'il y a de la ſçavoir.* 94
XI. *De l'Hiſtoire fabuleuſe, & des Romans.* 97
XII. *De la fin differente des études, ſelon la difference des eſprits. Qu'il eſt tres-neceſſaire que les Rois ſoient ſçavans.* 101
XIII. *De la Morale Chreſtienne, qui conſiſte en la Charité ſeule.* 105
XIV. *Des vices qui naiſſent de l'amour propre, qui eſt contraire à l'amour de Dieu & du prochain. Et premierement de l'orgueil.* 111
XV. *De l'amour ſenſuel.* 114
XVI. *De la haine.* 119
XVII. *De la colere.* 121
XVIII. *De la Vengeance.* 123
XIX. *De la crainte.* 127
XX. *De l'Envie.* 129
XXI. *De la Triſteſſe.* 130
XXII. *De la joye. Et qu'il n'y en a point hors de la vertu.* 132
XXIII. *Qu'il faut élire une profeſſion. De la profeſſion des armes, & quelle en devroit eſtre la premiere inſtitution.* 135
XXIV. *Sept Conſeils pour l'homme de guerre.* 139
XXV. *Trois Conſeils pour la fortune. Le I. De ſuivre*

vre toûjours la Cour & l'armée. Le II. De ſuivre le mouvement de ſon inſtinct. Le III. De ſe propoſer une honneſte fin en toutes choſes. 143

XXVI. Cinq avis tòuchant la conduite de ſa maiſon. 149

XXVII. Qu'il faut avoir quelques notions générales des choſes publiques. Qu'on ne les peut apprendre hors de la Cour; & pourquoi il y faut paſſer une partie de ſa vie. 153

XXVIII. Des vices auſquels les hommes de Cour ſont les plus ſujets, qui ſont la vanité, la moquerie; la diſſimulation, l'ambition, & le luxe. 157

XXIX. Des Duels, & du remede qui s'y peut apporter ſuivant la raiſon. 162

XXX. Six Conſeils pour l'homme de Cour. I. D'eſtre au Roi. II. Comme on ſe doit gouverner avec les Favoris. III. De s'accommoder au temps. IV. D'eſtre ſouple. V. De n'eſtre pas trop ſcrupuleux en ce qui eſt de ſon honneur. VI. De ſuivre la mode. 172.

XXXI. Des divertiſſemens qui conſiſtent dans le jeu & dans la converſation. Du jeu des échets, des dez, des cartes, & du jeu en général. 179

XXXII. De la Converſation. 182

XXXIII. Des conditions neceſſaires à une perſonne Eccleſiaſtique. 185

XXXIV. De la profeſſion Eccleſiaſtique, reguliere & ſeculiere. Des vœux. 188

XXXV. Cinq points generaux pour la vertu, dont le dernier eſt de ſe ſoûmettre ſous la Providence de Dieu; qui fait la concluſion de la ſeconde Partie. 193

TROISIE'ME PARTIE.

Du devoir de l'Homme envers l'Homme.

CHAP. I. De la puiſſance & de la neceſſité de la ſocieté. 202
II. De la premiere ſocieté, qui eſt celle du mari & de la femme, & de leur devoir reſpectif. 204
III. Du devoir des Peres envers les Enfans, & des Enfans envers les Peres. 210
IV. Du devoir des Freres entr'eux. 224
V. Du devoir entre le Maiſtre & le ſerviteur. 230
VI. Du devoir des Voiſins entr'eux. 236
VII. Des amis, & de trois divers mouvemens d'affections de l'homme envers ſon prochain, qui ſont la Bienveillance, l'Amitié, & la Charité. 240
VIII. Des Perſonnes qu'il faut hanter ou éviter. 248
IX. Du devoir entre le Prince & le Sujet. 250
X. Des ſeditions, de leur matiere, & de leurs remedes. 253
XI. Conſeils pour ne point errer au devoir reſpectif de l'un envers l'autre. 258

XII. *Conclusion de l'ouvrage par un petit discours de la Mort, & de trois choses qui ont accoûtumé de travailler l'esprit de l'homme avant que de mourir.* 257

XIII. *De l'immortalité de l'Ame.* 268

Fin de la Table.

LIVRES NOUVEAUX.

TUrretini Theologiæ Didactico-Elencticæ, 4.
Chirurgie Pratique, Medicale, & Raiſonnée par Etmuller, 12.
Cabinet des beaux Arts, ou Recueil curieux de diverſes fig. gravées d'aprés de tres-rares Tableaux, ou les beaux Arts ſont repreſentez, avec leur explication & de figures en taille douce, par M. Perrault de l'Academie des Sciences, 4. fig.
Comparaiſon des grands hommes de l'Antiquité & des modernes par M. Perrault de l'Academie des Sciences, 12. 2. vol. 1693.
Dictionaire Mathematique, ou Idée generale de toutes les Mathematiques par Ozanam. 4. avec figures à Amſterdam, 1691.
Dictionaire nouveau François & Latin de Tachard, Bouhours & autres, 4.
Elements de Geometrie du P. l'Amy, 8. fig.
Entrée dans Babylone par Alexandre en Eſtampes par M. le Brun.
Forces de l'Europe avec le Plan de toutes les places fortes, par M. de Vauban, 4. 1693.
Fortifications de M. de Vauban. François & Allemand. 8. fig.
Grammaire Grecque de Port Royal, 12. 1693.
Geographie univerſelle par la Croix, 12. 4. tom. fig. & Cartes.
Geometrie practique d'Ozonam, 12.
Horace Latin & François de la traduction de M. Dacier, avec les Remarques ſur toutes les Oeuvres, 12. 10. vol. fig. 1691
Hiſtoire de Louïs XIV. ſurnommé le Grand, par Medailles, leſquelles repreſentent l'Hiſtoire de ſa vie & de ſes actions, tant en paix qu'en guerre, fol. fig. 1691.
Hiſtoire de Louïs XIV. & de ſon Regne juſqu'à preſent, 12. 2. vol. 1693.

Hiſtoire de Guillaume III. Roy d'Angleterre, avec fig. & toutes les Medailles. fol. 1693.

Hiſtoire de Tekeli, 12 1693.

Inſtruction pour les gens de guerre, pour les armes à feu, Canon, Bombes & Carcaſſes, & la maniere de conduire l'Artillerie à la maniere des François, 12. fig. 1692.

Imitation de Jeſus-Chriſt, ou conſolation interieure de l'Ame, traduite ſur un manuſcrit nouvellement découvert, 12. fig. 1692.

Introduction à la fortification par de Fer, 4. fig.

Introduction à la Geographie par Sanſon, 12.

Introduction à la connoiſſance des Medailles antiques & modernes, 12.

La Poëtique d'Ariſtote, avec des notes & des remarques par M. Dacier, 12. 1693.

La Bataille de Darius & d'Alexandre en Eſtampes par le fameux Mr. le Brun en pluſieurs grandes feüilles excellemment gravées.

La Bataille de Porus & d'Alexandre par le même.

La Tente d'Alexandre avec la famille de Darius par le même.

Le paſſage du Granique par le même.

L'entrée d'Alexandre dans Babylone par le même

Monarchie Françoiſe de Louïs XIV. 12. 2. tom.

Nouvelles Operations de Chirurgie par la Chariere, 12.

Nouvelle Introduction à la Geographie par Sanſon à l'uſage de M. le Dauphin ſur 20. Tables Geographiques gravées ſur du cuivre.

Nouvelle Methode des Operations de Chirurgie, avec un Traité de la nouvelle maniere de guerir la Verole. 12.

Oeuvres diverſes de M. Patru, contenant ſes Plaidoyers, harangues, lettres, & autres Oeuvres, 12. 2. vol. 1693.

Oeuvres de Lucrece, Latin & François. 12. vol. 1.

TESTA-

TESTAMENT,

OU

CONSEILS FIDELES

D'UN PERE A SES ENFANS.

AVANT-PROPOS.

MES Enfans, ayant employé dans les armées les meilleures années de ma vie au ſervice du Roi, j'ay penſé que je ne ſerois pas tout-à-fait oiſif en ce même devoir, ſi je donnois en ma retraite celles qui me reſtent à vôtre inſtruction; & qu'en faiſant cette action d'un bon Pere, je la ferois auſſi d'un bon ſujet. Pour ne pas demeurer court en ce deſſein, me voyant déja beaucoup avancé en âge, & vous fort jeunes, j'ay mis par ordre quelques enſeignemens touchant vôtre éducation, que j'ai reduits ſous les devoirs de l'homme envers Dieu, envers ſoi-même, & envers autrui, qui ſont trois choſes ſi relatives au devoir du ſujet envers le Prince, qu'il eſt abſolument impoſſible qu'on puiſſe eſtre bien craignant Dieu, ni moralement bon, ni bon aux offices re-

ſpectifs de la vie civile, qu'on ne ſoit pareillement un bon ſujet.

Je ne doute point, mes Enfans, que pour vous faciliter les moyens d'acquerir toutes ces bonnes qualitez, il ne fût beſoin que vous euſſiez un pere qui fût plus ſage & plus aviſé que je ne ſuis pour vous ſervir de guide par ſon exemple en ces belles voies. La premiere teinture du bien & du mal ſe commence inſenſiblement en nous dans nôtre foyer, par la force de la coûtume ; qui fait, que l'impreſſion des mœurs domeſtiques eſt plus puiſſante que la reſſemblance des Enfans aux Peres, que le ſang même dont ils tirent leur origine. Pour cette raiſon un bon Pere doit (ſi j'oſe le dire) faire éclore ſes Enfans comme la tortuë fait ſes œufs, c'eſt-à-dire, en leur donnant toute ſon attention comme elle, & en les regardant & obſervant toûjours juſques à ce qu'ils ſoient formez. C'eſt le but où je pretens & de prendre ſi bien garde à moi tant que nous ſerons enſemble, que je ne puiſſe eſtre, au lieu de vôtre directeur, un complice de vos défauts.

Mais parce qu'en l'âge de ſoixante-dix ans où je ſuis preſentement, toutes les heures, tous les jours & toutes les années me ſont climateriques ; je me ſuis propoſé au défaut de ma preſence, ſi elle vous manque, de vous laiſſer quelques preceptes pour la conduite de vôtre vie, en forme de Teſtament, afin que vous les receviez avec plus de reſpect, & que ce vous ſoit aprés nôtre ſeparation, un modele vivant ſur lequel mon deſſein étoit de vous façonner. Je remets aux loix du païs (que nous ne pouvons violer ſans preſumer d'eſtre plus ſages qu'elles) à faire entre-vous le partage de mes autres biens. Ceux-ci que je voudrois bien leguer plus utilement que je ne m'en ſuis ſervi, je vous les laiſſe tous à un chacun de vous ; poſſedez-les mieux que moi, mes Enfans, j'en ay eu la theo-

rie

rie ſans en faire l'application. Je les ay poſſedez comme un avare ſon treſor; ſans les employer à mon uſage, parce que mes défauts ont prevenu ma connoiſſance, & que je me ſuis vû ſous la tyrannie de mes vices, par la force de la coûtume, avant que d'avoir pû découvrir leur laideur. Pour s'eſtre enracinez en moi avant que de m'eſtre apperçû de les avoir, ma raiſon depuis, quelque effort qu'elle ait voulu faire, n'a jamais pû rompre les liens invincibles d'une mauvaiſe habitude. Conſiderez moi donc aujourd'hui comme un aveugle qui vous allume un flambeau, dont il ne ſe peut éclairer, ou plûtôt comme une perſonne qui marche devant ſa lumiere & qui tient ſon flambeau derriere lui, ſi l'on peut appeller flambeaux ces petits enſeignemens que je vous laiſſe.

Quoi qu'une main amie, & qui ne vous doit point eſtre ſuſpecte, vous les preſente, je ne deſire point de vous une obeïſſance aveugle à mes conſeils; il n'y a jamais eu de ſemence ſi nette qu'il n'y ſoit demeuré quelque grain d'ivraye, ni d'arbre aſſez bien ſoigné qui n'ait produit quelque fruit gâté. C'eſt pourquoy je vous ordonne, quand vôtre jugement ſera meur, de ne laiſſer pas un ſeul article, ni même une ſeule clauſe de ce Teſtament, ſans l'examiner, ſans la tourner & retourner en tous ſens, pour voir ſi contre mon intention, & ma penſée, il ne me ſeroit point échapé quelque choſe qui fût contre l'honneur, & le reſpect qui eſt dû à Dieu, au Roi, à la Religion, aux Loix, ou à la bien-ſéance même, qui eſt une eſpece de police. Par là il arrivera, peut-eſtre, qu'étant éclairez de vôtre lumiere & de la mienne, vous découvrirez quelque faute que j'aurai faite, dont je me ſoûmets dés-à-preſent d'eſtre éclairci. Vous en rejetterez la fauſſe illuſion qui m'aura trompé par l'examen que vous en ferez; & par ce même examen, ſi les enſeignemens que je

vous donne ſont employez à la conduite de vôtre vie, en vous les appliquant aux occaſions, & en les meditant ſouvent, vôtre eſprit en demeurera tellement imbu, que toutes les actions d'honneur & de vertu ſe rendront inſenſiblement auſſi naturelles en vous, que vous le ſont l'ouïe & la parole.

Quoi que ce petit diſcours, mes Enfans, ne ſemble regarder que vous en particulier; j'avouë néanmoins que ma penſée va plus loin; & qu'étant obligé de conſiderer ſelon le conſeil de l'Evangile, tous les hommes comme mes freres, & tous les jeunes gens comme mes Enfans; mon affection ſuivant cette regle, me contraint & peut-eſtre aux dépens de ma reputation, de laiſſer en commun à toute la jeuneſſe, & au pillage du premier occupant, cet acqueſt que j'ai fait ſans en avoir été l'uſufruitier. Je ſerai bien-aiſe que la meilleure portion en demeure aux miens; mais ſi quelqu'autre quel qu'il ſoit, s'en rend plus digne qu'eux, & qu'il en devienne plus ſage, j'aurai toûjours en quelque ſorte, ſatisfait à mon intention. Je ne diminuë rien du voſtre dans le deſſein que j'ai d'aſſocier tout le monde à cette heredité: je tâche au contraire d'étendre vôtre alliance avec tous les hommes, & de vous acquerir de nouveaux freres qui puiſſent contracter avec vous en la communauté de ce legs, une fraternité ſpirituelle qui ſoit encore plus étroite & plus aſſûrée, que ſi la chair & le ſang l'avoient formée.

Ce ſera donc, Lecteur, en ce lieu, où je ne fais point de difference entre ton fils & le mien, que je ferai l'ouverture du premier article de mon Teſtament par cet Avant-propos;

Que nous devons tous conſiderer la Nature humaine, comme une grande Maſſe ou un grand Tout, dont nous ſommes tous autant de parties dif-

differentes ; & que plus chaque partie rend de ſervice & ſe tient unie à ſon Tout, plus elle ſatisfait à ſon devoir. L'établiſſement de ce premier principe fera mourir en nous les ſemences d'orgueil, d'avarice, d'envie, de la concupiſcence des yeux & de la chair, & d'une infinité d'autres vices contraires à la charité, & dont le principe eſt en l'amour propre ; & non-ſeulement ces maudites ſemences s'étoufferont en nous. mais on verra ſe ſubſtituer en leur place, l'amour du prochain qui eſt la baze & le fondement de toutes les vertus Chreſtiennes. Quand on dit à nôtre Sauveur que ſa Mere & ſes freres le demandoient, il montra ſes diſciples, & tous ceux qui étoient au tour de lui, diſant : Voici ma Mere, mes freres, & mes ſœurs ; pour nous deſigner par cette ſainte parole, la fraternité, & l'alliance qui nous doit eſtre indifferemment commune avec toutes ſortes de perſonnes. Cette parole embraſée, qui ſortit comme un tourbillon de feu de la bouche de ſaint Paul, quand il dit qu'il voudroit eſtre anathéme pour ſes freres ; qu'étoit-ce autre choſe qu'une ſainte fureur produite par l'excés de ſa charité ; laquelle il crût eſtre plus complette & plus agreable à Dieu, en voulant ſe dévoüer pour le ſalut de ſes freres, que s'il ſe fût ſauvé ſeul ?

En effet l'homme eſt né pour le ſervice de l'homme ; il eſt engagé à ce devoir par tant de differens liens, que quelque irregulier qu'il puiſſe eſtre, il ne ſçauroit jamais les rompre tous. Un même toict, une même ville, une même police divine & humaine, une même langue, un même habillement, & une infinité d'ordres & de ſocietez, ne ſont-ce pas autant de différens degrez par leſquels on monte à cette union générale qui doit eſtre entre les hommes ? Je diray plus, que pour ne point troubler cette harmonie, les Rois

ont trouvé bon de s'apeller freres entr'eux, afin que leurs ſujets le devinſſent auſſi, & que la difference de langage, d'habillemens, de mœurs, de police, de Religion quelquefois, ne pûſt relâcher le nœud de cette liaiſon univerſelle. Soyons toûjours prêts de bien faire l'un à l'autre. Qui rend un bon office à ſon prochain, ne s'attire pas moins la bienveillance de celui qui le voit, que de celui qui le reçoit; en lui offrant nos deux bras à ſon beſoin, nous les multiplions par le ſecours mutuel, auquel nôtre affection l'oblige. Il eſt conſtant qu'étant les membres d'un ſeul corps, nous ne pouvons nous regarder ſeuls, ni faire un tout d'un chacun de nous, ſans nous deshumaniſer en quelque ſorte, & ſans faire un divorce particulier de l'union commune que nous avons avec tous les hommes.

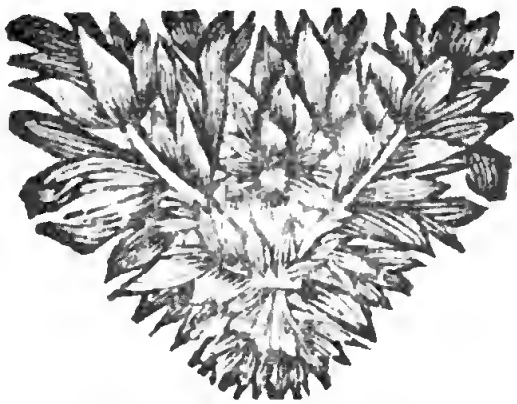
Mes Enfans, ce grand Tout de la nature humaine, n'eſt qu'une partie de la nature univerſelle. A la conſiderer d'abord, on diroit qu'elle ſe preſente à nous en ſes productions comme une mere commune de toutes choſes; mais qui voudra la ſuivre pas à pas, & l'examiner en ſon progrés, on découvrira qu'au lieu de mere, elle n'eſt que comme une Sage-femme qui les reçoit, & que leur eſtre ne ſubſiſte qu'en l'exiſtence de Dieu ſeul, qui eſt le principe commun de tout ce qu'il y a de creé.

Outre qu'il y a en chaque choſe particuliere un appetit inherent de conſerver ſon eſtre individuel, il y a auſſi un germe pour le maintien de ſon eſpece, qui demeureroit neanmoins oiſif & infecond ſans le concours de l'action de Dieu: Autrement ſi la nature univerſelle ſe déterminoit d'elle-même à la production des eſpeces differentes qui la rempliſſent, & que ſa puiſſance ne demeurât point ſuſpenduë & dans une eſpece d'engourdiſſement, juſ-

juſques à ce que l'Eſprit de Dieu en eût fait la diviſion & l'ordre, il faudroit de neceſſité qu'il y eût deux principes d'une même choſe. Je ne ſçai ſi je m'explique aſſez bien, ou ſi je me le fais accroire ; mais il me ſemble que je découvre en vous & en moi, mes chers Enfans, quelque image ſenſible de cette verité. N'eſt-il pas vrai que nous ne pouvons appeller aucune action purement noſtre, que nous n'ayons eu auparavant l'intention de la faire ? Un Peintre ne fera pas un tableau, ni un Sculpteur une ſtatuë, ſans en avoir premierement formé le deſſein en ſon eſprit. Cela eſt ſans contredit comme je croi. Pourquoi eſt ce donc que dans les premiers commencemens de vôtre eſtre, nous ne penſions point à vous le donner en ce moment vôtre mere ni moi, & que vous le reçûtes par un ſentiment naturel, qui fut alors ſimple & aveugle, & qui n'eut en cela nul autre objet que de ſe contenter ? Vraiſemblablement il en eſt ainſi de toutes les creatures vivantes, comme de l'homme, & de toutes les ſemences que contient la Nature univerſelle, qui n'auroient point en elles-mêmes le deſir de leur fecondité ſans le concours de l'Eſprit de Dieu. Ainſi il ne faut point douter que cette ſuſpenſion de nôtre volonté dans une action qui paroît ne dépendre que de nous, ne ſoit une preuve infaillible que Dieu s'eſt voulu reſerver à lui ſeul l'intendance d'une production, dont il nous donne la faculté pour le maintien de l'eſpece, ſans nous en donner l'intention ; pour apprendre à un chacun de nous qu'il veut conſerver ſa paternité, afin que la premiere reconnoiſſance de nôtre eſtre aille directement à lui, & que nous conſiderions qu'en la choſe même où nous penſons avoir le plus de part, nous ne ſommes que les organes de ſa Toute puiſſance.

Ainſi, mes tres-chers Enfans, puiſque nôtre premiere filiation de vous & de moi vient de Dieu, il eſt juſte que le premier rayon de nôtre lumiere nous

conduiſe à l'adoration de celui qui eſt nôtre Pere commun, & que l'ouverture de mon Teſtament commence par là. Pour cet effet je le diviſerai en trois parties. Dans la premiere je traiterai du devoir de l'homme envers Dieu : Dans la ſeconde, de ſon devoir envers ſoi-même : Et dans la troiſiéme, du devoir reſpectif de l'homme envers l'homme, ſelon la difference des conditions.



PREMIERE PARTIE.

DU DEVOIR DE L'HOMME ENVERS DIEU.

CHAPITRE PREMIER.

Que l'Enfant doit commencer ſon adoration envers Dieu par la parole. Que Dieu eſt le principe de toutes choſes, & que ſon eſſence eſt incomprehenſible.

COMME la voix eſt le premier ſigne de vie que donne le corps en naiſſant, & la lumiere le premier objet qui vient à l'œil : la parole eſt la premiere marque de la vie de l'ame ; & Dieu qui eſt le Pere de toute lumiere, le premier objet qui ſe doit preſenter à elle : Et comme l'œil reçoit la lumiere ſans la connoître, l'ame auſſi ſe doit diſpoſer à l'adoration de Dieu, & à s'unir avec lui par amour, ſans penetrer plus avant en ſon eſſence.

Et parce que, mes tres-chers Enfans, toutes les fonctions de la vôtre ne ſont point encore en vôtre puiſſance, & qu'elle ne peut eſtre à la ſortie de vôtre berceau, la directrice de vôtre cœur pour luy en faire une offrande, il faut que vôtre parole ſupplée à ce défaut, & qu'elle ſoit la premiere hoſtie qui lui ſoit immolée. Ainſi, ne ſoyez point en

peine ſi l'intelligence de la priere que vôtre mere ou moi vous faiſons repeter tous les jours, vous eſt à preſent autant inconnuë, que celui auquel elle s'adreſſe. Suivez-nous ſeulement, nôtre foi articulera vôtre begayement, & ſoyez aſſurez qu'il n'y a point d'encens qui ſoit plus agreable à Dieu que ce premier ſacrifice de vôtre langue. Les premices lui en ſont duës, en attendant que vôtre intention l'accompagne, par la connoiſſance de l'obligation que vous avez de l'adorer. Voyons ſi nous y pourrons parvenir.

Comme vôtre nourrice, mes Enfans, à été le ſujet de la premiere connoiſſance que vous ayez jamais euë, & de vôtre premiere affection durant le premier trouble de vos ſens; & que quand ils ont commencé de voir un peu plus clair, & que vous vous êtes apperçûs que cette nourrice faiſoit une partie de ma famille, & que pour vous alaiter elle avoit beſoin elle-même du ſecours & des ſoins de vôtre mere & de moi; ç'a été alors, & non plûtôt, que nous avons ſuccedé à cette connoiſſance & à cette affection que vous aviez ſeulement pour elle: Ainſi, mes Amis, je ne doute point que de la même ſorte la Nature univerſelle ne ſe preſente d'abord à vôtre premier raiſonnement qui eſt encore obſcur, pour eſtre le premier objet de vôtre connoiſſance & de vôtre amour. Mais j'eſpere auſſi que ſans avoir beſoin d'aucune autre inſtruction, à meſure que vôtre lumiere originelle s'éclairera, vous découvrirez peu-à-peu qu'elle eſt ſeulement la mere nourrice de toutes les productions de l'Univers, & la voſtre; & qu'avec tous ſes nourriſſons, elle eſt comme vous de la ſuite d'un Principe, ſans lequel elle ne peut ſe maintenir; & qu'ainſi il n'y a que ce Principe ſeul qui eſt Dieu, qui merite vôtre reconnoiſſance & vôtre adoration.

En effet ſi toutes les choſes du monde n'avoient

point

point quelqu'autre principe commun que la Nature, qui eſt un eſtre que nous ne pouvons concevoir que ſous l'idée du concert admirable & de la belle ſymmetrie qui paroît en toutes les pieces de l'Univers : Il faudroit que cette harmonie eût en elle-même ſon principe, & ainſi l'appetit de ſubſiſter toûjours d'une même ſorte, eût été radical en elle, & ne l'eût jamais quitté, & par ce moyen etant demeurée conforme, elle n'eût point eu beſoin de ſe renouveller par une ſucceſſion de viciſſitudes comme elle fait. D'où il faut neceſſairement inferer qu'il y a un eſtre fixe & permanent, autre que la nature qui eſt le principe commun de toutes choſes, au delà duquel il n'y a point de Plus outre, & qui par conſequent doit eſtre la ſeule & derniere fin, où ſe doit terminer nôtre reconnoiſſance. L'ordre merveilleux de l'Univers nous découvre ce principe par degrez comme une hauteur inacceſſible. C'eſt pourquoi au premier rayon de lumiere que nous aurons de ſon eſtre, demeurons en là, ſans nous mettre en peine de connoître quel il eſt; de peur qu'en voulant ſoûmettre l'étenduë de ſon immenſité ſous la petiteſſe de nôtre intelligence, elle ne nous échape en cet inſtant même. Informons-nous encore auſſi peu pourquoi il eſt; autrement ce ſeroit un progrés à l'infini, qui aneantiroit en quelque façon un principe connu, par la recherche d'un autre qui ſeroit inconnu. L'art de raiſonnement veut que toute queſtion ſe termine & trouve ſon repos en ſon principe.

Il ne faut donc point, mes Amis, ſe propoſer aucun autre principe que Dieu ſeul, lequel, comme les ſaintes Lettres nous l'enſeignent, a créé toutes choſes de rien, parce que nous ne pouvons ſuppoſer qu'elles ayent été faites de quelque matiere, quand elle ſeroit plus confuſe encore que les tenebres portées deſſus la face de l'abyſme, que

nôtre imagination ne lui donne quelque force ; & que cette forme toute imparfaite qu'elle puiſſe eſtre, n'eût eu avec ſon ſuppôt quelque choſe de coëternel avec Dieu ; ce qui ſeroit en quelque façon lui ôter l'unité & la ſimplicité de ſon eſtre, & outre cela reduire ſa toute-puiſſance ſous la même neceſſité d'un artiſan, dont l'art ne peut rien produire ſi la matiere dont il doit compoſer ſon ouvrage lui manque.

Ceci eſt aſſez conſiderable, que toutes les pieces de l'Univers furent en leur creation compoſées de la parole de Dieu & du neant ; d'où il arrive que l'effet de cette parole ayant eu ſon émanation du ſouffle Divin, qui eſt une ſource éternelle, ſubſiſte toûjours ; & qu'encore que la partie tirée du neant paroiſſe avoir une inclination vers le non-eſtre d'où elle vient, elle ne laiſſe pas de conſerver en ſa diſſolution un germe & un certain deſir qui en eſt inſeparable, pour ſe regenerer en un autre ſujet, lequel étant periſſable comme le premier, ſe renouvelle ſucceſſivement en quelqu'autre. Ainſi comme il n'y a point de temps en Dieu que le preſent, il ſemble que l'ouvrage de la creation dure encore maintenant, & qu'il doive ſubſiſter autant que le monde.

De quelque maniere que puiſſe avoir été faite nôtre creation, vous voyez, mes Enfans, qu'il n'y a aucune choſe ici bas qui ne doive à Dieu ſon eſtre & ſa durée : & quoi que ce divin principe ſoit ſeul & unique, pour nous obliger encore à lui plus étroitement, il a voulu communiquer ſon unité à chaque choſe creée, & qu'elle fût tellement inherente au ſujet qui la reçoit, qu'on ne pûſt en faire ſouſtraction ſans l'aneantir. En effet, ſi on veut parcourir toute la Nature, on ne trouvera aucun eſtre réel ou imaginaire qui n'ait en ſon tout ou en ſes parties beſoin de l'unité pour ſubſiſter. Un eſprit, un corps, un bras, un œil, un filament,

une

une fibre, une largeur, une longueur, une profondeur, une ſurface, une ligne, un poinct, un centre, un atôme, un neant. Tout nombre même, quand il ſeroit infini, & toute multitude ne ſe peuvent concevoir que ſous leur reduction à l'unité: Un Etat, une armée, un troupeau, un concert; & lors même que cette multitude n'eſt pas terminée, elle conſerve encore ſon unité ſous la vaine image d'une confuſion.

Ainſi ce n'eſt pas ſans beaucoup de raiſon que quelques-uns de nos Cantiques veulent que toutes les choſes de l'Univers, animées & inanimées, s'accordent à chanter les loüanges du Seigneur, & que la foudre même & les tempeſtes le beniſſent, puiſqu'il n'y a pas une ſeule creature qui ne lui doive ſon eſtre, ſa durée & ſon unité ſinguliere, qui les conſtituë toutes ce qu'elles ſont, & qui les diſtingue toutes entr'elles.

Etant de ce nombre, mon Fils, & avec cet avantage d'avoir été fait ſeul à l'image même de ton Createur par le moyen de ta raiſon, de ton entendement, & de l'admirable diſpoſition des facultez de ton ame, tu lui en dois ta reconnoiſſance en qualité de Pere. Sous ce reſpect de Pere tu as fait ma volonté juſques ici: ſous ce même reſpect fais celle de Dieu; ſes commandemens ſont plus doux & plus juſtes que ne ſont pas les miens. Outre que la nature te l'apprend, le divin Formulaire de Priere qu'il a plû à Dieu de nous dicter par la bouche même de ſon Fils nous le confirme. En nous diſant qu'il eſt nôtre Pere, il nous a voulu faire entendre qu'il étoit le tien, le mien, & celui de tout autre homme; & qu'ainſi nous étions tous freres, & que comme freres nous devions nous aimer, & le reſpecter auſſi tous, comme étant nôtre Pere commun: Et nous ayant dit enſuite que ſa demeure étoit dans les Cieux; ce nous a dû eſtre une inſtruction, qu'il doit ſuffire à nôtre curioſité,

de

de ſçavoir qu'il eſt nôtre Pere, ſans faire un effort de penetrer plus avant en ſon Eſſence.

Le grand trajet qu'il y a des Cieux à nous, leur ſolidité, & les eſpaces infinis qui les ſeparent entr'eux, ſont autant d'intervales differens de nôtre commun éloignement : & quoi que leur mouvement, celui du Soleil & de la Lune, & de quelques autres lumieres errantes, qui y ſont attachées, ne nous ayent encore donné la connoiſſance que de neuf Spheres, ſçavons-nous que leur nombre ne ſoit pas auſſi grand, ou plus grand peut-eſtre que n'eſt celui des étoiles ? A meſurer l'immenſité, toute l'étenduë de nôtre imagination ne fait pas ſeulement un petit point de ſa grandeur.

La Majeſté de Dieu ne ſe reconnoît pas de ſi loin : Contente-toi, mon Enfant, de ſçavoir qu'il eſt ton Pere ; que cette double vouſte de criſtal qui embraſſe le deſſus & le deſſous de toute la terre eſt ſa maiſon ; & que ce divin Palais ne ſe peut non plus meſurer que celui qui l'habite.

Le Ciel ſe preſente à toi en toutes ſes faces, ſans que tu puiſſes comprendre de quelle matiere il eſt compoſé. L'éxiſtence de Dieu ſe découvre à toi en toutes ſes creatures, ſans que pour cela ſon Eſſence te puiſſe eſtre connuë. Le Ciel te la cache, & la même lumiere qui t'ouvre la porte de ſon concave, te ferme celle de ſon convexe ; avec cette difference, que cette voûte celeſte paroît ferme à nos yeux, & neanmoins elle ſe meut ; & Dieu paroît un mouvement ſans fin en toute la Nature, & neanmoins il n'y a que lui ſeul qui ſe repoſe. Et comme il n'eſt pas en ta puiſſance de concevoir le mobile, ſans qu'il y ait un poinct immobile d'où procede le mouvement, tu ne peux non-plus comprendre le progrés ni le retour que tu voix en toutes les choſes creées, ſans arriver inſenſiblement au poinct immobile d'où il procede, qui eſt le même Dieu qui eſt ton Pere.

Ce n'a pas été ſans raiſon qu'il nous a été commandé de ne nous faire aucune image taillée des choſes qui ſont là-haut dans le Ciel, pour l'adorer. Cette défenſe ne regarde pas moins celui qui s'en fait un modelle en ſon eſprit, que celui qui ſe la taille avec le marteau. Nous ne les pouvons connoître que ſelon qu'elles ſe preſentent à nôtre imagination ; & nôtre imagination n'eſt autre choſe, qu'un vain ſpectre de nôtre fantaiſie, qui ne ſe peut former en nôtre eſprit, que nôtre amour propre n'en faſſe auſſi-tôt ſon idole.

Ainſi, mon Enfant, ne t'amuſe point à rechercher combien il y a de Cieux, qu'elle eſt leur diſtance entr'eux, & quelle eſt leur grandeur en comparaiſon de la terre. C'eſt une ſpeculation trop vaſte & plus creuſe encore que le cerveau qui la reçoit. La ſupputation que tu en feras par l'Algebre (dont le nom même me fait peur) te remplira l'entendement de tant de fractions, qu'il ſe rompra peut-eſtre lui-même.

Toutes les réveries qui ont cours ſur cette matiere, ne ſont que de vains effors de quelques eſprits curieux, qui ont voulu ſortir hors des limites preſcrits à la portée de l'homme. Auſſi voyons-nous que ces perſonnes ſont d'un tres-petit uſage dans la Vie civile. La Nature n'a étendu le voile de tes paupieres ſur tes deux yeux, que pour t'apprendre que les rayons de ta connoiſſance doivent ſe tourner en bas, & ſe reflechir en toi ſeul. Elle a nivellé, pour ainſi dire, ta vûë avec l'horiſon, afin de te marquer que ta curioſité ſe doit borner aux confins du Ciel. Ton œil non-plus que ton entendement ne peut regarder au-deſſus de toi, ſans que ta teſte & ton cerveau ſe renverſent.

Veux tu ſuivre mon advis en la theorie du Ciel ; regarde-le comme la maiſon de Dieu avec ſilence & reſpect ; regarde le Soleil (ſuivant l'opinion moderne) comme un poinct fixe, ou plûtôt comme

comme le moyen de cette grande rouë de l'Univers, par où dérive en lui cette ſource de lumiere qui l'éclaire, & cet eſprit fecond qui l'entretient. Le Createur de toutes choſes voyant que nôtre petiteſſe ne pouvoit ſoûtenir la vûë de ſa Majeſté, pour ne pas ſe cacher entierement à nous, s'eſt contenté, peut-eſtre, d'ouvrir un poinct dans le Ciel, par où deſcend un petit filet de ſa lumiere, qui eſt le Soleil, lequel n'eſt autre choſe qu'une ébauche materielle, & un trait viſible de cette Puiſſance inviſible qui gouverne & embraſſe ce grand Tout.

Ce divin ſoûpirail te paroît petit par rapport au Ciel; mais ſçache que quand toute la voûte celeſte brilleroit de cette même clarté, à peine ſeroit-ce un poinct de lumiere à l'égard du vivant brazier, d'où procede ce feu divin. Tel qu'il eſt neanmoins, il n'y a aucune choſe creée d'où puiſſe venir plus pompeuſement à nôtre connoiſſance, une idée moins imparfaite de la Toute-puiſſance de Dieu, que de la vertu feconde & infatigable du Soleil, qui empêche que la nature & toutes les differentes ſortes de ſemences qu'elle renferme ne ſoient oiſives.

Qui peut nous tracer une plus vive image de ſa grace, dont la preſence ou l'abſence fait le jour ou la nuit de nos ames? Et d'où peut-on mieux comprendre l'uniformité de ſa bonté envers toutes ſes creatures, que du cours regulier du Soleil, qui eſt balancé ſi également entre les deux poincts qui le ſoûtiennent, qu'il n'y a pas un ſeul animal, une ſeule plante, ni un ſeul coin de terre qui joüiſſe un moment de temps ſeulement l'un plus que l'autre de ſa lumiere. Il la conduit avec tant de juſteſſe, que pour rendre par tout le jour égal à la nuit, aux lieux où il y a de l'inégalité, il compenſe ſucceſſivement les longues nuits par de longs jours, avant que ſon entiere revolution ſoit faite.

Par

Par cette analogie des proprietez du Soleil avec les attributs de Dieu, je ne pretens pas avoir taillé ſon image contre la défenſe qu'il en a faite. C'eſt lui-même qui ſe l'eſt taillée, & qui a fait cette ouverture dans les Cieux, par où deſcend à nous cet échantillon de ſa Toute-puiſſance. Il ſe communique à nous par là, comme par une jalouſie, en nous faiſant voir qu'il y eſt, mais non pas quel il eſt. Ne te propoſe donc point de l'enviſager de plus prés: le dernier effort de ton eſprit envers la perfection, n'eſt pas ſeulement une étincelle de ſa gloire. Rien du tien ne lui peut-eſtre approprié ſans quelque diminution de ſa grandeur.

Pour le voir de prés, il n'y a, mon Enfant, que cette ſeule voie; recule-toi de lui, & t'humilie autant qu'il te ſera poſſible: en te rabaiſſant, tu l'éxaltes & tu l'éleves. Merveille étrange! par ces deux extremitez; ſçavoir, par la plus haute idée que nous puiſſions concevoir de Dieu, & par le plus profond abyſme de nôtre aneantiſſement, nous pouvons faire, en retrogradant, nôtre retour & nôtre réünion à ce divin Principe.

CHAPITRE II.

De quelle façon il faut adorer Dieu. De la Religion Chreſtienne; & qu'on ne peut eſtre un bon ſujet ſans eſtre un bon Chreſtien. Qu'on ne doit rien innover en la Religion. De l'excellence de la foi pardeſſus la raiſon.

QU'il nous ſuffiſe donc, puiſque la nature & Dieu même nous apprennent qu'il eſt nôtre Pere, de lui rendre un reſpect & une obéïſſance de fils; & puiſqu'il lui a plû de ſe cacher dans la profondeur des Cieux, contentons nous, comme il l'or-

l'ordonne, de ſanctifier ſon ſaint Nom. Admire en cela, mon Fils, la bonté de Dieu qui deſcend à toi, voyant que tu ne peux monter juſques à lui.

Cette premiere cauſe étant indéfinie, inconcevable, & ſans preſcription, ayant reconnu qu'il n'étoit pas en ta puiſſance de te maintenir dans le vague de mille penſées informes qu'il faut avoir pour ſe faire un modelle de lui, & que tu étois incapable d'une Religion qui fût purement intellectuelle & mentale, a voulu ſeulement limiter le culte de l'homme envers Dieu par l'adoration du Nom qui le déſigne ſelon nous, & non pas tel qu'il eſt, afin que nôtre devotion eût ſon objet prefixe & determiné. Car en effet, c'eſt l'homme qui eſt terreſtre & matetiel, qui croit & qui prie, & qui par conſequent a beſoin que la Majeſté divine à laquelle il s'adreſſe, ſe laiſſe en priſe à lui par des moyens qui ayent quelque rapport à ſa condition. C'eſt pourquoi il lui a plû que la vertu inviſible de ſes Sacremens nous fût communiquée ſous des ſignes viſibles ; que la Priere qu'il nous ordonne fût vetbale ; & les Ceremonies extetieures qui ſe pratiquent en nos Egliſes, fiſſent une partie de ſon adoration. Il a plus fait, il s'eſt incarné comme toi, & s'eſt fait homme pour eſtre en même-temps la guide de ton ſalut & ton Sauveur.

C'eſt-là, mon Fils, le fondement de la doctrine Catholique, Apoſtolique & Romaine, en laquelle je ne te conſeille pas ſimplement de vivre & de mourir, mais je te le commande abſolument, ſi tu veux eſtre digne de la benediction de Dieu, & de la mienne. C'eſt la Religion de tes Peres ; remonte le plus haut que tu pourras, tu trouveras qu'ils n'en ont point eu d'autre ; que ta creance ſe confonde avec la leur comme ton ſang. C'eſt la plus ancienne. Les vieux & ſuperbes édifices où l'exercice s'en eſt continué juſques à toi, & dont tu te trouves encore en poſſeſſion, te le confirment.

C'eſt

C'eſt la plus univerſelle. Un petit nombre de quelques brebis mal conduites qui ſe ſont écartées du troupeau, y pourront revenir un jour avec leurs Paſteurs. Enfin, c'eſt celle de l'Etat, tu ne la peux quitter ſans te rendre coupable de déſertion envers Dieu, ou ſuſpect de faction envers le Prince. En effet, ſi l'obéïſſance qui eſt dûë au Prince, n'eſt qu'une dépendance de la Religion, & que ce ſoit elle qui rallie nos volontez au ſervice de Dieu : il eſt tresjuſte que nous entrions avec lui, & lui avec nous, dans cette union commune.

Depuis Clovis juſques à nous, il n'y a non plus eu d'interruption de Roi Catholique, Apoſtolique & Romain en ſon lit de Juſtice, que de legitime ſucceſſeur en la Chaire de ſaint Pierre ; & toi, tu mettras la verité de ſa creance en compromis ? Sçache, mon Fils, que tu ne peux eſtre bon Chreſtien, que tu ne ſois bon ſujet : & qu'il n'y a rien qui convainque plus un heretique d'eſtre un deſerteur de la loi de Dieu, que ſa revolte contre celle du Prince. La vraie Doctrine commande expreſſément de lui obéir, & la déference aux loix & au Magiſtrat. Tu ne ſçaurois, comme on a fait ci-devant, fouler aux pieds leur autorité, ſous quelque pretexte que ce puiſſe eſtre, que tu ne briſes l'une des Tables de la Loi de Dieu contre l'autre.

Sois donc ferme en la Religion de tes Peres & de l'Etat : ne t'en retire point, quand il y auroit quelque dépravation dans les mœurs de ceux qui en ſont les Miniſtres, ou même, quelque abus en ſa police. Cette corruption n'eſt qu'une humeur peccante en quelque partie qui eſt peu conſiderable à l'égard du tout, & qui ne ſçauroit alterer la bonne diſpoſition qui ſe rencontre dans les parties principales. Pour ce qui eſt de nos abus, s'il y en a, regarde-les comme une intemperie de nôtre crainte, ou de nôtre amour envers Dieu, qui n'a ſon éxiſtence en la ſuperficie de nôtre foi, que comme ces élevûres,

vûres, qui ſe forment quelquefois ſur nôtre peau ſans l'entamer.

Les plus dangereuſes bleſſures du corps humain, ſont celles où il y a ſolution de continuité, & dont la playe eſt profonde. Le ſcandale le plus à craindre en l'Egliſe de Dieu, eſt lors que le ſchiſme ou l'hereſie diviſe ou couppe en deux, ou pluſieurs factions ſon unité, qui comme la robbe du Seigneur, ne doit eſtre que d'un ſeul tiſſu.

Avant que les lévres des playes de cette nature ſoient repriſes, & que leur cicatrice ſoit conſolidée, on fait & on ſouffre tant de maux étranges, que s'ils étoient prévûs de ceux qui les cauſent, je ne doute point que leur zele quel qu'il ſoit, ne s'accommodât aiſement aux opinions reçûës.

La paix exterieure de l'Egliſe diſtilleroit alors une paix interieure ſur la conſcience des fideles. La vapeur de leur contention ne les enteſteroit point; & au lieu de cette diviſion qui eſt entr'eux & nous, nous verrions les eſprits ſe concilier & ſe fermenter enſemble au feu de charité; & les travaux de ceux qui écrivent & qui liſent les controverſes, ſe changeroient en des Traitez de pieté, & des œuvres de mortification, qui eſt une matiere bien plus conforme à la doctrine de l'Evangile que l'autre.

C'a été, ce me ſemble, une grande preſomption à nos Novateurs de ſe propoſer d'aſſujettir l'uſage ancien & public, ſous la reforme d'une ſuffiſance privée, & de ſe vouloir introduire de leur autorité propre, & ſans miſſion dans l'heritage de nôtre ſalut, dont nous ſommes en poſſeſſion de temps immemorial nous & nos Peres. Toute innovation en matiere de Religion, quand même elle ſeroit bonne, eſt à preſent tres-dangereuſe par la conſideration du temps, où l'on ne peut rien changer que l'on ne hazarde beaucoup.

J'eſti-

J'eſtime qu'il y a bien plus de ſûreté & de conſcience même, de s'accommoder aux opinions reçûës, ſi elles ſont tranquilles, que d'en admettre quelqu'autre avec danger. Difficilement ſe peut-il faire une ligue en la police divine, qu'elle ne tourne incontinent aprés en quelque faction civile, d'où tous les deſordres publics tirent leur ſource.

C'eſt pourquoi, mon Enfant, je te conſeille d'eſtre un peu reſervé quand il s'agitera quelque queſtion dans l'Egliſe qui te paroîtra avoir des marques de la nouveauté. En ces occurrences, que ta détermination ne previenne jamais celle de cette Mere commune de tous les fidelles; & demeurant dans la ſoûmiſſion paiſible d'un enfant plein de docilité & de reſpect, garde-toi bien d'uſurper par une entrepriſe particuliere, l'autorité ſacrée, qui reſide en la perſonne de ceux que Dieu à établis pour la conduite des Chreſtiens. En un mot, tiens pour conſtant que l'unité de l'Egliſe ne doit pas eſtre moins inviolable que ſa verité; & que ceux qui font une rupture en ſes membres, doivent eſtre conſiderez comme ſes plus grands ennemis.

Nôtre Religion conſiſte principalement en deux poincts; ſçavoir aux Commandemens de la Loi, & en la Foy de l'Evangile. Nous ne pouvons ſatisfaire pleinement à ces deux choſes, que nôtre ame, qui eſt auſſi compoſée de deux parties, de la volonté & de la raiſon, ne rende autant d'obéïſſance aux Commandemens de la Loi, quelque difficulté que puiſſe faire nôtre volonté de s'y aſſujettir, que de ſoumiſſion à la foi de l'Evangile, quelque repugnance que nôtre raiſon puiſſe avoir au contraire.

Autrement, ſi nous croyons ſimplement ce qui a quelque conformité avec nôtre raiſon, & rien plus; nous faiſons plus d'honneur à la Verité qui reſulte

de

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

de la matiere, qu'à celui qui eſt Auteur de la matiere, & la Verité même. En effet, la créance a quelque preéminence pardeſſus le ſçavoir ; parce qu'en ce dernier l'entendement n'eſt éclairci que par l'information des ſens qui eſt materielle & ſujette à deception : Et en la foi, nôtre ame ne tire ſes notions que de l'eſprit de Dieu ſeul, qui eſt un agent ſi noble, que je ne ſçai ſi je n'oſerois point dire, que quand meſme il y auroit quelque erreur en la direction de ma foi, mon intention pourroit eſtre rectifiée par l'excellence de l'objet de cette foi qui eſt en Dieu.

Il eſt tres-conſtant que plus les Myſteres de nôtre foi ſont incroyables, plus nous rendons de reſpect à Dieu de n'en point douter. Contemple l'obſcurité que tu y trouves comme une belle nuit en laquelle tu as la lumiere de l'Evangile pour t'éclairer, & pour guides de ta conduite les Apôtres, les Martyrs & les Saints, ſur les pas deſquels tu marches encore preſentement. En un mot, apprens de moi, mon Fils que ta raiſon eſt bien plus certainement ta fille ſelon l'eſprit, qu'Iſaac n'étoit le fils d'Abraham ſelon le corps ; & qu'autant de fois que tu en fais le ſacrifice à Dieu par la foi, tout autant de fois tu lui preſentes une Hoſtie plus excellente encore que celle qui attira tant de benedictions ſur ce divin Patriarche.

Dieu qui eſt une nature toute diſtincte de la noſtre, agit avec nous par des moyens contraires aux noſtres, & qui nous ſont tout-à-fait inconcevables. Quand il appliqua de la bouë, qui eſt une matiere à crever les yeux, pour rendre la vûë à l'aveugle né, ce nous fut une leçon, que nous ne pouvons jamais bien joüir de la clarté de l'ame que par l'extinction de celle du corps. Car il ne ſuffit pas que la lumiere naturelle nous faſſe voir qu'il y a un Dieu ; elle doit encore convenir avec nôtre foi, des moyens par leſquels il ſe com-

communique à nous, & des moyens auſſi de le ſervir.

L'uſage de nôtre raiſon eſt d'accompagner ſimplement nôtre foi, comme une ſuivante aviſée, qui n'eſt point tellement ſa captive, qu'elle ne puiſſe examiner la loi de Dieu, ſelon la prudence humaine; mais non pas la foi; afin que la beauté de ſes commandemens, & leur neceſſité dans la conjoncture de la civile, nous apprennent à reſpecter & à craindre celui qui nous les donne. Pouvons-nous avoir un meilleur garant de nôtre creance que JESUS-CHRIST même, qui nous enſeigne d'aimer Dieu pardeſſus toutes choſes, d'aimer ſon prochain comme ſoi-même, & de faire du bien, même à celui qui nous hait & qui nous perſecute.

CHAPITRE III.

Du libertinage & de la mécreance, ou athéiſme.

JE ne m'étonne plus, mon Enfant, ſi ceux qui ne veulent point s'aſſujettir à pas une de ces choſes, ont l'audace aujourd'hui de méconnoître & de deſavoüer celui qui leur en fait le commandement. Leur nombre s'eſt tellement accrû depuis quelque-temps, qu'il ſemble que ce ſoit à preſent la marque de la beſte de n'en eſtre point. On les appelle les éclaircis ou les eſprits forts, comme s'il n'y avoit de lumiere que pour eux, ou que ce fût une foibleſſe de n'eſtre pas de leur opinion. Ce mal eſt d'autant plus dangereux que l'eſprit infecté de ce poiſon, ſe flatte de quelque fauſſe image de liberté: & Dieu ſçait quelle liberté: de renoncer à Dieu, à la foi publique, à la loi de l'Etat & du Prince, qui

qui ſont les ſeules choſes qui nous maintiennent en paix, pour nous mettre en la puiſſance & ſous le gouvernement particulier du plus irreconciable ennemi que nous ayons, qui eſt nous-même.

Je m'étonne de l'indulgence de nos Loix ſur une matiere de cette importance, d'autant plus que quiconque fait une rupture ouverte avec Dieu, eſt incapable de toute autre ſocieté, & dés-là convaincu d'eſtre un mauvais politique & un mauvais ſujet. Regarde où cela va, mon fils. Le Roi n'eſt mon maître, ni moi le maître de mon valer; ni le proprietaire de mon bien, qu'en vertu de l'appui & de l'autorité que les Loix reçoivent de la Religion. La liaiſon & la ſûreté publique ne dépendent que de là.

Conſidere en quelle confuſion nous abyſme la temerité de celui qui en veut arracher le fondement. Rien ne confirme tant qu'il y a un Dieu, & qu'il eſt tout bon, que l'impieté de celui qui le deſavouë. Peut-eſtre que ſa miſericorde excuſe cet attentat, parce que ce n'eſt qu'une parole indigeſte qui ſort de la bouche du profane, ſur laquelle il ne peut faire de reflexion, que le cœur dans l'inſtant même ne s'en départe.

Une ame infectée de quelque inſolente opinion, peut bien exhaler vers le ciel de puantes vapeurs; mais qu'elle en ſoit entierement corrompuë, ni que le Caractere divin puiſſe eſtre tout-à-fait & ſans retour effacé de la conſcience de l'homme, la Nature s'aneantiroit plûtôt que cela fût. N'ayons point de honte de reconnoître nôtre Hôte. Il n'y a nulle partie ſur nous, ni en nous, qui ne lui rende témoignage. Nôtre cœur nous le prouve au moindre ſaiſiſſement qu'il ait, quoi que nôtre bouche le veüille deſavouer. Etrange eſpece de vanité, de vouloir qu'on nous croie plus méchans que nous ne le pouvons eſtre!

J'ai

J'ai vû paroître dans le grand monde un des premiers ſuppôts de cette folle opinion avec applaudiſſement, & publier ſon impieté dans la ville capitale du Royaume, avec la même audace que s'il eût été quelque nouveau Meſſie. J'ai plus vû, & ceci eſt aſſez prodigieux; aprés deux ans de priſon, je l'ai vû ſortir d'entre les mains des Juges qui le devoient condamner, abſous faute de preuve, d'une impieté dont il y avoit autant de témoins contre lui, qu'il y avoit d'hommes de ſa connoiſſance : ſoit que l'envie de ſes accuſateurs l'ait ſauvé, ou qu'on n'ait pas oſé témoigner ni prononcer contre un crime où l'on voyoit, peut-eſtre une connivence publique : ſoit qu'on ait conſideré que l'impieté étant plûtôt un peché des lévres & de la fantaiſie que du cœur, ne meritoit point d'autre ſupplice que ſa folie même.

En effet, l'origine de la mécreance ne procede que d'une folle preſomption de ne vouloir pas demeurer dans le train ordinaire des opinions communes. Il eſt tres-conſtant qu'il y a trois differentes ſortes d'eſprits, & que ceux du dernier ordre ſont des eſprits de ſuite, qui reçoivent les choſes ſelon que la coûtume & l'uſage les ont introduites, ſans les penetrer plus avant. Ceux du ſecond, qui ſont nos pretendus éclaircis vont un peu plus loin. Ils conſiderent veritablement les effets des cauſes ſecondes, leurs mouvemens, leurs viciſſitudes reglées : mais ils ne les conſiderent qu'éparſes & détachées de leur tout; & n'ayant pas la force de s'élever plus haut, ils ſont contraints d'en demeurer-là, & de leur laiſſer la maîtriſe de l'Univers. Mais les eſprits tranſcendans & de la premiere claſſe, examinent les choſes de plus prés; en raliant les cauſes diſperſées; ils découvrent la connexité qu'elles ont enſemble; & par l'union qu'ils voyent entre toutes les parties differentes qui

compoſent cette harmonie univerſelle, ils arrivent à la connoiſſance d'un principe ſouverain, ſous la providence duquel tout ſe gouverne. Ainſi il me ſemble que le libertinage ſe forme un faux idole de vanité, & que celui qui en fait profeſſion, porte bien mieux en ſoi l'empreinte d'un ignorant, que d'un eſprit éclairé, d'autant plus qu'il éteint en lui-même ſon œil principal, & celui qui rend le plus de lumiere, qui eſt la connoiſſance de Dieu.

CHAPITRE IV.

De la Superſtition.

MON Fils. comme il eſt dangereux d'abolir le ſentiment de la Divinité par la mécreance, il ne l'eſt pas moins auſſi de s'en faire une fauſſe image par la ſuperſtition. En niant un Dieu on ne diminuë rien de ſa grandeur; & au contraire par la ſuperſtition on lui donne une infinité de mauvaiſes qualitez, ſelon ſon apprehenſion : Par conſequent le mal ſeroit moindre de douter de lui, que de lui faire injure. L'atheiſme ne ſupprime point tout-à-fait l'action des ſens ni la raiſon : il n'arrache point les affections naturelles. ni même le ſoin de nôtre reputation comme elle. Et quoi que la Religion ſoit le principal agent de toutes les vertus morales, elles ne ſont point tant incompatibles avec la negation de Dieu, qu'elles le ſont avec la ſuperſtition.

La ſuperſtition eſt un vice lâche auquel le peuple, les enfans, les femmes & les vieilles gens, qui ſont toutes perſonnes imbecilles, ſont les plus ſujets. Tout lui fait peur; le paſſé, le preſent & l'avenir lui donnent un tremblement continuel de ne pou-

pouvoir jamais échaper à la vengeance divine. Elle eſt inconſiderée en ſon zele, témoin la fureur des guerres de Religion, & ſi ingenieuſe à ſe mal-faire, que de Dieu qui eſt l'auteur de ſon ſalut, elle en fait l'éxecuteur de ſon ſupplice, & du lieu de ſon azile, en dreſſe ſon échaffaut. Enfin la ſuperſtition eſt une paſſion de l'ame peſante aux œuvres de charité, chagrine, défiante, ſcrupuleuſe, & qui profane la Religion, en penſant y ſatisfaire par des grimaces exterieures, comme ſi le vrai culte de Dieu n'étoit qu'une action de theatre ou une affeterie ſpirituelle.

Sois neanmoins aviſé, mon Enfant, en la fuite de cette imperfection, & prens garde qu'en la voulant éviter tu ne tombes dans un autre inconvenient qui n'eſt guere moins dangereux, en commettant quelque irreverence contre les formes dont l'uſage eſt ancien, & qui font une partie de ta Religion; de peur que, comme il arrive ſouuent au corps humain, tu ne purges les choſes ſaines avec les corrompuës.

Recevez encore ici de moi, mes Amis, ce petit mot de conſeil, ſous le bon plaiſir de ceux qui ont leur miſſion de Dieu, pour le ſoulagement de vos ames; qui eſt que vôtre conſcience ne ſoit point ſi foible & ſi timorée, qu'elle puiſſe eſtre offenſée par de legeres circonſtances. Car ſi pour une plus grande perfection on ſe propoſe, & particulierement en ſe confeſſant, d'approfondir ſon peché juſques dans ſes moindres parties; il arrivera que ſon image qui étoit hideuſe étant entiere & en ſa maſſe, le ſera moins en ſa diſſection, & que les eſpeces en demeureront tellement confuſes en la bouche du penitent & en l'oreille du Confeſſeur, que la confeſſion & la penitence en ſeront plus imparfaites. Ici je n'entends parler ſimplement que des circonſtances ſcrupuleuſes qui chargent moins l'ame étant tenuës, qu'elles ne la ſoulagent étant

confeſſées ; & non pas de celles qui ſont du temps, du lieu & de la condition des perſonnes : car celles-ci ſont plûtôt des differences eſſentielles du peché qu'elles n'en ſont des dépendances. Enfin, mes Amis, tenez pour conſtant que comme les vers ont accoûtumé de ſe former en la partie de la chair la plus molle & la plus unctuëuſe ; de même les ſcrupules qui ſont le ver & la teigne qui rongent la conſcience, naiſſent toûjours en la partie de l'ame qui eſt la plus tendre & la plus délicate : les nerfs, les arteres, les ligamens, les tendons & les parties ſolides ne ſervent jamais de matiere à cette putrefaction.

CHAPITRE V.

De l'hypocriſie & des faux Directeurs des affaires de la ſanté & de la conſcience.

DE ces deux monſtres dont j'ai parlé ci-devant, ſçavoir de l'atheiſme & de la ſuperſtition, il s'en forme un autre qui eſt l'hypocriſie, dont le dedans eſt compoſé d'impieté, & le dehors de ſuperſtition. Ce monſtre à deux envers, eſt de tous les pechez de l'homme le plus dangereux, parce qu'il s'introduit dans la bergerie pour la devorer ſous la feinte de ſon Paſteur, & le plus perfide en ce qu'il ſe reveſt des couleurs de ſon Maître pour le mieux trahir ſous ſa propre livrée. En effet le jeûne, l'oraiſon, l'aumône, le cilice, la diſcipline, qui ſont autant de marques exterieures d'une vraie pieté, changent de nature & deviennent des œuvres de reprobation, ſi l'integrité de vie ne les accompagne. C'eſt pourquoi quand l'hypocrite ſe plaint dans Iſaïe qu'il a jeûné, qu'il s'eſt couvert de cendre, qu'il a donné l'aumône, &c.

& qu'il a prié ſans eſtre exaucé ; Dieu lui répond par la bouche de ſon Prophete, que la ſeule mortification qui lui eſt agreable, eſt qu'on dénouë les nœuds de méchanceté, qu'on ſoulage ceux qui ſont oppreſſez, qu'on rompe ſon pain aux neceſſiteux, & qu'on les revête.

Or parce que nous avons tous une certaine complaiſance pour nous-mêmes, qui fait que nous regardons ſouvent nôtre vie du côté qui nous paroît le plus beau, & que ce monſtre qui eſt inſinuant & toûjours déguiſé ſous de belles apparences, ſe peut emparer de nos ames à nôtre inſçû : Pour bien découvrir s'il ne s'eſt point ſaiſi de la tienne, je te conſeille, mon Fils, quand tu auras jeûné, fait l'aumône, viſité les Egliſes, & que tu te ſeras confeſſé & communié, de prendre garde ſi ton cœur a renoncé comme ta bouche, aux pechez que tu viens d'abjurer ; alors ſi la trompeuſe illuſion de ces mêmes vices te plaît encore, & qu'il t'en demeure en l'ame une agreable demangeaiſon, tu ne dois plus douter que tu ne ſois un ſuperſtitieux & un athée, qui ſont les deux parties dont ce monſtre eſt compoſé ; un ſuperſtitieux d'avoir penſé ſatisfaire à la juſtice de Dieu par de vaines apparences de pieté ; & un athée, parce que ſi tu avois été bien perſuadé de la Divinité, tu n'aurois jamais eu l'audace en te confeſſant, de faire de celui qui doit eſtre ton Juge, le témoin & le confident de ton peché.

Ce n'eſt donc pas ſans beaucoup de fondement, que nous ne voyons point dans l'Ecriture aucun peché pour lequel le Sauveur du monde n'ait eu quelque ſorte d'indulgence, que pour l'hypocriſie : il converſe avec le Publiquain, il l'éxauce ; il ſouffre que la femme pechereſſe lui lave les pieds ; il deſarme les mains qui veulent lapider l'adultere ; il emmene avec lui le larron dans le Paradis ; il demande grace pour ceux qui le crucifient :

mais quand il s'agit de l'hypocrite, on le voit tellement ſaiſi d'une ſainte colere, qu'il ne parle de lui qu'avec éxecration, en repetant ſouvent ces mots: Malheur ſur toi hypocrite; ou avec injure, en l'appellant ſepulchre blanchi, vaſe rempli d'ordure, engeance de ſerpent & de vipere, conducteur aveugle, ſeducteur. Cette juſte indignation du Fils de Dieu ne procede que de ce que l'hypocrite ſe preſente à lui comme un demon traveſti en Ange de lumiere, qui veut ou ſupprimer tout-à-fait ſa divinité, ou la revêtir de ſes propres tenebres, comme s'il étoit en ſa puiſſance de tromper également l'œil de Dieu qui voit tout, comme les ames innocentes qu'il abuſe.

Ceci eſt aſſez conſiderable que l'hypocriſie ſoit particulierement reprochée aux Scribes & aux Phariſiens qui étoient alors les miniſtres de la loi & de la parole de Dieu, ainſi que le ſont aujourd'hui nos Eccleſiaſtiques. Comme cette ſainte profeſſion a toûjours été reverée par le reſpect de ſon caractere, & que la vapeur de l'honneur eſt ſi douce & ſi agreable à nos ſens, que les plus humbles mêmes en deviennent quelquefois entêtez: il arrive ſouvent que pour en conſerver la durée en l'opinion d'autrui, qui eſt le lieu où ſe reçoit le rayon de nôtre vertu ſi nous en avons, & d'où il ſe reflechit ſur nous; on expoſe en vûë tout ce que la pieté a de plus beau & de plus apparent au dehors pour couvrir ce qui eſt au dedans, qui peut-eſtre eſt tout gangrené. Et alors Dieu, qui eſt le Dieu jaloux, s'irrite de voir non-ſeulement un ſatan déguiſé, recevoir ſous un faux titre un honneur qui n'eſt dû qu'à lui ſeul & aux ſiens; mais auſſi de le voir s'inſinuer dans les familles & dans les ames ſimples qui ont beſoin de direction, pour les abuſer ſous ſes propres couleurs.

Il y a, mon Fils, trois centres principaux en la vie de l'homme, autour deſquels ſe fait le mouvement

ment de ſon entiere revolution ; ſçavoir le ſoin des affaires, le regime de la ſanté, & la direction de la conſcience. Le ſoin des affaires eſt le premier en ordre, comme étant un moyen ſans lequel le cours de la vie ne ſe peut conduire que confuſément. Le regime de la ſanté vient enſuite, qui eſt un autre moyen qui concilie nôtre eſtre avec le bien eſtre : & le troiſiéme eſt la conduite de la conſcience, qui eſt celle qui décide de l'état de l'ame aprés la mort.

Et quoi que ces trois choſes ſoient d'une telle conſequence, que nous n'en devons jamais remettre le ſoin principal qu'à nous-mêmes ; l'homme de ſa nature eſt tellement pareſſeux, que ſouvent il s'aſſocie en cette direction trois ſortes de perſonnes, ſous la puiſſance deſquels, de maître & de libre qu'il étoit en les aſſociant, il ſe trouve inſenſiblement aſſujetti : parce que s'il arrive que ces trois ſortes de directeurs ſoient des hypocrites, & que pour eſtre toûjours employez ils multiplient les affaires, les maladies, & les ſcrupules de conſcience, ou qu'ils les tiennent dans une confuſion qui ne ſe puiſſe démêler ſans eux ; c'eſt alors que d'auxiliaires qu'ils étoient au commencement, ils deviennent autant de tyrans neceſſaires. Je les appelle tyrans neceſſaires, à cauſe de la neceſſité où l'on ſe trouve engagé de ſe ſervir d'eux malgré ſoi ; tout homme aviſé ne deſirant point, s'il y a quelque ulcere caché dans la diſpoſition de ſon bien, de ſa ſanté, ou de ſa conſcience, de ſe voir au hazard d'eſtre découvert par l'éloignement de celui qui en aura été le confident, ou par le remplacement de quelque nouveau directeur qu'il en faut inſtruire, qui peut-eſtre ſera moins fidele que n'aura été le premier.

C'eſt pourquoi, mon Fils, pour éviter cet inconvenient qui eſt aſſez commun, ſi tu employes quelqu'un au manîment de tes affaires, je te conſeille qu'il ne te ſerve que de chaſſe-avant ſimple-

ment, & que la ſurveillance entiere t'en demeure ; ſinon tu cours fortune de payer bien cherement l'intereſt de ta nonchalance.

Pour ce qui eſt de ta ſanté, ſi elle eſt bonne, abſtiens-toi de toutes ſortes de medicamens, & ſur tout évites les frequentes ſaignées. Si ton vin ſe troubloit pour avoir ſouffert quelque émotion, voudrois tu pour le purifier qu'on le tirât juſques à la lie ? Que ſi ta ſanté eſt mauvaiſe, conſultes tes débauches, ton intemperance, & toutes les parties de ton corps qni ſouffrent à cauſe de tes excés ; tu ſçauras mieux d'elles, qui ne ſont qu'une même ſubſtance avec toi, que tout autre qui n'en ſentira pas comme elles ni le coup, ni le contre-coup, que pour te bien porter ta moderation ſeule te ſuffit.

Quant au troiſiéme point, qui eſt la direction de ta conſcience, comme elle eſt la plus importante de toutes, auſſi deſire-t-elle de toi une plus grande precaution que les autres, pour ne pas tomber ſous la puiſſance d'un hypocrite. Car comme il n'y a point de ſujétion qui ſoit plus aveugle que celle qui eſt acquiſe ſur les ames timorées par la ſeverité des jugemens de Dieu, ni d'autorité qui s'inſinuë plus puiſſamment ſur les voluptuëuſes, que celle qui connive à leurs imperfections ſous la faveur de ſa miſericorde : auſſi n'y a t-il point de tyrannie plus abſoluë, ni qu'on ſoit plus jaloux de conſerver, que celle qui s'eſt établie par ces deux moyens qui mettent l'uſurpateur en poſſeſſion de la plus noble partie de l'homme, qui eſt le cœur. Mon fils, Dieu s'eſt reſervé pour lui ſeul cette noble partie : il eſt un Dieu jaloux ; ne l'engages point inconſiderément ailleurs. Ce n'eſt pas que je vueille empêcher que tu ne conſultes & que tu ne delibéres des moyens de ton ſalut avec quelque perſonne qui ſoit ſage & aviſée : mon intention eſt ſeulement que tu ne te ſoûmettes pas à lui comme un aveugle. L'Ecriture ſe moque

des

des Vierges, qui diſent : donnez-nous de vôtre huile, par ce que nos lampes ſe ſont éteintes ; elle dit, veillez ; & non pas, faites veiller ; parce qu'en cette occaſion où il va de nôtre tout, il eſt bien plus ſeur d'eſtre éclairé de ſa propre lumiere que de l'eſtre de celle d'autrui. Seigneur, puis-je avoir un meilleur garant de la conduite de mon ame que vous-même ?

CHAPITRE VI.

Comme il faut uſer de ſa volonté & de ſa raiſon dans le ſervice de Dieu.

IL faut que tu ſçaches, mon Fils, que tu es venu en ce monde comme un artiſan avec ton compas & ta regle, qui eſt ta raiſon & ta volonté ; & que Dieu qui eſt ton principal Architecte pour te rendre en quelque façon le maître de ton ouvrage, t'a voulu laiſſer le ſoin de les quitter toi-même toutes deux.

Pour la juſteſſe d'un compas, il faut que l'un de ſes pieds ſoit ferme, & que l'autre en faiſant ſon tour le finiſſe au même poinct où il l'avoit commencé. Pour ajuſter nôtre raiſon, Dieu en doit eſtre le terme fixe ; & nôtre vie le terme mobile qui fait ſon cours entier tout autour de ce poinct immobile. Pour la juſteſſe d'une regle, il faut tirer premierement une ligne droite d'un point à un autre point, & tirer aprés cela une autre ligne droite équidiſtante, & de la même longueur que la premiere : avec ces conditions on peut eſtre aſſeuré de la juſteſſe de ſa regle. Mon Enfant, veux-tu bien ajuſter ta volonté, & que ſon application ſoit bonne en toutes les actions de ta vie ; que la premiere ligne qui entre en ſa compoſition, ſoit

ton amour envers Dieu ; & la ſeconde, ton amour envers ton prochain.

Que cette derniere ſoit toûjours reglée par la premiere, & dans une égale diſtance ; car ſi tu quittes le ſervice preſent de ton prochain pour aller mediter ou prier Dieu, en te penſant approcher de lui. tu fauſſes ta regle. C'eſt pourquoi la vie de JESUS-CHRIST, qui eſt le modele du Chreſtien, eſt preſque toute employée au ſervice du prochain. Il le viſite, il l'inſtruit, il le conſole, il le nourrit, il le guerit, il compatit à ſes infirmitez ; & ce qui eſt de plus remarquable, il ſemble que de peur de l'abandonner il prie rarement Dieu ſon pere : & quand il le prie, nous ne trouvons point en l'Ecriture que ſa priere ait regardé lui ſeul qu'aux approches & en l'agonie de ſa Paſſion ; pour nous apprendre que l'heure de la mort rompt la ſocieté de l'homme avec l'homme, & qu'en cette occaſion qui décide du ſalut particulier, un chacun de nous eſt aſſez occupé de ſon propre fait.

Le ſacrifice le plus agreable que tu lui puiſſes faire, eſt que tu rendes le ſervice de ton prochain conforme au ſien : Et quand Il te fait ſi ſouvent repeter dans l'Oraiſon Dominicale ce mot de Nous, & de Nôtre, apprens que c'eſt une leçon de ne point faire de difference entre l'interét de ton voiſin & le tien. Il t'a dit : Quand vous ſerez aſſemblez deux ou trois en mon Nom, je ſerai au milieu de vous. Il ne te promet pas cette même grace quand tu ſeras ſeul ; pour l'obtenir, joins l'interêt de ton prochain à ta priere.

Ce myſtere eſt étrange, qu'aux derniers temps il ne te doit point reprocher que tu ayes pris en vain ſon ſaint Nom, ni la tranſgreſſion de ſes Commandemens ; il te dira ſeulement : Vous m'avez vû nud, & vous ne m'avez point revêtu ; J'ai eu faim, & vous ne m'avez point donné à manger ; J'ai été affligé, & vous ne m'avez point conſolé, &

le reſte. Et pourquoi ? parce que cette derniere ligne, ſçavoir l'amour du prochain, eſt celle qui doit ajuſter à la premiere, qui eſt l'amour de Dieu, toutes les actions qui dépendent de ta volonté, leſquelles ne peuvent te ſervir à ſalut ſans elle.

Le Seigneur ne te demande que la ſeptiéme partie de ta vie pour la ſanctification de ſon Nom ; encore ne veut-il pas que tu la lui donnes toute entiere, ſi le ſervice de ton prochain t'appelle à ſon ſecours. Auſſi ne voyons nous bien aſſidus en la premiere, que ceux que l'infirmité de l'âgè ou du ſexe, ou quelque profeſſion de vie inactive & nonchalante, ont rendus faineans & inhabiles aux offices de charité reſpective que ſe doivent les hommes les uns aux autres.

CHAPITRE VII.

Des prieres. De la priere particuliere, & des prieres publiques

REGARDE bien comme tu feras ta priere particuliere, parce que c'eſt une action qui deſire de nous une pureté d'eſprit, & une aſſiette d'ame plus nette & plus détachée du corps que nulle autre. Auſſi voyons-nous que quand nôtre Sauveur faiſoit la ſienne, il montoit à la montagne pour ſe retirer du commerce des autres hommes. Enfin l'homme parle à Dieu, & s'il eſt impenitent, & qu'il ſoit encore ſoüillé de quelque ſale deſir, il appelle ſon Juge pour eſtre le témoin de ſon crime. C'eſt pourquoi je te conſeille qu'un petit éxamen de ta conſcience precede toûjours ta priere. Si elle eſt frequente, qu'elle ſoit courte, & que comme une étincelle qui ſort de l'embraſement de ton cœur, elle monte au Ciel avec ſilence & reſpect, & non pas avec bruit comme l'éclair qui en deſcend.

La priere eſt une union de nous avec Dieu, ſoit que nous l'adorions, ou que nous lui demandions quelque choſe. Si elle eſt longue, nôtre foibleſſe ne permet pas qu'elle ſoit ſans diſtraction; & dés l'inſtant même que ton attention n'eſt plus à lui, tu prens ſon nom en vain contre le commandement qu'il t'en a fait. Ton inferieur même s'offenſeroit que tu parlaſſes à lui, & que ta penſée fût ailleurs. L'eſprit ſe peut encore moins arrêter longtemps pour contempler Dieu d'une vûë fixe par la priere, que l'œil pour regarder fixement le Soleil. L'aſpect de l'un ni de l'autre ne ſe peut faire que par diverſes repriſes; c'eſt pourquoi le formulaire de priere qui nous a été laiſſé de la bouche même du Seigneur en l'Oraiſon Dominicale, a été diviſé en ſept demandes differentes, qui ſont autant de pauſes qui déſignent l'impuiſſance de nôtre ame à s'unir avec lui, que par des élans d'eſprit, & par ſaillies.

Le Sauveur du monde a fait la même choſe, quand il a été queſtion de ſon propre fait, en diſant: Mon Pere, s'il eſt poſſible que ce Calice paſſe arriere de moi; & une autre fois: Seigneur, s'il faut que je le boive, que ta volonté ſoit faite; & un peu aprés: Pardonne-leur, mon Dieu, ils ne ſçavent ce qu'ils font; & avant que d'expirer: Je remets mon ame entre tes mains. Toutes ces choſes ſont autant de repriſes differentes que fait l'humanité du Fils de Dieu, comme s'il eût manqué d'haleine en la continuation de ſa priere.

Je n'entens point comprendre ſous cette briéveté les prieres publiques dont je revere l'uſage, comme étant d'inſtitution divine, & dont le concert fait une même harmonie de nos voix & de nos volontez en la preſence de Dieu. Elles ſont compoſées d'Hymnes, de Cantiques, de Pſeaumes, de la ſainte parole de l'Evangile, de l'Oraiſon, Dominicale, de l'oblation du ſacrifice de nôtre ſalut, & de

plu-

pluſieurs élevations d'eſprit, qui ſortent comme des étincelles de feu, du commun embraſement du cœur des fideles.

Il eſt preſque impoſſible de conſiderer la majeſté des lieux où ſe font leurs aſſemblées, leurs ceremonies, leurs Autels, les ornemens qui ſont employez au culte divin, les genuflexions, les encenſemens, l'eau benîte, le luminaire, le ſon des cloches, le concert des orgues auec nos voix, & de voir que par le concours de toutes ces choſes la nature & nous ſoïons, pour ainſi dire, à l'uniſſon dans l'adoration de Dieu, ſans eſtre convaincus par nôtre propre conſcience, que leur inſtitution eſt du ſaint Eſprit.

Sois aſſeuré, mon Fils, que toutes ces choſes ſont autant de differens ruiſſeaux, qui ont leur émanation de la Foi Catholique, Apoſtolique & Romaine, que tu dois reſpecter comme leur ſource même.

Ainſi je ne me puis aſſez étonner, d'où vient que cette ancienne & ſi neceſſaire coûtume de s'aſſembler le Dimanche dans les Egliſes paroiſſiales, chacun en la ſienne pour y ſervir Dieu de concert, ſe relâche peu-à-peu, & qu'elle ſoit maintenant ſi negligée dans les villes, qu'il ſemble que ces grands & divins Palais érigez depuis tant de ſiecles pour la convocation du corps entier des fideles, ne ſoient plus que de vaſtes ſolitudes à l'égard de quelques autres lieux ſacrez deſtinez ſeulement pour la priere de quelques perſonnes particulieres, qui ont voulu pour une plus grande perfection, ſe retirer de la preſſe. Ces lieux à la verité meritent bien d'eſtre viſitez, à cauſe de la ſainte mortification qui s'y éxerce. Mais l'intention de ceux qui les ont fondez, n'a jamais été d'eſtre incommodez d'un ſi grand abord; parce que même, hors du Sacrifice de la Meſſe, on n'aſſiſte que d'ouïe ſeulement & non pas de preſence, au ſervice de Dieu; ceux qui le font, & le

lieu

lieu où il ſe fait étant hors de vûë : Joint auſſi que la petiteſſe de leurs Egliſes témoigne aſſez que le concours général des fideles pour les prieres publiques, a beſoin d'un plus grand lieu d'aſſemblée. On diroit neanmoins qu'à preſent on ſe détourne à l'envi par ce faux-fuyant de pieté, pour ne ſe trouver plus à ce rendez-vous, où tout Chreſtien eſt tenu d'aſſiſter par obligation ſous ſon Paſteur le jour du Dimanche, chacun en ſa Paroiſſe ; & qu'aujourd'hui ces grands Vaiſſeaux ſacrez ne ſont plus que pour le menu peuple, pour quelques vieux Echevins qui tiennent encore bon, ou pour quelques femmelettes que l'imbecillité du ſexe ou de l'âge empêchent de courir ailleurs.

C'eſt là cependant où le Proſne ſe fait & le Catechiſme, qui eſt une inſtruction du devoir & de la creance d'un chacun. C'eſt là où ſe fait l'eau-benîte, qui eſt en quelque ſorte un bain public pour les menus pechez. C'eſt là où ſe donne en commun le pain-beni, qui eſt une eſpece de repas, qui fait voir qu'anciennement tous les Chrétiens étoient commenſaux entr'eux. C'eſt là enfin, où par une merveilleuſe œconomie de l'Eſprit de Dieu conduiſant ſon Egliſe, on a accoûtumé de prier & de pſalmodier tous enſemble, non-ſeulement dans une Egliſe, dans une ville, dans un Royaume, mais par tout le Chriſtianiſme, à même jour & à mêmes heures en chaque Paroiſſe, afin que l'harmonie générale de toutes les voix & de toutes les prieres des fideles jointes enſemble, ſe preſente avec plus de majeſté devant la face du Seigneur

Mon Enfant, je te prie ſois de ce concert au jour du Dimanche ; aux autres jours fais ta devotion où tu voudras. Car quand je remonte à la ſource, de l'obligation qu'il y a d'oüir en ce jour le Service divin en ſa Paroiſſe, je ne trouve point qu'on puiſſe eſtre quitte du commandement de ſanctifier le Sabath qu'en ce lieu-là ſeul. Par tout ailleurs en faiſant nos

prieres

prieres nous paroiſſons plûtôt les chucheter en ſecret à l'oreille de Dieu, que de les faire avec le reſpect & la ſolemnité que nous y devons apporter.

Et parce que je deſire, mes Enfans, de quelque profeſſion que vous ſoyez, que vôtre vie ſoit plûtôt occupée à l'action qu'à la contemplation; je ſuis d'avis que vous laiſſiez à ceux qui ſont retirez du commerce des autres hommes l'uſage de l'Oraiſon mentale, qui eſt un moyen par lequel on paſſe, dit on, de la vie purgative à l'illuminative, & de l'illuminative à l'unitive avec Dieu, comme étant une choſe dont le deſſein me ſemble trop relevé pour des ames ſimples comme les voſtres. Outre qu'il eſt aſſez difficile de faire voir, que par la vehemence & l'aſſiduité de la meditation, la choſe que l'on contemple ſe puiſſe tellement unir à l'entendement & l'entendement avec elle, qu'étant pleinement imbu de l'idée de ſon objet qui le penetre & l'éclaire, il contracte enfin une conſtitution qui ſoit permanente & ſemblable à celle qui eſt repreſentée par ſon idée. Je ſçai bien que cela ſe dit parmi ces ſaints perſonnages : mais je ſçai bien auſſi que cela ſe fait ſi rarement, qu'au contraire il eſt arrivé ſouvent que quelques perſonnes bien cenſées s'étant propoſé de ſortir par la force de la contemplation, d'une aſſiette d'ame qui leur étoit naturelle & tranquille, pour en chercher une plus élevée, ſont demeurez en cette moyenne region comme des inſectes entre la Nature divine & humaine; leur eſprit s'étant égaré dans un certain vuide qui n'étoit ni ſpirituel ni raiſonnable, & duquel il n'y a jamais eu de retour à leur bon ſens; & pourquoy? parce qu'il faut ſortir hors de ſoi-même pour s'unir fixement avec Dieu, & que ſi on y manque on ne ſe retrouve que mal-aiſément.

La difficulté de cette union ſe découvre en ce que JESUS-CHRIST même, tandis qu'il a été parmi nous, n'a fait voir celle que ſon humanité avoit

avec

avec la Divinité qu'une ſeule fois, qui fut quand il ſe transfigura; encore voulut-il, diſent les ſaintes Lettres, ſe retirer dans une haute montagne, accompagné ſeulement de trois de ſes Diſciples qui en demeurerent tous ébloüis. Ce qui fait connoître combien l'homme eſt incapable de participer à cette vie unitive avec Dieu, ni même de ſoûtenir avec les yeux du corps l'éclat de ſa divine preſence. Saint Paul, pour en avoir eu une viſion paſſagere, en perdit la vûë l'eſpace de trois jours, & autant de temps l'uſage du boire & du manger: & quand il dit qu'au lieu où ſe fit ſon raviſſement (qui n'étoit que le tiers du chemin du Thrône de Dieu) il a ouï des choſes qui ne peuvent, ni doivent, ni ſe concevoir, ni s'énoncer; il fait aſſez voir l'impuiſſance de l'homme à s'unir avec Dieu, qu'il ne ſoit dépoüillé de ce corps mortel. Ainſi, mes Amis, je penſe que nous agirons plus reſpectueuſement envers lui, ſi nous croyons que l'irradiation de ſa divine lumiere ſe fait ſimplement en l'ame de l'homme, comme celle du Soleil dans la vûë par reception, & non par une action mutuelle de leurs rayons.

Voici le ſeul moyen, mes Amis, que je croi eſtre en la puiſſance de l'homme pour avoir toûjours ſon union avec Dieu; ſçavoir que le commencement, le progrés & la fin de toutes les actions de la vie, ſoient toûjours tournées vers Dieu, & on ſera ſans ceſſe en oraiſon. Tout ſerviteur qui eſt aſſidu dans le ſervice de ſon maître, lui demande tacitement ſes bonnes graces, ou ſon ſalaire. Voici ce qui t'arrivera ſi tes actions tendent ailleurs qu'à Dieu, quelque bonnes qu'elles ſoient. Ta compaſſion aux miſeres d'autrui, qui eſt le germe de la charité, ne ſera plus qu'une impuiſſance naturelle de ton ame à le voir ſouffrir. Les devoirs mutuels que ſe rendent les hommes les uns aux autres hors delà, ne leur peuvent eſtre impu-

imputez à ſalut. Si tu donnes pour recevoir, ſi tu fais un bien pour en attirer un autre, ce n'eſt plus charité, c'eſt trafic. Enfin toutes les vertus morales ſe changent en œuvres mortes, ſi l'amour de Dieu ne les vivifie.

CHAPITRE VIII.

De l'Oraiſon Dominicale.

JE te recommande ſur toutes choſes, que l'Oraiſon Dominicale ſoit ta priere la plus ordinaire. Je remets à ta diſcretion toutes les autres qui ſont de l'inſtitution des hommes: mais pour celle-ci, je veux que tu la reïteres ſouvent. C'eſt une briéve inſtruction à l'homme, qui marque ſi preciſément qu'elle doit eſtre ſa reconnoiſſance envers Dieu, & le beſoin qu'il a de lui, que hors ce qu'elle lui preſcrit, il ne lui peut rien dire ni demander qui ne ſoit ſuperflu. Quoique cette priere ſoit tres-ſimple en apparence, elle ſe reſſent tellement de la plenitude de ſon Auteur, qu'elle ne contient pas une ſeule parole, ſi tu l'éxamines de prés, qui ne ſoit au delà de l'intelligence humaine.

Conſidere ces deux premiers mots, Nôtre Pere. Pourquoi Nôtre, & non pas Mon, puiſque tu pries ſeul? ſinon pour te faire comprendre que ton ſoin ne ſe doit pas arrêter à toi ſeul; & qu'étant nôtre Pere commun, nous ſommes tous ſes enfans, & tous freres. Pourquoi Pere? ſinon pour te faire entendre par la relation qu'il y a du Fils au Pere, & du Pere au Fils, qu'en le reconnoiſſant pour ton Pere, tu t'obliges à lui d'une obeïſſance de fils, & lui demandes une protection de Pere. Ce mot de Pere, eſt un nom de bienveillance &

de

de conciliation, dont JESUS-CHRIST même s'eſt toûjours ſervi en parlant à Dieu, juſques à ce qu'il ſe ſoit vû ſur l'arbre de la Croix. Mais en ce lieu-lá ſeulement il appelle Dieu ſon Seigneur, qui eſt un nom d'empire & d'autorité; parce que le nom de Pere eût été trop tendre en cette dure occaſion, & qu'il vouloit auſſi faire voir, qu'il n'y avoit alors que ſon humanité qui pâtît.

Il te dit, qu'il eſt dans les Cieux, afin que tu l'ailles chercher là, & que tu ne te mettes point en peine de le connoître autrement que par la foi. Et parce que ſon Eſſence infinie eſt incomprehenſible, afin que tu ne te propoſes point un objet vague & indeterminé; pour s'accommoder à toi, il ſe contente qne ton adoration s'arrête en la ſanctification du nom que nous lui avons impoſé pour le déſigner, non pas tel qu'il eſt, mais ſelon que nous l'avons pû concevoir.

Aprés t'avoir enſeigné que tu lui dois ta premiere reconnoiſſance, il veut que tu penſes à ton ſalut, & qu'avant toutes choſes tu lui demandes ſon Royaume, pour en prevenir la joüiſſance dés ce monde ici. Il te montre enſuite qu'il faut que ta volonté ſe confonde tellement avec la ſienne, que tu n'ayes jamais qu'un même vouloir, & un même non-vouloir avec lui: Parce qu'en effet, tu ne peux renoncer à ta volonté propre pour t'accommoder avec celle de Dieu, que tu ne ſois emporté par le même mouvement de ton moteur, & qu'ainſi tu ne regnes conjointement avec lui.

Enſuite de la reſignation de ta volonté, Dieu veut que tu te contentes ici bas de la nourriture qui eſt le plus en ta puiſſance, ſçavoir le pain; de peur que le ſoin des autres choſes ne te détourne de ſon ſervice. Il veut pareillement que ta proviſion ne ſe faſſe que pour un jour, pour te conſoler en ton éxil, & t'avertir par ce peu de viatique,

que, de l'incertitude & de la briéveté de ta demeure en ce lieu ; & afin même que ſi tu en as de reſte tu en faſſes part à ceux qui en ont beſoin. Conſidere que tu les admets en la ſocieté de ta portion, en diſant : Donne-nous aujourd'hui nôtre pain quotidien, qui eſt une demande que tu fais en commun. S'il te l'accorde pour plus d'un jour, tu ne peux le reſerver que pour toi ſeul, ſans le dérober aux neceſſiteux.

Mon Fils, ce qui ſuit, ſi tu n'y prens garde, eſt un piege tendu contre toi plûtôt qu'une priere. Que la tienne finiſſe en ce lieu, ſi tu es un dur creancier, ou ſi tu as quelque haine contre ton prochain. Si tu veux graces, fais-là ; car en diſant : Remets-nous ce que nous te devons, comme nous le remettons à ceux qui nous doivent ; ſi tu as l'eſprit de vexation ou de vengeance, tu prononces contre toi l'arreſt de ta condamnation. Dieu t'excuſera moins encore ſi tu te moques des imperfections d'autrui. Ceux qui les ont, ne ſont ni tes debiteurs, ni tes comptables.

O mon Dieu, ne nous induiſez jamais en tentation, c'eſt-à-dire, ne nous quittez point du tout ; car nous ne ſçaurions, pour ſi peu que ce ſoit, eſtre abandonnez à nôtre propre conduite, que nous ne ſoyons expoſez à mille & mille tentations. Délivrez nous-en, s'il vous plaît, Seigneur, & du mal actif qui eſt le peché qui tuë l'ame, & du mal paſſif qui eſt la douleur ; ſi ce n'eſt qu'il plaiſe à vôtre miſericorde de nous donner la grace de la ſupporter pour ſa gloire.

Depuis quarante-ans, j'avois accoûtumé dans mes prieres d'ajoûter à l'Oraiſon Dominicale le Pſeaume 142. qui fait voir l'impuiſſance de l'homme de ſe juſtifier devant Dieu ; ſon aveuglement en la découverte de ſes ſecrets ; les défaillances & la ſechereſſe de l'ame ſans ſon aide, & le beſoin qu'elle

qu'elle a de lui dans ſa conduite. Je le diſois preſque tous les jours juſques à ces mots : *En in miſericordia tua diſperdes omnes inimicos meos*, que j'omettois, & le reſte du Pſeaume, pour ne rien faire contre la charité ; mais depuis quelque-temps j'ai penſé qu'il valoit mieux ſuivre l'intention de David, & dire avec lui qui étoit Roi, & qui en cette qualité ne pouvoit point avoir d'ennemis qui ne le fuſſent de ſon Etat : *Et in miſericordia tua diſperdes omnes inimicos Regis.* O..y, Seigneur, je vous prie de tout mon cœur de perdre les ennemis du Roi, vous nous ferez alors miſericorde : *Et perdes omnes qui tribulant regnum ejus* ; & de perdre tous ceux qui ſont cauſe des troubles de ſon Royaume, ſoit par les armes, ou par quelqu'autre voie que ce ſoit ; *quia ſervi tui ſumus*, parce que nous ſommes tes ſerviteurs, & que les ennemis du Roi le ſont auſſi de ſon peuple : j'en demeure-là, & ne dis jamais le ſurplus. Un Roi tel que David peut invoquer l'ire de Dieu contre ſes ennemis, comme étant les ennemis de ſon Etat. Un particulier ne le pourroit faire en conſcience, ſans la permiſſion que lui en donne l'Egliſe.

Pour concluſion de cette premiere partie, vous ayant dit, mes Enfans, que Dieu ne pouvoit eſtre compris, c'eſt vous dire qu'il ne peut eſtre exprimé. Ainſi, il eſt impoſſible qu'étant auſſi peu ſçavant que je le ſuis aux ſaintes Lettres, j'aie pû traiter du devoir de l'homme envers Dieu ſans avoir fait quelque faute. La Theologie eſt une vierge ſacrée, ſi riche de ſes propres graces, qu'il eſt difficile à l'homme qui n'eſt point initié dans ſes myſteres, d'y toucher ſans en bleſſer la pureté, ni ſans qu'elle ſe reſſente de ſon imperfection. Si par ignorance ou par inconſideration il m'eſt échapé quelque mot ou quel-

quelque penſée qui ne ſoit pas conforme aux ſaints Decrets, je la déſavouë dés-à-preſent, & conſens de bon cœur que mes opinions auſſi-bien que ma foi, ſoient ſoûmiſes à la cenſure de ceux qui ont leur miſſion de Dieu pour en eſtre les arbitres.

SECONDE PARTIE.

DU DEVOIR DE L'HOMME ENVERS SOI-MESME.

CHAPITRE PREMIER.

De la difference qu'il y a entre la naiſſance de l'homme & les autres productions de nature; & pourquoi.

MON Enfant, en la premiere Partie de ce Teſtament, où j'ai traité de ton devoir envers Dieu, il a fallu que ſa connoiſſance ait precedé ton adoration, qui eſt ton devoir envers lui. En cette ſeconde Partie, où je me propoſe de parler de ton devoir envers toi-même, je veux tenir le même ordre, jugeant qu'il eſt tres-à propos que tu ſçaches qui tu es, avant que d'eſtre inſtruit de ton devoir envers toi-même. Pour y parvenir, il me faut, comme je croi, ſuivre pied-à-pied la Nature, & la regarder toûjours comme l'avant-courriere de mon deſſein.

Si je la conſidere dans ſes premiers élemens de nôtre vie, je ne voi rien qu'incontinence, que langueur, que tranchées, & un débordement d'impuretez avec tes larmes. Il ſemble qu'il y ait quelque choſe de plus heureux en ſes autres productions, & particulierement en celle des oiſeaux & des plantes. Les oiſeaux ne portent point comme nous, leurs petits dans leurs flancs;

flancs : Ils font & couvent leurs œufs en la plus belle ſaiſon de l'année avec tant de repos, que ſouvent la main de celui qui déniche leurs petits, y ſurprend les peres. Leur concert durant ce temps-là, nous decouvre aſſez la felicité de leur naiſſance à l'égard de la noſtre. Les plantes pareillement paroiſſent revivre quand elles commencent à bourgeonner. Au lieu d'un ſang pourri, ou d'une eau puante, une douce roſée humecte leur fruit & l'entretient. Il n'eſt point enveloppé comme nous d'une peau ſale ; ſes fleurs propres l'environnent . qui embaûment l'air en s'ouvrant, & les feüilles meſmes qui ſont comme leur arriere-faix, leur ſervent de couleur & d'ornement juſques à ce que l'hiver les en dépoüille.

Mon fils, cet avantage que les plantes paroiſſent avoir au deſſus de toi, ne leur a été donné qu'en ta faveur. La fin principale de la production de leur fruit eſt pour ton uſage, & la prudence de la Nature, qui veut que tu en vives, te les preſente de la ſorte, de peur que tu ne t'en dégoûtes : n'en ſois point jaloux.

Que ſi la naiſſance de quelques animaux te ſemble moins pénible que la tienne, & que dés l'entrée de la vie ils trouvent leur robbe preſte, & la nappe miſe, & qu'il te faille travailler à l'un & à l'autre à la ſueur de ton viſage, ils ne ſont pour cela ni tes freres, ni tes aînez. Ils viennent ſur la terre comme dans leur païs natal, & dans une heredité qui eſt à eux, ſans en pretendre aucune autre, il eſt juſte qu'ils y ſoient reçûs comme enfans de la maiſon : mais toi qui es un étranger, & qui viens ici comme un pelerin, quel tort te fait-on d'éxiger de toi le tribut de ton paſſage ? La bonté de Dieu qui a fait ailleurs ton partage, t'a voulu d'abord ôter tous les attraits de cette vie pour t'en ſeparer d'affection. Penſes-tu que ta deſcente au monde les pieds en haut, & la teſte en bas, ſe faſſe ainſi de revers ;

ſinon

ſinon pour t'apprendre qu'on ne vient point en cette ſituation au lieu naturel de ſa demeure, & que ce n'eſt point ici la tienne.

Ainſi, mon Fils, puiſque tu n'es en cette vie que comme un paſſager, ton principal devoir conſiſte à t'applanir la voie de celle où tu aſpires, & à rechercher en ce pénible trajet les moyens qui te ſeront les plus commodes pour y parvenir. Tout ce qui eſt de ſuperflu ; ne ſert que d'empêchement au paſſager ; il lui ſuffit de vivre, & d'avoir les choſes qui lui ſont neceſſaires pour ſon paſſage. Et parce que le premier appetit qui ſe découvre en l'homme ſi-tôt qu'il eſt né, eſt celui de vivre ; & le ſecond, celui d'avoir envie de tout ce qu'il voit, je ferai l'ouuerture du devoir de l'homme envers ſoi-même, par la conduite qu'il doit tenir en la moderation de ces deux premiers appetits.

CHAPITRE II.

De la moderation du premier appetit de l'homme, qui eſt de vivre : où il eſt traité de la gourmandiſe.

IL eſt tres-certain que le premier appetit de nature qui ſe découvre en nous en naiſſant, eſt celui de vivre ; il conſiſte au boire & au manger. L'enfance & la vielleſſe ſont aſſez moderées en ce deſir. La jeuneſſe eſt le ſeul âge qui en abuſe, & le ſeul auſſi qui a beſoin en cela de regle & de conſeil. Et parce qu'en cet âge les ſens naturels ſont en leur force & en leur vigueur, & particulierement celui qui conſiſte au goût, il eſt aſſez difficile de les retenir dans une moderation ſi reglée, que l'ame ne devienne ſouvent la complice du corps en cet excés.

Les

Les exercices du corps. la chaleur du ſang, l'exemple, ſont autant de violens conſeillers d'intemperance, que la raiſon qui eſt encore imparfaite en ce temps-là, n'écoute point. A ſon défaut, mon Fils, le meilleur conſeil que je puiſſe te donner en ces occaſions; eſt que les incommoditez de la gourmandiſe te ſervent d'une premiere inſtruction. Si tu es trop chargé de viande, conſulte pour ta moderation la peſanteur de ton corps, ton propre dégoût, l'indigeſtion de ton eſtomac, & les cruditez qu'il exhale, dont ton eſprit ſe reſſent.

Si tu l'es trop de vin, conſidere tes yeux, ta bouche, tes paroles, tes démarches, les obſtructions de ton ame. & combien d'images informes ſa vapeur envoye dans ton cerveau, juſques à ce que le ſommeil & ton ordure, peut-eſtre, t'y ayent enſeveli. Tu trouveras alors que toutes ces choſes ſont autant de differentes leçons de ſobrieté. Et parce que le corps ne ſe noye jamais de vin ſans le naufrage de l'eſprit, tu verras mieux à jeun la laideur de ce vice en la débauche d'autrui qu'en la tienne. Suis-la pas à pas depuis ſon commencement juſques à ſa fin. Fais-en l'application en toi, & rappelle en ta memoire l'étourdiſſement, le dégoût, & l'indigeſtion que la tienne t'aura cauſée; cela fait, tu ſeras bien confirmé dans ton peché, ſi la honte ne t'en retire.

Défie-toi d'une liqueur qui imprime la malignité de ſon ſuc au bois qui s'en abreuve, quoi qu'il ſoit bien plus dur que ta chair. Son ſep n'eſt noüeux & tortu, que pour t'avertir que l'uſage du vin, ſi tu t'en ſaoules comme la vigne, peut cauſer en toi les mêmes effets; le chancellement du corps, le begayement, les contre-temps de la langue, les cathatres & la goutte, ſont les tempeſtes de ſa vapeur. Prens-y garde, plus tu auras l'eſtomac plein & le ventre grand, plus ſe racourcira la capacité de ton eſprit. Plus le corps eſt déchargé de chair,

plus il eſt ſain, actif, vigoureux & obéïſſant au commandement de l'ame. Si la nature te refuſe ce temperament, que ton regime de vie te le donne. Commence-le de bonne heure; car ſi une fois la quantité des viandes à élargi tes viſceres, qui ſont d'une matiere molle & ſouple, elles ne te donneront point de paix qu'elles ne ſoient remplies.

Quoi qu'il faille accorder aux enfans aſſez de nourriture, il ne faut point avoir cette indulgence de leur laiſſer tailler leurs morceaux eux-mêmes, & moins encore irriter leur appetit, ni les ſolliciter à manger à contre-cœur. Il faut croire que la nature qui agit librement alors, durant cette ſurſéance de bouche, eſt occupée plus utilement ailleurs, & qu'elle conſomme quelque excrement qui lui nuit.

Outre cette intemperie de bouche dont je viens de parler, qui eſt de pourceau, & qui n'eſt jamais ſatisfaite qu'on ne ſoit ſaoul, il y en a encore une autre qui eſt plus ingenieuſe, ſçavoir le luxe de table: il eſt friand & d'oſtentation, & ſi exceſſif maintenant en ſes apprêts, que la ſeule vûë des viandes & leur fumée, peut remplir l'eſtomac ſans qu'on y touche. Le palais demeure en interdit dans la diverſité des vins & des vivres qu'on lui preſente, ne ſçachant auſquels ſe reſoudre. Ce luxe fait peu d'yvrognes à la verité, parce qu'il n'y a preſque que les yeux qui ſe repaiſſent: mais il introduit ſouvent la pauvreté, qui eſt un mal plus dangereux, & pour ſurcroît de miſere, avec la dériſion de celui qui ſe ruine.

Mon Fils, quoi que le couvert de ma table te faſſe leçon de ſobrieté deux fois le jour, tu peux comme moi paſſer à la Cour une partie de ta vie, & n'en remporter rien non plus que moi qu'un palais plus friand. C'eſt pourquoi ſi la fortune t'appelle dans le grand monde, comme je le ſouhaitte, je te donne avis de regler de bonne heure ta bouche ſelon

ta condition. Uſe des choſes qui ne peuvent toûjours eſtre en ta puiſſance, comme pouvant ſans peine renoncer à leur uſage, Abſtiens-toi de leur excés, & d'un trop grand ſoin à les rechercher. J'entens auſſi ſi elles te manquent, que tu t'en puiſſes paſſer ſans douleur : Par là, tu ſatisferas en cette partie à ce que tu dois à toi-même, qui eſt ce que je me ſuis propoſé de t'enſeigner.

CHAPITRE III.

De la moderation du ſecond appetit de l'homme, qui eſt le deſir d'avoir ; où il eſt traité de l'avarice & du vrai uſage des richeſſes.

COMME le deſir de ſe nourrir eſt le premier appetit de l'homme, le deſir d'avoir, eſt le ſecond mouvement de nature, qui naît preſque avec lui, & qui lui fait toûjours compagnie. Nous le voyons aux enfans, qui n'ont pas plûtôt la liberté des bras, qu'ils donnent quelque indice, ſoit des yeux ou de la main, qu'ils ont envie de tout ce qu'ils voyent. Le leur donne-t-on, ils le portent à la bouche dans l'inſtant même ; toute leur action ne tendant pour lors qu'à ſe nourrir.

Ces deux premiers appetits, qui ſont en quelque maniere gémeaux, ſont tellement intrinſeques à l'homme, qu'ils paroiſſent comme incarnez avec lui. Ils previennent tous deux la lumiere de l'ame, & naiſſent avant elle. C'eſt pourquoi, plus ils ſont obſcurs, plus ils ont beſoin de conduite ; & plus ils nous ſont naturels, plus leur devons-nous de precaution, pour empêcher qu'ils ne pouſſent en nous de mauvaiſes racines. La moderation de la bouche donne la ſanté du corps, & la netteté de l'ame : la moderation du deſir d'avoir donne le repos

pos & la paix à l'une & à l'autre; leurs contraires cauſent des effets contraires. Cela étant, tu es obligé, mon Fils, de t'acquerir un bien dont la joüiſſance ou la privation fera le bonheur ou le malheur de ta vie. Je t'ai déja fait voir les inconveniens de l'intemperance de bouche, je viens à ceux que peut apporter le deſir d'avoir, s'il eſt immoderé.

Un ſage Politique de ce temps faiſant alluſion aux richeſſes, les appelle le bagage de la vertu, comme s'il vouloit ſignifier par là, qu'elles ne ſont pas moins embaraſſantes que neceſſaires. Pour moi, je dirois plûtôt que le défaut des richeſſes eſt le plus grand empêchement que la vertu puiſſe avoir. Si elles ſont peſantes & de grand ſoin pour les acquerir, pour les dépenſer, & pour les conſerver ſeurement; il eſt encore plus onereux, ce me ſemble, d'en avoir ſi peu, qu'on ne puiſſe que mal-aiſément ſubvenir aux neceſſitez de la vie.

Celui qui eſt occupé en la recherche de ſa ſubſiſtance ordinaire, ne peut faire que difficilement un grand magazin de vertus. Auſſi voyons-nous qu'en l'Oraiſon Dominicale, la demande de nôtre pain quotidien precede celle de la purgation de nôtre ame; & celle de n'entrer point en tentation, qui eſt le reglement de nos paſſions, en quoi conſiſte toute la vertu morale. A vrai dire, il peut y avoir du mal en l'un & en l'autre: mais celui du défaut des richeſſes eſt beaucoup plus incommode, que leur excés; & nôtre langue les appelle tres-à-propos des biens, parce qu'il n'y a point de bien ſans elles.

N'eſtimons point que ce ſoit par un appetit aveugle que l'enfant deſire tout ce qu'il voit; c'eſt par une connoiſſance anticipée de nature, qui lui apprend que tout eſt fait pour ſon uſage: & quand il s'ennuye de tout ce qui eſt en ſa puiſſance, c'eſt par un autre preſſentiment, que tous biens étant com-

communs, ils doivent paſſer de main en main, & s'échapper ſucceſſivement de nôtre affection. Il n'y a que celui-là ſeul qui veut tout avoir & tout conſerver qui agiſſe contre nature, & dont l'aveuglement eſt ſi grand, qu'il ne peut connoître en la vanité de ſon travail, que ſa convoitiſe eſt un vaiſſeau percé qui ne ſe peut remplir.

Mon Fils, voici la peine de ſon peché. En voulant tout retenir, tout lui échappe. Les biens qui ne ſont biens qu'en leur uſage, perdent leur nom & leur effet entre ſes mains. En les ôtant à la communauté, il s'en prive lui-même. Pour les épargner, il renonce aux plaiſirs de tous les ſens, en faveur deſquels on ſouhaite leur poſſeſſion: & la garde du tréſor de l'avare eſt ſi ſujette, qu'on ne ſçauroit dire lequel eſt le concierge ou le priſonnier, de ſon tréſor ou de lui. La ſubſtance de l'homme riche eſt un mur élevé en ſon imagination, dit le Sage, & par conſequent peu ſeur, n'étant qu'imaginaire. La reputation de ſa richeſſe eſt le cri de ſon encan, qui ne le fait valoir que pour l'expoſer au premier occupant; & il eſt ſi miſerable, qu'au défaut d'un raviſſeur, il devient la proye de ſoi-même plûtôt que d'en manquer.

Regarde, mon Fils, ſi tu veux tout avoir & tout conſerver ſous cette condition. Conſidere à combien de commoditez qui peuvent être en ta puiſſance, il faut renoncer pour t'en propoſer une, dont l'acquiſition eſt impoſſible; parce qu'en te rempliſſant de biens, ta ſoif augmentera comme ton enflure. Je te conjure donc d'être ſage en ce deſir. La fable, qui étoit autrefois l'ancienne Theologie, regle les démarches du Dieu des richeſſes ſelon le lieu d'où il part. Si Jupiter l'envoye, qui eſt le Dieu du Ciel, il vient au petit pas, comme les richeſſes qui ſont acquiſes par une voie legitime. S'il eſt envoyé par Pluton, qui eſt le Dieu des enfers, il vient en diligence; pour nous enſeigner qu'il n'y

a que la vexation, l'injuſtice, l'oppreſſion du foible, & une vile & abjecte proſtitution de ſoi-même, qui puiſſe donner des richeſſes promptement & en abondance.

Pour avoir de l'or, il faut ouvrir la terre, la creuſer, en tirer la mine, la ſeparer des autres matieres, la purger de ſes ordures, la fondre, l'affiner, la rompre, & la battre en mille façons avant que de la mettre en maſſe; le cal; la noirceur & la ſuye que contracte le corps en ce vil éxercice, nous repreſente aſſez la contagion & l'impureté de ce métail. Je t'aſſeure, mon Enfant, qu'il te faut ſouffrir encore plus de peine & plus de vilenies pour amaſſer de grands biens, & quand tu les auras amaſſez ce n'eſt encore rien. L'or en lingot n'eſt qu'une maſſe d'oſtentation ſi on ne l'employe. Combien penſes-tu qu'il luy faille encore ſouffrir de coups de l'ime, de marteau, de ciſeau, & de tours de rouë avant qu'il ſoit monnoyé?

Les grandes poſſeſſions ne ſervent que de montre non plus que l'or en maſſe, hors leur emploi. Pour le faire, combien de bouches à nourtir, combien d'ordonnances à expedier, combien de comptes à voir, & combien faut il prendre de ſoins & de precautions auſquelles la moderation du deſir n'eſt point ſujette. Enfin, la diſtribution des richeſſes, ſi elle ne porte l'empreinte de la charité; qui eſt le coin du Prince qui nous les donne, ne ſe peut faire ſans crime, non plus que le debit de l'or monnoyé, ſi la marque du Souverain lui manque.

Ainſi, l'homme riche eſt comptable de tout ce qu'il poſſede. S'il en abuſe, il eſt auſſi bien puni pour avoir enfoüi ſon tréſor, comme pour l'avoir inconſidérement diſſipé. La pauvreté qu'on ſe propoſe d'éviter, eſt le châtiment de l'avare comme du prodigue; l'un la ſouffre déja par ſon épargne, l'autre s'y achemine par ſa profuſion. Son train, le luxe de ſa table, les riches ameublemens, les édi-

édifices ſuperbes ; en un mot, ſa magnificence & ſa ſplendeur, eſt la pompe funebre qui l'accompagne.

Sois donc moderé dans le deſir d'avoir des richeſſes, & judicieux en leur œconomie. Si je t'en laiſſe peu, j'eſpere que ton induſtrie & la bonté de Dieu ſuppléeront à ce qui te manque : gouverne-toi avec honneur en la profeſſion que ta naiſſance t'oblige de ſuivre : tôt ou tard tu y trouveras la fin de ta vie, ou le ſupplément de ce qui lui ſera neceſſaire. Sur tout, ne touche point au bien d'autrui, & particulierement à celui du pauvre ; le riche défend le ſien, l'autre eſt le plus en proye. Ne te prevaus jamais de ſa neceſſité.

J'ai eu par decret la maiſon où nous vivons, aprés avoir demandé la permiſſion au proprietaire de l'encherir, auquel voyant que le creancier ne laiſſoit rien, le jour & l'an de ma poſſeſſion expiré, je lui fis gratuitement un preſent de la dixme de mon acqueſt, outre le prix de l'adjudication que le creancier emporta tout, afin qu'il ne ſortît point de ſon heritage les mains vuides. Dieu m'eſt témoin avec l'ancien poſſeſſeur, qu'il en ſeroit encore le maître, s'il n'eût point eu d'autre obſtacle que le mien. Je fis plus, je rendis ce reſpect au plus proche lignager, de ne faire mon enchere que par ſon conſentement, & le tout ſans avoir connoiſſance, ni amitié particuliere, ni parenté avec pas un d'eux. Ils vivent les uns & les autres ; qu'ils me démentent avec ma conſcience, ſi je ne dis la verité.

Mon Fils, je te propoſe cet éxemple domeſtique, afin que tu n'entres jamais avec violence dans l'heritage d'autrui, & que tu reſpectes plus le pauvre indéfendu que le riche. Quoique les loix te l'abandonnent, elles nous permettent beaucoup de choſes que la charité nous défend ; relâche un peu de leur ſeverité en faveur de la tendreſſe de ton cœur. Si tu la conſultes, & que tu te mettes en la

place du pauvre, ton propre reſſentiment t'apprendra comme tu le dois traiter. Dans l'Ecriture, celui qui diſoit à l'inſolvable : Rends-moi ce que tu me dois ; fut auſſi rigoureuſement châtié, comme s'il eût éxigé ce qui ne lui étoit point dû. Puiſe de cette ſource divine cette belle inſtruction ; Que ton deſir ne doit pas eſtre moderé ſeulement dans les choſes qui ne ſont point à toi ; mais qu'il le doit eſtre tellement aux choſes mêmes qui t'appartiennent, que tu y puiſſes renoncer ſans regret, quand elles ſont contraires à la charité.

Pour avoir cette indulgence envers autrui, j'entens que tu ne ſois pas toi-même miſerable, étant juſte que ta pieté commence par toi-même. La charité te regarde plus directement que ton prochain : mais ſi tu as quelque choſe au delà de ce qui te fait beſoin, expoſe-le libtement & avec joie à la neceſſité d'autrui.

Ne reſerves point devant toi le revenu de pluſieurs années, celui d'un an te doit ſuffire, ne le neglige point auſſi. L'experience t'apprend que l'année preſente ne vit que de la recolte de celle qui eſt paſſée, & que le gain de la journée d'hier nourrit aujourd'hui le manœuvre ; la providence de Dieu ſeroit offenſée ſi la tienne demeuroit oiſive. Ne te propoſes point auſſi de te devoir à toi-même tout ton maintien ; le vin vieux s'aigrit, devient gras, ou ſe cuit ; & la vermine ſe met dans le vieux bled. En vain laboureras-tu pour avoir une nouvelle moiſſon, s'il ne plaît à Dieu de l'aſſaiſonner.

Aide-toi avec lui pour avoir du bien, & t'en ſers comme il faut ; n'en corromps point le nom par un mauvais uſage : & puis qu'on appelle les richeſſes des moyens, qu'elles t'en ſervent je te prie, pour ſatisfaire à tes neceſſitez, & à celle de ton prochain.

CHA-

CHAPITRE IV.

De la pauvreté.

J'Avois negligé, mes Enfans, d'ajoûter à mes Conſeils fideles, quelques preceptes touchant la Pauvreté, ayant eſtimé que le bien que j'avois au temps que je vous les donnai, pouvoit ſuffire à nos neceſſitez communes. Je joüiſſois alors paiſiblement du revenu de ma maiſon, de mon appointement en Broüage, & de quelqu'autre ſecours que je recevois d'ailleurs. Ainſi, ſelon les meſures que j'avois priſes, ma dépenſe ordinaire & l'entretien de vous autres, dont le plus âgé n'avoit encore que ſix ans, alloit autant bien que je le deſirois, & même avec quelque reſerve pour les parties caſuelles; & les menus plaiſirs de mon ménage.

Mais depuis, ayant vû tarir en un même jour ces differentes ſources de nôtre vie, ſçavoir le revenu de ma maiſon par la guerre, & mes états de Capitaine appointé ſous les dernieres années du gouvernement du Maréchal de Foucault dans les Iſles: je jugeai déſlors que la pauvreté n'étoit pas un ennemi que nous deuſſions negliger, & qu'il ſe falloit fortifier contre elle: car quoi que je ſois rentré dans la poſſeſſion de mon bien par l'éloignement des troupes, & qu'il ait plû à ſon Eminence de me continuer mes appointements ſur Broüage, & à Monſieur l'Evêque de Rhodez nôtre oncle de me décharger preſentement du ſoin & de la dépenſe de vôtre éducation; tout cela eſt caſuel; & la même non-joüiſſance qui a été une fois poſſible, le peut eſtre une ſeconde fois: joint auſſi que les deuts vous ſont venuës, mes Amis, & les mie-

nes ſe ſont conſervées. Ainſi je ne voi point d'autre precaution contre la pauvreté, que la ſeule Providence de Dieu. Nous la voyons tous les jours, fournir à l'arbre fruitier ſans qu'il ſe deſſéche, autant de ſéve & de ſuc qu'il lui en faut pour le tronc, les branches, & la maturité de ſes fruits; & s'il en eſt trop ſurchargé, elle en ſecouë elle-même une partie. Eſperons de ſa bonté, qu'elle nous fera la même grace, ſoit en purgeant ma famille de ce qu'il y aura de ſuperflu; ou s'il lui plaît de la conſerver toute, comme je l'en ſupplie; outre mille nouveaux moyens qu'elle a de vous ſecourir, elle peut encore à vôtre beſoin ſuſciter quelqu'un de ceux que je vous aſſocie en cette heredité, qui fera conſcience de la partager avec vous, ſans vous appeller en quelque petite portion de la ſienne; j'entens qu'il en ſoit quitte en vous aidant un peu en ce qui ſera ſimplement de vôtre éducation, ſi le ſecours preſent nous manquoit. Quand un artiſan ſçait ſon métier, & qu'il en uſe bien, il eſt aſſez riche; quand vous ſçaurez le voſtre, qui conſiſte en vos études & en vos éxercices, & que vous en ferez une bonne application vous le ſerez auſſi. Vous ne donnerez point vos ſervices au Roi, à l'Autel, ou au public, que le Roi, l'Autel ou le public ne vous nourriſſe. Mon Enfant, ſi tu ne contribuës rien à l'Etat, & que tu ſois un faineant; ſi tu es pauvre, tu le ſurcharges; & ſi tu es riche, tu lui es un membre inutile qui merites d'en eſtre retranché.

Ainſi, mes Amis, le principal ſecours que je me propoſe maintenant de vous laiſſer contre la pauvreté, eſt celui d'une bonne éducation, qui vous apprendra de regler vôtre volonté ſelon vôtre pouvoir, qui eſt le moyen le plus aſſeuré pour devenir riches. En effet, la puiſſance de l'homme étant de petite étenduë comme elle eſt; s'il deſire beaucoup, outre que ſa pauvreté ſera de la meſure de ſon deſir, il reconnoîtra que les tranchées d'une mavaiſe couche ne ſont gueres plus douloureuſes que celles de nôtre volonté

lonté qui ne vient pas à ſon terme. Le contentement ne conſiſte point au plus ni au moins, mais ſeulement à rendre la puiſſance & la volonté d'une même meſure. Ainſi ſi je deſire peu & que je l'aie, & que tu deſires beaucoup & que tu l'aies, ton abondance en cela ne te rend point plus riche que je le ſuis, parce que ma volonté eſt également remplie comme la tienne. Un petit vaiſſeau qui eſt plein, eſt autant plein qu'un plus grand qui l'eſt auſſi, & moins ſujet à s'entr'ouvrir. Heureuſe donc eſt la volonté qui poſſede tout ce qu'elle veut, pour ne vouloir que ce qu'elle peut; quoi que ce ne ſoit apparemment que mâcher à vuide que de ſe remplir de cette ſorte, toûjours vaut-il mieux joüir de cette ſatieté qui vient d'abſtinence, que de cette plenitude de biens qui cauſe en même-temps en nos ames deux maux, qui ſont oppoſez entr'eux; ſçavoir un dégoût de ce que nous avons, & une faim canine de ce que nous n'avons point. Autant que nous avons de cupiditez à contenter, autant avons-nous de filles importunes à doter, qui nous inquietent & qui nous appauvriſſent, quelque bien que nous ayons.

Nôtre volonté proprement eſt une repercuſſion de quelque image reçûë en nôtre eſprit, qui ſe détermine à quelque action. Quand donc l'Ecriture dit: Bienheureux ſont les pauvres d'eſprit, car à eux appartient le Royaume de Dieu: c'eſt de cette action moderée de nôtre volonté, qui conſiſte à nous appauvrir en nos deſirs, & non pas d'une indigence de ſens & de biens qu'elle entend que ſe forme nôtre ſalut & nôtre felicité. C'eſt par la lumiere qui deſcend du Ciel en nos ames qu'on y monte, & non par ſtupidité, & moins encore par cette pauvreté faineante & lâche de nos mandians, dont la vie plus impure que les haillons dont ils ſont revêtus, eſt ſi debordée, que ſi nos Egliſes n'étoient point une place de change à ces cadavres vivans, on ne les aideroit jamais.

L'abondance nous eſt inutile quand nôtre cupidité nous laiſſe encore quelque choſe à deſirer ; parce que le contentement ne ſe meſure pas à la grandeur de la poſſeſſion, mais à la petiteſſe du beſoin. C'eſt pourquoi, mes Amis, quand vous aurez aſſez de biens, pour n'eſtre pas indigens ſelon vôtre naiſſance, qui eſt aſſez mediocre, vous devez vous en contenter. Dieu m'eſt témoin que je ne lui ai jamais demandé que cela pour moi, ni deſiré pour vous que la même choſe ; il me l'a accordée juſques-ici à la ſueur de mon viſage, il vous fera, s'il lui plaît, la même grace, pourvû que vous ne ſoyez point des faineans non plus que je l'ai été.

Apprenez de moi, mes Amis, qu'il n'y a que de deux ſortes de neceſſiteux, les mandians qui ne veulent point travailler, & ceux de qui les volontez ne ſont point reglées ; l'une & l'autre indigence qui nous oblige ſouvent de tendre la main aux paſſans ou à nos amis, ne procede que de faute de cœur. Conſidere je te prie, mon Fils, à quoi tu nous engages tous deux ſi tu es d'humeur à emprunter, & que tu ne te contentes point de ce que je te puis donner. Si la petiteſſe de mon bien me rend inſolvable à ta folle dépenſe, il faut que je devienne un eſcroc comme toi : Alors nos amis nous éviteront ; ceux à qui nous ſommes indifferens, ſe mocqueront de nous, nos envieux en triompheront ; & ce qui m'afflige le plus, c'eſt qu'en faiſant une action de gueux, on contracte comme eux une impudence qui n'a plus de honte de rien. Mes chers Enfans, je vous en ſupplie tous au nom de Dieu, conſervez la virginité de vôtre pudeur, elle ne ſe déflore point deux fois.

Pour joüir paiſiblement des biens qui ſont en ta puiſſance, il faut que tu les poſſedes comme ne les poſſedant point. Ton fond n'eſt à toi que par emprunt ; l'inclemence du Ciel, la guerre, & la ver-

mine

mine même t'en peuvent ôter la joüiſſance ; ta bourſe n'eſt point à toi, non plus ; ſi tu l'ouvres elle eſt à ceux que tu payes, & à ceux à qui tu prêtes ; ſi tu la tiens fermée, ton tréſor qui ne te ſert de rien, trouve plus mal-heureuſement ſon naufrage au fond de ton coffre, que s'il étoit au fond de la mer, parce que tout perdu qu'il eſt pour toi t'étant inutile, il te laiſſe encore le ſoin de le conſerver. Tu feras donc ſagement de ne point t'attacher à ce que tu poſſedes, de peur que la perte ne t'en ſoit plus ſenſible, ſi elle arrive ; ou qu'en ſortant hors de tes mains, il ne faſſe ſon irruption comme un foudre qui emporte avec lui tout ce qui ſe veut oppoſer à ſa ſortie.

La fortune eſt toûjours mineure, a ſon droit de reverſion : témoin ces familles illuſtres de Montmorency, & quelques autres encore qui ont eu le plus d'élevation en nos jours ; nous les voyons à preſent comme un beau ſonge s'évanoüir peu à peu de la memoire des hommes, & leur débris ſi grand & tellement diſperſé, qu'à peine connoît on aujourd'hui quel a été leur exhauſſement.

Combien avons-nous vû de maiſons nouvelles s'écuſſonner ſur de vielles tiges, & en prendre les noms & les armes, entre la naiſſance deſquelles & leur durée il n'y a preſque point eu d'intervalle qui ait été ſenſible. Leurs alliances, leurs Duchez, leurs offices de la Couronne, leurs charges de Connétable & de Marêchal de France, leur appui de pluſieurs freres qui les ont poſſedées, & qui tous n'ont point manqué de merite, ni leurs deſcendans, n'ont pas eu le pouvoir d'empêcher qu'il ne s'en faille peu qu'on ne demande maintenant, où ſont-elles ? Je dirai plus, qu'il eſt aſſez difficile de rencontrer parmi nous une ſeule race ancienne qui ſoit demeurée ſi entiere & ſi franche en ſa ſouche, que de ſiecle en ſiecle il ne ſe ſoit enté quelque ſauvageon ſur ſa tige, & pourquoi ? parce que toutes

ces

ces choſes, & tous ces titres ſpecieux de Général d'armée, d'Excellence, d'Alteſſe, d'Eminence & de Majeſté, ſont autant de dépôts de la fortune, dont elle ne transfere jamais la proprieté.

Que s'il y a quelques-uns qui aient eu le bonheur de conſerver un peu plus long-temps leur durée, ç'a été plûtôt quelques pauvres Gentilshommes, comme un Bertrand du Gueſclin, & un Pierre du Terrail, dont les noms mêmes ſont pauvres & ſimples comme eux; ſoit que le tiſſu d'une belle vie lumineuſe en toutes ſes faces, en valeur, en juſtice, en temperance, en prudence & en la crainte de Dieu, les garantiſſe du naufrage du temps; ſoit que la ſimplicité de ces noms de Bertrand & de Pierre, dépouillez de ces qualitez magnifiques, dont la vanité de l'homme s'eſt enteſtée, ne donne pas aſſez de jalouſie à la fortune pour les empêcher de ſubſiſter.

La memoire de du Gueſclin ſera plus durable pour avoir eu, en conſideration de ſes ſervices, ſa ſepulture au rang des tombeaux de nos Rois, éclairée par fondation Royale d'une lampe qui brûle encore aujourd'hui, qu'elle ne le ſera par la qualité de Connétable qu'il a euë commune avec beaucoup d'autres. Et le merite de Pierre du Terrail fut plus avantageuſement reconnu, d'avoir été, à l'excluſion & en la preſence de tous les grands du Royaume, le jour d'une grande bataille, & à la teſte d'une armée qui fut ce même jour victorieuſe, choiſi par un de nos plus grands Rois, qui étoit ſon maître, pour eſtre fait Chevalier de ſa main, que s'il eût reçû l'épée de Connétable de celle de ce Prince; parce que l'une & l'autre reconnoiſſance de leur vertu, n'a été riche que de ſon honneur propre, & dépoüillée de tout autre intereſt.

Ces deux belles vies ne ſe doivent regarder qu'avec reſpect, comme ces globes celeſtes qui brillent en toute leur circonference: les autres vies (quand ce

ſeroit

ſeroit celles de Ceſar ou d'Alexandre) reſſemblent à ces miroirs qui recevant en ſoi toutes ſortes d'objets, en rejettent hors de ſoi les eſpeces, belles ou laides, ſelon qu'ils les ont reçûës: leur glace n'eſt polie que par la partie qui eſt expoſée en vûë; l'autre eſt obſcure. Mais ces deux belles vies ſont lumineuſes, de quelque côté qu'on les conſidere. Je ſouhaiterois, mes Enfans, que vous les euſſiez toûjours devant les yeux. Car encore que la vertu ait été en ces deux ſujets en ſa plus grande éxaltation, ce qui leur a été poſſible vous l'eſt auſſi; leur nature n'a point été differente de la voſtre. Mais plûtôt, comme ces deux perſonnes admirables ont fait un ſi grand amas de vertus pour auoir mépriſé les richeſſes & bien uſé de leur volonté, ſi vous êtes tant ſoit peu jaloux de vôtre honneur, vous ferez facilement la même choſe.

CHAPITRE V.

De la volonté de l'enfant, qui eſt un brut & informe raiſonnement de l'ame; & comme il la faut conduire avec moderation.

MEs Enfans, je viens maintenant à vôtre volonté, que je ne découvre en vous qu'aprés les deux premiers appetits, dont j'ai parlé ci-devant; car encore que toute action préſuppoſe la volonté de celui qui la fait, celle de l'enfant me paroît ſi trouble & ſi obſcure en ſon deſir de ſe nourrir, & d'avoir envie de tout ce qu'il voit, que je l'attribuë plûtôt à une ſecrete impulſion de nature, qu'à un mouvement volontaire. La volonté eſt un mouvement de l'ame qui ſe fait avec quelque déliberation; il n'y en a point, ce me ſemble, en ces deux premiers appetits.

Je

Je ne me ſuis point apperçû, mon Fils, que tu euſſes de volonté qu'en la premiere reſiſtance que tu as faite à la mienne. Je la conſidere en cet âge-là comme un eſſai que tu as voulu faire de te mettre en liberté, & d'entrer en la premiere poſſeſſion de toi-même, dont la nature fut la conſeillere. Le premier homme innocent encore, & formé tout fraîchement de la main de Dieu, fit la même choſe: cet appetit fut naturel en lui comme en toi, devant ſon peché.

Ceci eſt merveilleux : Quand l'enfant commence de marcher, il ne veut plus qu'on lui aide. Quand ſa volonté commence de naître, il ne veut plus qu'on la guide, comme ſi l'appetit d'agir en liberté étoit plus violent en lui que celui de ſa ſeureté. Ce deſir étant commun à toutes ſortes d'enfans, il ne procede point d'ailleurs que d'un principe de nature, qui propoſe à l'homme d'eſtre autant ſingulier & individuel aux fonctions du corps & de l'ame, comme il l'eſt en ſa compoſition entiere.

Quand je conduis vos pas & vôtre volonté, mes Enfans, ce n'eſt plus une démarche, ni une volonté ſinguliere ; elle eſt compoſée de la mienne & de la voſtre ; & alors il y a ſolution de l'eſtre individuel d'un chacun de vous, en ce qui eſt de vôtre volonté. Ainſi il ne ſe faut point étonner de vôtre repugnance à obéïr ; elle ſe fait par un conſeil de nature qui veut agir par ſes loix propres, & qui imprime à un chacun de nous un deſir d'entrer le plûtôt qu'il peut en la poſſeſſion de nous-mêmes.

En effet, l'opiniâtreté de l'enfant n'eſt autre choſe qu'un brut & informe raiſonnement de l'ame encore imparfaite, qui veut joüir de ſes droits avec le temps.

Mon fils, apprens à regler ta volonté par la faute du premier homme. Le ſerpent qui te veut tromper comme lui, eſt le faux objet d'un bien apparent ; &

la femme qui te ſollicite, eſt la concupiſcence des yeux & de la chair, dont le ſiege n'eſt pas fort éloigné du lieu d'où la premiere femme a été priſe, ni ſa perſuaſion moins preſſante que la ſienne pour te faire pecher. Quand cette maudite conſeillere ſort de nous, nous dormons comme Adam; car ſi nous avions les yeux ouverts, nous verrions tout auſſi-tôt la ſurpriſe de ſon conſeil.

Tu es nud dans ce monde, comme lui dans ce beau verger, ſans t'appercevoir non plus que lui de ta nudité: Mais auſſi-tôt que tu reſiſtes à la volonté de Dieu pour faire la tienne, tes yeux commencent de s'entr'ouvrir. Ta curioſité qui veut tout ſçavoir, ton avarice qui ne ſe peut aſſouvir, ton ambition qui n'a point de bornes, ta convoitiſe qui paſſe ſans ceſſe d'un deſir en l'autre, te découvre une nudité que tu ne voyois point auparavant; tu perds tout pour vouloir tout.

Mon Enfant, tu ne peux jamais eſtre heureux que par la ſeule moderation de ta volonté. Je ne t'en demande point une entiere abnegation; cet aneantiſſement interieur n'appartient qu'aux Saints: ni que toutes choſes te ſoient indifferentes, qui eſt une extravagance du Pyrroniſme; car en effet elles ne le ſont point toutes: ni que tu t'aſſujettiſſes ſous la dureté Stoïque de ces deux mots ſauvages, *Abſtine*, *Suſtine*, qui ſont d'une trop grande contrainte. Abſtiens-toi ſeulement de toutes les choſes qui ſont injuſtes, & du deſir de celles qui ne ſont point en ta puiſſance. Supporte toutes les adverſitez qui t'arrivent, & que tu ne peux honnêtement éviter; ne t'en procure point de nouvelles, & ta volonté ſera telle que je te la deſire.

Dieu ne te donne point en vain les ſens de la vûë, de l'ouïe, de l'odorat, du goût, ni du toucher; ny en vain auſſi tout ce qu'il y a de plus doux en la nature pour leur ſatisfaction: il veut que tu en

en joüiſſes ; mais ſi tu abuſes de l'un ou de l'autre de ces biens, par un excés, ou par un mépris dédaigneux de leur uſage, tu es injurieux à celui qui te les preſente. Si ta table étoit chargée de bons mets, & que celui que tu aurois invité, ne voulût que de l'ail ou du vin pouſſé, il te ſcandaliſeroit. Nous traitons ainſi le Pourvoyeur univerſel du monde, en mépriſant l'uſage des choſes excellentes qu'il nous a preparées. Les ſens ſont le premier eſſai de la bonté divine envers l'homme ; contente-toi de les moderer en leur excés, ſans émouſſer la vigueur de leur ſentiment.

Je ne doute point qu'il n'y ait une voie plus parfaite que celle-ci pour aller à Dieu ; mais elle n'appartient qu'aux ames tranſcendantes, & qui le veulent poſſeder par avance dans le milieu de leur courſe. Pour nous, mes Enfans, dont l'eſprit eſt mediocre, contentons-nous de la voie moyenne, & plus aiſée pour aller à lui. Ils nous doit ſuffire de le rencontrer au bout de la carriere, pourvû que dans le cours de nôtre vie, nous le regardions toûjours comme nôtre derniere fin.

Comme je ne te conſeille point que ta volonté rejette ſuperſtitieuſement & avec dédain les plaiſirs legitimes dont la nature t'eſt liberale ; je n'entens point auſſi que tu ſois lâche à ſouffrir ſes mauvais évenemens. Une même main te preſente le bien & le mal, reçois-le d'un même viſage.

La peſte qui comprend ſous ſoi tes maladies, celle de tes amis, & leur mort ; la guerre, qui outre tous les deſordres qu'apportent le fer & le feu, nous repreſente encore les inimitiez, les querelles, les procés ; & la famine, & qui n'eſt autre choſe qu'une diſette générale de tout ce qui eſt neceſſaire à ta ſubſiſtance, ſont plûtoſt des appanages de nôtre humanité, que des fleaux envoyez de la main de Dieu. Apprens qu'il n'en a point d'autres pour te châtier, que ceux que tu forges de ta main propre ; ſçavoir ta mé-

méconnoiſſance envers lui, l'injure du prochain, ſa haine, la violence que tu lui fais, ton envie, ton injuſtice, ton avarice, & enfin ta débauche; hors cela ne reconnois point d'autres maux.

Conſidere plûtoſt la peſte, la guerre, & la famine, comme trois grandes écluſes qui ſont ouvertes de temps en temps pour la décharge du monde, la plenitude de ſes productions ne pouvant ſe vuider ſuffiſamment par les voies ordinaires. Ainſi, mon Fils, ſi tu te ſens entraîné par quelqu'un de ces torrens, ou par quelqu'autre conduit qui en dérive, laiſſe-toi emporter ſans te plaindre; accompagne le decret immuable de la Providence, & ſois-lui reſpectueux; chemine avec elle de bon gré ſans murmure & ſans étonnement; & ſçache qu'elle n'eſt pas moins engagée que toi à ſuivre ſon ordre, étant elle-même emportée dans ſon propre canal.

Quand il t'arrive quelque fâcheux accident, il eſt determiné de Dieu; il ne te vient point par une inconſtance fortuite des évenemens, qui ne ſçavent où ſe placer. Il y a une telle coherence & un enchaînement ſi neceſſaire d'une cauſe à l'autre, qu'elles s'entrepouſſent toutes comme les flots, ſans que nous puiſſions découvrir quel eſt le principe de leur impulſion; néanmoins il y en a un, parce qu'il n'y a point d'effet, quelque petit qu'il ſoit, qui n'ait ſa cauſe: la plus prochaine peut venir à nôtre connoiſſance par la contiguité qu'elle a avec ſon effet: mais de ſuivre ſon progrés de proche en proche, juſques à la premiere, mon Enfant, c'eſt toucher à l'arbre défendu que de l'entreprendre.

Qu'il te ſuffiſe donc de te ſoûmettre à ce qu'il plaît à Dieu d'ordonner de toi, & d'eſtre aſſeuré, puiſqu'il t'a eſtimé digne de ſa creation, que tu l'es auſſi de ſa conduite. Le decret des évenemens de ta vie, bons ou mauvais, porte le caractere de ſa Providence, quoi qu'il te ſoit inviſible: comme

les

les dernieres & plus baſſes creatures, portent l'empreinte viſible de ſa Toute-puiſſance; & avec d'autant plus de merveille, que ſon immenſité ſe racourcit en ce petit relief.

C'eſt ainſi que j'entens que tu t'appliques ces deux mots, *Abſtine*, *Suſtine*: en ſupportant patiemment les maux qui t'arrivent, comme t'étant envoyez de la main de Dieu; ces mauvais hoſtes te ſuffiſent ſans y en admettre d'autres: & en t'abſtenant auſſi des choſes illicites & ſuperfluës, ſans te priver de celles qui ſont permiſes. Il eſt bien vrai que dans les choſes mêmes qui ſont en ta puiſſance, & qui ne te ſont point défenduës, je te conſeillerois volontiers que ton deſir fût fres-moderé.

La felicité ne conſiſte point au plus ou au moins; ce n'eſt qu'en l'harmonie ou accord de la puiſſance avec la volonté. Que t'importe que l'une & l'autre ſoient en petit volume, pourvû qu'elles ſoient toutes deux remplies. Quelque peu que tu ayes, s'il te ſatisfait, tu es auſſi plein que ſi tu voulois beaucoup, & que tu l'euſſes; ta cupidité trouve le même repos. Mon Enfant, ſi tu es auprés d'un petit ruiſſeau qui puiſſe étancher ta ſoif, n'en recherche point un autre plus grand, qui ne fera que la même choſe.

Et parce qu'il eſt impoſſible que ta volonté, dont l'objet eſt vague & preſque infini, puiſſe eſtre entierement reglée ſelon mes avis, ſers-toi de celuici en toutes occaſions. Quand tu n'auras perſonne avec qui tu puiſſes déliberer de l'action que tu veux faire qu'avec ta volonté propre, que le parti où elle te portera le plus; te ſoit toûjours le plus ſuſpect: Sur tout ne laiſſe jamais le jugement à la préoccupation de tes ſens; autrement tu feras de tes complices, tes arbitres.

CHA-

CHAPITRE VI.

D'où procede l'erreur de nôtre volonté. De la verité. Du menſonge.

L'ERREUR où tombe nôtre volonté, quoi qu'elle tende naturellement au bien, ne procede que de nôtre inſuffiſance à la reconnoître. Le trouble des paſſions de la jeuneſſe, & la prevention d'une mauvaiſe habitude, confondent tellement les images du vrai bien & du bien apparent, que la raiſon qui naît aprés elles, & qui ſe forme en nous durant cette tempête, n'eſt point capable alors d'en faire diſtinctement la difference.

En effet, l'inclination que nous paroiſſons avoir au mal, ne procede que de la contagion du peché originel, ou de l'ignorance de la premiere ſaiſon de nôtre âge, qui ſe laiſſe conduire aveuglément aux attraits des ſens pour ne pouvoir uſer de la raiſon, ſoit par l'imbecilité de nos organes, ou que nôtre ame brutte encore agiſſe d'abord ſi foiblement, qu'elle ne juge des choſes que ſelon qu'elle eſt diſpoſée par les habitudes de l'enfance qui ſont toutes ſenſuelles, ou ſelon la paſſion qui domine alors en elle. Mais à prendre la choſe en ſon origine, ce penchant au mal ne nous eſt point naturel, parce qu'il n'eſt jamais ſi violent en l'homme, que l'integrité de ſa nature qui a precedé ſa dépravation, ne trouve en lui quelque repugnance à le faire; ou s'il le fait, qu'elle ne lui en cauſe un repentir, ou au défaut du repentir un déſaveu: autrement s'il arrive que cette pudeur originelle reçûë de la main de Dieu dans l'inſtant de la creation de l'homme, ne faſſe plus de retour en ſon ame, il n'y a plus de ſalut pour lui.

Quand

Quand l'homme ſe propoſe de faire quelque choſe, la déliberation qu'il fait en ſoi-même ſur l'action qu'il veut faire, eſt une parole interieure qui lui conſeille de l'éxecuter, ſi elle eſt bonne; & qui tâche auſſi de l'en détourner, ſi elle eſt mauvaiſe. Si elle eſt bonne ſon conſentement étant d'accord avec ſa penſée, il la fait en public, & ne s'en cache point: ſi elle eſt mauvaiſe, agiſſant alors contre ſa parole interieure qui eſt le conſeil de ſa conſcience, il a honte de ſon action; il ſe cache en la faiſant, & quand elle eſt faite, il la déguiſe ou il la déſavouë. Q'ainſi ne ſoit, ſi tu trouves quelqu'un qui aille à l'Egliſe, ou viſiter un malade, ou conſoler un affligé, & que tu lui demandes où il va, il te le dira librement, ſa penſée & ſa parole étant conformes à ſon action. Mais s'il va en quelque lieu de débauche, ou pour commettre un larcin ou quelqu'autre ſale peché, il ne te découvrira jamais ſon deſſein; il l'éxecutera à la faveur de quelque lieu retiré, ou d'une nuit obſcure, parce que ſa pudeur originelle faiſant ſon retour en ſon ame, lui fait honte de ſe voir le complice d'une action dont il a peine de convenir avec ſoi-même. Ainſi, mon Fils, puiſqu'il ne peut jamais y avoir un parfait accord entre nôtre penſée & nôtre libre conſentement, qui eſt nôtre parole interieure; que dans le deſſein d'une action qui ſoit bonne, rends-toi capable de cette harmonie, qui fait que l'homme eſt fidelle à ſoi-même, & interieurement veritable.

Quant à la ſyndereſe du peché commis, ou ſon déſaveu; ſi elle eſt en quelque ſorte le châtiment du pecheur, elle eſt auſſi comme la méche d'une chandelle mal éteinte, qui conſerve encore dans ſa vapeur, quoi que puante, quelque diſpoſition à ſe r'allumer. Mais ſi l'une & l'autre eſt ſourde & muette en nos ames. ſoyons aſſeurez que la grace eſt éteinte où la honte l'eſt, & qu'en faiſant

gloire

gloire de ſon peché l'on devient un pécheur confirmé.

La pudeur eſt un acte lequel en couvrant le viſage de rougeur & de honte efface le peché qui la cauſe, & devient inſenſiblement une habitude de prendre garde à ne rien faire qui nous puiſſe obliger de rougir. C'eſt un témoin ſans reproche d'une faute de jeuneſſe, qui juſtifie plus le criminel qu'il ne l'accuſe. Le motif de cette vapeur innocente qui s'exhale de la pureté originelle de l'ame, n'eſt pas proprement une vertu, mais il eſt ſon hoſte; parce que la vertu ſe rencontre toûjours où reſide la crainte de ne rien faire de deshonnête. Il n'y a qu'elle ſeule de toutes les craintes qui produiſe de ſa paſſion ſa beauté. Toutes les autres, comme la peur de la nuit & la ſurpriſe des dangers, ſont toutes difformes en ce qu'elles impriment en leur émotion une défaillance au cœur, une pâleur au viſage, & un tremblement à tout le corps; comme ſi tous les eſprits ſe retiroient lâchement pour rendre la place à l'ennemi. La pudeur au contraire ſort au dehors où eſt le peril; ſçavoir en l'opinion, & aux yeux de ceux qui ont vû nôtre faute: & quoi que le voile qu'elle oppoſe pour la cacher, ſoit celui-là même qui la découvre; cela ſe fait avec tant de grace que cet innocent coloris qui paroît au dehors, n'étant que le feu de la cuiſſon qu'excite au dedans le repentir qu'on a d'avoir failli, accuſe & juſtifie le criminel en même-temps.

C'eſt pourquoi, mes Amis, pour ne tomber pas en ce deſordre, prenez garde que l'appetit ſenſitif qui eſt déja infecté de la contagion du premier peché, n'ajoûte à ſon vice naturel celui qui ſe contracte par la coûtume; de peur qu'à l'entrée de cette belle ſaiſon de vôtre âge qui ſe doit conduire ſelon la droite raiſon, vôtre ame ne ſe trouve tellement imbuë de l'habitude de mal faire, &

ſi remplie de tenebres & d'erreurs en mal faiſant, que n'étant plus capable de reconnoître la difference qu'il y a entre le vrai bien, & celui qui n'eſt qu'apparent, elle ſe trompe en ſon choix. Le peché de nos premiers parens, n'eſt arrivé que pour n'avoir pas bien fait cette diſtinction; dont l'ignorance fut cauſe, que la beauté du fruit défendu, ſa bonté, ſon odeur, la promeſſe de la ſcience du bien & du mal, faiſant leur impreſſion ſur tous les ſens, & même ſur la partie raiſonnable de l'homme, prevalurent ſur la défence d'en manger, quoi qu'elle aneantît par la menace de la mort, l'uſage de toutes ces choſes.

Le peché a fait ſa premiere entrée dans le monde par le menſonge; le ſerpent en a été l'auteur, & l'homme le complice, pour avoir crû fauſſement qu'il y avoit plus de certitude en la parole de Sathan, qu'en celle de Dieu. De cette vieille ſource ſont dérivez en nous deux effets contraires; ſçavoir nôtre averſion contre la menterie, l'inclination naturelle que nous y avons, qui eſt tellement aveugle que nous ſommes preſque tous menteurs ſans le penſer eſtre. En effet, tout autant de fois que l'homme ſe trompe, qu'il ſuppoſe une choſe pour l'autre, qu'il diſſimule, qu'il ſe flatte, ou quelqu'autre en ſon imperfection; ou lorſqu'il y a quelque diſſemblance, quelque petite qu'elle ſoit, de ſa parole avec ſa penſée, il eſt un menteur.

Il n'y a rien qui nous déplaiſe tant, ni qui nous faſſe plus ſoûlever le cœur, que la preſence de celui qui nous a trompez. Le dégoût & l'ennui qui nous vient à toute heure de nous-mêmes, ne procede peut-eſtre, que de ce que nôtre propre ſeducteur eſt toûjours avec nous. Ta conſcience le connoît; ſi elle te crie au dedans que tu es un impoſteur, ne t'offenſe point d'une voix qui te le repro-

dehors ; ſouffres-en la cenſure & la honte avec patience, ou t'en corrige.

Mes tres-chers Enfans, fils & filles, ſi vous voulez que je ſois ſatisfait de vous, je vous conjure ſur toutes choſes d'eſtre veritables, quoi que le plus âgé de vous n'ait pas encore ſept ans accomplis, vous êtes capables déja de la verité que j'en deſire. Elle ne conſiſte preſentement qu'en un ouï, ou un non, qui ſoit conforme à vôtre connoiſſance. Il vous eſt bien plus aiſé de former en vous une image réelle de ce qui eſt, qu'une fauſſe idole de ce qui n'eſt point ; l'expreſſion d'une verité ſe fait ſans art & ſans étude, le menſonge a beſoin de l'un & de l'autre.

Nôtre Nobleſſe a mieux reconnu que nulle autre nation la laideur de ce vice, ayant eſtimé que le démentir étoit de toutes les injures la plus inſupportable. & qu'elle ne pouvoit ſe reparer que par le ſang. La vraie Nobleſſe tirant ſon origine de la vertu, on ne peut dire à un Gentilhomme qu'il ment, qu'on ne lui reproche dés-là qu'il déroge ; & qu'il ne merite plus cette qualité.

Le menteur pour ſatisfaire à ſa vanité, ou à l'homme qu'il flatte, qu'il trompe, ou qu'il craint, commet une felonnie contre Dieu qui voit tout, en la preſence duquel il dit une fauſſeté. Il eſt tres-certain que le reſſentiment de ce reproche eſt tres-juſte, pourvû que la verité ſoit pour nous : mais ſi nous mentons en effet, nous maintenons audacieuſement à Dieu, à l'homme, & à nôtre conſcience propre, une fauſſeté qu'elle deſavouë interieurement ; juge par là, mon Fils, que tu ne ſçaurois avoir aſſez d'horreur pour un crime, qui te jette en cette confuſion.

Quoi qu'une partie de nos actions ſoient indifferentes, il n'y en a pas une ſeule, toute petite qu'elle ſoit, qui le doive eſtre pour le menſonge : n'en déplaiſe à la condeſcendance de nos Caſuiſtes

quand même il ſeroit officieux. C'eſt par là que ſe rompt la fidelité du commerce entre Dieu & l'homme, & entre l'homme & l'homme. Vôtre parole eſt l'organe de vôtre ame, qui eſt la ſeule choſe qui ſoit encore en vôtre puiſſance.

Servez-vous-en, mes Amis, ſelon l'intention de la nature qui vous la donne, pour exprimer ſincérement vôtre penſée, en attendant qu'un âge plus meur & plus avancé vous rende habiles aux autres fonctions de la vie, qui ſont les études & les éxercices.

CHAPITRE VII.

Que les études & les éxercices ſe doivent faire conjointement.

COMME le corps & l'ame ſe forment, & s'élevent tous deux enſemble, il faut tâcher auſſi, ſuivant ce même ordre, de les perfectionner de compagnie. C'eſt pourquoi, mes Enfans, je ſerois d'avis, quoi que l'uſage commun ſoit au contraire, que vos éxercices & vos études ſe fiſſent en même temps, afin que par le progrés & le retour alternatif de vos études à vos éxercices, & de vos éxercices à vos études, le cours de l'un & de l'autre ſe fit plus utilement & avec moins d'ennui, que s'il vous falloit pouſſer l'une ou l'autre carriere d'une même haleine.

C'eſt une leçon de nature en toutes ſes productions: Quand elle forme une fleur, ſa tige, ſon bouton, ſon coloris, ſes nuances, ſon odeur s'avancent d'un même train, & ſi conjointement, qu'il n'y a que ſon dernier trait qui acheve toutes ſes parties.

Mon Enfant, le corps & l'ame ſont deux jumeaux dont

dont tu es compoſé ; ſi tu negliges l'un pour aller à l'autre, tu es le parâtre de celui que tu quittes : ils deſirent tous-deux tes ſoins en même-temps. En vain tes éxercices t'auront rendu le corps ſain, diſpos & adroit : l'ouvrage eſt imparfait, ſans le concours des bonnes qualitez de l'ame ; ſçavoir des ſciences & des vertus qui dépendent de tes études.

La fable nous apprend que le precepteur d'Achille étoit demi-homme & demi-cheval, pour nous déſigner que les études & les éxercices ſe doivent enſeigner conjointement. Elle le repreſente auſſi fils d'Eſculape le Dieu de la Medecine, parce que l'indiſpoſition du corps, & les maladies, ſont autant d'obſtacles & d'empêchemens contre le cours d'une belle vie. L'occaſion eſt chauve, & la fortune inconſtante ; elles s'emportent d'emblée toutes deux, ou point du tout, & pour cette raiſon un moment de temps perdu par une maladie, les peut ôter de nos mains.

CHAPITRE VIII.

Des éxercices. Du manége. De la danſe. Du tirer des armes : Et des ſoupleſſes du corps & de la main.

ADDONNEZ-vous donc, mes Enfans, aux éxercices qui rendent le corps ſain, robuſte & adroit, & en même-temps ne negligez point vos études : mais que le paſſage de l'un à l'autre, ſe faſſe avec tant de regle, qu'il paroiſſe plûtôt un divertiſſement de vôtre travail, qu'un changement de vôtre occupation.

Entre les éxercices, la courſe, la luitte, & le ſauter, entretiennent la bonne diſpoſition du corps,

& ſont d'un grand uſage pour la guerre : mais ayant vû ſouvent la plûpart de ceux qui excellent en ces trois choſes, devenir gourteux, & vieillir avant leur ſaiſon, Armand, mon fils aîné, je ne te les conſeille point ; ta nature eſt trop boüillante pour te pouvoir moderer en ces exercices. Tu es ſi exceſſif en tout ce que tu fais, que j'aurois peur qu'il ſe fît une ſi grande diſſipation de tes eſprits aux actions du corps, qu'il ne t'en reſtât plus pour les fonctions de l'ame. Si en croiſſant leur mobilité, qui ne te laiſſe jamais en repos, ne s'appeſantit un peu, leur ſource ne pouvant ſuffire à leur activité, peut-eſtre aurai-je ce déplaiſir que de te ſurvivre contre le cours de nature, quoi que j'aie cinquante-ſix ans plus que toi. Prens-y garde, mon Fils : Abſtiens-toi de ces exercices violens. ou ſois-y tres-moderé. Pour ce qui eſt de tes freres, dont la conſtitution naturelle eſt plus temperée que la tienne, je leur permets à tous ce que je te défends.

Je ſerois plûtôt d'avis que tu appriſſes, & eux auſſi : à te bien ſervir d'un cheval. En cet exercice l'homme ſe façonne, & le cheval ſe dompte en même-temps. On apprend a l'homme l'aſſiette, la tenure, les temps de la jambe, du talon, & de la main, qui ſervent d'aide ou de châtiment au cheval, pour le faire obéir à tout ce qu'on lui demande. En toutes ces choſes, il faut avoir beaucoup de patience, dont ton humeur inquiete a grand beſoin.

Contente toi d'acquerir quelque ſuffiſance en cet exercice, ne t'y appliques pas trop. Pour y exceller il faut reconnoître la nature & l'inclination particuliere de chaque cheval : En ſe familiariſant trop avec eux, il eſt à craindre, comme il leur demeure quelque choſe du noſtre, que par la même raiſon nous ne contractions auſſi quelque choſe du leur.

Ne ſois point ignorant de la danſe ; qui eſt un mouvement du corps qui s'accommode avec meſure à l'élevation, au ſoûtien, & à la cadence de la voix, ou de l'inſtrument que l'on touche. Il n'y a point d'homme de quelque condition qu'il ſoit, ni aucune nation, ſoit du vieux, ſoit du nouveau monde, qui n'aime cet exercice. Ne trouble point ce conſentement univerſel par une repugnance particuliere. Nos reformateurs nouveaux qui la condamnent, font voir qu'ils ont peu de raiſon en cela comme au reſte, de ſortir hors des routes communes. La danſe te donnera de la grace, pourvû que tu ne t'aſſujettiſſes point trop aux preceptes de l'art. Le maître t'enſeigne les pas ; mais il faut que l'air, le port, & la liberté du corps viennent de toi. Comme il y a quelque choſe de rude & de ſauvage au méptis de cet exercice, il y a quelque choſe auſſi de trop mol & de trop effeminé d'y exceller.

La femme n'en doit pas ſçavoir plus que la pudeur ne le permet, ni l'homme au delà de la bienſéance de ſa condition, de peur qu'il ne transfere à ſes pieds le ſoin qu'il doit avoir de ſa teſte. Il faut apprendre à danſer, pour ſatisfaire avec quelque ordre aux impulſions du ſang & des eſprits qui ſe remuënt dans un jeune corps : mais auſſi-tôt que le calme ſe fait dans nos veines & dans nos arteres, il faut renoncer au bal.

Il y a encore un autre exercice qui t'eſt abſolument neceſſaire : C'eſt celui de l'épée. On ne te la met point au côté comme un ornement, elle eſt plûtôt un empêchement ; ni pour la ſeureté de ta perſonne, parce que tu es ſous la protection des loix. La Nobleſſe la porte, comme étant l'inſtrument de ſon métier, qui eſt d'eſtre toûjours prête au ſervice du Prince. Tu n'as point ſur toi d'autre arme qui te couvre que celle-là : qui eſt plûtôt une arme offenſive que défenſive, afin que tu ſçaches que tu es plus obligé de répandre le ſang des ennemis

de ton Prince, que de conſerver le tien. Tu la portes en temps de guerre pour le ſervice de l'Etat, & en temps de paix pour te diſtinguer du peuple, & afin auſſi qu'il te reſpecte comme étant armé pour le proteger. Si tu l'employes contre lui, ſi ce n'eſt pour ta défenſe, tu la prophanes, & tu merites qu'on te l'ôte comme l'ayant ſoüillée d'un ſang impur ou innocent.

Apprens à t'en ſervir pour maintenir ton honneur; car quoi que tu vives à l'abri des loix, les mêmes loix, ſi on les tranſgreſſe en te faiſant injure, t'auroient en vain permis de la porter du côté du cœur, ſi leur intention étoit de t'ôter la liberté de la mettre à la main pour repouſſer une injure. Le ſujet legitime de t'en ſervir eſt le coup de main, la menace, le mépris injurieux, la ſuppoſition d'un crime, qui déshonore, le reproche d'une imperfection honteuſe, le démentir: mais j'entens que ce ſoit ſous cette condition, que ſi on t'accuſe d'un vice dont tu ſois coupable, ou qu'on te démente pour une choſe qui ſoit fauſſe en effet; que l'un ou l'autre reproche, te ſoit plûtôt un ſujet de correction que de reſſentiment: employe ta force contre toi-même en ce rencontre.

Quand il te faudra mettre l'épée à la main, ſers-toi de celle que tu portes à ton côté, la longue-brette n'eſt que pour le fanfaron, ou le filou. Exerce-toi au fleuret, & dans le lieu même de tes éxercices, ou en ta maiſon, à huis clos, avec tes amis particuliers: ne bats point le fer en toutes ſortes de temps, c'eſt une vanité de Prevôt de ſalle. Ne ſois point trop âpre ni trop aſſidu en cet éxercice, ſurtout qu'on ne voye jamais de fleurets quand tu marches, faire une partie de ton équipage, comme je l'ai vû ſouvent à la Cour. Le maître de cet attirail me le pardonnera, s'il lui plaît; mais il me donne occaſion de ſoupçonner qu'il auroit encore plus beſoin d'un plaſtron. Mon Fils, fais un

peu

peu meilleur marché de ta peau, & pare du corps; plûtôt qu'une telle precaution donne ſujet de croire que tu ayes peur, ou que tu ayes en teſte le deſſein de quelque combat.

Pour ce qui eſt de la chaſſe, qui eſt permiſe aux Grands & à la Nobleſſe, je n'oſe te conſeiller ce divertiſſement, ayant en ſoi quelque venin caché; car encore qu'il rende l'homme actif, vigilant & laborieux, il ſe mêle en cet exercice un certain poiſon qui enchante & abrutit celui qui s'y adonne trop. Si les apparences en ſont chaſtes, honnêtes, & innocentes, comme l'eſt la Divinité qui y preſide, ſon effet eſt ſterile, & n'engendre rien non plus qu'elle. Celui qui a la même paſſion de ce fameux chaſſeur de l'antiquité, s'expoſe à ſa même infortune; aprés avoir bien chaſſé, il trouve à la fin que l'idole de ſon plaiſir eſt une choſe bien nuë, il s'abrutit, & il devient enfin lui-même, comme la beſte qu'il chaſſe, la proye de ſes propres chiens.

La chaſſe eſt d'un grand uſage en temps de paix, parce qu'elle tient la Nobleſſe en haleine, & qu'elle fait une diverſion innocente des ames qui ſont impatientes du repos. En temps de guerre, c'eſt tout au contraire; elle employe à ſon plaiſir particulier le ſervice qui eſt dû au Prince. Enfin ſçache, mon Fils, que hors la perſonne du grand Cyrus, d'un grand chaſſeur il ne ſe fit jamais un grand Conquerant.

Je ne ſuis point d'avis, mes Enfans, fils & filles, que vous appreniez à chanter; car bien que la juſte proportion des élevations & des abaiſſemens de la voix, & la diſpoſition de ſes inuances donne à l'oreille le méme plaiſir que fait à l'œil la juſte ſymetrie des choſes viſibles, d'où reſulte en elles cet éclat qui s'appelle beauté; cependant voyant toute l'application de cet art ſe terminer ou à chanter dans un concert, ou à chanter des airs, ou quel-

ques chanſons à boire, je ne trouve pas que le temps y ſoit aſſez utilement employé. Premierement, pour ce qui eſt du concert, quelque excellence qu'ayent en ſoi ſes accords, je ne voi pas que nôtre uſage permette qu'un Gentilhomme y tienne que rarement ſa partie. Pour les airs & les chanſons à boire, il me ſemble auſſi que l'inclination de la jeuneſſe vers l'intemperance, n'a pas beſoin de cette nouvelle amorce pour eſtre excitée, vû la puiſſance de l'harmonie ſur les eſprits, à laquelle ſi la parole même vient à ſe mêler, il ne faut pas douter que les idées de la volupté qu'elle porte dans l'ame par ſon articulation, n'y ſoient reçuës, comme ſi elle étoit touchée de quelque enchantement: je dis de quelque enchantement, parce que le chant & l'enchantement ſont ſi ſemblables d'effet & de nom, que la langue Latine ne ſe ſert que d'un même terme pour les exprimer tous deux, & qu'en la noſtre il n'y a preſque point de difference entre le *carme* qui ſignifie une chanſon, & le charme; comme ſi l'un & l'autre en leur action avoient un même pouvoir de lier les fonctions de l'ame & du corps, & de les tenir toutes deux en quelque eſpece de ſujétion. Auſſi voyons nous que dans la fable, Circé, & les Sirenes, qui repreſentent la volupté, commençoient par là leurs premieres approches pour ſeduire les paſſans; ayant cette induſtrie d'accorder leur chant & leur harpe ſur le ton de l'ame de celui qui leur prêtoit l'oreille.

Certes il a fallu que la Muſique des anciens ait été bien differente de la noſtre, puiſqu'il y a tant de diverſité dans leurs effets. L'ancienne a retiré les perſonnes des enfers, apprivoiſé les tygres, diſpoſé toutes choſes avec ordre juſques aux pierres, chaſſé les demons. Il ſemble, au contraire, que la noſtre les attire & mette tout en confuſion: ce qui me fait croire que la tablature de nos airs & de nos chanſons à boire, eſt fort diſſemblable de celles des hymnes d'Or-

d'Orphée ; & des Pſeaumes de David ; & qu'auſſi nos inſtrumens ne ſont pas accordez ſur le même ton de cette fameuſe lyre d'Achille, lequel au lieu de ſoûpirer pour ſa Maîtreſſe qui lui avoit été ôtée, fut trouvé, dit Homere,

Chantant deſſus, la gloire & la vaillance,
Des demi-Dieux, & des preux Chevaliers.

Cette Muſique ancienne qui temperoit les paſſions des hommes, qui les rendoit reſpectueux envers Dieu, & les diſpoſoit à l'amour des belles choſes, étoit de l'école des Muſes. Celle de nos chanſons à boire & de nos airs, eſt, ou des Bacchantes qui nous communiquent leur fureur, ou des Sirenes qui inſpirent aux ames de l'un & de l'autre ſexe qui s'y affectionnent trop, une certaine langueur qui les rend incapables de toute application aux actions de la vie civile. Ce n'eſt pas que cette regle ſoit ſi générale, qu'il n'y en ait eu quelques-uns d'exceptez. Mais voyant le rivage encore tout blanc des os de ceux & de celles qui ont trouvé leur naufrage à la rencontre de cet écueil, je me ſens obligé de vous avertir que vous le devez éviter.

Le chant que nous articulons nous-mêmes, eſt celui-là ſeul que j'eſtime dangereux, parce que ſon impreſſion ſe fait de plus prés, & que l'idée que nous en avons deſcend de l'ame, où elle eſt premierement conçûë pour eſtre énoncée dans la voix, d'où ſon retour ſe faiſant vers elle avec meſure, il ne ſe peut faire qu'elle n'en ſoit entierement ſaiſie.

Pour ce qui eſt de l'harmonie qui vient à nous par le moyen de la main & de la voix d'autrui, il faudroit eſtre de la nature des tigres pour n'y prendre pas de plaiſir. Celle-là ſe peut oüir ſans danger, parce qu'étant paſſagere & plus éloi-

gnée de nous, elle touche l'ame ſimplement avec douceur ſans s'emparer d'elle. Il eſt certain qu'elle délaſſe l'eſprit, & qu'elle le recrée: mais rendons ce reſpect à ceux qui en font profeſſion, de ne rien entreprendre ſur leur métier.

Enfin ſi j'en ſuis crû, mon Enfant, tu renonceras à l'éxercice d'un art qui eſt tout compoſé de ſoûpits, d'élevations, de chûtes, de ſaillies, de pauſes, & de fugues; de toutes leſquelles varietez tu ne peux ſouffrir les alterations, que ton ame ne ſorte hors de ſon aſſiette ordinaire; d'où tu jugeras que ſon retour en ſa même place ne ſera pas ſeur, ſi tu remarques que toutes les muances & agitations de voix & de viſage qui paroiſſent en celui qui chante, ont en ſoi quelque choſe de convulſif.

Mes Enfans, en finiſſant ce qui eſt de vos éxercices, je vous donne encore cet avis, qui eſt de ne vous mêler d'aucun, qu'il ne ſerve à vôtre ſanté, ou qu'il ne ſoit digne de vôtre condition, quand même vous y devriez exceller. Renoncez à toutes ſortes de ſauts perilleux, de tours de paſſe-paſſe, & de ſoupleſſes de main, laiſſez aux bâteleurs leurs métier.

Toutes ces choſes ſont comme ces ouvrages de Croutelles, où il y a beaucoup de dexterité, & qui ſont d'un tres-petit uſage. Il n'y a que la canaille qui s'en mêle, ni qui s'y amuſe; je ne les condamne pas néanmoins comme une choſe ſuperfluë, n'étant pas tout-à-fait inutile en nos polices, que les ſots divertiſſent les ſots. Je ne vous défends point auſſi de voir quelquefois tout ce bâtelage, je vous le conſeille plûtôt, & d'en former ce raiſonnement: Que le corps & l'eſprit de l'homme eſt capable de beaucoup de vaines ſubtilitez qui ſemblent impoſſibles, & que s'il n'excelle au choſes neceſſaires, ce n'eſt que faute de bonne application.

CHAPITRE IX.

Que la premiere connoiſſance de l'homme doit commencer par celle de lui-même. Qu'il doit ſçavoir les compartimens du lieu où il eſt, qui eſt le monde; & ſçavoir compter.

POUR ce qui eſt de vos études, il me ſemble que l'homme doit eſtre à ſoi-même le premier ſujet de l'application de ſon eſprit; s'il eſt ignorant en ce qui eſt de lui, il le ſera plus encore en ce qui ſera hors de lui: la nature d'un ciron qui n'eſt qu'un excrement de ſa peau, lui eſt autant inconnué que celle d'un Ange qui eſt un eſtre moyen entre Dieu & lui. De maniere que l'homme étant un petit monde, s'il peut avoir quelque inſtruction de ſoi-même, ce lui ſera un chemin applani pour faire la découverte du grand monde qu'il repreſente en abregé. Les ſaintes Lettres nous apprennent, que le deſir de ſçavoir a été la premiere tentation de l'homme; ce même appetit qui ſubſiſte encore preſentement, nous témoigne qu'il n'y a rien en lui qui lui ſoit plus naturel que ce deſir. Auſſi voyons-nous que pour y ſatisfaire, il n'y a que lui ſeul de tout ce qu'il y a d'animaux au monde qui ſoit enquerant, qui eſt un moyen ſi neceſſaire pour parvenir à la connoiſſance de quelque choſe, que les anciens appelloient Apollon, qui eſt le Dieu de la ſcience & de la lumiere, *Pytheus*, qui veut dire en nôtre Langue, *Enquerant*; comme s'il étoit abſolument impoſſible d'avoir ſans cela aucune lumiere. C'eſt pourquoi je dirois volontiers, (ſauf le reſpect qui eſt dû à l'Antiquité) que l'homme ſeroit mieux défini un animal enquerant, qu'un animal raiſonnable, parce que cette faculté d'eſtre enquerant

lui eſt tellement eſſentielle, qu'elle ne peut eſtre conçûë indiviſe d'avec lui: elle lui convient en tout âge, en quelque condition qu'il ſoit, à toute heure, à toute ſon eſpece, & à elle ſeule; ce qui ne ſe peut dire de la raiſon, qui a ſes intervalles en l'homme ſelon le flux ou le reflux de ſes paſſions: joint auſſi que ce qui s'appelle inſtinct dans les autres animaux, eſt une eſpece de ſyllogiſme muet, qui ne ſe fait pas ſans quelque ratiocination, non plus que la noſtre, & que difficilement cette ſocieté qui eſt entr'eux & nous ſubſiſteroit, s'ils n'avoient quelque participation de nôtre lumiere.

Ainſi, mon Fils, comme en venant au monde tu as fait un effort de mettre tes ſens en la poſſeſſion de leurs droits par la rupture de ta priſon uterine, fais-en un autre en faveur de ta raiſon quand tu verras qu'elle ſera venuë à ſon terme, & qu'elle ſe voudra produire. Ta connoiſſance ſera trouble d'abord, comme l'eſt celle de ceux qui ſont privez de ſentiment pour avoir fait une grande chûte. Aprés la tienne en ce monde la teſte la premiere, & ton aſſoupiſſement de neuf mois dans le ſein de ta mere, & d'autant d'années pour le moins dans les tenebres de ton enfance; en ſortant de cette ſyncope originelle comme eux de leur évanoüiſſement, fais toi comme eux auſſi cette premiere queſtion: Qui ſuis je?

Aide-toi du miniſtere des ſens pour ſecourir les premieres idées de ton ame. En voyant chez moi que mes chiens ſervent à la garde de ma maiſon, mes chevaux pour me porter, mes bœufs pour le labourage de ma terre, mes moûtons & ma volaille pour ma nourriture & mon vêtement; que peux-tu juger, ſinon que celui pour l'uſage duquel toutes ces choſes ſont faites, a quelque preéminence par-deſſus elles? Tu vois par là que l'homme, qui eſt ce

que

que tu es, eſt la plus parfaite creature que tu connoiſſes.

Conſidere en même-temps, mon Fils, la merveilleuſe œconomie du Createur du monde, qui dans l'infinité de ſes productions, n'a pas voulu, pour empêcher qu'il n'y eût entr'elles de la jalouſie, qu'un ſeul eſtre en connût un autre meilleur que le ſien. Les plantes ſont ſatisfaites de l'ame vegetante, la ſenſitive leur étant inconnuë. Les inſectes n'ayant nulle autre idée de perfection que celles qu'ils ont, ſont privées ſans douleur de celle qui leur manque; comme le reſte des autres animaux ſouffre ſans indignation les lumieres que nous avons, dont ils n'ont point de connoiſſance.

Sur ce même fondement on peut dire, qu'il n'y a pas un ſeul homme qui porte envie à la nature angelique, dont l'excellence inviſible ne ſubſiſte en nous que ſous une forme imaginaire qui nous eſt inconnuë; ni que même il y ait un ſeul homme qui en toutes ſes dépendances, ſe voulût entierement échanger auec un autre homme; parce que l'un ou l'autre ſouhait ne ſe peut accomplir ſans deſirer l'aneantiſſement de nôtre eſpece, ou de nôtre eſtre individuel, qui eſt une choſe à quoi la nature ne peut conſentir. Ce progrés monte d'eſpece en eſpece, & de creature en creature juſques à Dieu, afin que chaque choſe s'attache à lui, d'autant plus étroitement, qu'elle eſt agreablement deçûë de cette flatteuſe illuſion, qu'elle eſt en ſon particulier elle ſeule la favorite du Tout-puiſſant.

Je veux ſuppoſer en ta faveur qu'il n'y a rien ici-bas de plus accompli que l'homme: mais neanmoins quoi que ſon origine vienne, de Dieu, ou de l'homme, ce n'eſt qu'un peu de bouë détrempée quant au corps, dont il eſt beſoin que tu ſçaches les articulations, & les compartimens. Si tu veux avoir quelque connoiſſance de l'autre partie dont tu es compoſé, qui eſt ton ame; il n'y a point de voie

plus

plus certaine pour la démontrer, ni de recherche qui nous inſtruiſe mieux de ſes fonctions & de ſes facultez, que celle qui ſe tire de l'aſpect; de la ſtructure, de l'uſage & de l'action de l'inſtrument dont elle ſe ſert : car ;quelque obſcure que ſoit ſa nature, ſon étroite liaiſon avec le corps, dont les fonctions ſont toutes perceptibles dans la matiere, nous découvre ſes facultez, & ſes facultez le principe eſſentiel où elles ſont inherentes, qui eſt elle-même.

Pour t'avancer donc en la connoiſſance de toi-même, le domicile precedant par nature celui qui doit y eſtre reçû; je ſuis d'avis que tu commences par l'anatomie, qui conſiſte en une parfaite diſſection de toutes les parties du corps humain, qui eſt l'hoſpice de l'ame; deſquelles la ſymetrie ne ſe peut concevoir bien diſtinctement, qu'elles ne ſoient auparavant détachées de leur tout, juſques aux moindres fibres, & ſans en avoir fait une tres-ſimple, & tres-éxacte reſolution.

Pour la faire avec ordre, les os étant en quelque ſorte le fondement du corps, ſi tu en conſideres l'articulation, tu les trouveras ſi bien diſpoſez entr'eux, que depuis les doigts du pied juſques au crane & à l'extremité des doigts de la main, il n'y en a pas un ſeul qui n'ait ſon inſertion, & ſon emboîture l'un avec l'autre, & qui dans cette liaiſon ne ſerve à la flexion & à la fermeté de la partie qui leur eſt attachée; tu verras que les uns défendent une partie du corps, que les autres en contiennent une autre partie, & que tous le ſoûtiennent.

Et parce que ſa ſituation eſt droite, & qu'en effet les parties ſoûtenuës ſont plus maſſives que celles qui les ſoûtiennent, l'ordre merveilleux de la nature a voulu que les pieds qui ſervent de baze fuſſent preſque tous compoſez d'os, de cartilages, & de ligamens, qui ſont tous des parties ſolides : que leur

aſſiette fût un peu relevée en voûte pour mieux ſupporter la peſanteur d'un ſi grand fardeau, & que ces parties fuſſent tres-nerveuſes, & peu charnuës, pour eſtre mieux diſpoſées à l'action du mouvement local, dont elles ſont le principal organe.

Tu verras en cette diſſection que les cartilages ont une ſuperficie ferme, unctueuſe, & polie pour ſervir au dedans à la facilité, à la varieté & à la ſeureté des mouvemens, & pour reſiſter au dehors, en cedant mollement aux ruptures & aux contuſions que les coups & les chûtes peuvent cauſer: que les ligamens qui lient les parties entr'elles, & qui les tiennent ſuſpenduës chacune en leur ſituation naturelle, ſont d'une nature moyenne entre la membrane, le nerf & le cartilage, afin que leur eſtrainte ſoit plus forte, & qu'elle ne ſe relâche point. Tu verras que le tendon plus dur que le nerf, & plus mol que le ligamen, obéit par le moyen de ſes fibres à l'extenſion & à la contraction de la partie où il eſt inſeré; que ſes fibres, qui ſont de certains filets longs, déliez, ſolides & fermes, ayant leur origine des nerfs & des ligamens, exercent leur operation ſelon la varieté de leur poſition ou de leur aſſiette, les droits attirant l'aliment, les obliques le retenant, & ceux qui traverſent rejettant ce qu'il y a de ſuperflu. Que les muſcles qui ſont l'inſtrument immediat du mouvement volontaire, ſont les parties du corps les plus charnuës & les plus molles en leur milieu, pour mieux obéir à la flexion, & qui ont le plus de nerfs en leur extremité qui eſt unctueuſe, de peur que l'aſſiduité de leur mouvement ne les deſſeche. Que les veines, les arteres & les nerfs, tirant leur origine du foye, du cœur & du cerveau, ſont trois differens canaux par où le ſang, les eſprits vitaux & les animaux, & avec eux la nourriture, le ſentiment & le mouvement ſe dérivent en toutes les parties du corps: Et que de toutes ces parties, il n'y en a pas une ſeule, grande

ou

ou petite, qui n'ait ſon enveloppe particuliere, ou pluſieurs, pour la revêtir & la diſtinguer d'avec les autres, de peur qu'elles ne s'entrefoulent, & qu'il n'y ait entr'elles quelque confuſion.

Tu verras auſſi qu'outre chaque membrane particuliere qui eſt propre à chaque partie, il y en a une autre qui leur eſt commune à toutes, compoſée de quatre tuniques diſtinctes entr'elles, dont la partie interieure qui touche les muſcles, eſt glaireuſe & molle pour faciliter le mouvement, & pour ſoûtenir plus aiſément les vaiſſeaux qui la penetrent, qui l'attachent, & qui portent la nourriture & le ſentiment au cuir, duquel la partie exterieure n'eſt que comme une fleur excrementeuſe tres-déliée, étenduë ſur toute la ſurface: & l'interieure eſt proprement ce qui s'appelle la peau, en laquelle on voit quelques ouvertures faites pour loger les organes des ſens exterieurs, pour y admettre l'impreſſion des eſpeces qui leur ſont propres, & pour ſervir à la reception des alimens, & à la décharge de leurs impuretez. On y remarque auſſi quelques autres conduits tranſpirables & perceptibles, qui ſont les pores, par le moyen deſquels le corps attire l'air contigu dans l'aſpiration pour ſe rafraîchir, & pouſſe au dehors dans l'expiration, la craſſe, la ſueur & la ſuye dont ils ſe trouve ſurchargé.

Aprés avoir obſervé toutes ces parties ſimples, tu feras une revûë de ces trois grands laboratoires où ſe font les eſprits naturels, vitaux & animaux, qui ſont le bas ventre, la poitrine, & la teſte, dont les principaux artiſtes ſont le foye, le cœur & le cerveau; & tu verras par l'inſpection des inſtrumens dont la nature ſe ſert, ſi tu pourras découvrir le progrés de ſon operation.

Le bas ventre ſeparé de celui qui lui eſt ſuperieur par le diaphragme, contient le ventricule, qui eſt un corps nerveux fait en forme de muſette, lequel

a deux orifices; l'un à gauche qui reçoit les alimens par un conduit qui deſcend de la gorge; & l'autre à droite qui ſe tient fermé juſques à ce que la coction qu'il prepare ſoit parfaite: alors il la diſtribuë aux inteſtins & gros & menus qui lui ſont contigus: les menus aprés l'avoir encore ſubtiliſée par le moyen de leurs tours & retours, en rejettent la partie la plus feculente dans les gros, & la partie la plus loüable eſt filtrée par les veines miſeraïques, dont le meſentaire attaché aux inteſtins eſt tiſſu, & de-là apportée à l'entrée de la veine porte. En ce lieu la ratte ayant épreint la partie du chile la plus groſſiere, le fiel la plus bilieuſe, & les reins la plus ſereuſes, par des conduits qui leur ſont propres, ce qui reſte, qui eſt le plus pur, paſſe du tronc de la veine porte dans la partie cave du foye, où ſa chair qui eſt rouge lui communique ſa teinture, & le fait ſang; & de là (diſent les Maîtres) ſe dégorgeant dans la veine cave, il eſt diſtribué par une infinité de conduits dans toutes les parties du corps.

De ce merveilleux circuit de nature pour faire le ſang, dont le foye qui eſt le ſiege des eſprits naturels eſt le principal organe, tu paſſeras en la recherche du progrés qu'elle tient en la fabrique des eſprits vitaux, dont le cœur ſe peut dire le magazin & l'ouvrier. L'air & le ſang ſont la matiere dont eſt compoſé cet eſprit; ſçavoir l'air attiré du poulmon du cœur par l'artere veneuſe, & le ſang porté au foye par la veine cave dans l'un de ces ventricules, d'où il ſe tranſpire dans l'autre pour tomber dans le tronc de la grande artere, qui eſt la racine & la ſource de tous les canaux, par où le ſang arterial & l'eſprit vital ſe dérive.

Enfin, en ſuivant les traces de la Nature pied à pied, tu trouveras que de l'air inſpiré par la bouche & par le nez, & de l'eſprit vital porté du cœur

pa

par la grande artere aux carotides, & des carotides par les rets merveilleux au quatriéme ventricule du cerveau, ſe compoſe l'eſprit animal, lequel étant reçû par les nerfs qui ont leur radication en cette partie, devient le vehicule commun du ſentiment & du mouvement, qui paroît en toutes les parties du corps. En cela on voit la neceſſité de l'air pour la fabrique des eſprits naturels vitaux & animaux, qui eſt telle que leur action ne ſubſiſte qu'autant que ſubſiſte ſon attraction aux cavitez où ſe compoſent ces eſprits, & autant que dure l'expiration, qui pour ſe décharger de la ſuye & de l'excrement qui s'eſt fait en leur élaboration, ſe ſert des mêmes conduits de l'aſpiration; de ſorte qu'on peut dire que nous ne vivons, qu'autant que nous reſpirons, & que les momens qui entretiennent la vie, ne ſont proprement que les redoublemens de cette action.

Je n'ai point crû, mon Enfant, m'éloigner de mon ſujet, pour t'applanir les voies en la connoiſſance de toi-même, de t'avoir tracé le progrés de la nature juſques à la compoſition des eſprits animaux, qui communiquent par le moyen des nerfs le ſentiment & le mouvement aux parties; parce que ſur ce modele tu pourras découvrir comme ce ſentiment & ce mouvement eſt porté aux ſens exterieurs, comme il en eſt reçû, & par quels organes; comme les eſpeces en ſont rapportées au ſens commun, comme quoi s'en fait l'apprehenſion toute ſimple, comme elle ſe compoſe, quelle induction en fait l'entendement, & comment elle s'énonce; car ſi tu ne pouſſes la connoiſſance de toi-même juſques à ce dernier degré, tu ne te connoîtras jamais qu'imparfaitement.

Mon Fils, aprés avoir connu la perfection de ton eſtre, il eſt neceſſaire que tu ſçaches pour t'humilier, que le lieu de ta demeure eſt la commune habitation de toutes ſortes d'animaux, & le dernier étage du monde, dont tu ne peux ignorer les compartimens,

timens, que tu ne mépriſes l'Architecte qui t'en a donné la poſſeſſion. C'eſt pourquoi je ſerois d'avis avant toutes choſes, que tu appriſes la Coſmographie : la Carte & la Sphere te fourniront un relief du Ciel & de la Terre en petit volume. Et comme il n'y a pas un ſeul coin du monde qui n'ait été reconnu de l'homme depuis cent ou ſix-vingts ans, il n'y en aura pas une ſeule partie, dont ton eſprit ne puiſſe faire chaque jour une revûë ; il n'y aura plus de plus-outre pour toi.

La ſcience des Anciens a été plus courte que la noſtre en cette connoiſſance. Premierement, ils n'ont rien connu du nouveau monde, qui eſt plus grand que l'ancien ; & de ce dernier ils n'en ont reconnu que deux parties qui fuſſent habitables ; les trois autres ils les ont eſtimées deſertes, à cauſe de la rigueur du froid, ou de l'excés de la chaleur ; ce qui étoit, ce me ſemble, aſſez mal philoſopher, de rendre oiſive la nature, & de la faire chommer dans une ſi grande étenduë de païs.

Il y eût bien eu plus de vrai-ſemblance (comme on l'a depuis experimenté) de croire que la nature ne faiſant jamais rien en vain, avoit accommodé le temperament de l'homme à la temperature du ciel, ſous lequel il étoit obligé de vivre. Que ſous les poles elle lui avoit condenſé la peau, qui eſt le propre du froid, & rendu les pores peu tranſpirables, afin qu'il en fût moins incommodé, & même pour un ſurcroît de ſecours, elle avoit fait que les païs froids fuſſent abondans en pelleterie. Pour ce qui eſt des païs chauds où il y a égalité entre le jour & la nuit, & où le retour & la viciſſitude des ſaiſons eſt preſque imperceptible, il y avoit grande apparence que le cours de la vie de l'homme y devoit eſtre plus uniforme & plus ſain, & que par conſequent il ne manquoit point d'habitans.

En effet, on n'a point découvert aucune partie du monde où l'on vive plus ſainement & plus long-temps que ſous la Zone torride. C'eſt en ce lieu-là ſeul que l'homme ne ſe reſſent que bien peu de la malediction du peché originel, la terre lui fourniſſant d'elle même, ſans eſtre cultivée, tout ce qui lui fait beſoin pour ſa nourriture & pour ſon vêtement.

Mon Fils, exerce-toi en cette ſcience qui eſt d'un grand uſage, pourvû que tu en faſſe bien l'application. Par la petite étenduë de la terre & de l'eau, qui ne compoſent qu'un ſeul globe, & qui n'eſt qu'un point à l'égard du Ciel, tu feras une reflexion metaphyſique de l'immenſité de l'Univers, qui t'élevera à celle de Dieu, qui en eſt l'Auteur; comme au contraire la petite portion que tu as en ce point de terre, par rapport au total, te fera une leçon d'humilité Chreſtienne & Morale, en te faiſant connoître la petiteſſe de ton domaine.

Elle eſt auſſi fort neceſſaire pour la connoiſſance de l'Hiſtoire naturelle & civile, parce que la diviſion univerſelle du monde, ſelon les limites & l'élevatiou de chaque partie, & ſa ſubdiviſion en ſes principautez, ſelon les confins, les fleuves, les villes principales, les mœurs, & la police de chaque Etat, ſont autant de retraites & de ſtations differentes, où la memoire qui eſt naturellement fluide ſe repoſe, & d'où elle reprend haleine pour ſe former en elle-même un ordre ſans lequel elle ne peut jamais diſpoſer ſes magaſins qu'en confuſion.

Aprés avoir eu quelque inſtruction du lieu où tu es, & où tu vis, qui eſt la terre, le cours de ta vie étant compoſé d'heures, de jours, de nuits, de ſemaines, de mois, & d'années, dont les meſures inégales dépendent des revolutions du Soleil, & des differentes faces que nous preſente le corps de la Lune : Je ſuis d'avis que tu étudies en la theo-

rie

rie particuliere de l'un & de l'autre de ces deux luminaires: hors cela ne t'informe que bien peu de ce qui ſe paſſe au deſſus de toi.

Laiſſe aux curieux les réveries qui ſe debitent touchant l'étenduë des cieux, leur matiere, leur nombre, leur mouvement, & l'influence des corps celeſtes ſur les noſtres: toutes ces choſes ont produit une ſcience, dont la vanité paroît, en ce que d'un bon Aſtronome, ni d'un bon Aſtrologue, il ſe fait tres-rarement un bon Politique. Les merveilles du Ciel ne ſe manifeſtent à l'homme qu'en regardant en terre: la lumiere & la puiſſance qui émane de cette ſource divine, n'eſt perceptible à l'œil & à l'entendement humain, qu'en la reflexion que nous en voyons ici-bas parmi nous.

L'Arithmetique eſt abſolument neceſſaire en la pratique de la Geographie, & en la partie de la Sphere, que je veux que tu ſçaches. Apprens-la en même-temps que les autres juſques à ſes fractions; laiſſe le ſurplus, qui ſont les rompus, les ſinus, & les nombres figurez à ceux qui veulent exceller en l'Algebre, qui eſt une ſcience trop creuſe & trop abſtraite pour le commerce de la vie commune.

Et parce que nous avons tous une Arithmetique originelle qui ſe forme naturellement en nous, par la vûë de la pluralité des choſes ſingulieres qui ſe preſentent à nous pour les conſiderer ſans confuſion, & que la Coſmographie s'eſt renduë palpable & ſenſible à l'œil, par le moyen de la diſſection qui ſe fait ſur le globe des parties du monde; je vous les propoſe comme les premiers élemens de vôtre connoiſſance, pour l'inſtruction de laquelle, je regarde autant que je puis la nature pour ma guide principale.

CHA-

CHAPITRE X.

L'Hiſtoire apprend à l'homme ce qui ſe paſſe dans le monde. Et la neceſſité qu'il y a de la ſçavoir.

SUIVANT cet ordre, il ne te ſuffit point, mon Enfant, de ſçavoir qui tu es, ni quel eſt le lieu de ta demeure; il faut auſſi que tu ayes quelque connoiſſance de ce qui ſe paſſe en ce lieu. Pour cet effet, la nature a voulu que la memoire fût la premiere des trois facultez de l'ame qui ſe manifeſte en l'homme, pour eſtre la conſervatrice de ſes premieres connoiſſances. L'Hiſtoire proprement lui appartient: elle ſe diviſe en deux chefs; l'une eſt naturelle, qui eſt un recueil général des œuvres ſingulieres de la nature; & l'autre civile, qui eſt un autre recueil de toutes les actions particulieres des hommes.

Ainſi la vraie matiere de l'Hiſtoire priſe en ſa ſource, n'eſt que des choſes individuelles & ſingulieres, dont la memoire puiſe ſes premieres connoiſſances. Mon Fils, exerce-toi en l'une & l'autre: mais je veux que la Chronologie & la Coſmographie, qui ſont deux dépendances de l'Hiſtoire naturelle. ſervent de baze à l'Hiſtoire civile: elles fourniront à ta memoire les circonſtances du temps & du lieu, ſans leſquelles il eſt impoſſible qu'elle puiſſe rien conſerver avec ordre.

L'Hiſtoire naturelle regarde les actions de nature, la civile les actions des hommes; de l'une ſe forme un raiſonnement phyſique, & de l'autre un jugement politique: puiſque tu as à vivre entre les hommes, je ſuis d'avis que tu t'appliques à cette derniere con-

connoiſſance, & que tu reſerves l'autre pour ta retraite, & pour l'arriere-ſaiſon de ta vie.

Quoi que l'Hiſtoire ait beaucoup de dignité, comme étant la dépoſitaire de la reputation des hommes illuſtres, & des exemples memorables qui nous ont devancé, je la trouve ſi défectueuſe, & particulierement la moderne, qu'au lieu de nous preſenter une relation veritable des choſes telles qu'elles ſont, ou qu'elles ont été, ce n'en eſt que la Gazette, où il n'y a rien qui ſoit écrit plus fidellement que les fadaizes, & les choſes qui ſont de peu de conſideration.

En effet, quand il eſt queſtion de faire remonter ſon eſprit vers le paſſé, qui n'eſt plus : d'examiner les mouvemens du tems qui n'étoit point encore noſtre : d'expoſer en vüe les inclinations naturelles des perſonnes avec qui nous n'avons eu nulle habitude : de prononcer ſur l'irreſolution d'un conſeil où nous n'avons point été appellez : de penetrer le ſecret d'un Prince duquel on n'a point été le confident : & de toutes ces choſes qui nous ont été inconnuës, en compoſer un fidele Tableau, qui puiſſe contenter le ſpectateur, & celui qui eſt ſur le theatre, c'eſt une choſe tout-à-fait impoſſible.

Neanmoins, mon Enfant, je veux que tu liſes l'Hiſtoire avec toutes ſes imperfections ; car encore qu'elle ſoit défectueuſe en ſes circonſtances, elle eſt ſolide en ſon tout, en expoſant au jour les actions publiques, en ramenant à nous l'image des ſiecles paſſez, & en tournant de nôtre côté la face interieure des hommes & des affaires, pour les ſoûmettre à nôtre jugement. Les Memoires, les Epîtres, les Actes publics, les Chroniques, les Vies, & les Relations particulieres, les Annales & les Journaux, ſont autant de magaſins differens d'où ſe tirent les exemples, qui ſervent de fondement à la prudence humaine. Toutes ces choſes ſont une liaiſon du

paſſé

paſſé avec le preſent, dont l'évenement de l'un ſert à la direction de l'autre.

Applique-toi ſur tout à la lecture des Vies des hommes illuſtres, & t'en propoſes quelqu'un pour l'imiter. Les vies particulieres, qui ont pour ſujet une perſonne ſinguliere, en la tiſſure deſquelles il ſe fait un mélange des choſes grandes avec les petites, des legeres avec celles qui ſont de poids & des actions privées avec les publiques, découvrent également la force & la foibleſſe de l'homme, & peuvent en le faiſant, lui fournir un modele de vie ſelon lui, pourvû qu'il y ait quelque rapport de condition entre le moule & l'image que l'on ſe propoſe de faire. Un Prince ſe fera le choix d'un Prince pour ſon éxemple, & un ſujet d'un ſujet; autrement leurs meſures ſeront trop courtes, ou trop longues.

Pour ce qui eſt des grandes Vies, & qui paroiſſent eſtre hors de toute imitation, pour les admirer elles ſe doivent regarder de loin comme les Coloſſes, de peur qu'en les voyant de prés on ne s'apperçoive que ce n'eſt rien que fonte ou mortier détrempé; auſſi ne ſe laiſſent elles jamais reconnoître en particulier, qu'à la préoccupation de leur domeſtiques.

Je voudrois bien que nous euſſions par écrit le détail des Vies du Duc de Weimar, & des Maréchaux de Guebriant, & de Gaſſion. Le premier, eſt un bel original pour un Prince dépoüillé de ſes Etats, & les deux autres pour un Gentilhomme qui veut relever ſa naiſſance. Quoi que les deux derniers n'ayent pas été dans la plus belle place du theâtre comme le premier, ils n'y ont gueres moins paru. Le cours de ces trois belles Vies, qui n'ont eu nulle autre aide que leur vertu ſeule pour devenir ce qu'elles ont été, eſt une illuſtre carriere qui ſeroit belle à voir. Je ne parle point des vivans; outre qu'ils peuvent encore faillir, leur modeſtie, peut-

eſtre,

eſtre, ou leur amour propre s'offenſeroit de mon jugement.

La Vie du Chevalier Bayard eſt à mon gré une des plus belles Vies que j'aie jamais lûë, & le vrai patron d'un Gentilhomme. C'a été le Chevalier pur & ſans reproche, ſi également vaillant & bon, qu'on ne ſçauroit dire en laquelle de ces deux choſes il a le plus excellé. Mes Enfans, vous ſçavez que ſa Vie eſt la premiere Hiſtoire que je vous ai fait lire, & la premiere que je vous ai fait raconter; tâchez de l'imiter en ce que vous pourrez: Il ne ſe peut faire de copie, pour peu qu'elle reſſemble, qui ne ſoit bonne, ſur un ſi merveilleux original. Si vous ne pouvez arriver à ſa valeur, qui eſt hors d'exemple, ſoyez fideles à vôtre Prince, & débonnaire comme lui.

Je vous recommande auſſi de lire la Vie de Bertrand du Gueſclin. Sa ſepulture qui eſt au rang de nos Rois, & la lampe qui l'éclaire encore aujourd'hui par l'ordonnance de Charles le Sage ſon Maître, témoigne que ç'a été un grand ſujet. Mes Enfans, pour honorer ſa memoire, rendez une viſite à ſon tombeau, c'eſt le vrai pelerinage d'un Gentilhomme.

CHAPITRE XI.

De l'Hiſtoire fabuleuſe, & des Romans.

OUTRE l'Hiſtoire veritable, il y en a encore une autre fabuleuſe, qui eſt celle des Romans, dont je ne te deffens point la lecture. Le Roman n'eſt autre choſe qu'une Hiſtoire faite à plaiſir, en laquelle l'eſprit de l'homme laiſſe à ſon imagination toute ſon étenduë, pour ſe former un modéle de

perfection où la puiſſance humaine ne peut atteindre, ce qui eſt un indice certain de l'immortalité de l'ame, de paroître plus parfaite en ſes idées, qu'elle ne le peut eſtre en ſon action. En effet, les choſes les plus pompeuſes, l'ordre le plus accompli, & la varieté la moins attenduë, ſont ce qui nous ſatisfait le plus.

L'Hiſtoire veritable ne nous repreſente les choſes que comme elles ſont, & avec tous leurs défauts; ſes évenemens dépendent plus de la fortune que de la raiſon, & leur narration devient bien ſouvent ennuyeuſe, parce qu'elle ne produit aucun ſuccés qui ſoit extraordinaire; au lieu que dans les Romans tout y eſt grand; les vertus & les vices y ſont extrémes, & recompenſés toûjours ſelon la loi du merite ou du démerite. Mille belles aventures imprevûës y ſurprennent le Lecteur, & le tiennent toûjours en haleine, ſous l'eſperance de quelqu'autre nouveauté qui ſoit encore plus merveilleuſe. Enfin l'ame ſe releve elle-même en cette lecture, & il arrive ſouvent qu'étant imbuë des excellentes qualitez de quelque Heros imaginaire, il lui en reſte en effet quelque veritable impreſſion, ou quelque horreur du vice, ſous le faux idole du méchant.

Ce fut, comme je croi, pour cette raiſon que le grand Alexandre deſtina ce riche coffret de Darius pour les livres d'Homere; ſoit qu'il ait voulu reconnoître en cette action celui qui lui avoit aidé à ſe façonner par l'éxemple des Heros imaginaires de ſon Illiade; ou qu'il eût trouvé juſte d'appeller au partage du butin de ſes conqueſtes, celui qui lui en avoit donné les premieres idées en l'expedition de Troye. Il eſt preſque impoſſible de lire un beau Roman ſans reſſentir en nous une averſion du vice; ou que nôtre deſir ne ſoit touché de l'émulation des belles actions qui s'y liſent.

Il eſt tres-certain que la morale qui a fait en mon eſprit ſa premiere impreſſion, a été celle que j'ai lûë dans les Amadis, où j'ai vû le vice eſtre toûjours châtié, la vertu recompenſée, la parole inviolable & la valeur au plus haut point où elle puiſſe aller; c'eſt pourquoi je ne puis vous en défendre la lecture. Pour ce qui eſt de mes filles, elles s'en abſtiendront ſi j'en ſuis crû, & de celle de tout autre Roman, de peur qu'elles n'y apprennent ce qu'il n'eſt pas à propos qu'elles ſçachent. Selon mon ſens, le Roman de tous le plus dangereux, & dont le venin eſt le plus inſinuant & le plus ſubtil, eſt celui de l'Aſtrée, qui en la varieté de pluſieurs hiſtoires amoureuſes, toutes ourdies ſous un même tiſſu, allume ſecrettement dans les jeunes ames cette naturelle & douce paſſion, dont l'amorce eſt au ſang & aux eſprits; & quoi qu'il y ait en cet ouvrage de ſages conſeils pour l'empêcher de s'enflammer, cet âge de feu, qui eſt plus capable d'embraſement que de raiſon, ne les écoute point; de ſorte qu'il me ſemble que cette lecture n'eſt propre que pour une arriere-ſaiſon, dont les feux folets ſont éteints.

Entre les Romans, ceux qui commencent par la naiſſance de leurs Heros, dont le progrés mêlé de belles avantures eſt ſuivi par ordre juſques à ſa fin, ſont ceux où je trouve le plus d'inſtruction. Je les regarde comme un corps parfait, dont on voit d'une ſeule vûë toutes les beautez qui ſont placées en leur rang.

Pour ce qui eſt de ceux qui commencent par quelque avanture la vie de leur Heros, qui ſert de trame à la tiſſure de toute l'invention, ceux-là comme trop ſubtils me touchent moins que les autres; parce que leurs graces ne paroiſſent qu'en confuſion, & que l'ame eſt contrainte de ſe tenir toûjours aux écoutes, pour r'alier les pieces découſuës du ſujet dont leur Hiſtoire eſt compoſée, comme

ſi l'Auteur vouloit partager avec ſon Heros l'attention de ſon Lecteur, pour découvrir ſon ordre.

Les anciens Philoſophes nous ont repreſenté les vertus heroïques ſous un devoir qui ſurpaſſe les forces de l'homme, afin de lui donner lieu d'y viſer, & de les pouſſer juſques au dernier degré de la puiſſance de nature. Les Romans ont fait la même choſe plus ingenieuſement que les Philoſophes, en ce qu'ils nous les ont propoſées comme ayant un ſujet qui les ſoûtient; & par conſequent elles ſont plus en priſe à nôtre imagination ſous cette derniere forme, qui eſt en quelque façon materielle, que ſous la premiere qui eſt ſimplement rationele.

Il eſt tres-conſtant qne l'idée de ces belles images, quoi que feintes, eſt capable de laiſſer dans les grandes ames une telle ſemence de leur émulation, qu'il eſt vrai-ſemblable qu'une partie des actions extraordinaires qui ſont faites en nos guerres, ont tiré de ce principe l'audace de leur éxecution.

Il eſt certain auſſi qu'en tournant le revers de la medaille, on trouvera que cette lecture eſt capable de former en l'imagination de l'homme, des illuſions, & des fantômes tres-dangereux, ſelon le temperament de l'eſprit qui les reçoit; témoin le paſſage du feu Roi d'Angleterre, étant encore Prince de Galles, par la France pour l'Eſpagne, en qualité d'homme privé, ſous un habit inconnu; & la deſcente du Duc de Buckinghan en Ré. La premiere de ces deux ſaillies, outre le peril des chemins & de la mer, livroit un jeune Prince entre les mains de deux Etats, dont les playes reçûës de part & d'autre, quoi que vieilles, demeurent toûjours ouvertes; & l'autre ſans aucun pretexte donné ni reçû, faiſoit une rupture de Paix entre deux Couronnes alliées depuis peu, & amies depuis un ſiecle entier.

Il y a quelque apparence, que le projet de ces deux deſſeins ait été plûtôt pris ſur l'exemple de quelque Prince imaginaire de la maiſon d'Amadis, que d'avoir été digeré dans un conſeil d'Etat : Mais comme ce furent deux boutades de deux jeunes ames, belles à la verité, mais peu experimentées en la prudence politique : Dieu a permis que l'une & l'autre ſe ſont auſſi vainement évanouïes, que vainement elles avoient été conçûës ; & qu'elles n'ayent eu qu'un ſuccés de Roman,

On aura tout ſujet de trouver étrange que j'aie traité ſerieuſement une matiere ſi frivole, & que j'en aye fait un des articles de mon Teſtament. Mon Fils, c'eſt une maladie du temps que les Romans ; ç'a été la mienne, ce ſera peut-eſtre la tienne ; quoi que le ſujet en ſoit vain, il ne peut réüſſir qu'un bon effet de cette lecture, pourvû qu'on ſçache en uſer ſobrement & judicieuſement.

CHAPITRE XII.

De la fin differente des études, ſelon la difference des eſprits. Qu'il eſt tres-neceſſaire que les Rois ſoient ſçavans.

MEs Enfans, juſques-ici par la lecture de l'Hiſtoire que je vous conſeille, & celle des Romans que je ne vous défens point, je n'ai donné de l'emploi qu'à vôtre memoire & à vôtre imagination, qui ſont les deux parties les plus imbecilles de l'ame. Il reſte maintenant à vous entretenir de ce qui peut ſervir à vous former le jugement, qui ſont vos autres études, en l'uſage deſquelles chacun ſe propoſe ſa fin differente.

Il y a des perſonnes qui ſe contentent d'avoir quelque legere teinture des lettres, & ſur tout de l'in-

telligence des Poëtes (qui eſt ce qu'ils appellent belles lettres) & demeurent ſatisfaits de leur travail, pourvû qu'il leur en reſte quelque eſtime en la converſation particuliere de ceux qu'ils voyent. Les lettres ne peuvent eſtre belles qu'elles ne ſoient bonnes, ni bonnes ſi elles ne ſont appliquées à un uſage plus ſolide que celui d'une vie inactive.

Quelque perfection auſſi qu'on puiſſe acquerir en cette connoiſſance, n'étant que ſuperficielle, au lieu d'une veritable eſtime, elle ne produit d'ordinaire qu'un vain écho de reputation, qui ne répond plus auſſi-tôt que la converſation eſt finie.

Il y en a d'autres qui employent toute leur étude en l'élegance de la diction, ſoit écrite ou prononcée, ſans ſe mettre en peine du poids des raiſons que deſire la matiere qu'ils traitent. Les paroles qui nous doivent repreſenter l'image veritable des choſes, quelque ornement qu'elles ayent, n'en ſont que l'illuſion & le fantôme ſi la force des raiſons ne leur donne corps. Garde-toi de cette vaine harmonie, comme d'un piege que tu tends ou qui t'eſt tendu pour prendre le jugement par l'oreille.

Soit que tu parles ou que tu écrives, ne recherche nulle autre diction que celle qui ſera la plus propre & la plus ſignificative pour exprimer les notions de ton ame. La diverſité des viſages ne procede que de la diverſité des eſprits, ni celle du ſtyle, que de celle du temperament & des mœurs.

Un homme lent languira, un artificieux ruſera, un bavard ſera diffus, un broüillon confus, un trompeur ambigu, le ſeul homme franc ſera net en ſa parole. Que ton ſtyle donc en parlant ou en écriuant, n'ait jamais d'autre but que d'exprimer le plus naïvement qu'il pourra l'image réelle des notions de ton ame. Cela étant, outre que tu t'exerceras à eſtre veritable, en te produiſant au dehors tel que tu es, par la parole écrite & non écrite; inſenſiblement, ſans art & ſans étude tu deviendras éloquent.

Il y a d'autres perſonnes qui étudient, pour accommoder aux affaires ce qu'ils ont appris, qui eſt la ſcience des Loix & de l'Etat; car encore que les hommes qui ſont ſimplement politiques, ayent quelque ſuffiſance en l'expedition des affaires, & le jugement aſſez bon aux choſes qui ſont ordinaires; néanmoins, quand il eſt queſtion d'agiter quelque point d'Etat qui ſoit de grande importance, comme d'une alliance entre deux Couronnes, d'une rupture entr'elles, ou d'un traité de paix, il eſt tres-certain que les perſonnes qui ont étudié, ayant par le moyen des lettres une connoiſſance plus univerſelle, ſont plus penetrans & plus judicieux en ces matieres, que ceux qui n'ont qu'une ſimple routine d'Etat. Toutefois, avant que de les y appeller, il eſt abſolument neceſſaire que l'experience rectifie les preceptes de l'Ecole, & la Cour leur uſage. Les circonſtances qui ont accoûtumé d'accompagner les grandes affaires; ne permettent pas qu'on en puiſſe juger ſimplement ſelon les regles de l'art. Les lettres perfectionnent la nature, & l'experience les lettres : les premieres ſont l'écolier, & la derniere le maître.

Et parce que les affaires de grand poids, regardent directement les grands, & les petits par reflexion ſeulement, il me ſemble qu'il n'y a point de perſonnes qui ſoient ſi obligez d'eſtre ſçavans que les Rois; témoin la felicité du glorieux ſuccés de nos armes & de nos conſeils, qui procede en partie de cette belle lumiere des lettres.

Le bien & le mal ne s'inſinuë en l'homme que par l'œil & par l'oreille. Ces deux portes étant bien gardées en la conduite du Prince, & ne ſe paſſant rien de puerile devant lui, qui ne lui puiſſe ſervir d'une bonne inſtruction, on voit peu à peu ſon jugement ſe former avant ſa ſaiſon, & que ſa prudence comme ſa majorité devance celle de ſes ſujets. L'experience nous a ſouvent appris que c'eſt un-

dangereuſe politique de ne pas donner aux jeunes Princes toutes les connoiſſances qu'ils ſont capables de recevoir ; tôt ou tard leur eſprit ſort de tutelle comme le corps : s'ils reconnoiſſent alors qu'on ait aidé ſincérement toutes les notions qu'ils doivent avoir, leur reſſentiment ſe tourne en gratitude ; & en indignation, s'ils découvrent qu'on ait eu le deſſein de les offuſquer.

En effet les armes & les lettres ſont tellement unies enſemble, que la Déeſſe des unes eſt la Déeſſe des autres. Auſſi n'avons-nous jamais eu de grand Conquerant qui n'ait été ſçavant, témoin Cyrus, Alexandre, Céſar, Charlemagne ; parce qu'il faut de neceſſité que les actions de l'entendement qui ſe font par connoiſſance, precedent les actions du cœur, qui ne conſiſtent qu'en execution ; outre que la clemence envers les vaincus, un joug plus doux que le leur, & de meilleures Loix, (qui ſont des choſes qui dépendent toutes de la ſcience) ont accoûtumé d'eſtre les plus victorieuſes armes d'un Conquerant.

Le progrés d'un homme ignorant & brutal, quelque vaillant qu'il ſoit, ne va pas loin ; témoin les boucheries de Sylla & de Marius, qui n'ont eu que Rome pour leur theâtre ; ou s'il va loin, ce n'eſt que comme un tourbillon qui eſt emporté d'une impulſion étourdie & irreguliere, qui ſe diſſipe en roulant, & qui ne laiſſe en ſe diſſipant aucune marque de lui, qu'une puanteur de ſouphre & de ſalpeſtre, & d'avoir ravagé les lieux où il a paſſé ; témoin l'irruption des Goths ſur l'Italie. Non-ſeulement tous les grands Conquerans ont été ſçavans ; mais on peut remarquer de temps en temps, que les ſiecles les plus lettrez ont été les plus belliqueux : témoin encore nôtre France, qui ne fut jamais ni plus ſçavante, ni plus victorieuſe qu'elle eſt. Seroit-ce point, que comme la vigueur du corps & de l'ame ſont preſque toûjours d'un même âge ; auſſi dans le corps Politique, la gloire des armes & des lettres ſont toûjours d'une même ſaiſon.

Quel-

Quelque excellence néanmoins qu'ayent les lettres, elles n'enſeignent point elles-mêmes le vrai uſage de l'emploi qu'on en doit faire. On peut dire d'elles en général, que c'eſt un ont il pour toute ſorte d'ouvrage, & que la prudence de s'en ſervir eſt une ſcience particuliere au deſſus d'elles, qui ne s'acquiert que par une longue & judicieuſe experience en leur application. C'eſt pourquoi nous voyons beaucoup d'hommes de lettres tres-ignorans aux actions de la vie civile, pour ne ſçavoir pas ſe ſervir de leur talent ; car encore que la lecture de l'Hiſtoire puiſſe rendre l'homme prevoyant, celle des Poëtes agreable, la Mathematique ingenieux, la Rhetorique éloquent, la Dialectique ſubtil, la Phyſique ſpeculatif, la Politique ſociable : néanmoins toutes ces facultez demeurent ſtupides ou inutiles, ſi elles ne ſont miſes en œuvre avec jument ; leur application legitime dépend plûtôt d'une puiſſance & d'une œconomie originelle qui eſt née avec nous, que de leur lumiere propre.

CHAPITRE XIII.

De la Morale Chreſtienne, qui conſiſte en la Charité ſeule.

LE ſeul étude, qui me ſemble avoir ſa force, ſon merite & ſon uſage en ſoi-même, eſt celui de la Morale Chreſtienne, qui ne conſiſte qu'en l'exercice de la Charité, laquelle comprend en ſoi l'amour de Dieu & du prochain. Mon Enfant, ſi ta volonté ſe propoſe de ne faire jamais rien qui ſoit contraire à l'un & à l'autre de ces deux points, ſans beaucoup d'art ta vertu ſera complette.

Ceci eſt aſſez conſiderable, que la Morale ancienne ait conçû la vertu ſous un nom ſingulier, & qu'elle n'aît pû trouver un mot qui eût aſſez d'étenduë pour l'exprimer; d'où il eſt arrivé qu'elle a été contrainte de la diviſer en quatre chefs principaux, & de faire encore de ces quatre chefs une autre diviſion ſubalterne, qui nous a produit un eſſaim de vertus au lieu d'une : Ce qui peut-eſtre, a été cauſe qu'ayant manqué de terme propre qui réünit l'eſſence de tout ce qui s'appelle vertu ſous une ſeule idée, le mouvement des ſiecles anciens a été moins rapide en ſon amour, parce qu'ils ne l'ont jamais regardée que par un rayon qui étoit ſimplement refléchi de quelque bonne action.

Par éxemple, ſi un homme étoit patient & intrepide, ils appelloient cela Force; ſi ſes mœurs étoient bien reglées, Temperance; s'il étoit équitable, Juſtice; & ſi la conduite de ſa vie étoit judicieuſe, ils appelloient cela Prudence.

Toutes ces choſee ne ſont en effet que de ſimples dépendances de la vertu dont le nom eſt ſingulier, parce que ſon eſſence procedant d'un eſtre ſimple & ſingulier, ſe doit reſſentir de la ſingularité de ſon principe, qui eſt Dieu. La Charité eſt de Dieu, dit l'Ecriture : & quiconque aime, eſt né de Dieu, & connoît Dieu. Ainſi, mes Enfans, pour maintenir cette divine reſſemblance, ne cherchons point d'autre vertu que celle qui nous forme ſur ce divin exemplaire, & qui nous unit avec lui & nôtre prochain par un commun lien de dilection, qui eſt la Charité. Sans elle ce que nous appellons communément Vertu, n'en eſt que l'idole & la repreſentation. La Morale ancienne n'a pû lui trouver de nom propre comme la Chreſtienne, pour n'avoir pas reconnu le vrai lieu d'où elle émane.

Hors ce reſpect, l'amour du prochain n'eſt qu'une ſimple bienveillance, ou plûtôt une impuiſſance de

de nôtre ame, de voir ſouffrir nôtre ſemblable ſans y compatir : cette compaſſion, comme je l'ai ci-devant remarqué, n'eſt qu'une œuvre morte, ſi l'amour de Dieu ne lui donne vie. La force, qui conſiſte à ne rien craindre, & à ſouffrir avec patience la douleur, & tous les fâcheux évenemens de la vie, eſt une faculté dont la pratique eſt ſauvage, & contraire en quelque ſorte à la tendreſſe de l'homme : néanmoins elle devient une vertu facile & aiſée auſſi-tôt que l'amour de Dieu nous a fait connoître que toutes ces choſes nous ſont envoyées de ſa main, & qu'il n'y a rien en la nature de terrible, ni d'inſupportable que le peché, qui détruit ce même amour.

La Temperance eſt une vertu ſterile & inſipide en ſa moderation, ſans la ſaveur que lui donne l'amour de Dieu. Il eſt impoſſible auſſi que la Juſtice puiſſe trouver le point de ſon équilibre, ni que la Prudence ſoit aſſez déſintereſſée en ſa conduite, ſi elles ne reçoivent un juſte temperament de ce même principe. De ſorte qu'il ſemble que les vertus morales des Anciens n'ayent été que de ſimples diſpoſitions au bien, & qu'elles ne meritent le nom de vertu, qu'entant que la charité leur en imprime le vrai caractere. Elles conſiſtent toutes dans une mediocrité reglée ; la Charité au contraire ne nous fait voir ſon excellence qu'en ſon débordement, témoin nôtre martyrologe. Elle paroît à nos yeux une folie humaine, parce que l'union qu'elle fait de l'homme avec Dieu, eſt tout-à-fait impoſſible ſans le détacher de lui-même.

Les ſages Politiques du temps paſſé, ont eu, ce me ſemble, plus de lumiere en cette connoiſſance que les Philoſophes anciens. Ils ont eu quelque ombre de la Charité Chreſtienne comme nous la concevons, en reduiſant la vertu ſous le devoir de l'amour de la Patrie & de la Religion. Pour ce qui eſt de la Religion, quoi qu'il y eût erreur en leur objet,

leur intention étoit bonne, & conforme à la noſtre. Pour ce qui eſt de leur amour envers la Patrie, quoi qu'il n'eût relation qu'à leurs concitoyens, il portoit néanmoins quelque empreinte de nôtre Charité, & il n'étoit défectueux qu'en ſon peu d'étenduë.

Mes Enfans, les dix Commandemens de la Loi ſe reduiſent tous ſous celui d'aimer Dieu pardeſſus toutes choſes, & ſon prochain comme ſoi-même. Je vous dis encore une fois, que la pratique de ce Commandement s'appelle Charité, qui eſt une vertu qui comprend ſeule toute la Morale Chreſtienne, & qui ſurpaſſe de bien loin celle de l'Ecole. Premierement, il n'y a jamais eu ni Philoſophie, ni Secte, ni Religion, ni Loi qui ait eu plus d'égard au bien général, & qui en ait eu moins au ſien particulier que la Charité Chreſtienne. Ce qui nous fait voir que Dieu par le moyen de cette vertu, veut imprimer en l'homme, comme il a fait en toute la Nature, un plus violent appetit de conſerver ſa maſſe totale, qu'une partie de ſa maſſe; & nous indiquer que cette loi de nature à laquelle toutes choſes creées obeïſſent, & la loi du Chriſtianiſme qui conſpire ſeule en ce deſir, nous ont été données d'une même main, quand elle nous ordonne d'aimer nos ennemis, & de faire du bien à ceux qui nous perſecutent: parce que ceux qui nous haïſſent & qui nous perſecutent ſont pluſieurs en nombre, & que nous ſommes ſeuls à ſouffrir leur haine & leur imperfection. Elle veut que nôtre intereſt particulier ceſſe en faveur de la multitude, qui eſt celle de ceux qui nous perſecutent; & que nous prîons Dieu de leur pardonner.

Si l'on ſe donnoit la patience d'éxaminer la doctrine Chreſtienne en ſa ſource, quoi que ſon Auteur ne nous ſoit connu que par la Foi, ſa divinité ſe découvriroit humainement à nous, tant il y a

de

de conformité de ſes principes avec la nature. Il n'y a rien qui ſoit plus ſelon la nature, que de reconnoître un premier principe; le reconnoiſſant, de l'adorer; de s'unir à lui par amour, puiſque nous en dépendons; de n'admettre point d'autre divinité que la ſienne; de n'abuſer point de la Majeſté de ſon nom, & de lui donner une portion du temps qu'il a fait, pour nous repoſer comme lui, & contempler avec lui les merveilles de ſes ouvrages.

Pour ce qui eſt de ce qui nous regarde: ſelon nature, il faut que l'homme ſoit la meſure de l'homme. Si tu veux que ton fils t'honore, honore ton pere. Si tu as peur qu'on te tuë, qu'on rompe l'union de ton mariage, qu'on porte faux témoignage contre toi, qu'on te dérobe, ou qu'on forme le deſſein de te faire la moindre injure; la nature te condamne, & ta conſcience en prononce l'arreſt, ſi ton cœur & tes mains ne gardent pour autrui la même innocence que tu la veux pour toi. Dent pour dent, œil pour œil, c'eſt une loi dure & de rigueur.

Si quelqu'un devient feroce, le dois-je devenir? Il eſt bien plus humain de lui eſtre indulgent; en m'ôtant un œil, il agit contre nature, & moi ſelon elle en les lui laiſſant tous deux. Dieu veritablement a fait voir une action de bonté qui eſt au-deſſus de la nature, de s'eſtre fait homme: mais s'étant incarné, il a fait ſelon nature, de ſe dévoüer pour le ſalut de tout le genre humain. Naturellement la partie doit conſentir à ſon aneantiſſement pour la conſervation de ſon tout.

Mes tres-chers Enfans, je ſuis d'avis que vous ne recherchiez point en vos études d'autre morale que la pratique de cette vertu. L'Ecriture l'appelle le lien de perfection, parce que ſans elle toutes les autres ſont défectueuſes. Par ſon entremiſe ſeule (pourvû qu'elle ſoit le terme fixe, autour duquel ſe tournent vos penſées, vos paro-

paroles & vos œuvres, & que vous ayez une conſtante & immuable reſolution, de ne regarder aucune autre fin que la ſienne) inſenſiblement, & ſans autre étude vous vous trouverez en la poſſeſſion de toutes les vertus. Vous donnerez en même-temps une forme à vôtre ame, qui repreſenrera plûtôt le progrés de la nature que de l'art; les ouvrages de l'art s'achevent une partie aprés l'autre.

Un Lapidaire ne taille point d'un ſeul coup de marteau toutes les faces d'un diamant: En travaillant à la premiere, les autres demeurent brutes: mais quand la nature jette au moule quelqu'une de ſes productions, comme une plante ou une fleur, il ſe fait en même inſtant un progrés en toutes leurs parties. En vous étudiant d'acquerir les vertus par habitude, & ſucceſſivement l'une aprés l'autre, vous trouverez qu'en travaillant à la force, vôtre avancement ſera mediocre vers la prudence. L'éxercice en l'habitude d'une vertu, eſt cauſe que l'ame eſt oiſive en l'éxercice de l'autre, au lieu que quand nous avons une fois reſolu de ne rien faire qui ſoit contraire à l'amour de Dieu, ni à l'amour du prochain, par le moyen de cette diſpoſition, quelque vertu que ce ſoit que cette fin nous ordonne de pratiquer, nôtre eſprit ſe preſentera de lui-même, pour en faire l'action comme ſi elle lui étoit naturelle. Mais parce qu'on ne peut arriver à cette perfection qu'avec peine, voyons mainrenant quels ſont les vices qui la peuvent empêcher.

CHA-

CHAPITRE XIV.

Des vices qui naiſſent de l'amour propre, qui eſt contraire à l'amour de Dieu & du prochain. Et premierement de l'orgueil.

COMME l'amour de Dieu & celui du prochain eſt le fondement de toutes les vertus; nôtre amour propre eſt la ſource de beaucoup d'imperfections, dont l'orgueil eſt la premiere. C'a été le peché du premier homme & du premier des Anges; l'un ayant eu la préſomption de vouloir égaler la connoiſſance de Dieu, & l'autre ſa puiſſance. Si l'homme & l'Ange créez tout fraîchement de la main de Dieu, n'ont pas eu la force de reſiſter au ver interieur de l'amour propre, comme t'en pourras-tu défendre, toi qui n'es qu'un excrement de la bouë d'Adam, & qui es toûjours obſedé par le même Ange, de qui l'amour propre fut le conſeiller de ſa rebellion. Cet exemple te devroit humilier, mon Enfant, & néanmoins c'eſt de ce vieux levain que procede la tumeur de ton enflure.

La felicité du premier homme, & l'excellence du premier des Anges avant leur peché, nous témoignent que l'orgueil eſt une plante ſuperbe, qui ne s'éleve que dans la meilleure terre. Si tu es bien fortuné, & que tu ayes quelque eſtime parmi les hommes, prens d'autant plus garde à toi, & ne permets pas que ce qu'il y a de bon pouſſe avec ſoi cette mauvaiſe herbe, qui eſt capable de le ſuffoquer.

Le Sage conſidere l'homme neceſſiteux qui eſt arrogant comme une choſe contre nature: on peut dire la même choſe de l'homme ſot & ſans merite, attendu que la gloire vient de la confiance, & qu'il

qu'il n'y a rien de ſi ombrageux, ni de ſi défiant de ſoi-même qu'un ignorant : néanmoins l'ignorant ne laiſſe pas quelquefois d'eſtre orgueilleux, & le pauvre arrogant. Pour l'ignorant, ſeroit-ce point que l'homme étant naturellement progreſſif, le ſot eût le même deſir de ſe pouſſer en avant comme le ſage ; & que voyant ſa ſuffiſance courte, il la voulût étendre par ſon opinion.

Pour ce qui eſt de l'homme neceſſiteux, qui eſt arrogant en ſa pauvreté, il faut qu'il ſente encore en ſon ame quelque vigueur, & quelque reſſource qui le ſoûleve, & qui le ſoûtient malgré la peſanteur de ſon fardeau ; ſans cet appui interieur l'orgueil de tout homme infortuné ſeroit petit. A vrai dire, l'audace ſans merite & ſans felicité, n'eſt qu'un embrion qui n'arrive jamais à terme, & quand il y vient, il languit comme un enfant, qui n'a ni mere ni mammelle pour le nourrir.

Tout imparfait qu'eſt cet appetit en l'homme de s'élever au-deſſus de ce qu'il eſt, je ne voi rien qui me faſſe concevoir ſi diſtinctement la coherence que nous avons avec le Createur de l'Univers, que les vains efforts qui ſe découvrent en toutes les choſes creées, de ſe pouſſer autant qu'elles peuvent vers la perfection de leur principe : & quoi qu'il y ait un certain terme qui limite leur plus grande étenduë, quand elles y ſont arrivées, le deſſein de s'élever ſe change en celui de ſe maintenir ; & voyant que cela ne ſe peut que pour un peu de temps, ils laiſſent en leur ſemence ou en leur bouture le germe de l'éternité qu'ils ont euë de Dieu.

Je reviens à l'orgueil, qui eſt d'autant plus dangereux, qu'il attaque la partie de l'homme la plus noble. L'avarice eſt toute terreſtre : l'amour a ſon ſiege au foye : la colere & la haine l'ont aux humeurs bilieuſes : mais la préſomption ſe loge en la partie du cerveau qu'elle trouve la plus vuide, qui

qui eſt l'imagination, qu'elle infecteroit neanmoins tres-peu, ſi on ſe donnoit la patience de conſiderer la matiere dont eſt compoſé ce fantôme. Car en effet, dequoi ſe peut énorgueillir l'homme ? Sera-ce de ſa naiſſance ? Malgré la Majeſté, l'Alteſſe, & la Nobleſſe de ſon ſang, toûjours eſt-ce le fils d'un homme, & peut-eſtre d'un homme tres-imparfait ? Sera-ce pour ſa beauté ? C'eſt un effet de l'harmonie des qualitez de ſa premiere conformation, dont la conſonance a fait le bel aſſemblage des parties dont il eſt compoſé, où il n'a rien contribué du ſien qu'une matiere informe.

Ce ne peut-eſtre pour ſa richeſſe, à laquelle s'il manque la moindre choſe, & que ſon deſir ne ſoit point entierement rempli, il eſt pauvre dés-là. Et moins encore pour ſes charges : les dignitez confondent plûtôt le merite & le démerite des perſonnes, qu'elles n'en font la diſtinction ; ainſi c'eſt une eſpece d'ignominie à l'homme d'honneur d'eſtre mis en la balance avec le méchant. Pourroit-ce eſtre pour ſa ſcience ? La ſcience veritablement, qui remplit le cerveau d'une confuſion d'images differentes qu'elle y entaſſe les unes ſur les autres ſans les avoir digerées, lui peut bien cauſer de l'enflure : mais celle qui éxamine tout, & qui n'admet rien pour vrai, qu'elle ne l'ait conſideré par toutes ſes faces ; c'eſt celle-là qui eſt humble, & qui en nous faiſant voir que nous ſommes entr'ouverts par tout, nous découvre la vanité de nôtre préſomption.

Mon Enfant, la vanité ſe forme bien ſouvent de l'écume d'un jeune ſang ; modere de bonne heure les vapeurs du tien. Un fruit qui ſe creve avant que de meurir, ne s'aſſaiſonne jamais bien. L'experience nous apprend auſſi que les arbres qui ſont entez entre deux terres, portent de meilleur & de plus beau fruit que ceux qui le ſont à la teſte

du

du ſauvageon : leurs branches ne s'élevent au dehors que ſelon l'enfoncement de leurs racines au dedans ; ce qui eſt une inſtruction que la nature nous fait, que nos vertus ne peuvent tirer leur excellence que de la profondeur de nôtre aneantiſſement.

La plante de tes pieds qui touche à la terre, eſt la ſeule partie de ton corps qui le porte & qui le ſoûtient. Ton ame peut encore moins ſe tenir droite, & produire aucune bonne action, ſi ton humilité ne lui ſert de fondement. L'humilité que je deſire de toi n'eſt point de baiſer la terre, ni les pieds du pauvre, celle-là ſoüille la bouche ſans nettoyer l'ame que bien peu : ni que tu eſtimes tout autre homme au-deſſus de toi ; l'ordre veut que tu tiennes ton rang. Voici comme j'entens que tu ſois humble, ſçavoir s'il y a quelque choſe de bon en toi, que tu reconnoiſſes que tu le tiens de Dieu ſeul, & que tu n'as rien de toi que tes vices.

CHAPITRE XV.

De l'amour ſenſuel.

LA ſeconde imperfection qui me ſemble naître de l'amour propre, eſt nôtre amour ſenſuel, que nous appellons amour tres-improprement ; ce mot d'amour ne pouvant bien convenir qu'à Dieu ſeul. Eſſentiellement l'amour n'eſt autre choſe qu'une union tres-parfaite de la choſe qui aime avec la choſe aimée ; & cette union ne peut eſtre ſelon nature & dans l'ordre, qu'entre l'effet & ſa cauſe, & la creature & le Createur : ſi tu la romps d'avec ton principe pour la faire ailleurs plus étroite, c'eſt une union illegitime que tu fais.

Ainſi, mon Enfant, quand ton amour quitte Dieu

Dieu pour ſe refléchir en toi-même, cette vaine complaiſance eſt la ſource de ton orgueil. Que s'il le quitte auſſi pour faire une reflexion illegitime envers autrui ; ton affection qui eſt ſenſuelle, ne merite plus dés-là le nom d'amour. Enfin on peut dire de cette paſſion, qu'elle ſe donne à ſoi-même ſon nom, ſelon les reſpects differens, ou ſelon la prédominance des deux parties dont nous ſommes compoſez. Si l'ame eſt emportée par le corps, c'eſt incontinence ; ſi elle en eſt la maîtreſſe, c'eſt amour.

Cette merveille eſt aſſez étrange, que l'ancienne Theologie qui eſt la fable, & la doctrine de l'Evangile, ayent pû ſi bien convenir des choſes qu'on attribuë à l'amour, que quelque contrarieté qu'il y ait entre le ſenſuel & le divin, il ſemble que pour attirer à nous l'amour divin, il faille avoir toutes les mêmes qualitez qu'on donne à l'amour ſenſuel.

La fable nous figure l'amour ſenſuel enfant, nud, aveugle, les aîles au dos, un arc dans une main, & un flambeau dans l'autre. Enfant, parce que cette paſſion ne convient bien qu'aux jeunes gens, & que l'enfance eſt un indice du défaut de jugement. Nud, parce qu'elle met en chemiſe ceux qui s'y adonnent, & qu'elle n'apporte jamais aucun bien. Aveugle, parce qu'elle creve l'œil de la conduite, & qu'il eſt impoſſible de reconnoître l'imperfection de la choſe aimée. Les aîles au dos, parce qu'elle eſt inconſtante & fugitive. Un arc dans une main, & un flambeau dans l'autre, pour nous témoigner que l'incontinence n'eſt que guerre & embraſement.

Toutes ces mêmes conditions ſont neceſſaires pour avoir l'amour divin. La bouche du Sauveur nous dit que pour aller à lui, il faut eſtre faits comme des enfans : ſon éxemple nous apprend auſſi qu'il faut eſtre nuds juſque à l'abnegation de nôtre volonté propre ; & ſa doctrine nous enſei-

enſeigne que nous devons captiver aveuglement nôtre eſprit ſous l'obéiſſance de la foi ; qu'il faut que les aîles de l'eſperance nous ſoûtiennent, & que le feu de la charité ne s'éteigne jamais en nous.

Mon Enfant, la fable a voulu que l'amour fût aveugle, pour te faire connoître que ſes armes ne te choiſiront jamais dans la preſſe pour te bleſſer, ſi tu ne t'approches d'elles à bout touchant. Tiens-t'en un peu loin, & te ſers du flambeau de cet aveugle, pour voir ſon inconſideration en ſon enfance ; ſa honte en ſa nudité ; & les bevûës qu'il fait en ſon aveuglement. Quoi que le temps preſent en fourniſſe aſſez d'éxemples, pour épargner l'honneur des vivans, arrêtons-nous au plus ancien de tous, qui eſt celui de Pâris.

Conſidere ce Juge des trois Déeſſes, qui pour une fleur déja cueillie, renonce à l'abondance de toutes choſes, & à la gloire des armes & des ſciences, dont il pouvoit faire le choix ; encore ne lui offroit-on point une maîtreſſe vierge, pour nous montrer que la virginité ne doit pas eſtre la proye d'un ſale deſir. Regarde que pour faire ce rapt funeſte, il lui fallut violer le droit le plus ſacré qui fût parmi les anciens, qui étoit celui de l'hoſpitalité ; & que durant un ſiege de dix ans, dont il fut la cauſe, il ne parut jamais pour la défenſe de ſon païs, ni dans le conſeil, ni les armes ſur le dos qu'une ſeule fois, qu'il fut vaincu. Juge par là, que là où predomine cette paſſion, la foi ceſſe, & la force & la prudence perdent leur action, comme ſi elles étoient liées par quelque ſecret enchantement.

Il faut eſtre plus aveugle encore que ne l'eſt cette fauſſe divinité, d'appeller bonne fortune, comme nous faiſons, l'accompliſſement d'un deſir qui eſt ſale en ſon deſſein, infidele en ſes approches, penible en ſa pourſuite, perilleux en ſon éxecution, & dont la fin eſt ſouvent accompagnée de ruïne, de

dé-

dégoût & de honte. Cette paſſion a d'autant plus beſoin de conſeil, qu'elle a ſon foyer & ſon ſiege dans le ſang, & qu'elle commence de s'allumer en la ſaiſon où il eſt le plus boüillant.

En cet âge-là pour peu de complaiſance qu'on ait pour elle, elle ne s'inſinuë pas ſeulement dans le cœur par quatre conduits, qui lui ſont toûjours ouverts; ſçavoir les deux yeux & les deux oreilles: mais elle y entre en triomphe, & alors elle y regne ſelon la diſpoſition de nôtre eſprit, ou comme l'une des Sirenes, ou comme l'une des Furies. Mais pour empêcher que ce dangereux ennemi ne nous ſurprenne, il faut eſtre toûjours occupé; on étouffe par ce moyen le fils & la mere, qui eſt l'amour & l'oiſiveté. Il n'y a que les ames vuides & creuſes, qui ſe propoſent pour objet de leur contentement un eſtre volatil, & qui n'ait point en ſoi de conſiſtance. La beauté eſt de cette nature, laquelle avant que d'avoir reçû les derniers traits de ſa perfection, n'eſt point encore; & les ayant, dés ce même inſtant elle commence à décliner. Elle eſt ſi ſujette à ſe corrompre, que nous ne pouvons faire aucun vœu pour la conſervation de la perſonne aimée; que ce même vœu, s'il eſt exaucé, n'avance la ruine de ce que nous aimons en elle. Enfin, mon Enfant, la beauté eſt plus fragile que le verre, qui ne ſe caſſe point comme elle ſans qu'on le touche, & ſi periſſable qu'elle meurt toûjours avant le ſujet qui la ſoûtient: ne fais point ton idole de ce fantôme.

Ce n'eſt pas que mon intention ſoit de te donner ici de l'averſion pour les Dames, ni que tu les évites comme un écueil vivant qui te menace d'un naufrage infaillible; le conſeil en ſeroit trop ſauvage: au lieu de t'en détourner (l'ame étant capable d'aimer, avant que le corps le ſoit de débauche) je ſerois plûtôt d'avis que tu donnaſſes de bonne heure ton affection à quelque belle perſonne, qui

qui fût ſage, aviſée, & plus meure que toi, & que tu te propoſaſſes de faire tout ce qui te ſeroit poſſible pour acquerir ſon eſtime. Pour la meriter, il faut avoir bonne grace, eſtre diſcret, adroit, ſçavant, vaillant, ſociable. Tandis que pour lui plaire tu t'exerces en l'acquiſition de toutes ces bonnes qualitez, inſenſiblement la faiſon de ta débauche ſe paſſera, & la perſonne à qui tu auras donné les premices de ton cœur, te conſiderant alors comme l'œuvre de ſes mains, t'aimera comme ſon ouvrage. Tu reconnoîtras en ce temps-là que l'union de deux belles ames faites par la vertu ſeule, a quelque choſe de plus doux que ſi elle étoit plus materielle; j'en ai fait l'experience, & que les graces de l'amour ne conſervent jamais bien leur naïveté naturelle, que par les deux premiers de nos ſens; le dernier, que je n'oſerois nommer, en corrompt le fruit, ſi la loi qui en permet l'uſage ne conſerve ſa pureté.

Je ne te parle point ici de cet appetit brutal, dont l'impetuoſité n'eſt que dans la lie du ſang; il ne merite ni directement ni indirectement le nom d'amour. Pour avoir en horreur cette ordure, conſidere ſimplement l'impureté des lieux de cette infame proſtitution; quel en eſt le courtage, quelle eſt la nature des maux qui s'y Contractent, quelle eſt leur puanteur, quels en ſont les ſymptômes, combien la cure en eſt difficile, & combien eſt opiniâtre leur contagion; & je m'aſſeure qu'ayant en ton ame une impreſſion bien vive de cet enfer viſible, il ne te faudra point d'autres preceptes pour t'en donner de l'horreur.

CHAPITRE XVI.

De la haine.

LA haine eſt un mauvais rejetton, qui procede de l'amour propre : car encore que les gens de bien ayent une averſion naturelle contre les méchans, elle eſt beaucoup plus violente contre une perſonne qui fait une bleſſure à l'amour que nous avons pour nous, que contre un ennemi public. Elle s'excite en nous, ou pour le mal qu'on nous veut, ou pour celui qu'on nous fait. Si l'émotion que cauſe le méchant ſe terminoit ſimplement au ſoin de ſe garder de lui, comme d'un animal nuiſible, ſans en témoigner nul autre reſſentiment, il ne ſe formeroit point de pus en la plaie qui nous eſt faite, qui eſt de la nature de ces bleſſures dont le contre-coup eſt plus dangereux que le coup même. En effet, la haine n'eſt autre choſe qu'une vapeur maligne, qui fait ſans intermiſſion ſon tour & ſon retour du cœur à l'imagination, & de l'imagination au cœur, & qui nous inquiete jour & nuit, tandis que celui qui en eſt la cauſe eſt en repos. Cela étant, il faut faire mourir, ſi l'on peut, ce ver interieur de nôtre ame, & ne donner point à nôtre ennemi la joie de l'y faire naître, & moins encore la ſatisfaction de voir qu'il nous ronge.

Nous ne pouvons avoir que trois ſortes d'ennemis ; ils ſont ou plus puiſſans que nous, ou nos égaux, ou nos inferieurs. Si c'eſt un plus grand que toi qui te haïſſe, & que tu mépriſes ſa haine, ton mépris étant en quelque ſorte l'aneantiſſement de ſon action, tu le mets au deſſous de toi. Si c'eſt ton égal, il faut que ta prudence te ſerve en cette occaſion ; où les forces ſont égales,

l'avan-

l'avantage demeure preſque toûjours au plus vigilant & au plus adroit. Tiens-toi ſur tes gardes, & détourne avec dexterité les choſes qui peuvent exciter ta haine & la ſienne: Que s'il eſt ton inferieur, ſers-toi de ta force pour le deſarmer, c'eſt-à-dire, pour lui ôter tous les moyens de te nuire. Arrache ſimplement les dents du ſerpent, & le laiſſe-là.

Mon Enfant, quand on te donne quelque ſujet de haine, je voudrois bien que ton reſſentiment ſe terminât par une horreur de l'injuſtice qui t'eſt faite, ſans qu'elle s'étendît juſques à la perſonne d'où elle vient. Il eſt plus digne de commiſeration que toi; il rompt les liens de la nature, de la Religion, & de la Loi, qui veulent toutes que l'homme ſoit humain à l'homme; ne les romps pas comme lui en le haïſſant, autrement tu ajoûteras au mal actif de l'injure qui t'eſt faite, le mal paſſif de ta haine, qui ſera mal ſur mal. Un chien ſe contente de mordre la pierre qu'on lui ruë, ſans ſe jetter ſur la main d'où elle part; ne permets pas qu'il ſoit plus humain que toi.

La morſure de la haine eſt ſemblable à la picqueure du ſcorpion; pour la guerir il la faut écraſer comme lui ſur la même plaie qu'il a faite. Enfin, ne porte point cet ennemi dans ton ſein, oublie l'injuſtice qui t'eſt faite, ou la mépriſe; ou ſi elle a beſoin de quelque remede plus violent, hâte-toi d'executer ce que ton honneur te conſeillera pour ta ſatisfaction, afin que tu chaſſes de ton cœur le plus promptement que tu pourras un hôte ſi fâcheux.

Le ſeul cas où il ſemble qu'il ſoit permis de haïr, eſt quand il y a quelque homme déloyal & méchant qui te hait, & que tu as des preuves certaines de ſa haine & de ſa malice: il eſt tres-difficile alors de ſeparer le pecheur d'avec ſon peché, & que tu ne les haïſſes tous deux.

CHA-

CHAPITRE XVII.

De la Colere.

IL ſe place encore au dedans du cœur de l'homme un autre ennemi, qui n'a point tant de durée que la haine, & néanmoins qui eſt bien plus dangereux à cauſe de ſa violence ; ſçavoir la colere. Mes Enfans, c'eſt mon vice, ce ſera le voſtre, c'eſt le vice de tout âge, de tout ſexe, & de toutes conditions, ſans en excepter aucune. Il n'y a de la difference entre nous que du plus au moins ſeulement ; toutes les autres imperfections de l'ame ont un certain objet particulier, hors lequel ceſſe la malice de leur action.

L'avarice, a la richeſſe pour ſon levain ; la haine, l'injure reçûë ; l'envie, l'intolerance du bonheur d'autrui ; la gueule, la ſatisfaction du ventre & du palais ; ſans cet amorce le venin de tous ces vices auroit auſſi peu de force que celui d'un ſerpent qui eſt engourdi. Il n'en eſt pas ainſi de la colere, tout ſert de matiere à ſon embraſement, juſques aux moindres choſes. Un verre caſſé, un faux rapport, un regard indifferent, le ſoupçon d'un mépris, un quinze ſur huit, qui ne ſont que bagatelles, exciteront autant ou plus de tumulte en la cervelle d'un bilieux, que toutes les plus grandes tempeſtes de la vie humaine.

Je ne puis comprendre d'où procede une vehemence ſi inconſiderée que celle de la colere, ſi ce n'eſt que le ſujet qui la cauſe faſſe un battement repercuſſif de la memoire à l'imagination, & de l'imagination à la memoire, ſans penetrer jamais juſques en la partie raiſonnable de l'ame, & que de cette colliſion s'allume nôtre embraſement ; car ſi

une fois la legereté de la choſe qui nous tranſporte hors de nous-mêmes, pouvoit ſubir l'examen de la raiſon; le nom de Dieu qui eſt le ſpectateur de nos folies, ne ſeroit point blaſphemé; nos cheveux, au moins les miens, nous reſteroient tous à la teſte; il ne s'exciteroit point de palpitation au cœur, d'étouffement au poulmon, d'inflammation aux yeux, d'écume à la bouche, de begayement à la langue, ni un mouvement frenetique & convulſif en toutes les parties du corps & de l'ame. Toutes ces choſes ſont autant de ſymptômes de la colere, & autant d'ennemis qui me font encore preſentement la guerre, de la victoire deſquels pourvû que vous y euſſiez part, mes chers Enfans, je vous proteſte que j'aurois plus de joie de nous en voir à tous ériger un trophée dans nos ames, que de toute autre conqueſte que nous pourrions faire.

A vrai dire, mes Amis, pour ce qui eſt de moi, il n'y a plus d'eſperance d'amandement: mes défauts étant de même âge que je ſuis, & ne faiſant eux & moi qu'une même ſubſtance, il eſt impoſſible aujourd'hui de les ôter qu'avec le ſuppôt qui les ſoûtient. Ainſi je ne puis eſtre avec vous de ce combat, ni le favoriſer que comme ceux qui ſonnent la charge ſans s'y mêler. Cet ennemi néanmoins n'eſt point invincible, pourvû qu'on le combatte dés l'entrée, & qu'on reſiſte d'abord à ſon impulſion tumultueuſe avant qu'elle nous ſaiſiſſe: on reconnoît alors qu'elle eſt de la nature des ſpectres, dont le premier aſpect eſt terrible; & qu'en effet il n'a non plus qu'eux ni de corps ni de nerfs, quand on a le cœur de l'attendre.

Pour marque de ſon infirmité, les femmes, les enfans, les vieilles gens, les malades, qui ſont toutes perſonnes imbecilles, ſont les plus expoſées à cette paſſion. L'homme de cœur n'en eſt ſurmonté que par ſa nonchalance; encore faut-il pour le vaincre qu'elle le ſurprenne toûjours par où il eſt le

plus

plus foible. L'avare par la perte, ou le gain ceſſant, l'ambitieux par un rebut; l'homme vain par un mépris; le voluptueux par la privation de ſon plaiſir; & ainſi des autres.

On a, ce me ſemble, tres-bien exprimé la nature de la colere, en l'appellant impuiſſance d'ame; car d'où auroient pû proceder les coups de foüet donnez à la mer, les menaces au mont Athos, le défi contre Neptune, le déplacement des Dieux hors de leurs rangs, la ceſſation de leurs ſacrifices, leur reniement, la rupture des utenſiles, de ſes habillemens, & de ſa chair propre, que de l'extréme impuiſſance d'une ame foible. Et parce qu'on rit de toutes ces folies, au lieu d'en avoir horreur, cette indulgence les entretient de telle ſorte, qu'on a vû cent fanfarons de colere, qui ſont en effet plus moderez qu'ils ne paroiſſent, leſquels ſe ſont introduits en la bienveillance des Grands par un moyen qui les en devoit éloigner.

Quoi que mon temperament ſoit plus ſanguin que bilieux, le malheur du jeu, & l'impatience de ma fortune, m'ont cauſé de ſi fâcheux redoublemens dans les accés de cette fiévre, que ſi vous ne retranchez à la voſtre, & ſur tout vous, mon fils aîné, qui êtes le plus bouillant de tous, ces deux mammelles d'abſynthe, je veux dire le jeu, & la même impatience que j'ai euë, j'ai bien peur que ſur mon exemple cette maladie ne faſſe en ma famille une portion de mon heredité.

Il n'y a rien qui nous découvre ſi bien la laideur de ce vice, que de voir l'homme en cette agitation, ſouffrir en quelque ſorte un aneantiſſement entier de ce qu'il étoit auparavant, par le changement qui ſe fait en ſa perſoune. Ce ne ſera pas aux marques de ſon eſprit qu'on le reconnoîtra, ſes premiers lineamens n'y ſont plus, la fureur les efface; & moins encore par la forme de ſon viſage, les convulſions qu'il endure ne luy permettant

pas de conſerver un ſeul trait de ſa reſſemblance ordinaire.

Peut-eſtre a-ce été par une prudence de nature que ce vice étant plus prompt & plus actif que les autres, n'a pû cacher comme eux ſa déformité ni ſa malice dans l'enfoncement de la matiere, & qu'en ſe produiſant au dehors, il nous fait voir en la repreſentation de ſa laideur l'image des autres vices ſes confreres, dont le venin eſt plus couvert, pour nous donner une averſion générale contre eux tous. Plûſt à Dieu que nous pûſſions nous contempler d'une vûë ſaine dans un miroir, tandis que nôtre ame boult, & que le vrai portrait interieur & exterieur de nôtre tempeſte pûſt parvenir de nôtre vûë à nôtre jugement ſans en confondre les eſpeces; ce mal, ſans doute, n'auroit point beſoin pour ſe guerir d'un autre medicament que de nôtre vûë propre.

Mon Enfant, conſidere je te prie en la perſonne de l'homme colere, quel eſt le monſtre qui l'agite au dedans, dont tu ne vois que l'ombre & le fantôme ſur ſon viſage. Juge par les fumées & par la ſuye qui paroiſſent au dehors, quel eſt l'embraſement de ſon cœur, & par le mouvement convulſif que ſouffre ſon corps, quel eſt le tyran qui s'eſt emparé de ſon ame. On t'abuſe de dire que c'eſt une courte fureur, ſa violence fait le ſupplément de ſa durée; elle eſt de la nature des Geans, qui d'enfans, dit la fable, deviennent hommes du ſoir au matin.

Les autres vices s'inſinuënt à la derobée, comme s'ils avoient honte qu'on les vît; celui-ci fait ſon irruption du cœur comme un tourbillon de feu, d'où il ſort pluſieurs étincelles, dont les unes vont aux yeux, les autres aux joües, à la langue, aux lévres, au poulmon, aux jointures, ſans qu'il y ait aucune partie du corps qui ſoit regie de ſon eſprit propre. Il ſort même de la bouche du patient com-

comme de celle d'un criminel beaucoup de paroles qui ſont exprimées contre ſa volonté, par la violence de la torture où il eſt, & dont il ne ſe ſouvient point du tout quand elle a ceſſé.

Que ſi toutes ces choſes ne ſuffiſent pour vôtre inſtruction, apprenez aux moins de l'experience que j'en ai faite, qu'il n'y a point en l'homme de vice ſi prompt en ſa naiſſance, ſi difforme en ſon action, ſi ſujet au repentir, ni dont les fruits ſoient ſi amers que de celui-ci. Enfin, c'eſt une eſpece d'epylepſie, plus ſale encore que n'eſt le mal caduc, en ce qu'elle eſt active & paſſive. Jugez par là, mes Amis, de la beauté de ſon contraire qui eſt la manſuetude, & combien c'eſt une choſe agreable à Dieu, aux hommes, & plus encore à ſoi-même, que de poſſeder ſon corps & ſon ame avec toute ſorte de douceur.

CHAPITRE XVIII.

De la Vengeance.

LA vengeance eſt le fruit que ſe propoſent la colere & la haine, que Dieu ne s'eſt point reſervée comme le morceau le plus friand ; mais plûtôt pour arracher de nôtre cœur ces deux ſauvageons, dont le fruit eſt encore plus dangereux que la tige. Qu'on ôte à la haine & à la colere le plaiſir de la vengeance, on les déſarme toutes deux. L'experience nous apprend que les bleſſures ſe gueriſſent par la poudre de ſympathie : mais que l'onguent d'antipathie puiſſe faire le même effet, la nature ne le permet pas. La même experience nous montre que nôtre ſang propre qui ſe congele à l'ouverture de la plaie qu'on nous a faite, eſt un baûme plus ſalutaire pour la guerir, que l'effuſion du ſang d'autrui.

Voici proprement quel eſt l'effet de la vengeance, elle gratte un ulcere qui nous cuit, & de là s'engendre une plus grande inflammation; & enfin la gangrenne. Un Capitaine Piémontois qui fut en Savoye ſous ma garde prés de ſix ſemaines, me confeſſa que de ſoixante & trois, il reſtoit le ſeul de ſa famille qui n'eût pas été aſſaſſiné, & que la famille ennemie de la ſienne, qui conſiſtoit en cinquante-ſix teſtes, y compris femmes, enfans, & ſerviteurs; avoit été entierement éteinte.

Tout bien conſideré, je ne voi point de remede qui ſoit ſi perfide en ſon intention que celui de la vengeance, ſoit qu'on ſe propoſe de ſoulager le mal qu'on a reçû, ou de châtier le méchant; car on ne fait ni l'un ni l'autre. Je ne ferme point ma plaie quand j'en fai une plus profonde dans le corps de mon ennemi, & en me vengeant du méchant, non-ſeulement je l'irrite plus que je ne le corrige, mais je le deviens moi-méme, en m'attribuant un pouvoir dont l'autorité n'appartient qu'à la loi. Je fai pis encore en lui faiſant injure en me vengeant; je juſtifie celle qu'il ma faite, & lui fournis une nouvelle matiere d'une contre-vengeance. L'injure faite viole ſimplement la loi, l'injure repouſſée la dépoüille avec inſolence de ſon autorité.

Quand on ſe vange en ſe commettant avec ſon ennemi, on le rend ſon égal; mais en lui pardonnant il ne l'eſt plus, il devient nôtre inferieur, le pardon ayant en ſoi quelque choſe de royal, & le caractere de maître. Le Sage en nous diſant qu'il y a de l'honneur d'oublier les injures paſſées, nous apprend ce que nous devons faire en cette occaſion. Le mal paſſé n'eſt plus, laiſſons-en le fâcheux ſouvenir en ſon abyſme.

Le méchant fait ſon métier en faiſant du mal; ſi tu es bon, tu feras le tien en lui faiſant du bien. Il n'y a point de trait plus penetrant que celui du bienfait: ſon coup va juſques au cœur, peut-eſtre tou-

touchera-t-il celui de ton ennemi ; au moins feras-tu voir en lui faiſant du bien, qu'il eſt d'autant plus méchant que tu es bon ; ce qui n'eſt pas une legere vengeance. A dire vrai, mes chers Enfans, la theorie de ces conſeils eſt bien plus belle que la pratique n'en eſt aiſée : Dieu nous preſerve tous d'une injure qui merite un juſte reſſentiment, de peur qu'un pas ſi gliſſant que celui-là ne découvre l'impuiſſance de nos forces en cette occaſion.

CHAPITRE XIX.

De la Crainte.

LA vengeance ne nous donne jamais qu'en herbe le fruit qu'elle nous propoſe pour nôtre ſatisfaction. La crainte fait encore pis, elle nous ébranle ſi bien, qu'en nous ſaiſiſſant elle fait tomber la feüille, la fleur & le fruit qu'elle nous promet. Il ſemble qu'elle ne regarde que nôtre ſeureté, & néanmoins des l'inſtant même qu'elle ſe forme en nôtre ame, le trouble y naît avec elle : on la pourroit appeller avec raiſon l'uſuriere de nos infortunes ; car au lieu de quelqu'une qui ne fait que nous menacer, elle appelle à elle toutes celles que ſon apprehenſion peut concevoir ; & par ſa diligence d'aller au devant, elle ſe fait ſouvent un tourment réel, d'un mal qui n'eſt qu'imaginaire. Si les meilleurs fruits mêmes ſont âpres étant cueillis avant leur maturité, quel peut eſtre l'avant-goût d'un mal qui n'eſt point encore en ſa ſaiſon ?

La crainte eſt un art de prolonger ſa miſere, qui joint le paſſé avec le preſent, témoin le ſaiſiſſement d'un des Lieutenans d'Alexandre, au ſeul aſpect de l'une de ſes ſtatuës : & avec plus de pompe encore, l'avenir avec le preſent, parce que les maux

preſens ne viennent à nous qu'un à un, & les maux à venir ne ſe preſentent jamais qu'en gros à nôtre imagination. En ce rencontre ne permettons pas que la fortune qui nous garentira d'une partie, & peut-eſtre de tous, nous ſoit plus indulgente que nous-même.

Comme cette apprehenſion de l'avenir, qui n'eſt pas encore, n'eſt qu'un faux germe de la prudence humaine, l'impreſſion qu'elle fait en nous n'eſt pas ſi promte ni ſi inconſiderée que l'eſt celle d'une peur preſente. Cette derniere ne conſulte point; elle lie tellement en nous toutes les fonctions du corps & de l'ame, que nous demeurons ſans action; ou s'il nous en reſte, ce n'eſt que pour nous jetter dans un plus grand precipice que celui que nous voulons éviter; celle-ci eſt directement oppoſée à la force, & d'autant plus honteuſe à un Gentilhomme, que la valeur doit eſtre ſa qualité la plus eſſentielle.

Mon Enfant, l'épouvante d'un peril preſent te déshonore, celle d'un mal éloigné t'inquiete: prens cœur, je te prie, contre l'un & contre l'autre. S'il y a de la prudence en la découverte d'un mal à venir, elle manque en ſon preſſentiment. Ne permets point que le coup de la fortune qui te menace te frappe de loin, de peur que tu ne ſois d'autant plus affoibli quand tu ſeras aux mains avec elle. La ſeule crainte, qui n'eſt pas ſeulement permiſe, mais qui eſt abſolument commandée, eſt la crainte du Seigneur, qui eſt le commencement de ſageſſe, Dieu te la veüille donner.

CHA-

CHAPITRE XX.

De l'Envie.

IL y a encore une autre hôteſſe plus importune de l'ame, qui eſt l'envie, que je ne te conſeille point de recevoir en ton cœur. La haine par le juſte reſſentiment d'une injure reçûë, y peut entrer à main armée; l'envie n'y peut eſtre admiſe, ſi tu ne l'y appelles: mais quand elle y eſt une fois, c'eſt le ſeul des vices qui ne chomme point, & qui ne ſe reconcilie jamais avec la vertu qu'aprés la mort. Refuſe à cette hôteſſe acharnée, qui ne ſe nourrit que de vipereaux, le même appartement que Dieu s'eſt reſervé chez toi pour ſa demeure. C'eſt une honteuſe fomentation à un eſprit touché de cette maladie, que la détraction de l'honneur d'autrui. Patience, ſi en le diminuant tu en faiſois une piece d'applique au tien; au contraire tu pers le peu que tu en as.

L'œil malin n'attire pas ſimplement ſur lui la haine & le mépris de celui qu'il regarde, il l'attire auſſi de tous ceux qui voyent la malignité de ſon aſpect. L'envie eſt plûtôt un hommage qu'une morſure à la vertu d'autrui, voici ce qui en réüſſit. Entre deux concurrens, celui qui eſt l'envieux quitte le premier rang de ſon bon gré, quand même la fortune le lui donneroit: & il arrive aſſez ſouvent qu'en s'attaquant aux actions d'autrui on les éclaircit, & qu'elles en deviennent plus illuſtres.

Ce vice, ſans avoir comme les autres aucun pretexte qui lui ſerve d'excuſe, eſt également commun aux grands & aux petits; parce que les petits ne peuvent ſouffrir patiemment que la vertu des perſonnes de leur condition les éloigne d'eux, ni les grands

que les petits s'en approchent : Au lieu de s'envier l'un l'autre, les petits feroient mieux de marcher ſur les pas de ceux qui les devancent, & les grands de conſerver leur avantage.

Il y a peu de familles illuſtres qui n'ayent eu quelque perſonne de fortune pour leur devancier : ce progrés ne s'eſt pû faire ſans avoir changé l'intervalle qui étoit entre lui & les hommes de condition de ſon temps; ſa poſterité peut bien ſouffrir la même choſe. Je vous prie, mes Enfans, de favoriſer ceux qui s'éleveront par leur merite, ils vous donneront un jour la main, & ceux qui vous ſuivent par vôtre exemple vous pouſſeront en avant.

CHAPITRE XXI.

De la Triſteſſe.

IL n'y a gueres de paſſions qui ne ſe forment en nous avec violence. La triſteſſe eſt une de celles qui naiſſent en l'ame par un libre acquieſcement de la volonté : nous y avons une ſi grande diſpoſition, qu'outre que tous les vices en leur fin ont une triſteſſe interieure qui leur eſt aſſociée, le moindre évenement fâcheux l'introduit en nous ſans aucune reſiſtance. Qu'elle que ſoit la peine de nos vices, nous le meritons : Il eſt juſte que le mal engendre le mal; mais que les evenemens de la vie auſquels la condition humaine eſt ſujette, & qui nous viennent de la main de Dieu nous contriſtent, c'eſt ce que nous ne devons pas ſouffrir.

La triſteſſe eſt une marque ſi eſſentielle du pecheur, que par elle ſeule l'Ecriture nous découvre le cœur de l'hypocrite; Dieu ayant voulu par un juſte jugement que ſon ennemi couvert, quoi qu'il

veuille

vueille ſauver les apparences, étant rongé du ver interieur de ſa conſcience, porte toûjours ſur ſon front l'empreinte du ſupplice que merite ſon infidelité, qui eſt la triſteſſe.

Cette paſſion eſt en quelque ſorte l'image viſible de l'enfer; parce qu'elle nous ôte par la privation du bien que nous regrettons, l'uſage & le goût de ceux qui nous reſtent, & qu'elle infecte ſi bien de ſon amertume toutes les fonctions de nôtre ame, qu'elle y éteint nôtre amour propre & nôtre gratitude envers Dieu.

Regarde, mon Enfant, juſques où va l'induſtrie de l'homme qui s'afflige. En faiſant une revûë de toutes les felicitez poſſibles, des richeſſes, des voluptez, des honneurs, il compoſe de tous ces biens-là qui lui manquent, le venin qui l'empoiſonne. Fais mieux, je te prie; des maladies, des injures de la fortune, & d'une infinité d'autres maux que tu ne ſouffres point, dont le nombre eſt grand, par rapport à ceux que tu as; fais en plûtôt un preſervatif contre ce funeſte poiſon.

S'il y a quelque triſteſſe qui ſoit excuſable, ce doit eſtre celle de la perte d'un pere, d'un frere affectionné, d'un ſage fils, d'un amy loyal d'un bon maître, ou de la mort d'une femme fidele, qui eſt plûtôt un demembrement de nous-mêmes; qu'une ſeparation. L'oubli de leur memoire n'eſt point en nôtre puiſſance: & quand il y ſeroit, cet oubli étant une eſpece d'aneantiſſement de la choſe aimée, je ne te conſeillerois jamais un remede ſi ſauvage. Il eſt vrai qu'en ces dures occaſions, qui ont leur fondement au milieu de nos entrailles, ce ſeroit eſtre inhumain que d'eſtre inſenſible.

Que faut-il donc faire pour nôtre conſolation? Pleurer deſſus le mort, comme nôtre Sauveur; le reſſuſciter par un doux ſouvenir de la memoire, & laiſſer avec lui nôtre douleur dans le tombeau, puiſque nous ne l'en pouvons retirer. La fable

en petrifiant cette mere infortunée aprés la mort de tous ſes enfans, nous apprend que nous ſommes d'une matiere trop molle pour ſouffrir en chair & en os un mal de cette nature : néanmoins parce qu'il ſemble qu'une extréme affliction ſoit un murmure ſecret contre la Providence, humilions-nous devant elle, & reconnoiſſons qu'il n'y a point de douleur interieure dont la perſeverance ſoit abſolument legitime, que celle du mal que nous faiſons. Cette triſteſſe ſeule tuë le peché, reſſuſcite le pecheur, & lui redonne la joye.

CHAPITRE XXII.

De la joye. Et qu'il n'y en a point hors de la vertu.

COMME il n'y a rien qui nous déſigne tant le peché que la triſteſſe, il n'y a point auſſi de contentement ſolide que celui qui nous vient de la vertu. S'il procede de nôtre immoderation, il paſſe comme un éclair, ou comme la lueur d'une amorce, qui ne dure qu'un inſtant, & qui ſe change tout auſſi-tôt en une puante vapeur. Si c'eſt de la fortune qu'il vienne, elle eſt toûjours perfide, quoi qu'elle faſſe. Si elle ne nous accorde rien, elle eſt infidele à nos eſperances : elle l'eſt auſſi, ſi elle nous ôte ce qu'elle nous donne ; & elle ne laiſſe pas de l'eſtre encore en nous le conſervant, parce que le ſentiment du bien qu'elle nous fait s'évapore en ſa ſubſiſtance ; ſa durée ſuffit pour nous en ôter le goût, ſi bien qu'on peut dire que le contentement où manque la vertu, n'ayant rien qui lui donne vie, n'eſt que le cadavre de la felicité.

La joie, qui ne procede point de la vertu ; peche ſouvent en ſa maſſe : ſi elle eſt petite, elle eſt imperceptible ;

ceptible : ſi elle eſt exceſſive, il y a du danger que le cœur de l'homme ne ſoit un vaiſſeau trop foible & trop petit pour contenir ſon débordement ſans ſe rompre.

Sçache auſſi, mon Enfant, que le plaiſir des ſens eſt impur & de peu de durée ; celui du goût, quoi qu'il ne ſoit que comme un eſſay qui ſe fait en paſſant des viandes que reçoit l'eſtomac, ne laiſſe pas de cauſer des maux durables, comme des indigeſtions, des vertiges, & des empéchemens au cerveau, qui ſont des interregnes en l'ame par la ceſſation de ſon action ; d'où s'enſuit quelquefois la mort, dont le coup eſt caché & inconnu, parce qu'on ne s'apperçoit pas de ſi loin quelle en peut eſtre la cauſe. Pour ce qui eſt de cette volupté, qui naît de l'abondance des eſprits, elle eſt ſi prompte en ſon action, qu'elle eſt tout auſſi-tôt éteinte qu'allumée : ſi on la preſſe on la met hors d'haleine, & à la continuë elle décline en impuiſſance.

L'odorat eſt autant pour les mauvaiſes que pour les bonnes odeurs : les dernieres, ſi elles ſont un peu fortes, enteſtent comme les autres, au lieu de fortifier le cerveau. Pour ce qui eſt de l'ouïe, comme la diſſonnance importune l'ame, l'harmonie la diſſout & la déplace hors de ſon aſſiette. La vûë, qui eſt le plus pur de nos ſens, ſe laſſe à la longue de la beauté de ſon objet ; ce qu'elle a admiré au premier aſpect, ne fait plus que lui plaire au ſecond ; au troiſiéme il ne lui déplaît pas encore, mais dans la ſuite elle s'en dégoûte par l'accoûtumance de le voir. Enfin, mes Enfans, le plaiſir de nos ſens, quand même ils ſeroient toûjours ſatisfaits, n'eſt que ſuperficiel ; il ne touche que les extremitez des organes qui ſont pour leur fonction ; s'il s'y incorpore il n'eſt plus ſenſible dés-là.

Pour ce qui eſt du contentement qu'apportent l'honneur, la gloire, les dignitez, la nobleſſe, l'autorité & les richeſſes ; l'opinion de ceux qui ne conſi-

derent

derent ces choſes que comme des biens imaginaires, ou comme des inſtrumens de nôtre vanité, eſt, ce me ſemble, un peu trop ſevere. Quoi que la vertu trouve en elle-même dequoi ſe contenter, la police des hommes, pour donner émulation de bien faire, a tres-ſagement voulu que l'honneur, la gloire, les dignitez, la nobleſſe, fuſſent un hommage viſible qu'on rendit à la vertu, & que l'autorité & les richeſſes lui ſerviſſent de moyens pour donner plus d'étenduë à ſa pratique.

Tous ces biens-là néanmoins ne doivent faire impreſſion ſur nous que comme des biens de ſuite, qui ne ſont que du bagage de la vertu; car en effet l'honneur & l'eſtime n'eſt qu'une vapeur paſſagere, qui ne vient à nous que de la fantaiſie d'autrui; la nobleſſe, qu'une reconnoiſſance politique des ſervices rendus; & l'autorité, qu'un pouvoir de maintenir les loix avec dignité, que les loix mêmes nous donnent; toutes ces choſes n'étant que des conceſſions étrangeres, ne peuvent établir en nous un ſolide contentement: il n'y a que la vertu ſeule dont l'action eſt toute noſtre qui le puiſſe donner.

Comme il eſt impoſſible que le corps qui eſt d'une bonne conſtitution, beau, ſain & vigoureux, ne reſſente le plaiſir qu'il y a en la joüiſſance de tous ces biens; par la même raiſon, quand l'ame ſera purgée de toutes ſes agitations, qui ſont ſes maladies; qu'elle ne voudra rien qui ne ſoit honneſte, ou qui ne ſoit juſte, en quoi conſiſte la vraie beauté, & qu'elle ſe tiendra toûjours preſte à bien faire; elle ne peut eſtre en cet état qu'elle ne reſſente déja quelque avant-goût de la joie du Ciel.

Plûſt à Dieu, mes Amis, qui vous fuſſiez capables de connoître la felicité de ceux qui ont atteint cette perfection, & que vous pûſſiez voir à l'œil en quelque digne ſujet, un relief vivant de l'excellence de la vertu, afin que l'objet ſenſible de ſa beauté vous pûſt attirer en ſon amour avec plus de violence.

CHA

CHAPITRE XXIII.

Qu'il faut élire une profeſſion. De la profeſſion des armes, & quelle en devroit eſtre la premiere inſtitution.

MON Enfant, aprés t'avoir entretenu de tes mœurs, & des vices qui les peuvent corrompre, je viens maintenant à la profeſſion que tu es obligé de ſuivre; car encore que nous ayons tous une pareille origine, la Sageſſe de celui qui en eſt l'Auteur, a voulu qu'il y eût entre nous pluſieurs differences de conditions & de métiers qui euſſent tous beſoin l'un de l'autre, afin que le ſervice mutuel qui ſe reçoit en cette diverſité, nous fût à tous un commun lien de dilection : c'eſt pourquoi, mes Amis, pour ne demeurer point inutile en cette communauté, il faut qu'un chacun de nous ſe propoſe un train de vie qui puiſſe, ſelon nôtre nature, & ſelon les loix, ſatisfaire à ce devoir public.

En faveur de cette liaiſon commune; des trois fils que j'ai, mon intention eſt que deux ſervent le Roi dans ſes armées, & que l'autre ſoit Eccleſiaſtique, pourvû qu'il ait les bonnes qualitez que deſire une ſi ſainte vocation; ſinon je veux qu'il ſoit encore ſoldat : Quoi que j'aie déja perdu trois enfans de mon frere aîné, l'un devant Corbie, l'autre devant Perpignan, & le troiſiéme au retour du ſiege de Thionville : & trois enfans de l'une de mes ſœurs, dont l'un mourut en garniſon, l'autre fut tué devant ſaint Anthonin, & le dernier en la bataille de Nordlinguen, il ne faut pas pour cela ſe rebuter du métier.

Je

Je ſçai bien que l'homme de guerre n'eſt autre choſe qu'une victime dévoüée pour le ſervice du Prince & du public ; qu'il en eſt le martyr, & que nos Rois ont plus de raiſon d'appeller les Gentilhommes les confins de leur Etat, vû le progrés de nos guerres, que cet Ancien qui diſoit en montrant ſes Concitoyens, que c'étoient les murailles de ſa ville.

Cela étant, il étoit bien juſte qu'on prit un peu plus de ſoin de leur premiere inſtitution pour la guerre : qu'il y eût dans le Royaume quelques places qui ſerviſſent de parcs d'éxercice à la Nobleſſe à ſa ſortie de l'age & du College ; & que dans ces places il y eût academie pour le manege, pour voltiger, danſer, tirer des armes, pour l'arithmetique, la carte, la navigation & les langues, dont les Maîtres fuſſent gagez aux dépens du Roi, en faveur des enfans des pauvres Gentilhommes qui ſeroient morts ou vieillis dans le ſervice. La choſe n'eſt pas ſans exemple ; deux perſonnes de condition l'avoient faite autrefois à leurs dépens ; ſçavoir M. de ſaint Luc en Broüage, & M. de Vic à Calais, avec tant d'honneur & de reputation, qu'il n'étoit jamais ſorti de Cadets de leur garniſon, qui ne les euſſent reſpectez toute leur vie autant que le Roi, & plus honoré que leurs peres.

Cette dépenſe eſt de peu de conſideration dans un grand Etat comme le noſtre, à l'égard du bien qui en peut réüſſir : Premierement ce qu'un Page aura contracté de vicieux en la converſation des laquais où il eſt nourri, & dont il ne differe que des culottes, ſe changera en diſcretion quand il ſe verra éclairé de ſes Officiers, de ſes Maîtres, & de tous les autres Gentilhommes qui courent une même carriere avec lui. L'Ecolier qui ſort du College, mal-propre, ombrageux & hagard, ſe formera la grace, & s'aſſeurera en ſe voyant dans une compagnie plus reſoluë & plus civiliſée que

celle

celle qu'il vient de quitter : au lieu que ſi d'abord un Page ſe jette dans les Gardes, aprés le commerce des laquais, la contagion du filou dans Paris eſt dangereuſe : & auſſi il eſt à craindre que l'Ecolier apprenant à faire des armes, faute de ſe ſçavoir produire, ne ſe rebute du ſervice, ſe voyant en ſon novitiat le joüet de ſes camarades en ce même lieu où il y a plus de licence que dans une garniſon bien reglée.

Il faut auſſi conſiderer que la ſortie de Page & du College, ſe fait en la fleur de l'âge, & que cette fleur tombe ſans porter de fruit, ou qu'elle en porte de mauvais ſi elle eſt tant ſoit peu negligée. En cette belle ſaiſon le ſang & les eſprits qui ſont en leur vigueur, ſont de tres dangereux conſeillers, ſi le mouvement de leur impulſion leur demeure libre. Ainſi c'eſt une choſe digne de pitié de voir ſous leur propre conduite de jeunes gens qui ſortent de la maiſon d'une perſonne de condition, duquel peut-eſtre ils n'auront été connus que par ſes livrées ; ou d'un College où ils n'auront rien appris qu'il ne leur faille oublier, vû la negligence des Seigneurs, & le peu de capacité qu'ont les Regens en l'éducation de la jeuneſſe.

Aprés un pareil naufrage de leurs premieres années, ce ſera mal ſur mal s'ils entrent dans une garniſon où ils n'aient rien à faire que leur garde, qui ne ſe fait que de trois jours l'un. En la faineantiſe des deux autres, l'ame ſe voit en danger de devenir encore plus non-chalante que le corps. Je ne voi point de remede à cet inconvenient, que par le moyen de tous ces differens exercices que je propoſe, qui dans leur varieté peuvent toûjours tenir en haleine le corps & l'eſprit de la jeuneſſe, & par une honneſte émulation de faire à qui mieux mieux, rompre le calus des mauvaiſes habitudes qui auroient été contractées auparavant, & en introduire de meilleures.

D'en-

D'envoyer pour cela nos jeunes gens hors de France, ce ſeroit à preſent une choſe aſſez ſuperfluë; le ſuccés de nos armes, & la diligence de nos ſieges, font voir que d'écoliers en ce métier nous ſommes devenus maîtres: joint auſſi qu'en deux voyages que j'ai faits volontaire en Hollande l'un à la rupture de la tréve, & l'autre durant le ſiege de Breda, cadet néanmoins de trente-ſix ans au premier, & de quarante au ſecond; j'ai reconnu par experience que le tabac, le brandevin & le caſuart, faiſoient en ce lieu là la meilleure partie des éxercices de nos cadets.

Au défaut de ce ſoin pour vôtre jeuneſſe, mon avis eſt, mes Enfans, qu'avant que d'aller à l'armée, vous ſerviez un an le Roi dans ſes Gardes; vous lui devez les premices de vos ſervices. Là ſe voit le grand monde en ſa maſſe; ailleurs on ne le voit qu'en détail: en apprenant en ce lieu le devoir de ſoldat, vous ne manquerez ni de Maîtres ni de temps pour vos autres éxercices, pourvû que vous ayez le jugement de le bien ménager. En ce même lieu le commerce du ſoldat, de l'officier, du bourgeois, de l'artiſan, du filou, du devot, & la preſence de la Cour, vous peuvent donner d'un ſeul aſpect une idée générale de l'ordre & du déſordre du monde, dont la conſideration ne vous ſera pas inutile en vôtre conduite: vôtre an de novitiat expiré dans les Gardes, vous pourrez aller faire vôtre profeſſion dans l'armée.

CHA-

CHAPITRE XXIV.

Sept Conſeils pour l'homme de guerre.

JUSQUES ici, mes Amis, j'ai traité avec vous comme un bon Pere qui apprend à ſes enfans leurs premieres démarches, & qui les ſoûtient par les cordons : maintenant que je vous conſidere comme initiez dans le métier, outre la qualité de pere que j'avois déja, j'acquiers auſſi ſur vous celle d'un ancien officier, & ſous ce double reſpect vous devez encore plus de déference à mes Conſeils touchant la profeſſion où vous étes appellez.

Premier Conſeil.

Mon Fils, le premier Conſeil que je te donne, eſt que ſi tu ne te ſens le cœur bon pour les armes, & que tu ne ſois bien reſolu de ſervir le Roi fidelement, tu ne t'en mêles point: quoi que ta condition t'y oblige, on ne t'y contraint pas. L'arriere-ban eſt peu en uſage, & quand il y ſeroit, la prudence de nos loix te permet de remplacer l'obligation de ton ſervice de la preſence d'un autre, qui vaudra mieux que toi. N'ajoûte point à la foibleſſe de ton cœur un ſacrilege que tu commets en violant par lâcheté, ou par infidelité, le ſerment que tu prêtes entre les mains du Commiſſaire, de bien & fidelement ſervir. La foi que tu lui donnes à la teſte du bataillon la main-levée devers le Ciel, eſt un vœu ſolemnel que tu fais en la preſence de Dieu & des hommes, qui n'eſt d'une guere moindre obligation que les autres. Ceux-là ne ſe font qu'une fois en la vie, le tien ſe renouvelle à toutes les montres. Leur ſolde n'eſt qu'à

qu'à credit & en eſperance, la tienne eſt preſente; & même on pourroit dire que leur déſertion n'eſt qu'un peché particulier, & que la tienne eſt un crime public.

Ainſi, mon Enfant, meurs plûtôt que de rien faire dans l'armée qui te puiſſe déshonorer, il y auroit trop de témoins de ta honte. L'ancienne diſcipline, qui puniſſoit de mort l'homme lâche, étoit moins ſevere que la noſtre, qui prolonge le ſentiment de ſon infamie, en le laiſſant ſurvivre à ſon honneur.

Second Conſeil.

Mon ſecond Conſeil eſt que tu ne t'opiniâtres dans le combat qu'autant de temps que les ennemis te feront teſte : Quand ils ſeront une fois rompus, & qu'il n'y aura plus pour eux aucune eſperance de r'aliement, fais ferme & laiſſe achever leur déroute à ceux qui ont beſoin de ſe mettre en curée. Ne te ſoüille point du ſang de celui qui fuit, & moins encore de celui qui ſe rend. Les bleſſures que l'on fait par derriere ſont plus honteuſes que celles qu'on y reçoit. Tu crains celui que tu frappes en cet état, en ne lui touchant point tu le mépriſes. Dans une armée il y a trois ſortes de courages, les meilleurs commencent la victoire, les mediocres la ſuivent, & les autres font le maſſacre ; ſois des premiers.

Troiſéme Conſeil.

Si quelqu'un ſe rend à toi, & qu'il ſoit de condition que tu en puiſſes diſpoſer à ta volonté, laiſſe-le lui-même ordonner de ſa rançon : s'il ne te veut rien promettre, fais un acte de charité ſans bourſe délier, & le renvoye : s'il te promet quelque choſe, remets-le en liberté ſur ſa foi ; s'il y manque,

que, croi que ç'a été par impuiſſance d'y ſatisfaire, & qu'en vain tu lui aurois donné la ſeureté de ſa vie, ſi tu l'avois privé de ce qui lui fait beſoin pour l'entretenir.

Quatriéme Conſeil.

Je te recommande ſur tout de ne ſaccager jamais le lieu de ton logement; celui qui t'y reçoit eſt ton hoſte & toi le ſien, qui eſt un nom de bienveillance mutuelle. Si c'eſt ton païs que tu ravages, dés-là tu commets un parricide : ſi c'eſt un païs de conqueſte, épargne-le, mon Enfant, il devient le domaine de celui qui t'a mis les armes en main; que ton inſolence ne faſſe point etaindre ſa domination. Si c'eſt un païs ennemi, n'en ſois point le deſtructeur, de peur qu'en ſeviſſant contre les ouvrages de l'art & de la nature, tu ne te commettes avec ton goujat, en te rendant le compagnon & le complice des déſordres qu'il eſt en poſſeſſion de faire.

Cinquiéme Conſeil.

Si tu peux meriter un jour par tes ſervices que le Roi te donne le gouvernement de quelque place frontiere; ſi elle eſt de ſon ancien domaine, outre la vigilance de ta garde, gouverne toi de ſorte que ta débonnaireté envers les habitans te ſerve d'une ſeconde garniſon; & que leurs voiſins, en l'image qu'ils verront en ta perſonne de la bonté de ton Maître, ayent ſujet de le ſouhaiter pour leur Prince. Si c'eſt dans une place de conqueſte, apprens de moi que les acqueſts de la force ne ſe conſervent que par la Juſtice, & qu'il n'y a qu'elle ſeule qui puiſſe rompre le joug d'une ancienne ſervitude en faveur d'une nouvelle ſujétion. Propoſe-toi ſimplement le ſervice du Roi, la ſeureté de

la

la place, la protection, & non pas le pillage de ceux qui ſeront ſous ta coulevrine, & une integrité de vie éxemplaire, qui ſont les marques eſſentielles d'un bon Gouverneur. La grande ſuite, les riches ameublemens, le luxe de la table, n'en ſont que les fauſſes apparences; ne les affecte point, n'ayant pas aſſez de bien pour en ſoûtenir la dépenſe: Toutes ces choſes qui ne ſont que d'oſtentation, ſeroient autant d'ennemis de ton devoir que tu logerois en ton cœur.

Sixiéme Conſeil.

Si quelqu'un te confie ſans commiſſion le ſous-gouvernement d'une place du Roi, & qu'il abandonne ſon ſervice, retire toi du ſien ſans le troubler en ce qu'il t'aura confié. Tu n'es pas moins obligé de conſerver le devoir du droit des Gens, qui eſt de remettre le dépôt, que le devoir de la loi de l'Etat, qui eſt d'eſtre fidele à ton Prince: tu ſatisfais par ce moyen à l'un & à l'autre.

Septiéme Conſeil.

Quelque emploi que tu aies, ne ſois point intereſſé du côté de la bourſe; ne t'amuſe point à ce qu'on appelle le tour du bâton, cette meſquinerie eſt ſordide & d'un petit revenu. Abſtiens-toi de ce menu trafic, quand même il te ſeroit permis, afin qu'à peu de frais tes mains & ta cupidité s'accoûtument à ſe tenir en leur devoir.

J'ai fait ce que je te conſeille, m'étant vû Officier dans une place, où les fermiers du Roi me voulurent continuër une gratification qu'ils avoient accoûtumé de faire à ceux qui m'avoient devancé, & même avec quelque augmentation; je la refuſai pour n'avoir pas la honte, étant appointé du Roi, d'engager ſon officier ſous une autre paye que la ſienne.

CHA-

CHAPITRE XXV.

Trois Conſeils pour la fortune. Le I. De ſuivre toûjours la Cour & l'armée. Le II. De ſuivre le mouvement de ſon inſtinct. Le III. De ſe propoſer une honneſte fin en toutes choſes.

Premier Conſeil.

POUR ce qui eſt des voies que vous devez tenir en la recherche de ce qu'on appelle fortune, je n'ai point d'autre Conſeil à vous donner, ſinon que vous vous preſentiez toûjours à elle aux lieux où elle vous puiſſe voir, qui ſont la Cour & l'armée, & qu'étant là vous la laiſſiez diſpoſer de vous ſelon ſon bon plaiſir. Aidez-vous y de vos ſoins en attendant patiemment ce qu'elle en ordonnera, ou vous aurez de mauvaiſes heures. L'experience m'a fait voir que c'eſt une maîtreſſe qui deſire ſimplement l'aſſiduité de nôtre preſence, ſans vouloir eſtre forcée qu'à ce qu'il lui plaît, & que ceux mêmes par les mains deſquels ſe fait le département de ſes graces veulent comme elle, cette même ſoûmiſſion, J'ai reconnu qu'en vain je m'étois propoſé de mourir, ou de tirer d'elle quelque meilleur parti que je n'ai fait, ma vie m'ayant été conſervée preſque en dépit de moi, ſans avoir reçû d'elle qu'une bien petite part de ſes faveurs.

Il eſt vrai qu'elle m'a preſenté la Lieutenance Colonelle du regiment de ſaint Luc, à preſent Perſan, que j'euſſe acceptée, ſi alors je n'euſſe point été menacé d'une phtiſie: & depuis quatre ans encore feu Monſieur le Maréchal de Vitry envoya juſques chez moi m'offrir le même emploi

dans

dans le regiment de la Reine : mais mon impuiſſance d'en pouvoir ſoûtenir la dépenſe, m'obligea de faire en moi-même cette ſage reflexion, qu'en l'âge où j'étois, ma famille avoit plus beſoin de ma preſence que le Roi de mon ſervice.

Néanmoins telle qu'a été ma petite fortune, j'ai tout ſujet de remercier Dieu de m'avoir fait la grace de ſubſiſter honnêtement du revenu de l'autel dans le ſervice de l'autel ; d'y avoir demeuré aſſez long-temps ſans honte que je ſçache, d'en avoir retiré dequoi remplacer les avances que j'ai faites de mon bien dans les premieres années de mon ſervice, & que ſa Providence ait permis pour mon repos, qu'on m'ait ôté d'une place où l'aſſiduité de ma demeure m'eût empêché de rencontrer, comme j'ai fait, vôtre mere, d'où me vient la benediction de vôtre naiſſance, mes Amis, & un autre ſecours qu'on ne veut pas que je publie ; par le moyen duquel je reçois les mêmes états que j'avois du Roi, lorſque j'étois ſon officier. Ainſi il a plû à la miſericorde divine de me continuer mes appointemens en ma retraite comme durant le temps de mon ſervice, en changeant ſeulement la main de ſon treſorier.

Second Conſeil.

Mes Enfans, j'ai encore un avis tres-conſiderable à vous donner, touchant le progrés du cours de vôtre fortune, qui eſt d'écouter le conſeil de vos Amis : mais s'il eſt tout-à-fait contraire au voſtre, & que vous ſoyez en âge de faire choix des voies que vous devez tenir, ſuivez le mouvement de vôtre inſtinct, ſi vous ſentez qu'il vous faſſe violence. Nos deſſeins ſe meſurent ſelon l'étenduë de nôtre ame, grande ou petite, à peine en peux-tu rencontrer une de ta portée, qui te ſoit ſi propre, qu'en leur éxecution la meſure d'autrui ne

ſe

ſe trouve ou plus longue ou plus courte que la tienne. C'eſt la cauſe pourquoi nous voyons un chacun de nous aſſez ſage en ſes affaires propres, pourvû qu'il s'y applique ; parce qu'il les conduit ſelon lui. La diverſité d'âge, de temperament, de condition, d'interêt, ſont autant de nuances differentes en l'aſpect de l'eſtre des choſes, dont la varieté empêche que le conſeil d'autrui ne puiſſe bien convenir avec nous des moyens qui nous ſont tout-à-fait proportionnez.

Les grandes actions que nous voyons réüſſir, qui nous ſembloient impoſſibles, avant leur éxecution, ne peuvent proceder d'ailleurs que de l'impulſion interne de quelque particulier eſprit de conduite, qui force celui qui les fait de les entreprendre malgré ſon raiſonnement, autrement elle ne ſe feront point.

Par cette ſeule raiſon nous ne voyons point que les Republiques aient accoûtumé de faire de ſi grands progrés que les Monarchies, à cauſe que tous les grands deſſeins ont toûjours quelque choſe de hazardeux, & que dans les Communautez le deſir de ſe conſerver eſt populaire & plus univerſel que celui de s'acctoître ; joint auſſi qu'il eſt impoſſible, que tant de differens eſprits qui ont leur voix dans le Conſeil, puiſſent avoir tous un commun preſſentiment ſi le ſuccés de la choſe dont ils déliberent ſera heureux ou non ; au lieu que quand toutes choſes ſont regies par la volonté d'un ſeul, nous voyons ordinairement réüſſir les grands deſſeins ; ſoit que ſa prévoyance lui t'approche comme avec des lunettes de longue vûë, le ſuccés de l'avenir, qui eſt imperceptible à la connoiſſance de beaucoup d'yeux qui regardent diverſement les choſes ; ſoit que ſans conſulter davantage il rende une obéïſſance aveugle à l'impulſion de ſon genie, qui lui répond de leur évenement. Delà procedent les actions incroyables qui ſe font

dans les Monarchies ſous le gouvernement d'un excellent Prince, ou ſous la direction de quelque heureux & aviſé Miniſtre durant ſa minorité, témoin l'exemple du Regne preſent : ou ſous quelque majorité qui ait eu la prudence de s'aſſocier aux affaires quelque ſage Confident d'Etat, témoin l'exemple du Regne paſſé, qui peut-eſtre eût encore produit quelque choſe de plus grand, ſi le mouvement regulier de la direction n'eût point été ſouvent retardé par celui de la maîtreſſe rouë, qui ne lui étoit pas toûjours concentrique.

Certes quand il me ſouvient d'avoir vû un Gentilhomme de Poitou, cadet de ſa maiſon, bonne à la verité, mais pleine d'affaires, ſe propoſer avant que d'eſtre encore dans le miniſtere, de remettre entre les mains du Roi les places que tenoient ceux de la Religion dans le Royaume, & de changer les grands deſſeins de la maiſon d'Auſtriche en la neceſſité de ſe conſerver plûtôt que de s'accroître; je me ſens entierement convaincu, vû la difficulté de ce projet, de croire que s'il n'eût eu un eſprit particulier de lumiere qui lui faiſoit voir à l'œil la poſſibilité de toutes ces choſes, il ne les eût jamais entrepriſes.

La repriſe de Ré, la priſe de Nancy, le dernier ſecours de Caſal, celui de Leucate & de la ville de Turin, ſont des actions trop hardies, s'il eſt permis de le dire, pour avoir été entrepriſes ſelon les regles d'une conduite ordinaire, par ceux qui les ont faites, ſans avoir eu une préconnoiſſance interieure de leur ſuccés. Et quoi que la bataille de Rocroi, qui a été ſuivie de celle de Fribourg, & celle de Fribourg de celle de Nordlingueu, ſoient des effets certains d'une prudence qui agit toûjours d'une même force; néanmoins ces actions ſont d'une telle hauteur, vû les circonſtances du temps, du lieu, & de l'âge de celui qui les a toutes deſſinées & executées de ſa main, qu'elles paroiſſent à tous

ceux

ceux qui les regardent de loin des journées d'une audace divinement inſpirée. Ces impulſions extraordinaires ont quelquefois un mouvement ſi ſoudain & ſi imprevû, qu'elles ſe font comme ces belles fugues de Muſique, dont l'art eſt caché, qui emportent celui qui chante hors de lui-même, & qui le raviſſent, quand elles ſont faites, d'une pareille admiration que ceux qui l'écoutent.

Mes Enfans, nous ne pouvons admettre la Providence pour les grandes choſes, ſans l'admettre auſſi pour les petites, tout ce qui eſt ici-bas étant également petit devant Dieu. Sur le modele de ces grandes ames dont je viens de parler, nous avons ſujet de croire que les petites comme les noſtres ont auſſi-bien leur moteur particulier pour leur direction, que celles qui paroiſſent grandes à nôtre égard.

Troiſiéme Conſeil.

Ainſi je vous conſeille d'abandonner vôtre conduite à l'inſpiration de vôtre genie. Soyez aſſeurez qu'elle ſera heureuſe, pourvû que vous vous propoſiez une honneſte fin en tout ce que vous entreprendrez. En ſe propoſant une honneſte fin il faut de neceſſité que les moyens pour y parvenir le ſoient auſſi; autrement la fin ne le ſeroit plus: & par là nos actions qui ont leur direction vers cette fin étant honneſtes, nous demeurerons toûjours dans l'habitude & en l'exercice de la vertu, quand même nôtre intention manqueroit de ſuccés.

Sur tout, il eſt tres-important que les deſſeins des Grands qui ont une grande ſuite, ayent toûjours leur rapport à quelque honnête fin: ſi elle eſt autre, & qu'il ſe faſſe une rupture du repos public au dedans ou au dehors d'un Etat, les calamitez qui en arrivent font qu'on regarde diverſement la vie

de ceux qui les cauſent. Si elle eſt courte, elle paroît comme un tourbillon qui renverſe tout ce qu'il rencontre, & qui enfin ſe diſſipe en ſa propre violence. Que ſi elle eſt de longue durée, on la conſidere comme ces grandes inondations qui ſubmergent tout un païs, dont les reſtes, s'il y en a, ne paroiſſent plus que comme ces tours & ces pointes de clochers à demi-noyées, qui ne ſubſiſtent au milieu de leur naufrage, que pour en mieux déſigner l'horreur & l'étenduë.

Un Grand eſt bien malheureux, qui pouvant briller & luire d'un beau feu, ne ſe fait voir que comme une Comette; ſa reputation eſt bien infortunée quand elle ne ſe trouve dans les Annales que comme un tremblement de terre, ou comme un deluge, & que la durée de ſa vie n'eſt fameuſe que par les maux qu'il a faits. Il n'y a de la reputation que pour les Grands, ſoit bonne ou mauvaiſe; celle des petits ſe perd en la multitude. Pour cette raiſon leur mouvement vers une bonne fin doit eſtre plus violent que le noſtre; ils voyent que leur nom ne ſe conſerve que par-là, que pluſieurs ſiecles aprés leur mort ils ont encore liaiſon avec les vivans par la veneration qu'on a pour eux, & que leur memoire en vieilliſſant rend une meilleur odeur, comme celle des méchans en rend une plus puante, pour s'eſtre propoſez une mauvaiſe fin. La chûte des derniers eſt comme celle du tonnerre qui tombe avec grand bruit, & qui ne laiſſe rien de remarquable aprés lui que le dommage qu'il a fait, & une infection qui empoiſonne le lieu de ſa chûte.

CHAPITRE XXVI.

Cinq avis tòuchant la conduite de ſa maiſon.

MEs Enfans, aprés vous avoir entretenus de l'honneſte fin que doivent avoir toutes vos actions, je viens à la conduite de vôtre maiſon, qui n'eſt pas de peu d'importance. Si comme les Chevaliers errans on trouvoit toûjours ſon équipage prêt & le couvert mis, je vous conſeillerois de ſuivre comme eux le cours de vos avantures, ſans avoir nul autre ſoin: mais ayant beſoin du peu de bien que je vous laiſſe pour vous ſervir de pain de munition, juſques à ce que le Roi vous en donne d'autre, il eſt à propos que vous ſçachiez comment il le faut ménager. Les loix n'en permettent la diſpoſition qu'à vingt-cinq-ans; ſoit qu'elles ayent eû en vûë de n'abandonner pas au premier âge, qui eſt porté à la dépenſe & inconſideré; un viatique dont le dernier a plus beſoin encore que le premier; ou qu'elles ayent eu quelqu'autre but, elles me ſemblent tres-ſages, d'avoir ſuſpendu nôtre puiſſance d'agir en nos affaires juſques en cet âge-là; parce que la conduite d'une maiſon, qui eſt pénible, eût fait une trop grande diverſion de nos premieres années, dont l'emploi ſe fait plus utilement en l'étude de la profeſſion que nous voulons ſuivre, qu'en quelqu'autre occupation que ce puiſſe eſtre. Nos ſtatuts ont voulu pour cet effet que ce caractere de Prêtriſe & de Juge ne pûſt eſtre plûtôt conferé qu'à vingt cinq ans, pour donner plus de loiſir de ſe rendre capable en l'un & en l'autre; attendu même qu'il n'étoit pas raiſonnable qu'on fût arbitre de la conſcience d'autrui, avant

que de ſçavoir gouverner la ſienne ; ni que nous euſſions juriſdiction ſur un bien qui n'eſt point à nous, & que nous ne l'euſſions point ſur le noſtre. Tu voi, mon Fils, qu'en ces deux choſes il faut avoir atteint un certain âge avant que d'en faire la profeſſion ; c'eſt en quoi ſe trouvent les avantages de la tienne, en laquelle pour y avoir commandement on ne compte point le temps, ni les années de ſervice ; on regarde ſeulement à leur prix, & à ce que vaut celui qui les fait. Tel s'eſt vû par la loi avoir la diſpoſition de tous les commandemens d'une armée, qui par la même loi étant encore mineur ne l'avoit pas de ſon bien. Les ſiecles paſſez, & le preſent nous en fourniſſent de riches exemples, que je quitte pour reprendre les voyes que je veux que tu ſuives en la conduite de ta maiſon.

I. Premierement, mes Enfans, aprés vos premiers ſervices rendus à l'Etat, dont l'intereſt va devant le voſtre, j'entens qu'à vingt-cinq ans vous preniez connoiſſance de vôtre bien, puiſque nos loix, qui ſont nos ſages conſeilleres, vous en mettent en poſſeſſion en cet âge là.

Je ne vous laiſſe point de procés, n'en ayez point enſemble, je vous en conjure, ni avec vos voiſins, s'il ſe peut. Je voudrois bien qu'il ne vous fallût point entre-vous & eux, autre loi que celle de vôtre conſcience. Si on vous en intente quelqu'un, tâchez d'en ſortir à l'amiable, & relâchez plûtôt quelque choſe du voſtre. Un arreſt engendre un autre arreſt, & cet autre encore un autre : néanmoins s'il vous faut plaider, attendez de vos Juges ce que Dieu leur inſpirera pour vôtre repos. Demandez leur ſimplement en les ſollicitant, d'eſtre attentifs à vôtre cauſe ; toute autre priere que celle de leur attention les ſollicite de leur déshonneur. Dites-leur nuëment ce qui eſt de vôtre affaire, quand même il vous devroit nuire, ils vous en

ſeront

ſeront plus indulgens. Quelque arreſt qu'on vous donne, rendez le même reſpect à vos Juges, que ſi Dieu l'avoit lui-même prononcé. Ceux qui ſont aſſis dans ſon tribunal, quoi qu'ils faſſent, ne ſont que les Miniſtres de ſa volonté.

II. Je ſuis d'avis auſſi que vous tâchiez d'avoir quelques notions generales de vôtre Coûtumier, afin que vous ne tombiez pas ſi aveuglément ſous la direction de ceux auſquels vous commettrez le ſoin de vos affaires, que vous ne puiſſiez bien connoître s'ils s'en acquittent fidelement ou non : regardes-les avec attention ; l'œil du maître qui engraiſſe le cheval, doit empêcher que ſon ſerviteur ne ſe rempliſſe par trop, ou il en ſera mal ſervi. Quand on ſe croit à couvert ſous l'aveugle confiance de ſon maître, on devient de fidele, infidele ; & de ſoigneux, non-chalant. Enfin, il arrive ſouvent que par cette negligence on ſe trouve encore plus ſoi-même ſous le gouvernement de ſon valet, que ne ſont les affaires qui lui ſont commiſes.

Je vous donne ce Conſeil, mes Enfans, ſans croire qu'il ſe puiſſe appliquer à vôtre fortune ; elle eſt ſi petite qu'elle n'a pas beſoin d'autre intendant que de vous-même : mais ayant eu le deſſein d'appeller ſous vôtre nom au partage de cette heredité tous les jeunes gens de quelque condition qu'ils ſoient, je me trouve engagé d'y inſerer beaucoup de choſes, qui ſont plus de l'uſage public que du voſtre.

III. En parlant à vous, je donne avis à toute perſonne qui aura beſoin d'aide en la direction de ſes affaires, de ne point ſe ſervir d'un homme qui ſoit ſordide ni mécanique. Un vilain, en épargnant peu de choſe communique la contagion de ſon ame à ce qu'il ménage : il ſoüille tout ce qu'il touche comme les harpies, & leur imprime je ne ſçai quelle ordure qui peut refléchir contre l'honneur de celui qui l'employe. On peut dire de la meſquinerie, que c'eſt une épargne, qui pour une once de reſerve

produit un quintal de honte ; elle n'eſt lucrative que pour celui qui la fait, parce qu'elle lui ſert de leurre pour une plus grande confiance. Tout meſquin eſt avare, & tout avare ne peut eſtre fidele. Il regarde le bien que tu lui mets entre les mains comme l'objet de ſa proie, & la ménage auſſi ſordidement comme ſi elle étoit déja ſienne. S'il paroît fidelle en la conduite des petits ruiſſeaux qui doivent remplir ta ciſterne, ce n'eſt que pour puiſer largement & plus ſeurement en ſa profondeur ; obſerve-le de prés aux choſes qu'il penſe que tu negliges, & tu découvriras bien-tôt qu'il n'eſt bon ménager que pour lui.

IV. Ne te ſers point auſſi d'un chicaneur, c'eſt un Cravate qui ne ſçait que fuïr & eſcarmoucher, dont toute la force ne conſiſte qu'en ſes détours, & qui faute d'avoir l'intelligence de couper un procés juſques dans ſa racine, ſe contente de le retailler, d'où naiſſent une infinité de nouveaux rejettons, au lieu qu'un homme intelligent pouſſe une affaire toute d'une haleine, & porte le remede tout droit à la ſource du mal. Enfin le piege que tend un chicaneur eſt ; ou ſi groſſier qu'on le découvre, ou ſi délié qu'on le rompt. Ainſi il ne ſe trouve tendu que pour ſon maître ſeul, qui eſt peut-eſtre auſſi la ſeule proie qu'il pretend.

V. C'eſt pourquoi il eſt tres neceſſaire que tu faſſes ſouvent une revûë ſur ce qui ſe paſſe en la maiſon, afin que tu voyes comme quoi ſe gouvernent ceux qui te ſervent. Les affaires ont veritablement quelque choſe de rude & d'auſtere en leur abord, à cauſe qu'elles font une abſtraction de nous à elles. Faiſons mieux, faiſons une attraction d'elles à nous, & elles ſe rendront plus familieres. La premiere demande temporelle que nous faiſons à Dieu, eſt celle de nôtre pain quotidien ; s'il nous le donne, allumons nôtre lumiere naturelle pour le ménager, plûtôt que de l'éteindre en l'aban-

l'abandonnant aveuglément ſous la conduite d'autrui. L'inſtruction de nos affaires particulieres, nous donne l'intelligence des générales : parce que la loi commune de l'Etat nous tenant tous aſſujettis ſous un méme devoir, je ne puis ſçavoir comme quoi il me faut honnêtement uſer de ce qui eſt à moi, que je n'aie en même temps une idée de ce qui ſe doit faire en la famille d'autrui.

CHAPITRE XXVII.

Qu'il faut avoir quelques notions générales des choſes publiques. Qu'on ne les peut apprendre hors de la Cour ; & pourquoi il y faut paſſer une partie de ſa vie.

JE ſerois d'avis auſſi, puis qu'un chacun de nous n'eſt qu'une partie d'un plus grand tout, que tu euſſes quelques notions générales comme quoi ſe gouverne ce grand corps, dont tu es une partie, & de qu'elles pieces il eſt compoſé. Pluſieurs teſtes aſſemblées font une famille ; pluſieurs familles un village & une ville ; pluſieurs villes une province, & pluſieurs provinces un Etat, qui eſt gouverné par la puiſſance d'un ſeul, de l'autorité duquel dérive une loi commune, qui fait la liaiſon de toutes ces parties entr'elles, dont reſulte une correſpondance reſpective du chef aux membres, & des membres au chef, pour le maintien commun du total. Ce total eſt compoſé de quatre differentes conditions d'hommes ; de la Nobleſſe, du Clergé, de la Juſtice, & du Peuple. Du concours des ſervices de chaque condition, & de leur juſte temperament entr'elles, dépend la paix & la ſeureté publique.

Le Clergé entretient l'union de Dieu avec l'Etat : la Nobleſſe en aſſeure le dedans & le dehors par les armes : la Juſtice en maintient la concorde ſous l'autorité de la loi, & le peuple y contribuë de ſa ſubſtance. La bonne intelligence du Prince, avec tous ces differens degrez de ſes ſujets eſt ſi grande, que nos Rois ont dit preſque auſſi ſouvent, qu'ils étoient le premier Bourgeois de leur Ville capitale, comme ils ſe diſent les premiers Gentilhommes de leur Royaume. Leur lit de Juſtice, & leur onction ſacrée, témoignent auſſi qu'ils en ſont le premier Juſticier & le premier Prelat. Ainſi, faiſant teſte par tout, il doit y avoir un reſpect mutuel de condition à condition, dont il plaît au Prince de faire la premiere teſte en chaque ordre.

Mon Enfant, tu as une place en ce grand Tout : ſi tu peux ſçavoir comment il ſe gouverne, elle en ſera mieux remplie ; & toi plus ſatisfait. Quoique ta condition t'appelle à un métier auquel quelques ſiecles barbares ont crû que pour y bien réuſſir il falloit eſtre ignorant ; il y en a eu d'autres plus aviſez, qui n'ont pas tenu cette opinion. Parmi la Nation la plus belliqueuſe qui ait jamais été, on voyoit à toute heure les Généraux d'armée en deſcendant du char de leur triomphe aller au Conſeil d'Etat, aſſiſter au conſeil des parties, faire les charges de Lieutenant Civil, de grand Voyer, de Treſorier de l'épargne, & de là retourner aux commandemens des armées ; ce qui eſt un témoignage que toutes ces fonctions n'étoient point incompatibles entr'elles. Sans aller chercher des exemples ſi loin, nos progrés en Flandres ne procedent que de ce que nos premiers Princes du Sang, font voir qu'ils rempliſſent auſſi dignement les premieres places dans un conſeil, que dans le commandement des armées ; & qu'eſtre un bon chef de Conſe

ſeil & un bon chef de guerre, eſt également un effet de leur métier.

Quand il n'y auroit point d'autre profit à faire en cette étude, que la ſatisfaction qu'il y a de voir par combien de conduits differens ſe dérive le flux du premier commandement juſques aux moindres parties de l'Etat, & comment ſe fait le reflux de l'obéiſſance vers la premiere ſource du commandement, toûjours eſt ce une belle choſe à conſiderer. Cette connoiſſance eſt plus aiſée à acquerir qu'on ne ſe l'imagine : la lecture des ordonnances, aidée de quelque conference avec ceux du métier, te donnera en peu de temps cette intelligence, qui comme une belle anatomie d'Etat te repreſentera par ordre & d'une ſeule vûë toutes les pieces differentes dont eſt compoſé le noſtre. Ce n'eſt point une mediocre ſatisfaction de connoître la ſymetrie d'un tout dont nous ſommes une partie, quand même cette connoiſſance devroit demeurer oiſive en nous, & ſans en faire aucune application.

Mon Fils, cette étude ne ſe peut faire hors de la Cour; parce qu'elle contient toutes les parties nobles de ce grand tout : Il faut y paſſer une partie de ſa vie, & tâcher, étant déja le ſujet de ton Roi, d'eſtre encore de ſa maiſon, ſon penſionnaire ou ſon officier. Employe tes ſervices & tes plus belles années en ce deſſein : mais ſi la fortune te rejette comme elle m'a fait, penſe à ta retraite en vieilliſſant. Cet âge avancé eſt une morte ſaiſon, qui ne produit rien.

Un vieux courtiſan qui cherche encore fortune, n'eſt pas moins digne de mocquerie qu'un vieux amant : Les maîtreſſes qu'ils ſervent l'un & l'autre en ce temps là, ne leur ſçauroient faire plus de faveur qu'en leur refuſant celle qu'ils demandent, dont peut-eſtre les fonctions ſeront au deſſus de leurs forces. Si l'on accorde quelque choſe à leur perſeveran-

ce, ce doit eſtre une grace d'oblat, qui n'oblige qu'à un ſervice mediocre, ou à rien du tout.

Quoi qu'il ſemble que le partage des biens de la terre ſoit déja fait quand nous venons au monde, nos portions néanmoins ne ſont pas ſi fixes qu'elles ne ſe puiſſent accroître ou diminuer ; Dieu ayant voulu pour maintenir entre les hommes quelque égalité, que le flux & reflux de la fortune en fiſt de temps en temps une nouvelle diviſion. La Cour eſt le lieu du change le plus conſiderable ; les Grands s'y font & s'y défont pour faire place aux petits qui s'y élevent, & qui s'y ruinent auſſi pour faire place à d'autres. C'eſt en ce lieu-là que paroît le plus grand tour de cette revolution : dans les Provinces ſon mouvement eſt comme celui qui ſe fait auprés de l'eſſieu, qui eſt ſi lent qu'il eſt preſque imperceptible. On auroit tort de ſe plaindre de cette viciſſitude, qui eſt un effet de la Providence, laquelle veut faire voir aux hommes, qu'elle les appelle chacun à ſon tour aux biens & aux honneurs : Et parce que l'ordre qu'elle tient nous eſt inconnu, nous donnons inconſideré-ment à l'action de Dieu le nom de la Fortune.

La Cour, comme je l'ai dit, eſt le principal attelier de ce changement, tout y eſt grand par rapport aux Provinces, & tout petit à l'égard du Prince, & de ceux de ſon Sang. Leur preſence rend en quelque ſorte tout le reſte égal, qui ne le ſeroit point hors de là. Quoi qu'elle paroiſſe un lieu de grand bruit & de grande confuſion, & que ce ſoit là que ſe forment les orages & le tonnerre, on y eſt toûjours mieux & plus ſeurement qu'aux lieux qui ſont au deſſous. La Cour pour le moins a cela d'excellent, que ſi elle n'avance pas celui qui ſe propoſe d'y demeurer, elle le façonne, parce que les vertus y ſont en leur éxaltation, & les vices à couvert, pour ne paroître pas à la vûë du Prince.

CHAPITRE XXVIII.

Des vices auſquels les hommes de Cour ſont les plus ſujets, qui ſont la vanité, la moquerie, la diſſimulation, l'ambition, & le luxe.

LEs vices de la Cour les plus ordinaires ſont la vanité, la moquerie, la diſſimulation, l'ambition & le luxe. La vanité eſt proprement une foibleſſe ou une impuiſſance d'ame, de contenir au dedans de nous-même la bonne opinion que nous en avons; ſoit que le contentement que nous en reſſentons ſoit trop grand pour la petiteſſe du vaiſſeau qui le reçoit; ou que l'ayant reçû il ſoit ſi foible qu'il faille qu'il ſe rompe pour lui donner ſon paſſage au dehors. Les Dames, & les actions de valeur ſont la matiere la plus commune des vanitez de la Cour. On ſe perſuade en amour, que c'eſt éteindre en quelque ſorte la lumiere d'un beau feu que de la tenir ſecrette, & qu'une joie eſt bien petite, qui n'a pour toute ſon étenduë que le cœur de ceux qui la reſſentent. Ainſi il eſt aſſez difficile que la bouche d'un jeune homme puiſſe celer un plaiſir où elle a eu tant de part. Aux actions de courage, ceux qui les font ont peur auſſi de n'eſtre pas aſſez vûs, & que ſi la victoire eſt muette il y a peu de difference entre le victorieux & le vaincu. De là naît l'une & l'autre vanité, qui ont néanmoins leurs principes bien differens, la premiere procedant de l'impuiſſance d'une ame qui s'entr'ouvre & s'évapore en l'excés de ſon plaiſir; & l'autre de la foibleſſe d'un cœur mediocre, qui meſure les choſes ſelon la peine qu'il a euë, ou ſelon la violence qu'il s'eſt faite en lui même en les faiſant. Il les eſtime ſelon ce qu'elles lui coûtent & non ce qu'el-

qu'elles valent; ce qui eſt cauſe que nous voyons toûjours les petites ames beaucoup plus vaines que les grandes, parce que tout ce qu'elles font de bon leur paroît hors de leur meſure: au lieu que les grandes qui ont plus d'étenduë, & qui ſont toûjours au-deſſus de tout ce qu'elles font, ſe maintiennent dans une auſſi grande modeſtie que s'ils avoient honte de n'avoir pas aſſez fait: L'une & l'autre vanité n'eſt autre choſe que le ſon d'un vaiſſeau creux ou foible, plus digne de riſée que de haine.

La moquerie eſt un autre vice de Cour, qui ne procede que d'une bonne opinion que nous avons de nôtre ſuffiſance au-deſſus de celle d'autrui; elle cherche ſon divertiſſement & celui de la compagnie aux dépens de quelqu'un. Si elle pouvoit eſtre aſſez modeſte pour ſe faire ſentir doucement ſans écorcher ou faire une plaie profonde, je ne la trouverois pas tout-à fait inutile dans le commerce de la vie: Quand elle eſt ſimplement accorte & enjoüée, outre qu'elle ſert d'aſſaiſonnement en la converſation, ſa pointe eſt en quelque ſorte medecinale; ce qu'il y a d'acre & de mordicant en elle ſe faiſant quelquefois ſentir plus utilement qu'un ſage conſeil. Sa liberté nous découvre aſſez ſouvent un mal que nous ignorons, où nôtre ami n'oſe toucher, & le guerit en nous le faiſant connoître. A le bien prendre, elle ne doit eſtre bien injurieuſe qu'en la bouche du mal-veillant.

La diſſimulation eſt un autre vice de l'homme de Cour, & néanmoins une vertu d'Etat, qui a beſoin de cette couverture, comme d'une ſeconde nuit, pour mieux cacher encore le ſecret de l'Empire: l'homme de Cour en l'appliquant à ſes actions privées, qui n'ont pas beſoin d'une pareille conduite que les generales, en fait un vice particulier: c'eſt une fauſſe reflexion de lumiere; ou pour mieux dire, hors les affaires publiques, elle n'eſt que le ſigne d'une prudence politique. C'eſt un déguiſement

ment qui traveſtit ſi bien l'homme, que tout le cours de ſa vie n'eſt qu'un menſonge continué. Le menteur a quelques intervalles de verité, le diſſimulé n'en a point; & le plus ſouvent il reſſemble à ces maſques qui courent les ruës durant le Carnaval, qu'il eſt autant indifferent de connoître que de ne les connoître point. Défie-toi toûjours néanmoins de tout homme qui marche la viſiere baiſſée, quelque intention qu'il ait il donne ſujet de ſoupçonner en cet état, qu'il va ou qu'il vient de faire un méchant coup. Pour toi, jette toûjours fixement les yeux au poinct où tu tends, n'y va point de travers, ni à reculon, de peur que tu ne faſſe une fauſſe route. Entre les Grands même la diſſimulation eſt une vertu mediocre. Tibere n'a été qu'un Prince commun, quoi que le plus dangereux de tous les Empereurs, & Loüis XI. n'a pas été ni le plus grand, ni le meilleur de nos Rois; ils ont été tous deux grands artiſans de cette prudence politique.

Mes Enfans, ne craignez point de vous faire une feneſtre vis-àvis du cœur; peut-eſtre corrigerez-vous une partie de vos défauts par la honte que vous aurez qu'ils ſoient expoſez en vûë. Quand on aura une fois reconnu qu'en toutes vos actions il n'y a que verité, candeur & ingenuité; s'il ſe preſente quelque affaire qui ait beſoin d'une profonde nuit, la préoccupation de l'integrité de vôtre vie paſſée, ſera cauſe que vous ſerez inviſibles en la pratiquant.

Pour ce qui eſt de l'ambition, c'eſt un vice inherant & ſi inſeparable de la nature de l'homme, qu'il n'y a point d'âge, de condition, ni de ſexe qui en ſoit exempt: mais comme ſa matiere eſt plus noble & plus étenduë en la Cour, qu'elle ne l'eſt ailleurs, je l'appelle un vice de Cour, ſi vice ſe doit appeller un appetit naturel qui eſt en l'homme de ſe pouſſer en avant. Il eſt vrai ſi on pouvoit toûjours

ſe

ſe maintenir dans une voie honneſte pour s'élever, que l'ambition ſeroit plûtôt une vertu qu'un vice: mais comme le mouvement de s'agrandir eſt violent & precipité, & que tous moyens bons ou mauvais lui ſont propres pour arriver à ſes fins, cela eſt cauſe qu'elle décline ſouvent en une paſſion vicieuſe.

A vrai dire l'ambition eſt le ver interieur de l'homme d'eſprit, qui devient une abeille en l'ame du vertueux; & une gueſpe en l'ame du méchant. Cette paſſion a quelque rapport à la colere, qui eſt aduſte en ſes obſtructions, comme l'autre eſt maligne & envieuſe quand elle rencontre quelque empêchement en ſon progrés. Il faut qu'elle ſoit d'une nature bien aveugle & bien inconſiderée, de n'avoir jamais aucun terme où elle ſe puiſſe arrêter, ſemblable à ces oiſeaux qui ont les yeux crevez qui volent toûjours en haut, pour eſtre incertains du lieu où ils ſe doivent percher.

Ceci eſt aſſez étrange, que l'ambition avec toutes ſes imperfections ne laiſſe pas de conſerver en elle le germe de toutes les plus belles actions de la vie. Mon Fils, cette naiſſance eſt bâtarde; pour leur en donner une qui ſoit plus illuſtre & plus legitime, il ne faut avoir nul autre but en les faiſant que celui de la vertu ſeule.

Le luxe, qui conſiſte principalement en la magnificence des bâtimens, en la beauté des meubles, en l'excés & en la délicateſſe des vivres, en la richeſſe des habits, & en la grande ſuite, ſe pourroit mieux appeller une pompe qu'un vice de Cour. Toutes ces choſes ſont autant de refractions de grandeur, qui ont leurs apparences courbes ſans l'eſtre. Le cours de cette profuſion dans l'Etat, fluë & refluë ſecretement des Provinces à la Cour, & de la Cour aux Provinces, comme la chûte des fleuves en la mer, dont le retour ſe fait dans leur ſource par des conduits qui nous ſont incognus, pour entretenir ſucceſſivement les fleuves & la mer en leur juſte grandeur; ſans re-

reflux leur ſource ſeroit bien-tôt tarie ou engorgée.

Il n'y a que nôtre Etat ſeul qui puiſſe ſupporter l'excés de cette dépenſe, les autres Etats ne le peuvent ſans ſe ruïner. Nous le voyons en ce qu'aux uns toute leur pompe eſt ceremoniale, & ne conſiſte qu'en la droite & en la gauche, ou en un certain cortege de parade qui allonge ſimplement la queuë ſans agrandir les aîles. Aux autres, ils ont la prudence de ne permettre pas que le Prince ſe faſſe voir à toute heure: Cette Eclipſe de ſa perſonne n'étant en effet que le ménage d'un Etat qui ne ſe ſent pas aſſez fort pour ſoûtenir la ſplendeur qui doit toûjours accompagner la Majeſté & la preſence du Prince.

Pour ce qui eſt des autres Etats qui veulent nous imiter en cet excés, on peut dire d'eux qu'ils ne ſont que nos ſinges, vû l'inegalité de leurs forces aux noſtres. Nôtre luxe eſt en quelque ſorte une image de l'abondance de nature, qui quelque dégât qu'elle ſouffre en ſes fleurs ou en ſes fruits, nous en laiſſe toûjours de reſte.

Je dirai plus, que la profuſion (n'en déplaiſe à nos loix ſomptuaires) a quelque choſe en elle de plus politique que l'épargne, en diminuant par la licence de ſe ruiner, le revenu des Grands qui ſont naturellement dépenſiers, dont la puiſſance en ſe diſſipant elle-même devient moins ſuſpecte à l'Etat. En effet, tout bien conſideré, je trouve que le luxe eſt un mal particulier & un bien public; à cauſe que par ce moyen les biens ne font que changer de main, & qu'il y a quelque juſtice œconomique, en cette revolution ſucceſſive, qui eſt une des principales cauſes du maintien de l'Etat.

CHA-

CHAPITRE XXIX.

Des Duels, & du remede qui s'y peut apporter ſuivant la raiſon.

OUTRE tous ces vices de Cour, il y en a encore un autre qui s'eſt emparé de l'eſprit de la Nobleſſe, qui eſt le Duel, qui eſt plûtôt une manie qu'un vice. Ce mal, quoi qu'incurable en apparence, reſidant plus en l'opinion qu'au ſang, ou en l'humeur bilieuſe, n'a beſoin d'aucun autre remede pour ſa gueriſon, ſinon que l'eſprit du malade ſoit éclairci de la nature de ſon mal. La rigueur des Edits n'a pû y remedier, juſques au regne de LOUIS LE GRAND; parce que l'imagination de la Nobleſſe étoit bleſſée en ſa partie la plus ſenſible, qui eſt l'honneur. Mais ſi quelqu'un ſans eſtre préoccupé de cette erreur commune, ſe donne la peine de remonter juſques à l'origine des premiers Duels, & qu'il veuille en examiner les conditions, il reconnoîtra que la trempe de ſon honneur eſt meilleure qu'il ne penſe, & qu'il y a fort peu d'occaſions qui le jettent dans la neceſſité de le défendre.

Il verra premierement, qu'il ne ſe faiſoit point de combats ſans permiſſion : & en ſecond lieu qu'il n'y avoit point d'injure, de quelque nature qu'elle fût, dont il y eût preuve, qui obligeât l'offenſé à demander le combat, parce que les loix du païs en ordonnoient la reparation. Mais il eſt vrai que quand un Gentilhomme étoit accuſé de trahiſon, de felonnie, d'aſſaſſinat, ou de violement, qui ſont tous des crimes infamans, & qu'il n'y en avoit pas des preuves évidentes, mais ſeulement de grandes conjectures; l'accuſant & l'accuſé étant alors éga-

également obligez, l'un de maintenir ſon accuſation, & l'autre de s'en défendre : en ce cas, le Prince qui peut bien diſpoſer de la vie & des biens de ſon ſujet, n'ayant point de puiſſance ſur ſon honneur, ſe voyoit reduit à la neceſſité de permettre le combat, dont l'évenement s'appelloit, Loi apparente, comme ayant fait paroître la verité ou la fauſſeté de l'accuſation ; de la certitude de laquelle on demeuroit ſi bien perſuadé, que le vaincu étoit déclaré infame, dégradé de tous honneurs, & condamné à mourir honteuſement, s'il ne demeuroit mort ſur la place.

Ces combats ſe faiſoient d'homme à homme, ou de famille à famille, ſelon que l'injure étoit publique ou privée ; cela ſe juge par l'ordonnance de ſaint Loüis, qui les appelle Batailles. Nous défendons, dit-il, les batailles en toutes querelles par tout en nôtre Domaine ; ce qui fut le premier Edît qui ſe fit en ce Royaume contre les Duels, & qui fut ſi mal obſervé que Philippes le Bel ſon petit fils l'ayant renouvellé, fut contraint à la priere de ſes ſujets, deux ans aprés les avoir interdits, de les rétablir, à cauſe, dit l'Hiſtoire, des meurtres qui ſe commirent : Elle ne dit pas tolerer ni diſſimuler, mais rétablir, qui eſt un témoignage que ce fut ſuivant les anciennes conditions, ſçavoir au défaut de preuve, & pour des crimes ſeulement qui portoient infamie, avec la permiſſion néanmoins du Magiſtrat, comme le porte l'Arreſt qui fut donné ſur ce ſujet en l'an 1307.

Quoi que cette permiſſion eût en ſoi quelque choſe d'inhumain & de dangereux en ſa preuve, elle avoit auſſi quelque choſe de tres-ſalutaire, en ce qu'elle arrêtoit en ſa ſource une ſuite de meurtres, que le refus du combat avoit coûtume d'attirer : outre qu'on ne s'expoſoit pas legerement comme on fait dans un procedé injuſte, parce que le Magiſtrat avoit la puiſſance de décider par la loi, de l'in-

l'injure faite ou reçûë, s'il y avoit preuve; & au défaut de preuve par la permiſſion du combat.

Mes Enfans, cette forme ancienne des Duels étoit bien differente de la noſtre, elle étoit pleine d'une noble & genereuſe hardieſſe en ce qu'elle n'avoit point d'autre but, que de conſerver l'honneur intereſſé & l'innocence opprimée, qui n'avoit point de témoins pour ſe juſtifier. Nôtre Duel en comparaiſon n'eſt proprement qu'un monſtre hermaphrodite, femelle en la foibleſſe des motifs de ſa naiſſance, en l'appui qu'il cherche d'un ſecond ou de pluſieurs, & aux avantages qu'il eſpere plus de ſon adreſſe que de ſa force. Il n'a rien de maſle en ſoi que la brutalité de ſon action, qui conſiſte à tuer ou à vaincre un homme.

Ce monſtre nouveau, qui n'étoit qu'un avorton en ſon commencement, devint un geant depuis le défi de Prince à Prince entre François I. & Charles-Quint, lequel, quoi que ſans execution, fut d'une ſi dangereuſe conſequence, qu'à l'exemple de ſon Roi nôtre Nobleſſe s'imagina déſlors qu'elle ne pouvoit plus terminer avec honneur quelque different que ce fût que par la voie des armes. Et parce que ce même Roi ayant fait donner un démenti à l'Empereur par un de ſes Heraults, dit un jour en pleine Cour que celui qui ſouffroit un dementi, étoit un homme ſans honneur, on ſe perſuada que cette injure ne ſe pouvoit reparer que par le combat; & l'on devint ſi délicat en cette matiere, qu'on ne faiſoit pas la moindre difference entre un, cela n'eſt pas, un vous vous trompez, un je n'en croi rien, & un démenti. De ce malheureux exemple, & de cette prevention d'eſprit s'eſt formée la matiere frequente de nos Duels, dont l'impunité ſous ce Prince qui a regné trente & un an, ouvrit cette ſanglante digue par où s'eſt perdu long-temps le plus pur & le plus beau ſang de l'Etat, ce qui eſt un mal que la rigueur de pluſieurs Edits, mal obſervez,

vez, par l'indulgence criminelle de ceux qui les ont fait, n'avoit point encore eu la puiſſance de guerir.

Peut-eſtre auſſi que le peu de reſpect qu'on a rendu juſques ici aux Edits des Rois, ne vient pas tant de leur inexecution que de ce que nous ſommes préoccupez d'un zele indiſcret pour l'honneur, auquel nous nous imaginerions avoir renoncé, ſi la crainte de perdre le bien & la vie, dont les Edits nous menacent, nous empêchoit de le conſerver. C'eſt pourquoi je ne voi point de moyen plus aſſeuré, pour y remedier, que d'aller au ſecours de l'imagination qui eſt la partie bleſſée, en lui faiſant connoître qu'il n'y a point d'offenſe, de quelque nature qu'elle ſoit, qui pour ſa ſatisfaction merite la mort d'un homme.

L'injure la plus atroce parmi nous, eſt le coup de main & le démenti. Vien-çà, mon Enfant; ſi aprés avoir reçû cette offenſe on te livroit celui qui te l'auroit faite pour l'égorger, & qu'aprés il te fallût quitter le Royaume, perdre ton bien, ou eſtre égorgé toi-même, n'eſt-il pas vrai que ce parti te feroit horreur, & que tu ne l'accepterois jamais? & néanmoins, mon Enfant, en te battant, ſoit que tu tuës ou que tu ſois tué, tu l'acceptes ſans y penſer: Dent pour dent, œil pour œil, & coup pour coup, ſelon la loi de nature. Si tu demandes plus que cela, tu t'engages auſſi à ſouffrir davantage ſelon la même loi. Pour ce qui eſt du démenti, démêle ce different avec l'Ecriture, qui te dit que tout homme eſt menteur, & non pas avec ton prochain. Si tu ments, & que je te le diſe, eſt-ce un crime capital de t'en averrir? Si tu dis vrai, & que je te démente, l'injure que je m'imagine te faire retombe ſur moi, tu dois en eſtre ſatisfait.

Le Prince & la Loi ont pourvû à la reparation de toutes ſortes d'injures, ce n'eſt pas à l'offenſé de les

les arbitrer, de peur qu'il ne devienne lui-même l'offenſeur en l'excés de ſa reparation; il n'eſt pas juſte qu'il ſoit Juge & partie en ſa propre cauſe. L'extravagance de l'imagination de l'homme eſt étrange, qui croit eſtre ſoüillé ſi un bourreau, qui eſt le miniſtre de la juſtice de Dieu & du Roi ſur un criminel, approche de lui, ſans s'appercevoir que nos Duels le rendent encore plus execrable que ne l'eſt un bourreau; parce que s'il tuë, il devient le criminel & le bourreau de celui qu'il tuë; & s'il eſt tué, il le devient de ſoi-même, & d'une ame innocente, ou de pluſieurs, qui peut-eſtre n'ont point d'autre crime que celui de ce Duel.

Avant que de venir ſur le pré, ſi on faiſoit reflexion que les vies qu'on met au hazard d'eſtre perduës, ne ſont pas ſeulement à ceux qui les expoſent de cette ſorte : qu'elles ſont à leurs peres, à leurs meres, à leurs freres, à leurs ſœurs, à leurs femmes, à leurs enfans, à leurs amis, & à l'Etat; je ſuis perſuadé que quand on ſe verroit dans ce ſeul crime commettre autant de parricides qu'il y a de perſonnes intereſſées, les armes tomberoient des mains du plus hardi. Peut-on ſe repreſenter que l'homme ſoit fait à l'image de Dieu, & que cette divine reſſemblance lui a été imprimée de ſa propre main; & en ce même moment, ſans reſpecter l'original, avoir l'audace de détruire l'image de Dieu, qui eſt l'homme? Ainſi, mon Enfant, tu peux connoître que ta reflexion ſur les circonſtances du deſſein d'un combat, eſt bien plus propre pour te déſarmer, que n'eſt la rigueur d'un Edit, parce que le raiſonnement inſtruit l'entendement, & l'Edit ne fait autre choſe que commander à la partie iraſcible de l'ame, qui n'eſt pas toûjours diſpoſée à lui obéïr.

Pour ce qui regarde les ſeconds, je ne trouve point de manie ſi extravagante ni ſi criminelle, & dont la contagion ſoit ſi dangereuſe que celle-là. La

rage

rage d'un chien ſe peut communiquer par ſa bave ou par ſa morſure, mais cela ne ſe fait que par la ſuite du temps & par l'application. Celle d'un ſecond s'inſinuë en lui ſans application & ſans temps : le moment auquel il ſe détermine lui inſpire le deſir d'ôter la vie, l'honneur ou les armes à un homme qu'à peine il connoît, ou qui peut-eſtre eſt plus ſon ami que celui qui lui donne ce bel emploi. Il n'y a rien au monde où la puiſſance de l'uſage exerce une tyrannie ſi abſoluë qu'en cette occaſion, qui de toutes les choſes qui ſe font entre les hommes, eſt celle qui ſe doit le moins faire. Les parrains des combats permis ſont devenus les atteſtans des combats défendus, & depuis (étrange gradation!) ils en ſont devenus les victimes, & pourquoi? pour un rien : car je proteſte que de mille combats qui ſe ſont faits de ma connoiſſance, à peine en ai-je vû deux dont le ſujet meritât ſeulement une excuſe.

Dis-moi, je te prie, tu aimes celui dont tu te ſers pour ſecond, autrement tu ne l'employerois pas : avant que de l'engager dans le combat, as-tu fait reflexion; que tu troubles ſon repos; que tu lui donnes une querelle; que tu lui impoſes la neceſſité de tuer un homme, ou d'en eſtre tué : que tu le livres à la rigueur des Edits, à celle de perdre honteuſement la vie par un bourreau, s'il tuë; à eſtre pendu par les pieds, s'il eſt tué; à voir ſes biens confiſquez, à quitter ſon païs, ſa famille, ſes amis, à errer d'un païs en un autre, ſans biens, ſans conſolation, & peut-eſtre à perdre ſon ame. Penſes-tu eſtre ſon ami, ou qu'il ſoit le tien, en l'expoſant à tant de dangers ſans neceſſité? Quel avantage as-tu tiré de ſa preſence ou de ſon bras? Sans doute que la crainte de te battre ſeul te glace le ſang; que le cœur te manque, ou que tu te défies de tes forces, puiſque tu employes pour la conſervation de ta vie, ou de ton honneur, une autre valeur que la tienne.

Fais

Fais mieux, ſi tu ne peux te paſſer d'un ſecond, j'ai un conſeil plus ſalutaire & moins cruel à te donner, ſers-toi de quelqu'un de tes ennemis. L'extravagance de nôtre poinct d'honneur veut (tant il eſt indiſcret) qu'il te ſerve, ou qu'il s'aille offrir à ta partie; quelque parti qu'il prenne, peut-eſtre te defferas-tu de deux ennemis au lieu d'un.

Et toi ſecond, as-tu ſi peu de reſpect pour les loix de Dieu, de la nature, & du Prince, que de les violer toutes, ſans rien contribuer à la défenſe de ton ami que ta ſeule preſence, ſans injure faite ni reçûë, pour ſatisfaire à ce vain phantôme d'honneur formé par l'enfer, & par ta foibleſſe; de croire que tu es dés honoré, ſi tu ne ſers celui qui t'employe, quoi que tu le connoiſſes peu, & que même tu ayes ſujet de le haïr? Pauvre aveugle, ton honneur eſt bien plus-intereſſé, lorſqu'il te rend le complice de la mort de tous ceux qui periront en ce combat, faute de l'avoir revelé.

Je te confeſſe, mon Fils, que j'ai été deux fois entraîné par le torrent de nos Duels, comme les autres. Au premier que je fis, où j'avois tort, je fus eſtropié du bras droit, & je pouvois y perdre la vie, ſi on eût voulu me l'ôter. Au dernier, où je reçûs l'offenſe & le billet, je perdis une partie de mon ſang, & mon ennemi tout le ſien. En l'un & en l'autre combat je ne voulus point de ſecond, quoi qu'eſtropié déja au dernier, aimant mieux me commettre à la bonne foi de mes ennemis, qui fut égale à la mienne, qu'en mettant en danger la vie de mon ami, m'expoſer au hazard de ſouffrir un déplaiſir, dont je ne me ſerois jamais conſolé, ſi j'avois été la cauſe de ſa perte.

J'ai fait davantage. aprés avoir pris le rendez-vous pour me battre avec le feu Baron de Canillac le beau, (pour le diſtinguer de ceux qui portent le même nom) je rencontrai en y allant le feu

Baron

Baron de ſaint Surin, lequel ayant eu avis de nôtre démêlé ne me voulut point quitter ſans me ſervir; mais plûtôt que d'y conſentir, j'aimai mieux aller trouver ma partie qui m'attendoit, & en ſa preſence je lui demandai ſon amitié, & pardon s'il croyoit que je l'euſſe offenſé.

Le parti de nous embraſſer qu'il accepta, me ſembla ſi avantageux, que je tirai plus de gloire de cette action, ſelon mon ſentiment, que d'aucune autre de ma vie, parce que ce fut un troiſiéme combat que je fis alors contre moi-même, dont la victoire me demeura toute entiere.

Mon Fils, cet éxemple qui ſe rencontre dans un petit ſujet, tel que je ſuis, n'eſt bon que pour toi ſeul, qui es mon fils; encore eſt-il imparfait, en ce qu'il rejette ſimplement le ſervice d'un ſecond: il faut faire davantage, & renoncer entierement au Duel, parce qu'il n'y a point de voie legitime qui te mette dans la neceſſité de conſerver ton honneur par le combat.

Parmi les Anciens, Aſiatiques, Grecs & Romains, qui ſe ſont le plus diſtinguez par la bravoure, l'Hiſtoire ne fait aucune mention des Duels qu'en guerre ouverte; encore ſont-ils en ſi petit nombre; qu'excepté le combat de David, celui des trois Horaces, & de quelques Generaux de l'armée des Romains contre quelques autres Generaux de l'armée ennemie, qui ſe fit à la vûë des troupes; je ne trouve point que l'antiquité nous en fourniſſe aucun autre éxemple. Parmi les animaux d'une même eſpece, je ne voi point qu'il ſe faſſe de combat à outrance qu'entre les chiens, qui eſt un animal ſujet à la rage; n'imite point ſa ferocité. Renvoyons auſſi aux habitans du Nord cette paſſion brutale qui nous eſt venuë d'eux, de ſe faire juſtice à ſoi-même par le combat; & puiſque la civilité, la veritable vaillance, & les loix avec les lettres ſont venuës d'Aſie aux Grecs, des Grecs aux Romains,

mains, & des Romains à nous, ſervons-nous de leur éxemple.

Ceſar en plein Senat reçût un billet, qu'on lui ordonna de remettre entre les mains de Caton pour le voir; il ſe trouva que c'étoit un poulet de Servilia ſa ſœur: aprés l'avoir lû, il le rejette ſimplement à Ceſar, en lui diſant, tien yvrogne. Cette injure reſpective entr'eux, reçûë en la preſence du Senat, qui étoit une aſſemblée de Gouverneurs de Province, ne les obligea point de ſe trouver ſur le pré: le ſeul reſpect qu'ils avoient pour les loix fit le holâ, entre deux cœurs les plus ſenſibles à l'honneur qui ayent jamais été.

De nôtre ſiecle, un des amis de feu Monſieur de la Nouë: ayeul de celui qui porte aujourd'hui le même nom, lui rapporta que quelqu'un médiſoit ouvertement de lui, & que s'il vouloit, il iroit l'appeller; Faites mieux, lui dit-il, allez le trouver de ma part, & lui dites qu'à l'avenir je reglerai ſi bien mes actions, que je le contraindrai de m'accorder ſon eſtime, ou il ſera bien difficile à contenter. Le même étant appellé par feu Monſieur de Buſſi le brave, lui fit cette réponſe: Que dans deux heures il ſe devoit donner un aſſaut, & que ce ſeroit en ce lieu-là que ſe vuideroit leur differend, qui n'étoit qu'une jalouſie de gloire entr'eux. Mon Fils, cet éxemple eſt moderne & d'une perſonne de ta nation, qui fut ſi également vaillant & ſage qu'il peut tenir rang parmi les plus Illuſtres du temps paſſé, il faut neceſſairement que tu l'accuſes de foibleſſe, ou que tu en ſois convaincu toi-même, ſi tu ne fais la même choſe.

En effet la vraie bravoure ne paroît jamais ſi bien en ſon luſtre, que dans les actions militaires; s'il eſt queſtion d'attaquer une barricade ou une bréche, outre qu'on eſt vû de loin du canon & de la mouſqueterie, on eſt encore expoſé aux mines, gre-

grenades & aux pots à feu ; & quand tout ce peril eſt évité, vous trouvez encore un front heriſſé de picques qui vous attend. Aux batailles il n'y a pas un ſeul homme des ennemis qui ne ſoit armé contre toi, & qui ne te veüille ôter la vie s'il le peut faire. Aprés avoir ſoûtenu le choc d'une armée entiere, eſt-il poſſible qu'on veüille tirer vanité d'un Duel où l'on n'a qu'un ſeul homme à combattre, ſans avoir l'imagination bien malade ? pour la guerir, comme elle eſt la plus criminelle des duelliſtes, je ſerois d'avis qu'on lui appliquât un appareil qui ſe fît ſentir juſques au vif, & je voudrois pour cela, qu'aux combats ſanglans faits avec des ſeconds, ceux qui reſteroient en vie fuſſent enfermez l'eſpace de trois jours avec les morts & les bleſſez, & que ce fût dans un lieu ſi étroit, qu'ils ne pûſſent pas retirer leur vuë de deſſus eux.

Leur imagination alors ſera d'une trempe bien dure, ſi elle n'eſt penetrée de la preſence d'un objet ſi funeſte, & convaincuë qu'il y eût eu bien plus d'honneur de n'employer pas un ami, ou de ne pas le ſervir, que de ſe voir reduits en cette extremité. Cet éxemple eſt dur, mais en des occaſions auſſi dures que celle là, c'eſt eſtre humain que de n'avoir point d'humanité.

Mes Enfans, je vous ai repreſenté l'origine des Duels, leurs progrés, l'abus des ſeconds, & combien cette manie, qui n'eſt qu'une chimere de nôtre imagination, a cauſé de maux veritables, afin de vous en donner une telle averſion, que vous puiſſiez ſans repugnance obéir au dernier Edit du Roi contre les Duels.

Edit qui engage tellement l'honneur & la conſcience de ſa Majeſté, qu'il n'y a point de ſujet de quelque condition qu'il ſoit, qui puiſſe demander grace pour autrui, ſans commettre quelque eſpece de déſertion & de felonnie, en preferant la teſte

d'un criminel à la parole ſacrée de ſon Prince, de laquelle il a voulu que Dieu même fût le dépoſitaire & le témoin.

Fermez, SIRE, fermez cette ſanglante digue par où ſe perd tant de beau ſang; & le voſtre ſe multipliera en mille generations. Le ſang de François I. qui l'ouvrit par ſon indulgence ne paroît plus en ſes deſcendans, Il eut trois fils dont il en mourut deux avant lui. Henry II. ſon troiſiéme en eut cinq, dont trois furent mariez, & regnerent, ſans qu'aucun d'eux ait laiſſé de poſterité; ni les autres: & de cinq filles qu'il eut, il n'y a fecondité qui paroiſſe maintenant qu'en la ſeule perſonne d'Elizabeth ayeule de la Reine vôtre mere.

Faites, SIRE, que Dieu qui l'a reſervée pour vôtre naiſſance miraculeuſe, pour la conduite de vôtre Etat ſous vôtre minorité, & pour aſſiſter vôtre majorité de ſes Conſeils, l'ait auſſi reſervée, afin que ce monſtre hermaphrodite des Duels qui a cauſé tant de maux, & peut-eſtre l'extinction d'une ſi nombreuſe poſterité que celle de François I. étant étouffé ſous vôtre autorité dans ſa race, n'empêche point que la vôtre ne ſe multiplie en mille & mille generations.

CHAPITRE XXX.

Six Conſeils pour l'homme de Cour. I. D'eſtre au Roi. II. Comme on ſe doit gouverner avec les Favoris. III. De s'accommoder au temps. IV. D'eſtre ſouple. V. De n'eſtre pas trop ſcrupuleux en ce qui eſt de ſon honneur. VI. De ſuivre la mode.

MON Enfant, dans les cinq articles que je viens de toucher, j'ai fait à peu prés le dénombrement des imperfections de la Cour les plus eſſentielles,

les ; les autres qui s'y remarquent ſont des vices paſſagers - ceux-ci lui ſont inherens : néanmoins quels qu'en ſoient les défauts, ils ſont plus excuſables en ce lieu-là qu'ailleurs.

Dans les Provinces la vanité la plus ordinaire eſt celle de la naiſſance, qui n'eſt qu'une reflexion de la lumiere de nos peres. La moquerie y eſt injurieuſe, la diſſimulation infidele, l'ambition ſe termine à l'offrande & au pain-beni, & le luxe en la table ſimplement, & aux chiens. Ces défauts ayant en Cour des ſujets plus dignes de leur application, y ſont auſſi plus ſupportables.

La Cour a ſes vices & ſes vertus, & la plus pure que j'y aye jamais connuë ſans aucun mélange de vice, ç'a été celle de feu Monſieur le Marquis de Senecey le pere : Il étoit également ſage, vaillant, ſçavant & bon, ou pour mieux dire, il étoit vertueux ſelon Dieu & ſelon la Cour, qui ſont deux choſes aſſez difficiles à concilier enſemble.

Mon Fils, de cet éxemple illuſtre je reviens à toi pour te dire que hors de la Cour, on ne voit rien d'achevé ni point de belles vies : c'eſt pourquoi je ſuis d'avis que la vôtre reçoive en ce lieu-là ſa premiere forme. Je vous laiſſe peu de bien pour y pouvoir ſoûtenir la dépenſe qu'il y faut faire ; il en faut hazarder une partie comme j'ay fait, la fortune veut qu'on s'engage à elle par contract, en la ſervant : cependant ou l'on ſe façonne, ou en vieilliſſant à la Cour ou dans les armes, la Cour ou l'armée vous entretiennent.

Si tu tires quelque avantage de tes ſervices rendus dans les armées, & que cela joint au peu de bien que je te laiſſe, te puiſſe donner le moyen de ſubſiſter en Cour de toi-même, n'aye point d'autre maître que le Roi ; n'engage point ailleurs ta fidelité, il peut arriver un temps que ton honneur, contre ton devoir, t'appellera du côté de ton bienfaicteur.

Laiſſe-toi emporter comme la foule aux torrens ordinaires de la Cour, qui ſont les Favoris. Le Roi les choiſit, ou pour lui aider à ſoûtenir le poids de ſon Etat, ou pour eſtre de ſa confidence ou de ſes plaiſirs, ou pour faire ſimplement quelque ouvrage de creation ; ſous quelque conſideration que ce ſoit de l'un de ces trois, c'eſt une image de ſa puiſſance qu'il ſe fait lui-même, & que tu es obligé de reverer.

Ceux qui poſſedent les bonnes graces du Prince, à cauſe de leur intelligence dans les conſeils, & de leur fidelité dans les affaires, ſont plûtôt aſſociez aux ſoins de l'Etat que des Favoris ; l'utilité que le Prince tire de leurs ſervices, & le ſoulagement qu'il en reçoit, doivent t'obliger à les aimer, ſi tu es un bon ſujet. Tâche d'en eſtre connu ſi tu peux, d'autant que la vûë du Prince, qui eſt preſque toûjours vague dans la multitude, qui que tu ſois, ne s'arrêtera jamais ſur toi avec attention que par leur moyen : Mais comme les affaires & les hommes ne ſont d'ordinaire qu'un même canal, la foule y eſt ſi grande, que leur accés devient plus difficile que celui du Prince : néanmoins il faut ſe mettre en devoir de ſe montrer quelquefois à eux, quand ce ne ſeroit que pour honorer le choix de leur miniſtere.

Que ta diſcretion alors ſe tienne dans une juſte diſtance : ſi tu les approches de trop prés ou trop ſouvent, tu leur charges la vûë, & tu les importunes ; la preſſe que tu leur fais te recule plus qu'elle ne t'avance : Ne les regarde pas auſſi de trop loin, ni trop rarement, de peur que tu ne te trouves hors de vûë, & que ton indifference ne te nuiſe.

Pour ce qui eſt des Favoris qui ſont des plaiſirs & de la confidence du Prince (que je mets au ſecond rang, parce qu'il eſt neceſſaire que le ſoin de leur Etat previenne celui de leur divertiſſement,)

la

la grandeur des Rois leur ſeroit incommode, ſi elle les privoit de ce qu'il y a de plus doux en la vie de l'homme, qui eſt l'amitié.

Pour rendre une amitié parfaite, il faut qu'il y ait entre les amis quelque rapport d'âge, de volontez, & de condition. Pour ſuppléer à cette derniere qualité, qui ne peut eſtre comme les deux autres entre le Prince & le ſujet, les Rois ont jugé plus à propos pour avoir part à ce doux fruit de la vie, d'élever plûtôt aux grandes charges de l'Etat ceux qu'ils honorent de leur amitié, que de s'abaiſſer juſqu'à eux. En effet, ce qui s'appelle faveur du Prince au ſujet, n'eſt autre choſe que ce qui s'appelle amitié entre deux égaux : ce n'eſt qu'un changement de nom.

Quelques ſpeculatifs ont eſtimé que cette élevation d'un ſujet étoit dangereuſe, & qu'il pourroit arriver par-là quelque changement dans l'Etat. Il y a des raiſons & des exemples pour & contre. Le parti néanmoins le plus tranquille & le plus politique, comme je penſe, eſt que le Prince choiſiſſe quelqu'un, dans le ſein duquel il puiſſe répandre une partie de ſa joie ou de ſon chagrin, autrement la vie des Rois deviendroit une ſolitude au milieu de la foule.

Comme leurs paſſions ſont proportionnées à leur dignité, c'eſt-à-dire, grandes comme eux, il eſt d'autant plus neceſſaire qu'elles perdent une partie de leur force, en ſe communiquant à quelque perſonne fidele, de peur qu'elles ne faſſent paroître trop de violence ou trop de foibleſſe dans leur impetuoſité; ou de peur qu'en les tenant ſecretes il ne ſe forme quelque humeur chagrine ou quelque obſtruction dans leur eſprit, dont les ſymptômes ſont bien plus dangereux que les plaies ouvertes.

L'Hiſtoire nous apprend que ce profond recueillement d'eſprit affoiblit, & pour ainſi dire ſtupefia le jugement de Charles Duc de Bourgogne, ſurnom-

mé le Hardy, peu de temps avant ſa mort, & que les dernieres années de la vie de Loüis XI. pour avoir vêcu ſi reſervé, n'en furent pas ni plus ſages, ni plus heureuſes. La joie & la triſteſſe ont cela de propre qu'étant communiquées à un fidele ami, la premiere ſe redouble & la derniere ſe diminuë. Ainſi tout ce qui peut apporter de la ſerenité dans l'eſprit du Prince a toûjours en ſoi beaucoup plus de bien que de mal, leur tempeſte particuliere ayant accoûtumé de devenir un orage public. Je ne diſconviens pas auſſi que pour quelques autres conſiderations il ne fût à ſouhaiter que le Prince maintint également ſon affection & ſon rang avec tous ſes ſujets : mais comme il eſt homme comme nous, quand ſon inclination s'attache à quelque perſonne particuliere; ſi nous avons quelque tendreſſe d'ame, nous devons excuſer en lui par la connoiſſance de nous-mêmes, une paſſion qui ne paroît jamais en ſa force que lorſqu'on en abuſe.

Garde-toi ſur tout de cette impertinente vanité, de ne point reſpecter le Favori, elle n'eſt ni utile, ni ſeure, ni honneſte; tu ne peux lui refuſer ton reſpect, ni même ton affection, étant de la confidence de ton maître, ſans briſer ſon image en ton ame, & ſans commettre une felonnie interieure contre lui.

La troiſiéme eſpece de Favoris, eſt quand un Prince éleve quelqu'un ſans lui faire part de ſes conſeils, de ſes plaiſirs, ni de ſa confidence, & l'éleve ſimplement comme un Coloſſe de grandeur, pour laiſſer aux vivans & à la poſterité une marque viſible de ſa puiſſance. Les Rois qui ſont une image de Dieu ſur la terre, ſe plaiſent quelquefois à ſon imitation, de faire d'une matiere impure quelque ouvrage de creation qui leur reſſemble : Mais comme les œuvres de la creature ſont plus imparfaites que celles du Createur, elles ne ſont point de durée, ſoit par leur impuiſſance de ſe pouvoir ſoûtenir ſous

leur

leur propre peſanteur, ſoit que l'artiſan honteux de ſon ouvrage, s'en repente, comme Dieu ſe repentit d'avoir fait l'homme.

Mon Enfant, quand cela arrive, comme je t'ai conſeillé de reverer les autres Favoris, conſerve auſſi quelque reſpect pour le débris des folies de ton maître. Si tu l'aimes, tu es obligé de les couvrir ou de les excuſer. De quelqu'une de ces trois ſortes que puiſſe eſtre un Favori, le choix en eſt plus honneſte en la moyenne region qu'en la baſſe, & moins dangereux auſſi qu'en la haute. Il ne ſe forme jamais de fauſſe idole de la ſouveraineté en cet étage moyen, & la Majeſté du Prince n'y eſt point avilie.

Je te conſeille encore de t'accommoder à l'état preſent des choſes, dont la direction n'eſt point en ta puiſſance; ne condamne point ce que tu ne peux changer, ſi ton jugement y trouve quelque choſe à redire, prens garde au moins que ta bouche te ſoit fidele. Tu travailleras en vain ſi les rouës de ton eſprit ne paroiſſent concentriques avec celles du temps, ſon mouvement qui eſt rapide emportera le tien malgré toi, & te ſera contraire en ſa revolution.

Sois auſſi d'une nature plus maniable que je ne l'ai été; l'or qui obéit mieux ſous la main de l'artiſan eſt le meilleur, & celui dont ſe fait le plus bel ouvrage: le moins fin n'y reſiſte que pour n'avoir pas ſes parties ſi ſolides que l'autre: ſois aſſeuré, mon Enfant, que toute ame indocile eſt poreuſe & inégale; & que s'il en vient quelque bon effet, il procede plûtôt de l'excellence de l'ouvrier, que de celle de la matiere.

C'eſt à moi à qui je parle preſentement, qui vous laiſſerois par mon Teſtament autre choſe que mes Conſeils, ſi j'avois eu l'ame un peu plus ſouple. On peut ceder comme le roſeau ſans ſe fauſſer non plus que lui, & ſe relever droit & en ſa même aſſiette

comme lui quand le coup de vent eſt paſſé. J'avouë, mes Enfans, qu'en cela j'ai ſouvent manqué de prudence, dont je n'ai point d'autres excuſes à vous faire pour me juſtifier auprés de vous, ſinon de vous proteſter qu'en quittant le parti de ma fortune, j'ai toûjours penſé ſuivre celui qui m'étoit le plus honorable.

Ici je ſuis obligé de vous donner avis que l'honneur, comme la devotion, a ſes ſcrupules, & qu'il eſt aſſez difficile de ſe conduire dans la perfection de l'un & de l'autre, ſans qu'il s'y mêle quelque ſuperſtition. C'eſt pourquoi mon opinion, eſt que la trame & la tiſſure de vôtre honneur doit eſtre un peu groſſiere: quand elle eſt ſi déliée, ſa foibleſſe eſt cauſe qu'on a beaucoup de peine à le conſerver.

Si la délicateſſe de l'honneur eſt excuſable, c'eſt dans les actions de guerre ſimplement; hors de là nôtre plus grande gloire conſiſte à ſe rendre le plus accommodant en la vie civile, & le plus ſociable dans la converſation.

Ne vous laiſſez point abuſer par le vain phantôme de je ne ſçai quelle generoſité, qui n'eſt que ſuperficielle. J'ai ſouvent remarqué que ceux qui s'en prévalent le plus, ſont preſque tous neceſſiteux, & qu'ils ne hazardent rien que des haillons & des paroles en voulant nous la montrer.

Ne vous mêlez jamais d'introduire aucune mode nouvelle, les ſages en ſont rarement les originaux. Ne condamnez point auſſi celles qui ſont reçûes, ſi elles perſevereut, demeurez-y? ſi elles changent, changez comme elles: aux choſes indifferentes, & où perſonne n'eſt offenſé, il y a plus d'extravagance & de préſomption que de jugement, de n'avoir pas un eſprit de ſuite.

Il ſuffit au ſage de ſe retirer interieurement de la foule, & de ſe conſerver la liberté de juger en lui-même des choſes ſelon ce qu'elles ſont; mais quant

au dehors, il faut que ſon exterieur entre dans la participation des formes reçûës.

La ſocieté publique eſt offenſée en quelque maniere par la revolte exterieure d'un particulier, quoi qu'indifferente. Outre nôtre ſecours mutuel, nous lui devons nôtre conſentement & nôtre imitation en ſon uſage, quand même il y auroit de la folie.

La mode veut que tu portes deux pouces de toile au col, deux aûnes aux jambes, tes ſouliers plus longs que le pied; fais-le, mais je te prie qu'ils ne ſoient point plus étroits, les taillades que tu leur fais crient au meurtre contre toi, les galans dont tu les r'attaches n'ont point bonne grace en ce lieu-là. Ne te traite point en criminel, en te donnant une geſne, dont il ne te peut arriver que chagrin, oignons & goutte.

Porte les cheveux longs, poudre les, & ton collet même, puiſque la mode le veut ainſi, j'y conſens encore; je te demande ſeulement que tu n'employe point tant de temps pour l'ornement du dehors de ta teſte, que tu n'en reſerves quelques heures pour le dedans.

CHAPITRE XXXI.

Des divertiſſemens qui conſiſtent dans le jeu & dans la converſation. Du jeu des échets, des dez, des cartes, & du jeu en général.

MEs Enfans, je crois avoir traité de toutes les principales actions de la vie de l'homme, excepté celles de ſes divertiſſemens, dont les plus ordinaires ſont le jeu & la converſation.

Entre les jeux, ceux qui ne ſont point ſedentaires, comme la longue & la courte paume, le mail,

& le ballon, ſont plûtôt éxercices que jeux, qu'on aime ou qu'on neglige ſelon l'âge où l'on ſe trouve, & ſelon la diſpoſition ou l'attache qu'on y a. Tout le mal que ceux-là peuvent faire en leur excés eſt de laſſer le corps ſans incommoder que bien peu l'eſprit, & la bourſe. Les ſedentaires, qui ſont les échets, les dez & les cartes, ſont plus dangereux.

Quoi que les êchets ayent quelque choſe d'ingenieux, toutefois parce qu'ils rendent l'eſprit trop abſtrait: Que la victoire en eſt vaine au vainqueur & chagrine au vaincu, & que cette occupation eſt ſi réveuſe, qu'elle paroît un ſommeil de deux hommes qui veillent; ayant le monde, & la vie civile pour donner des preuves de ta capacité, je ne te conſeille point de la former ſur un ſi petit modelle. Ce jeu eſt attrayant, en ce que le plaiſir de toute action conſiſte dans ſa fin: Que celle-là eſt prompte, qu'elle dépend de nôtre ſeule conduite, qu'elle ſe reïtere ſouvent; toutes leſquelles conditions ſe rencontrent difficilement dans toutes les autres actions.

Pour ce qui regarde le jeu de dez, ce n'eſt point un divertiſſement, c'eſt plûtôt une inſulte que l'on fait à la bourſe d'autrui, que les loix tolerent ne la pouvant empêcher. Avant que d'eſtre infecté de cette abomination, voi je te prie les academies de ce malheureux commerce, & y conſidere l'agitation & le trouble de ceux qui les rempliſſent; l'inquiétude des gagnans, le deſeſpoir de ceux qui perdent; les querelles, les execrations, & les blaſphémes qui s'y commettent, & je m'aſſeure que toutes ces funeſtes images t'en donneront de l'horreur. Comme l'action de ce jeu eſt toute de momens, & qu'elle ſe fait à pluſieurs repriſes d'eſperance & de crainte, l'ame ſouffre une torture continuelle ſous la rouë de ces deux paſſions, outre celle de la fortune.

Les

Les cartes & le tric-trac ont quelque choſe de plus moderé: comme le progrés de leur action eſt plus lent, le mouvement qu'ils cauſent dans l'ame eſt plus reglé. La fortune decide en partie du ſuccés de ces deux jeux, & laiſſe l'autre à nôtre conduite. Auſſi eſt-ce le divertiſſement le plus ordinaire des perſonnes qui ne ſont point occupées, ou qui cherchent quelque relâche dans les affaires, qui ſeroit honneſte en ſoi s'il ne s'y faiſoit point de friponnerie: mais comme le jeu eſt une eſpece d'épargne, d'où le luxe tire une partie de ſon fonds, & que tout le monde veut dépenſer plus qu'il ne peut, cela eſt cauſe qu'il y a peu de fidelité dans un commerce dont un chacun eſpere de tirer quelque avantage.

Le jeu eſt un contrat de bonne foi, qui a ſes formes dans l'uſage ſeulement: la fortune y preſide, mais la conduite eſt toute à nous, qui doit eſtre d'autant plus ſincere que nous ſommes obligez à ſes regles par une loi non écrite. Qui la violoit, étoit autrefois tenu pour un infame que l'on pouvoit outrager impunément comme un homme ſurpris dans un vol public: à preſent il y a peu de honte d'eſtre un pipeur, la proſtitution de la foi publique eſt ſi grande, que ce n'eſt plus un métier de coquin, il y a des perſonnes de qualité qui s'en mêlent ouvertement & ſeurement, parce qu'il n'eſt pas aiſé d'en tirer raiſon.

Ainſi, mon Fils, je ſerois bien-aiſe que tu vouluſſes renoncer à ce divertiſſement, qui eſt tout-à-fait contraire à la charité, en ce qu'il contriſte celui qui eſt le perdant de ton joüeur ou de toi. Si tu ne t'en peux abſtenir, ſois au moins, je te prie, plus paiſible que je ne l'ai été, & auſſi fidele à ton joüeur.

CHAPITRE XXXII.

De la Converſation.

LE divertiſſement le plus ordinaire & le plus honneſte de la vie, eſt celui de la converſation. La retraite d'un homme ſeul auroit en ſoi quelque choſe de trop affreux, & la foule quelque choſe de trop tumultuaire, s'il n'y avoit quelque milieu entre l'un & l'autre, compoſé du choix de quelques perſonnes particulieres, à qui l'on ſe communique pour éviter l'ennui de la ſolitude, ou l'accablement de la multitude. Ce choix ſe fait ſelon la difference des eſprits, chacun faiſant ſa liaiſon avec ceux qui lui conviennent le mieux, & dans cette varieté tous ont une méme fin, qui eſt la recréation de leur eſprit.

Comme chaque ſemaine a ſes jours ouvriers & ſon jour de Sabath, aprés les heures penibles qui ſont employées au dedans & au dehors de la maiſon, chaque jour a beſoin de ſes heures de repos, qui ſont celles de la converſation. C'eſt pourquoi nous devons prendre garde qu'il n'y ait point d'erreur au choix de ceux avec qui nous lions nôtre amitié, puiſque de là dépend encore la derniere teinture de nos mœurs, bonnes ou mauvaiſes.

Il n'y a point de ſocieté dans la multitude, les viſages des hommes qui s'y rencontrent font en nous auſſi peu d'impreſſion, que ceux qui ſe voyent en ſonge : le ſon de leurs paroles n'eſt ſouvent gueres mieux articulé que le bruit qui ſe fait à la cheute d'un torrent. L'ame en ce tumulte ne trouve rien qui la ſoûtienne : Si elle eſt ſeule auſſi, au lieu de ſe contenter elle s'étourdit elle-même en

ſon

ſon propre circuit : il n'y a donc que la preſence d'un ami ſeul ou de pluſieurs qui la ſoulage. Il eſt tres-certain que l'ouverture de nôtre cœur avec quelque ami particulier lui ôte une partie de ſon amertume : mais comme la converſation avec pluſieurs amis deſire une plus grande étenduë de nôtre ame, il ſe fait une plus grande abſtraction de nous à eux, & par conſequent une diverſion plus entiere de nos déplaiſirs.

Dieu m'a fait la grace étant en Cour, d'avoir été reçû depuis trente-ans dans une ſocieté de deux freres d'un nom, d'un merite, & d'une vie illuſtre, qui ſont Meſſieurs Dupuy. Tous les jours ſur le ſoir il ſe faiſoit chez eux un certain concert d'amis, où toutes choſes ſe paſſoient avec une telle harmonie, & avec tant de douceur & de diſcretion, que je n'ai jamais eu de trouble en l'eſprit qui ne ſe ſoit diſſipé en cette compagnie. Chacun s'efforçoit de contribuer ce qu'il avoit de meilleur en cette honneſte ſocieté. Outre qu'une pareille converſation apporte le calme en nos paſſions, elle éclaircit auſſi l'entendement : car il eſt tres-certain qu'en vain la meditation remplira les magaſins de l'eſprit, ſi le débit ne s'en fait par la parole. C'eſt pourquoi nous voyons à toute heure de bons raiſonnemens perdre leur force & leur grace faute d'une énonciation qui ſoit nette ; & cette énonciation ne dépend que d'un certain uſage de contourner les notions de ſon ame, & de les mettre bien en ordre avant que de les exprimer ; la converſation leur donne corps par la parole, & nous les enviſageons beaucoup mieux alors, que quand elles ſont encore informes en nôtre imagination ; & c'eſt pour cette raiſon qu'on prononce preſque toûjours ce qu'on lit & ce qu'on écrit ; la parole ſe laiſſant juger plus diſtinctement que la penſée.

Il ſemble auſſi qu'en la converſation on contracte quelque union avec ceux à qui on ſe communique, & qu'on reſſente le même effet qui paroît aux actions

actions naturelles, qui ne ſe fortifient pas ſimplement en leur réunion, mais qui reſiſtent encore mieux aux impreſſions qui leur ſont contraires. La maſſe humaine eſt un tout compoſé de parties ſimilaires & diſſimilaires, qui ſe diviſe en autant de portions qu'il y a d'hommes. Les ſimilaires tâchent en ſe r'approchant de ſe reprendre. Les diſſimilaires de maintenir leur ſeparation par la fuite : car d'où pourroit procedet l'amour, ou l'averſion qui ſe fait de rencontre, ſi le mouvement de cette impulſion fortuite n'étoit inherent en la maſſe du ſang & des eſprits où il ſe forme ?

Ceci eſt aſſez conſiderable, qu'il ne ſe paſſe rien en la nature intellectuelle dont la materielle ne nous donne quelque indication. Par exemple l'œil reçoit plus de ſatisfaction en la rencontre de l'œil, la main auec la main, & la bouche avec la bouche, qu'avec nulle autre partie du corps. Il ſe trouve tout de même entre les eſprits quelques parties ſemblables qui s'affectionnent tellement les unes les autres, que par la ſimple difference de leur aſſortiment, quelque diverſité qu'il y ait en la maſſe, on peut faire un certain jugement de l'homme ſelon la converſation où il ſe plaît. Les ſerieux cherchent les ſerieux, les fols les écervelez, les eſprits doux le calme d'une ruelle : mais les perſonnes les plus aviſées recherchent une ſocieté qui ſoit innocente, qui plaiſe, qui forme l'eſprit, & qui le divertiſſe. Il n'y a que celle de pluſieurs amis qui font tous profeſſion d'honneur, qui puiſſe avoir toutes ces conditions. Tiens-toi, mon Fils, à cette derniere, & la prefere à toutes les autres.

CHA

CHAPITRE XXXIII.

Des conditions neceſſaires à une perſonne Eccleſiaſtique.

J'AY dit ci-devant que mon intention étoit que l'un de mes enfans fût Ecclesiaſtique, pourvû qu'il eût en lui les conditions qui ſont neceſſaires pour cet effet. Le ſecond, ce me ſemble, y ſera le plus propre : je le trouve d'un naturel plus débonnaire, & & plus aiſé à conduire que n'eſt celui des autres. Comme le ſacrifice d'un fils doit eſtre plus agreable à Dieu que celui d'un agneau, je ne veux point de mon oblation faire un ſacrilege, en lui preſentant le plus imparfait de mes enfans. Quoi qu'ils ſoient trop jeunes encore pour diſcerner lequel ſera le meilleur, je lui deſtine celui qui me ſemble tel preſentement, ſoit que la douceur de ſon enfance m'y oblige, ou que je reſpecte déja le ſaint Caractere dont je deſire qu'il ſoit honoré.

Mon aîné & mon cadet ſont d'une complexion trop vehemente & trop bruſque, pour une profeſſion qui ne requiert que de la manſuetude : le temperament de leur frere paroît plus moderé, & avoir auſſi quelque choſe de plus judicieux ; ainſi je penſe, en le dévoüant au ſervice de Dieu lui offrir le fruit le moins vereux qui ſoit en ma maiſon. En lui preſentant le rebut de ſa famille ; on lui eſt plus injurieux que par l'offrande d'une brebis galeuſe, parce que le Sacrificateur doit eſtre encore plus pur que ſa victime. C'eſt proprement faire de ſes criblûres les pains de propoſition, & ſoüiller le Sanctuaire du Seigneur de l'impureté de ſon ſang.

Les loix Platoniques veulent que ceux qui ſe preſentent pour la Prêtriſe ſoient legitimes, entiers de corps

corps & de mœurs, d'une libre & honneſte extraction, de gens de bien, & qu'enſuite le choix du plus digne ſe faſſe de la main de Dieu en le tirant au ſort. Nos ſaints Decrets conviennent de toutes ces mêmes conditions, excepté de l'élection par le ſort qu'ils ont jugée trop aveugle pour un ſi digne miniſtere : Et dautant auſſi que les imperfections de l'ame ſont plus cachées que celles du corps qui ſe voyent à l'œil, ils ont apporté beaucoup de precautions en cette recherche ; à ſçavoir de ne permettre point qu'on puſt eſtre honoré de cette dignité, qu'en recevant ſept Ordres que l'on conferoit autrefois l'un aprés l'autre à divers temps, comme autant de degrez pour y parvenir, & en la collation deſquels on étoit ſujet à l'examen de vie, de mœurs, & de capacité; pour reconnoître durant ce progrés s'il n'y avoit rien en l'homme qui le rendît inhabile pour ce divin caractere.

Les quatre premiers Ordres qui ſe conferent depuis huit ans juſques à vingt trois, ne le détachent point encore du corps des Laïques, c'eſt à lui à s'examiner lui-même en ce temps là, & de regarder s'il ſe ſent aſſez de force pour paſſer outre; & à celui qui lui doit conferer le cinquiéme Ordre, de juger s'il lui trouve les mœurs aſſez bonnes, & s'il a aſſez de capacité pour eſtre aſſocié dans le Clergé, parce que de cet Ordre-là il n'y a plus de retour en la condition des Laïques.

Mon Fils, quand tu ſeras en cet âge là deſcens en toi-même, & conſulte mûrement avec tes mœurs & avec tes paſſions, qui ſeront alors en leur vigueur, ſi elles pourront te permettre de vivre en bon Eccleſiaſtique. Il vaut encore mieux que tu ſois un mauvais Laïque qu'un Preſtre vicieux; l'irreverence envers Dieu, & le ſcandale envers le prochain en ſera moindre. Regarde auſſi ſi tu ſeras aſſez bien inſtruit des choſes qui ſeront de ta profeſſion; Dieu te preſerve de cette honteuſe confuſion, qu'on puiſ-

ſe

ſe eſtre en doute quand tu ſeras au pied de l'Autel, ſi tu es l'holocauſte ou le Sacrificateur.

Il faut auſſi, mon Enfant, que tu aimes les livres, ou que tu renonces à ce métier. Leur étude eſt une des principales occupations d'un homme d'Egliſe; outre qu'elle ſert à ſon inſtruction & à celle d'autrui, elle ſert encore à le détourner de l'oiſiveté: ſon office eſt court & la journée longue s'il n'étudie, autrement qu'eſt-ce que de lui, ſinon une terre vague, qui eſt expoſée au premier occupant de ſes vices?

Employe ton étude pour tâcher comme les anciens Peres à devenir plus ſçavant en la Theologie poſitive qu'en la ſcolaſtique, l'une eſt du maître, l'autre n'eſt que de l'écolier. La poſitive eſt humble, officieuſe, & pleine du Saint-Eſprit: La ſcolaſtique eſt ſujette à eſtre opiniâtre, arrogante & ſi remplie de contention, que bien ſouvent elle éteint la charité.

Quelqu'un a dit plus judicieuſement que malicieuſement, ce me ſemble, qu'elle étoit née de l'oiſiveté de quelques eſprits de cellule, ſubtils, à la verité, qui pour avoir eu plus de feu que de lumiere, ont voulu rendre artiſte la connoiſſance qu'ils ont euë de la Theologie, en l'aſſujettiſſant ſous une forme Logique, comme Ariſtote avoit fait toutes ſes œuvres. De là eſt dérivé ce débordement (grand en ſa maſſe, petit en ſa ſubſtance) d'argumentations, de queſtions, d'objections, de ſolutions & de diſtinctions, dont la plûpart ne concluent rien, & où il n'y a ni fond ni rive.

La poſitive conſiſte ſimplement en la parole de Dieu, en ſon explication ſelon les Peres, & en l'intelligence de nos Myſteres ſelon la foi. La ſcolaſtique y mêle tans de vaines ſubtilitez, & tant de broderie de moindre valeur que l'étoffe, qu'à peine en peut-on reconnoître l'ancienne tiſſure. Mon Fils, il eſt queſtion de faire ſon ſalut par la lectu-

lecture des ſaintes Lettres. Tandis que tu t'amuſeras à argumenter de Dieu & de ſes attributs, prens garde que tu ne ſortes hors la voie qu'il faut ſuivre pour aller à lui.

Anciennement pour eſtre diſciple de JESUS-CHRIST, il falloit quitter tout ſon bien, & l'apporter aux pieds des Apoſtres. Il étoit beſoin alors que le premier zele fît un fonds commun en faveur des fideles & des pauvres : maintenant qu'il ne reſte preſque plus rien de cette premiere ardeur, & que les mœurs ſont changées, l'honneur du Sacerdoce requiert que celui qui y pretend ait ſuffiſamment dequoi vivre.

Si Dieu te donne quelque choſe au delà de ce qu'il te faut pour maintenir avec décence le rang que tu auras en l'Egliſe, mon Fils, fais-en part aux pauvres. Ceux du lieu où ſeront tes benefices, ſi tu en as, ſont les plus privilegiez : tes freres & ceux de ton ſang ſont les ſeconds en ordre, s'ils ſont neceſſiteux. Si quelqu'un n'a ſoin des ſiens, dit l'Ecriture, & principalement de ceux de ſa famille, il a renié ſa foi, & eſt pire qu'un infidele. Regle-toi néanmoins ſi ſagement en cette œconomie, que tu n'envoyes pas tant de nourriture aux branches que tu deſſéches le tronc.

CHAPITRE XXXIV.

De la profeſſion Eccleſiaſtique, reguliere & ſeculiere. Des vœux.

ET parce qu'il ſemble que les vœux nous lient avec Dieu d'une étrainte qui paroît encore plus reſſerrée que celle de la Preſtriſe, quoi qu'elle ſoit de moindre dignité : Si tu te propoſes cette voie parfaite, je te conſeille d'eſtre Preſtre avant que d'y en-

entrer, afin qu'étant fortifié de la grace de ce ſaint caractere, tu ſois plus robuſte, & plus ferme pour fournir une carriere ſi difficile.

Mon Enfant, ne te hâte point de faire le vœu de chaſteté dans un âge où tu ne ſçais point encore ce que la volupté peut pretendre en toi; ni le vœu d'obedience, qui eſt une eſpece d'aneantiſſement de ton eſtre, que tu ne ſois en ta puiſſance: attends ta majorité pour cet effet. Ne renonce point non plus au peu de bien que je te laïſſe que la loi ne te permette d'en diſpoſer; tu ne ſçaurois eſtre un legitime diſpenſateur de ces trois choſes avant que d'en connoître la juſte valeur. Il eſt vrai que tous les Ordres Religieux ſont d'une tres-ſainte inſtitution, & admirables en ce qu'ils ſe propoſent une voie plus parfaite que l'ordinaire pour le ſervice de Dieu: s'il y a quelque choſe à redire, ce n'eſt qu'en la précipitation de leur engagement.

L'experience nous fait voir la difficulté qu'il y a de fixer dans une conſtante reſolution nôtre eſprit, qui eſt d'une nature tellement changeante; que ſi nous ne pouvons demeurer long-temps ſatisfaits dans la joüiſſance même de nôtre aiſe & de nôtre liberté, que ſera-ce de nous dans la privation de l'un & de l'autre, & principalement quand on s'y trouve engagé par un vœu ſolennel & irrevocable? Le toûjours eſt un terme trop long pour ne pas ſouffrir quelque revolte de nôtre volonté contre une ſujétion qui dure autant que nous. Selon l'ordre de nature, puiſque le temps eſt la meſure de nôtre vie, & que le preſent n'eſt qu'un écoulement du futur dans le paſſé, nous ne devrions point diſpoſer qu'à ſon heure d'une choſe qui n'eſt point encore en nôtre puiſſance, qui eſt l'avenir.

Les lineamens de nôtre corps ſe changent tellement, qu'on ne peut reconnoître ceux de l'enfance en la virilité, ni ceux de la virilité dans l'âge décre

décrepit ; & nous voulons que ceux de l'eſprit ſoient immuables, cela ne ſe peut. Comme ce n'eſt plus le même corps ni le même âge, ce n'eſt plus auſſi le même eſprit, ni la même penſée. En effet j'experimente tous les jours qu'il y a ſi peu de durée en nos reſolutions, du moins aux miennes ; que de moment en moment je me trouve autant diſſemblable à moi-même, que je le ſuis d'un autre.

Les premiers Religieux ont été compoſez de la pureté des Laïques, qui paſſoient & repaſſoient alternativement du monde au deſert, & du deſert au monde, & qui par cette viciſſitude des affaires à la contemplation, & de la contemplation aux affaires, ſoûtenoient également le flux & reflux de l'eſprit de l'homme dans le ſervice de Dieu & de ſon prochain. Les diverſes repriſes qu'ils faiſoient ſucceſſivement en l'une & en l'autre action, leur laiſſoient prendre haleine ; & leur donnoient de nouvelles forces en celle où ils s'appliquoient. C'étoit une devotion libre que la leur, qui n'avoit ni temps limité, ni vœu, ni regle que celle qu'ils s'impoſoient ſur l'heure même.

Il eſt vrai toutefois que quelques ames plus épurées que les autres, s'étant apperçûës qu'ils rapportoient toûjours quelque contagion du monde dans le deſert, ſe reſolurent de n'y retourner plus, & de changer leur ſolitude particuliere en une ſocieté continuelle, qui fût veritablement tres parfaite. De cette premiere regle ſont dérivées toutes les autres, dont je reſpecte la pureté. Mais dautant, mes tres-chers Enfans, que je crains que cette ſainte milice ne ſoit au-deſſus de vos forces, je ſouhaitterois bien de ne vous y voir point enrôlez temerairement, & que vous en vouluſſiez differer l'execution aprés vôtre majorité ; de peur que vous n'ayez ce déplaiſir de voir, quand il n'en ſera plus temps, qu'une telle precipitation eſt plûtôt un effet de la chaleur

leur du ſang & de l'inconſtance naturelle de l'homme, qu'un mouvement inſpiré du Saint-Eſprit.

Que s'il arrive auſſi, mes Amis, qu'étant hommes faits, aprés avoir tiré quelques épreuves de vôtre pieté, vous embraſſiez la vie religieuſe; que ce ſoit je vous prie avec un tel aneantiſſement de vous-même, que vous n'ayez jamais nulle autre volonté que celle de vôtre Superieur : vous ferez par ce moyen que ce joug vous ſera doux, & que vôtre fardeau vous ſera leger. Laiſſez-lui la direction de vos mortifications ſans y rien ajoûter du voſtre : l'auſterité d'une regle, ſon obéiſſance, l'abnegation de vôtre propre volonté, & vôtre ſoûmiſſion en toutes les avantures fâcheuſes de la vie, vous preparent aſſez de beſogne pour le Ciel, ſans vous en tailler d'autre.

Quelqu'un a dit, que c'eſt une eſpece de trahiſon, de mal-traiter le corps, & de rendre ſes fonctions ſtupides & eſclaves pour épargner à l'ame la ſollicitude de les conduire ſelon raiſon; à quoi j'ajoûterai, ſi ce n'eſt qu'on le faſſe par obedience; autrement ce ſeroit punir le ſerviteur pour la faute du maître, & vouloir ſans avoir l'ordre gratifier l'architecte par la démolition de ſon bâtiment. Difficilement peut-on tenir l'ame en ſujétion en affligeant le corps outre meſure; quand l'un eſt entr'ouvert de coups, l'autre l'eſt de chagrin. Sur tout un Superieur doit eſtre tres-moderé envers ſoi-même en cette eſpece de mortification, parce qu'il eſt comme impoſſible qu'étant encore tout ſanglant des plaies qu'il ſe vient de faire, il puiſſe eſtre moderé dans les mortifications qu'il commande.

Ceux que nous voyons ordinairement les plus déterminez contre eux mêmes en ce genre de devotion, ſont les freres ignorans, qui ſe ſentent inhabiles, comme je croi, à l'étude & à la predication; & ſe trouvant les mains liées par la clôture, aux

actions

actions de charité qui ſe pratiquent au dehors, ils les employent ſur eux au dedans, étant perſuadez qu'en ce violent exercice, ils ne ſont pas tout-à-fait oiſifs dans le ſervice de Dieu. Quoi que ce ſacrifice ſanglant lui ſoit agreable, à cauſe de la bonne intention de ceux qui le font, l'éxemple des compagnies actives & ſçavantes qui épargnent un peu davantage leur peau, me fait prendre la liberté de dire, qu'un ſage Religieux ne ſe doit jamais faire aucune violence de cette nature, qu'elle ne lui ſoit auparavant commandée.

Mon Enfant, pour te voüer entierement à Dieu, j'ai un conſeil à te donner qui eſt plus Apoſtolique encore que ne l'eſt celui des vœux: rends-toi capable d'eſtre un bon Curé. Pour l'eſtre, il faut que tu renonces à toute ſorte d'impureté, que tu ſois ſoûmis à tes Superieurs, & que tu ne ſois plus à toi, en te donnant tout à toutes les ames qui te ſeront commiſes, qui eſt le plus abjet aneantiſſement que tu ſçaurois faire de toi-méme, & la plus illuſtre pauvreté que tu ſçaurois embraſſer.

Quand j'entens parler de la vie des Curez de ſaint Euſtache & de ſaint Nicolas du Chardonnet, decedez depuis aſſez peu de temps, & de quelques autres Curez qui ſont encore en vie, il me ſemble que je voi dans leurs actions un relief vivant de la plus grande pureté qui ait jamais été dans le Chriſtianiſme. Ils diſent leur office, ils le font; ils catechiſent, ils confeſſent, ils prêchent, ils partagent leurs biens avec les pauvres, ils conſolent les affligez, ils viſitent les malades, ils leur portent les Sacremens à pied, au loin, la nuit, quelque-temps qu'il faſſe, & à quelque heure que ce ſoit qu'ils ſoient appellez: Il les aſſiſtent en mourant, quelque danger qu'il y ait, il les conduiſent à la ſepulture: & quand ils y ſont, ils prient Dieu pour eux. Ils ſont tout à tous en général & en particulier. Les ſaints Apôtres, & JESUS-CHRIST même,

même, ne faiſoient que la même choſe, hors les miracles, ce qui étoit plûtôt un effet de la viſite du Saint Eſprit qu'ils avoient reçû, que de leur caractere.

Comme on eſt touché de reſpect par le bien-heureux abord de ces ſaintes perſonnes, on le doit eſtre d'horreur quand on voit ceux qui negligent les ames fideles qui leur ſont commiſes, & qui abandonnent toutes ces fonctions Apoſtoliques qui ſont de leur devoir pour quelqu'autre emploi que ce ſoit, ſi ce n'eſt pour le ſervice du Prince & de l'Etat; difficilement ces perſonnes-là ſeroient-ils plus fideles à l'homme qu'à Dieu; leur premiere déſertion les autoriſe en la ſeconde. Dieu te preſerve, mon Fils, ſi tu es appellé à ce ſaint devoir, de faire aucune choſe qui ſoit contraire à la pureté d'une ſi ſainte profeſſion.

CHAPITRE XXXV.

Cinq points generaux pour la vertu, dont le dernier eſt de ſe ſoûmettre ſous la Providence de Dieu; qui fait la concluſion de la ſeconde Partie.

MEs tres chers Enfans, s'il me faloit faire une revûë générale ſur le détail de tout ce qui peut ſervir à vous façonner le corps & l'eſprit, je ne finirois jamais. J'ai touché ſimplement les choſes que j'ai crû vous eſtre le plus neceſſaires, & où vous devez avoir le plus de ſoin de vous former. Il n'y a point d'induſtrie qui ne languiſſe étant negligée, ni de force qui ne ſoit foible en ſon engourdiſſement. La vertu ne permet point qu'on remette ſon action au lendemain: cette remiſe n'eſt autre choſe qu'un modeſte compliment que ſe fait à ſoi-même une ame irreſoluë, qui

n'a pas la force d'accorder à la raiſon, ni de lui refuſer auſſi ce qu'elle deſire.

Vôtre temperament qui eſt boüillant & actif, eſt une diligence informe, qui n'a beſoin que d'une ſage direction; elle dépend de la vertu ſeule, dont le tiſſu qui eſt compoſé de toutes occaſions & de toutes ſortes de matieres, expoſe au jour les belles nuances qui ſe voyent en la vie des hommes illuſtres. Elle n'eſt point l'ouvrage d'une heure, d'un jour, d'une année, d'une action, de pluſieurs; elle deſire nôtre vie entiere, elle eſt d'un perpetuel commencement, dont le progrés doit eſtre ſi continu, qu'elle ne permet pas qu'on ſe donne la liberté de juger d'elle qu'aprés la mort. Il eſt vrai que ſon acquiſition eſt penible; mais puiſque la difficulté lui ſert de matiere, plus elle eſt grande, plus ſon action ſera noble.

Le marbre le plus dur ne rebute point la main du ſtatuaire; ſon induſtrie ſe redouble par la difficulté qu'il y a de le mettre en œuvre. La vertu n'eſt inacceſſible qu'à ceux qui la regardent de loin, ceux qui ont le cœur de s'en approcher en trouvent les avenuës aſſez faciles : elles ne conſiſtent qu'en quatre ou cinq principaux chefs.

Le premier eſt de n'eſtre jamais oiſif. La partie anterieure de l'homme ſe jette tout en avant : les pieds, les mains, le viſage, pour nous témoîgner que ſon eſprit ſe doit accommoder à la fabrique du corps, & eſtre progreſſif comme lui. Ne laiſſons point dans le repos ces deux parties de nous-mêmes: nous voyons qu'on ſe laſſe plus en ſe tenant debout qu'en marchant, & que les meilleurs eſprits ſont comme les bras les plus vigoureux qui ſe déboitent bien plûtôt en frappant à vuide, que ſur quelque matiere qui reſiſte.

Ainſi l'action nous étant plus commode que le repos, appliquons-nous à quelque choſe. La teſte ſans les pieds & ſans les mains eſt un monſtre; pour

nous

nous faire voir qu'il faut ſe déterminer à l'action, & que quelque délicateſſe qu'il puiſſe y avoir en nos paroles & en nos penſées, ſi on ne s'employe d'ailleurs, on paroît comme ces teſtes aîlées de ces petits Cherubins, qui ſont d'autant plus imparfaits, pour n'eſtre ni Anges ni hommes, qu'un ſinge eſt difforme pour eſtre d'une nature ambiguë entre la beſte & l'homme.

Le ſecond moyen pour s'applanir le chemin de la vertu, eſt de ſe ſervir de ſur-veillant & de regarder ſi en toutes les choſes que nous diſons, que nous faiſons, ou que nous nous propoſons de faire, il n'y a rien qui ne ſoit honneſte, & ſi les voies que nous tenons pour y parvenir le ſont auſſi. Si nous ſommes aſſidus en cette obſervation & en cette étude de nous-même, il eſt tres-certain qu'inſenſiblement nous nous trouverons au ſommet de la vertu, ſans avoir été incommodez que bien peu de la roideur de ſon penchant; car encore que les affaires du monde ayent ſouvent des courbûres & des nœuds qui ſemblent les aſſujettir à quelques circonſtances indirectes qui nous détournent du droit chemin qu'il faut tenir en les faiſant : néanmoins pourvû que nôtre volonté demeure ferme & immuable vers une honneſte fin, & que les biais que nous prendrons en leur évacution ſoient honneſtes auſſi; ſoyons aſſeurez que l'imperfection de la matiere ſe redreſſera par l'integrité de celui qui la met en œuvre. Il eſt impoſſible de conduire toutes choſes par la ligne droite : les affaires ont leurs tours & leurs détours, comme les chemins qu'on eſt obligé de ſuivre par neceſſité, autrement on feroit en l'un & en l'autre une mauvaiſe route.

Le plus important ſecret de la vie civile, eſt d'avoir la prudence de ſçavoir honneſtement concilier la vertu avec le temps, les hommes & les affaires; car par ce moyen on n'aſſaiſonne pas ſimplement ce

qu'il y a en elle de plus auſtére ; mais on lui donne encore le plus commode & le meilleur uſage qu'elle puiſſe avoir.

Mon troiſiéme conſeil, eſt qu'aprés que tu te ſeras tres-ſoigneuſement obſervé toi-même, tu ſois auſſi fort attentif à conſiderer les actions d'autrui. Toutes les actions de l'homme ſont bonnes ou mauvaiſes : la plus grande partie de celles que nous appellons indifferentes ne le ſont point, elles ſont plûtôt des indices ou des diſpoſitions qui tendent au bien ou au mal. Si tu les conſideres bien éxactement les unes & les autres, les bonnes te ſerviront d'éxemple pour les imiter, & les mauvaiſes d'un meilleur éxemple encore pour en avoir de l'horreur. Sois aſſeuré, mon Fils, que les fautes qui ſe font en ta preſence, ont en elles un correctif plus certain que celui qui provient des tiennes propres.

Les traits du viſage d'autrui que nous voyons de nos yeux ſans moyen, font en nous une impreſſion plus vive que ceux du noſtre, qui ne ſont vûs de nous que par reflexion : Les vices d'autrui ſe conſiderent à nud tels qu'ils ſont ; des noſtres, le trouble qui les accompagne toûjours, en confond les eſpeces, & nous empêche de les voir en leur plus grande difformité : d'où il arrive que quand le calme ſe fait en nos ames, il ne nous en reſte plus alors qu'une image imparfaite, l'indulgence que nous avons pour nous-mêmes, qui ceſſe en autrui, effaçant de nôtre memoire une partie de leur laideur.

Mon quatriéme conſeil, eſt que tu faſſes tous les ſoirs avant que tu dormes une petite recollection de tout ce que tu as vû, fait & dit durant la journée ; outre que l'ame s'échauffe en cet éxamen en l'amour des bonnes choſes & en la haine des mauvaiſes, il ſert comme d'une eſpece d'agenda pour la conduite du lendemain.

Il n'eſt pas juſte que nous donnions la nuit entiere pour le repos du corps, & pour la digeſtion des viandes, dont il s'eſt chargé le jour, & que nous refuſions à l'ame une demie-heure de temps ſeulement, ou moins encore, pour la coction de ſes impuretez.

La vertu ſe fermente & le vice ſe diſſout en cette recollection; elle eſt d'un ſi excellent uſage, que quelques uns mêmes des anciens, quoi qu'ils ne fuſſent pas éclairez de la lumiere de la foi, en ont fait un des principaux articles de leur morale. Ne permettons pas, mon Fils, qu'ils aient été plus ſoigneux que nous dans un éxercice ſi neceſſaire pour le ſalut, & pour la conduite de l'ame du fidéle.

Je finirai cette ſeconde partie, & mes Conſeils pour la vertu, par le dernier des quatre que le divin & inimitable à Kempis ordonne pour avoir la paix de l'ame. Ses trois premiers conſeils, qui ſont, d'affecter de faire plûtôt la volonté d'autrui que la ſienne, de chercher toûjours le plus bas lieu, & de ſouhaiter plûtôt moins que plus, ſont d'une plus haute perfection que je ne te la deſire.

Ces trois choſes, qui ſont des vertus de retraite, ſont des imperfections en l'ordre de la vie civile, qui veut qu'un chacun tienne le rang de ſon eſprit & de ſa condition. Pour ce qui eſt du quatriéme, qui eſt de ſe reſigner en toutes choſes à la volonte de Dieu, veritablement ce dernier couronne toute la vertu de l'homme. En vain ſeras-tu diligent à bien faire, à t'obſerver toi-même en tes actions, à tirer inſtruction de celles d'autrui, à faire l'éxamen de ta conſcience; ſi ton ame ne ſe ſoûmet aux évenemens de la vie qui ne ſont point en ta puiſſance, & que ta volonté ne ſoit entierement conforme à celle de Dieu, tu pers le merite du reſte. La perte des amis, des biens, de la ſanté, la contradiction en nos deſſeins, & mille autres fâcheux accidens nous arrivent tous par un decret éternel: Et

parce que nôtre œil & nôtre entendement ſont trop foibles pour ſuivre pied à pied la connexité que toutes ces choſes ont avec la Providence, nous les eſtimons fortuites.

Ne nous abuſons point, mes Enfans, il n'y a rien de caſuel dans le monde; la Providence eſt également pour les petites choſes comme pour les grandes; comme un grain de pouſſiere, comme un moucheron tient à Dieu autant que l'homme, & que l'Ange, chacun ſelon ſon rang; il n'y a point d'évenement, quelque petit qu'il ſoit, qui n'ait ſa cauſe, & cette cauſe ſa dépendance d'une autre cauſe juſques à la premiere.

Ainſi, mon Enfant, ſi tout ſe fait par ordre, celui qui le donne n'y entend rien, ou tout ſe fait pour le mieux; ſi ce n'eſt à ton égard, c'eſt par rapport à tout l'Univers, dont l'interêt va devant le tien: tu ne peux donc t'affliger d'aucun mauvais évenement que ton amé ne faſſe une rebellion ouverte contre celui qui en eſt la cauſe. Pour l'éviter, je vous conjure, mes tres-chers Enfans, fils & filles, de vous ſoûmettre ſous l'obéïſſance de Dieu, & de deſirer qu'en toutes choſes ſa volonté ſe faſſe plûtôt que la voſtre.

Il n'y a point de lenitif plus doux pour adoucir l'amertume des mauvais évenemens de la vie qui ne dépendent point de nous, que de croire conſtamment que ce ſont des effets de la Providence de Dieu qui viennent à nous par ſon ordre. En le faiſant la neceſſité que nous avons de les ſouffrir, ſe changera facilement en une complaiſance en ſa volonté: en nous accommodant à ce qu'il lui plaît, déſlors il ne nous arrive plus rien malgré nous, & nous ne faiſons pas ſimplement une choſe qui lui ſoit agreable; mais nous devenons en quelque ſorte participans de ſon conſeil éternel, auquel il ſemble que nous ſouſcrivions par nôtre conſentement, quand il eſt pareil au ſien.

Que

Que cette ſoûmiſſion ſeroit agreable à Dieu ! au lieu de ſe plaindre de nos miſeres publiques, renonçans à nos propres interêts, de regarder avec reſpect les bras viſibles qui font cette déſolation, comme ſervans à une puiſſance inviſible qui le veut ainſi. Les grandes & éminentes qualitez que nous voyons briller dans tous les Conquerans, quoi qu'ils dépeuplent le monde, nous les doivent faire conſiderer avec beaucoup de veneration. Les Cyrus, les Alexandres, les Ceſars, les Attila, les Tamerlans, le dernier Roi de Suede, & quelques autres dont je me tais, n'étoient point des Teſtes communes; tels qu'ils ſont ou qu'ils ont été, puiſqu'ils ont leur miſſion de Dieu, jugeons-en avec douceur, & au lieu de les condamner, diſons plûtôt que ce ſont des rempeſtes de terre, qui ſervent à ſa purgation, comme ſont à celle de l'air, les orages qui s'y élevent. Au lieu de murmurer, admirons la grandeur de Dieu, par l'excellence des Miniſtres de ſa Juſtice; & conſiderons que s'il veut empêcher l'entrée du Paradis terreſtre, il y commet un Cherubin avec un glaive de feu: S'il veut exterminer un peuple entier, un Ange en a le commandement: S'il donne le choix à un Roi, des fleaux dont il le veut affliger, il lui députe un Prophete: & quand il veut auſſi dépeupler un peu le monde, il arme quelque main puiſſante, & ſuſcite des Heros pour cet effet. Ainſi je penſe que dans les deſordres du temps, le plus expedient eſt de parler avec modeſtie de ceux qui les font, & de rendre graces à Dieu de ne nous avoir pas choiſis pour un emploi ſi contraire à la douceur de nos ſentimens. Les déſolations publiques étant periodiques & fatales, ont leur ſaiſon & leur neceſſité comme les autres choſes. Si elles nous rencontrent en leur chemin, ſuivons avec plaiſir le decret immuable de l'ordre du monde. L'affliction d'eſprit que nous en avons, eſt un murmure ſecret contre la Providence.

Offrons-nous à elle volontairement, quand elle aura dreſſé nôtre bucher, & nous couronnerons par nôtre ſoûmiſſion la victime qui lui doit eſtre immolée.

En effet c'eſt un extréme abus de s'imaginer que ce ſoit une puiſſance aveugle qui ſoit cauſe de toutes les avantures de nôtre vie; c'eſt Dieu qui nous meue, & non pas elle. Où? A lui. Par où? ne t'en informe point; ton conducteur n'eſt point obligé de te rendre compte du chemin qu'il tient: Qu'il te ſuffiſe que le Tout-puiſſant eſt ton gurde. Ceci eſt aſſez étrange, l'homme dans une vaſte étenduë de mer, où il n'y a ni ſentier ni route, ſe commet aveuglément à la foi d'un pilote, qui pour toute direction n'a que ſa bouſſole, & une ſeule étoile pour faire le tour du monde: & dans la revolution de ſa vie, il aura de la peine à ſe confier en la Providence de celui qui n'eſt pas ſeulement le Createur de cette étoile; mais qui eſt le Moteur de l'Univers, en la conduite duquel il eſt impoſſible qu'il ſe puiſſe tromper, parce qu'en étant l'architecte toutes ſes voies lui ſont connuës.

Supprime donc, je te prie, mon Fils, en ton eſprit ce vain nom de fortune, qui eſt un ſpectre plein d'illuſion, qui n'a ſon exiſtence qu'en la folle imagination de l'homme: ne le prononces pas ſeulement, de peur que ta parole en le formant ne taille une fauſſe idole d'une choſe qui n'eſt point: en lui attribuant quelque ſorte de pouvoir, tu l'ôtes à la Divinité. Regarde où te conduit ton erreur; ne pouvant comprendre l'ordre du monde, ni la liaiſon de ſes cauſes; ſous le nom de la fortune tu transferes ton aveuglement à leur moteur. Quoi que tu ne puiſſes ſuivre de proche en proche la contiguité des évenemens, dont l'effet de l'un eſt la cauſe de l'autre; ils ne laiſſent pas d'avoir un principe éternel & immuable, d'où procede leur ordre. Contente-toi d'en eſtre meſuré, ſans mettre en doute la regle du meſureur.

Les

Les choſes univerſelles & particulieres ont un enchaînement les unes avec les autres, auquel il n'y a point de confuſion. Le dernier flot qui ſe termine à l'extremité de l'Ocean, reçoit ſon impulſion commune avec toute ſa maſſe. Suivant cette générale diſpoſition, ce ne doit pas eſtre un mediocre contentement à l'homme, de voir que le même ordre qui fait la revolution entiere de l'Univers; fait la ſienne en même-temps.

Ajoûtez donc encore, mes Enfans, à vos articles de foi celui-ci; Que Dieu fait tout pour le mieux: il eſt autant veritable que les autres, il eſt plus conforme à vôtre raiſonnement, & d'un uſage plus étendu, parce que ſi vous étes une fois bien perſuadez de cette verité, elle vous ſervira d'un port interieur pour vous tenir à couvert contre toutes les tempêtes de la vie.

TROISIE'ME PARTIE.

DU DEVOIR DE L'HOMME ENVERS L'HOMME.

CHAPITRE PREMIER.

De la puiſſance & de la neceſſité de la ſocieté.

MES Enfans, Dieu ayant eu la bonté de former l'homme à ſon image, & de multiplier ſon eſpece, il ſemble que nous ne pouvons maintenir cette reſſemblance que nous avons à lui, ſi l'homme n'eſt à l'homme comme un Dieu; c'eſt-à-dire, s'il ne lui eſt bon & officieux. En la premiere partie de ces Conſeils j'ai traité du devoir de l'homme envers Dieu; & en la ſeconde, de ſon devoir envers ſoi-même, qui dépend de la moderation de ſes paſſions. Cette troiſiéme partie qui conſiſte au devoir reſpectif de l'homme envers l'homme, n'eſt autre choſe qu'une legitime application de ces deux premiers devoirs envers ſon prochain: car il eſt tres-certain que tout homme qui craindra Dieu, & qui uſera de ſa volonté ſelon raiſon, ſera bon mari, bon pere, bon fils, bon frere, bon maître, bon ſerviteur, bon voiſin, bon citoyen, bon ſujet, & bon

bon Prince, qui ſont les principales liaiſons de la vie civile.

Quelqu'un a dit aſſez peu judicieuſement, que pour mener une vie retirée, il falloit eſtre plus qu'homme, ou moins qu'homme; n'ayant point appris qu'il ſe ſoit jamais fait de heros en la ſolitude: il y a plus d'apparence de croire que la fuite de la compagnie ne provient que de la peſanteur d'une ame ſauvage qui eſt enſevelie dans la matiere, & qui n'ayant pas la force de ſe pouſſer au dehors, ne ſe retire que pour cacher ſon infirmité. Que ſi le zele ancien nous a donné quelques vertueux Anachorettes, ils ſont en ſi petit nombre, & l'imitation en a été ſi difficile, que cette perfection n'a pû venir juſques à nous. S'il nous en reſte encore quelque image, c'eſt en la retraite des Chartreux. Il eſt vrai que chaque Religieux a ſon appartement ſeparé; mais auſſi pour compenſer en quelque ſorte l'auſterité de leur Regle, la prudence de leur Inſtitut a voulu que de vingt-quatre heures dont le jour & la nuit ſont compoſez, ils en employaſſent dix au Chœur à diverſes repriſes, & que par ce moyen il ſe fît entr'eux un concert de loüanges au Seigneur en pſalmodiant enſemble, qui eſt une eſpece de ſocieté plus qu'humaine.

L'homme eſt d'une nature ſi ſociable, qu'au défaut d'autre compagnie, s'il ſe trouve ſeul de nuit ſans lumiere; & dans un deſert, la preſence d'un chien, d'un cheval, d'un oiſeau, d'un enfant, quand même il ne ſeroit qu'au maillot, eſt capable de diminuer ſon étonnement; & peut-eſtre a ce été pour cette raiſon que les animaux furent créez avant lui. La fuite d'une déroute, la fuite d'une victoire, les terreurs paniques, la courſe au martyre d'onze mille Vierges, & de quarante mille Martyrs, ſont autant de differens effets, qui ne viennent que de la force qu'a fait en l'ame l'impreſſion aveugle de la ſocieté, qui eſt quelquefois ſi uniforme en ſon action,

qu'il ſemble que toute une multitude ne ſoit regie que d'un ſeul eſprit.

Quand vous ſerez aſſemblez deux ou trois en mon nom, je ſerai au milieu de vous (dit le Seigneur) pour obliger l'homme à quelque ſocieté. Il ne lui promet point cette même grace étant ſeul; car encore que l'homme ſeul aime Dieu de toute ſa force, ſa charité eſt imparfaite, en ce qu'elle eſt oiſive en ſa partie officieuſe, qui eſt l'amour du prochain, dans lequel ſe rencontre le devoir reſpectif de l'homme envers l'homme, qui eſt le dernier point que je me ſuis propoſé de traiter en ce Teſtament.

CHAPITRE II.

De la premiere ſocieté, qui eſt celle du mari & de la femme, & de leur devoir reſpectif.

JE ferai donc l'ouverture de cette derniere partie par la premiere combinaiſon qui s'eſt faite au monde de la main même de Dieu, qui eſt celle de l'homme avec la femme, dont toutes les circonſtances ſont aſſez conſiderables.

Avant que de la faire, Dieu reconnut premierement (dit l'Ecriture) qu'il n'étoit pas bon que l'homme fût ſeul, parce qu'étant ſeul il eſt ſouvent le plus grand ennemi qu'il ait, & duquel il ſe doit le plus garder. Il dit enſuite qu'il voulut lui donner une aide qui lui fût convenable : Une choſe qui convient à un autre, cet autre lui doit convenir auſſi; ce qui eſt un témoignage que la femme ne doit eſtre ni la maîtreſſe ni la ſervante de l'homme, autrement ils ne peuvent convenir enſemble.

Avant que de la lui donner il l'endort, pour nous

apprendre, peut-eſtre, que nous n'avons point beſoin de nos yeux en cette occaſion, & qu'ils ſont aſſez ſouvent de tres mauvais conſeillers en la recherche d'un bien qui nous ſoit convenable, & auſſi qu'il eſt tout-à-fait neceſſaire que l'ame ſoit en repos avant que de prendre femme; car ſi en la prenant l'avarice nous trouble l'entendement, que nous ſoyons préoccupez de quelqu'autre amour, il eſt tres-difficile que nous puiſſions faire un bon choix.

La femme n'eſt point tirée du devant ni du derriere de l'homme, elle eſt priſe de ſon côté, comme celle qui devoit eſtre ſa compagne & ſon égale. L'Ecriture ne remarque point de quel côté elle fût tirée, afin qu'elle puiſſe prendre la droite, c'eſt-à-dire la conduite de la maiſon, ſi elle en eſt plus capable que le mari.

Enfin, la femme eſt compoſée d'une même peau, d'un même os, d'un même ſang, & d'une même chair que l'homme; afin que l'un & l'autre ſçachent, qu'il ne peut y avoir une plus étroite union en la nature que la leur. Leur intelligence doit eſtre ſi parfaite qu'elle paroiſſe comme un ciment, qui ajuſte ſi bien l'obéïſſance avec le commandement, qu'il y ait de la peine à diſcerner celui qui obéït d'avec celui qui commande.

N'en déplaiſe aux Docteurs, la premiere diviſion qu'ils ont faire de la maiſon en deux parties; en l'homme, & en la poſſeſſion ſimplement, me ſemble aſſez imparfaite, ſi on n'y ajoûte encore une troiſiéme partie qui eſt la femme; l'homme ne pouvant étendre ſa durée au delà de lui ſeul que par ſon moyen, ni transferer ſa poſſeſſion ſans eſtre miſe au pillage, ſi elle ne lui donne un poſſeſſeur legitime. De ſorte que la dénomination de la famille devroit avoir été priſe de la femme; parce que les parties principales qui la conſtituent, ne peuvent eſtre gouvernées avec une bonne œconomie, ſi elle n'en prend la direction.

Ainſi,

Ainſi, mes tres-chers Enfans, je vous conſeille d'apporter un extréme ſoin au choix que vous ferez d'une femme, comme étant l'action de toute la vie la plus importante. Si vous étes trompez en la bonté d'un cheval, en la valeur d'une maiſon, ou de quelqu'autre choſe que ce ſoit, on ne les épouſe point, on s'en peut défaire quand on en eſt ennuyé: mais au choix d'une femme, il ſe fait un contract qui n'eſt revocable que par la mort.

Pour la bien choiſir, regarde plûtôt à la pureté qu'à l'ancienneté de ſon ſang, & aux bonnes mœurs, qu'aux dignitez qui ſeront en la race où tu la prendras. Les imperfections du corps & de l'ame ſont des maux hereditaires, dont nous voyons ſouvent que la contagion fait ſon retour de l'ayeul & du biſayeul aux neveux; ſi elle ceſſe en quelque generation, c'eſt plûtôt une tréve qu'une paix qui ne ſera pas de longue durée.

Ne te marie point trop jeune, le premier homme étoit en âge de perfection quand la femme lui fut donnée. Tu ne vois point qu'on prenne le pepin d'une pomme verte, ni la graine d'une herbe qui ſoit en fleur ou en bouton, pour en avoir de la ſemence. Un corps qui n'eſt qu'à demi noüé, dont les premiers boüillons du ſang ne ſont encore que de l'écume, ne peuvant rien produire qui ſoit capable d'aucune perfection. Les loix, qui ne te donnent point la maîtriſe de ton bien qu'à vingt-cinq ans, ſemblent te défendre tacitement de prendre une femme avant cet âge-là; autrement tu te marieras hors de ſaiſon. Il n'y a pas de bien-ſéance d'avoir une ménagere avant que d'eſtre en puiſſance de ménager. Puiſque le corps & l'ame entrent en la fabrique de l'homme, la puberté du corps ne te ſuffit point pour cet effet, tu es obligé d'attendre celle de l'ame, qui ne vient qu'à ta majorité. Nos legiſlateurs m'excuſeront s'il leur plaît, ils nous ont laiſſé un legitime

ſoup-

ſoupçon de leur incontinence, de nous en avoir donné plûtôt la permiſſion.

Comme je ne te conſeille point de te marier que tu ne ſois un peu ſur l'âge, ſi tu veux trouver une aide qui te ſoit convenable, ne la recherches point auſſi fort jeune ; laiſſe venir en leur maturité, la verdeur de ſes premieres années ſous les ſoins d'une ſage mere, & ſous l'honneſte pudeur de ſon ſexe, avant que de te preſenter pour en cueillir le fruit. Quand ſa ſaiſon ſera venuë, tu connoîtras mieux s'il ſera bon ou méchant, que s'il étoit encore tout vert. Quelle aide eſperes-tu de rencontrer dans un âge qui n'eſt point aſſez meur pour ſçavoir en quoi conſiſte ſon devoir ? il le faut apprendre ſous le modeſte nom de fille : car ſi on a pris une fois la qualité de femme, il n'en eſt plus temps ; parce que c'eſt un nom de maîtriſe, & celui de fille un nom de crainte & de ſoûmiſſion.

En vain la premiere femme auroit été donnée à l'homme de la main de Dieu, & l'homme à la femme en l'âge le plus parfait, s'il n'eût été le plus propre pour bien vivre enſemble. L'homme a été fait avant la femme, pour nous apprendre que le mari doit être le plus âgé ; mais ce n'a été que d'un tres-petit eſpace de temps, pour nous faire connoître auſſi qu'il ne doit pas y avoir entr'eux une tres-grande difference d'âge. Quand l'un eſt de beaucoup plus vieux que l'autre, cet aſſemblage leur eſt plûtôt un commun empêchement qu'une aide qui leur ſoit convenable : la loi du Prince, ni la vertu du Sacrement n'ayant point aſſez de force pour bien concilier enſemble deux choſes oppoſées, comme le ſont entr'elles les deux extremitez de la vie ; entre leſquelles il ſemble que la nature ait fait un divorce qui ſoit double, tant en la diſſemblance des affections du corps, que des paſſions de de l'ame.

Les Latins appellent le mariage *Conjugium*, d'un tes-

terme aſſez propre, qui ſignifie un aſſemblage de l'homme & de la femme ſous un même joug. Cette conjonction ſe fait pour trois fins; l'une pour couler la vie plus doucement en cette ſocieté : l'autre pour le maintien de l'eſpece : & la derniere, afin que les enfans étant diſtinguez les uns des autres par le mariage, le ſoin de leur éducation ſe diviſe entre les peres, pour en eſtre ſecourus étant devenus vieux ou infirmes.

On ne peut bien ſe prévaloir de ces trois fins, que l'union de l'homme & de la femme ſous un même joug ne ſoit bien aſſortie. Pour l'eſtre, ils doivent eſtre à peu-prés d'un même âge, de mêmes mœurs, & d'une même volonté : autrement il eſt impoſſible que l'un puiſſe jamais eſtre convenable à l'autre. Deux animaux fort jeunes ont trop de folie pour eſtre liez enſemble : ſi l'un eſt trop jeune, il entraîne l'autre; s'il eſt trop vieux, il le retarde : s'ils ſont vieux tous deux, c'eſt un commun empêchement : ſi l'un eſt traitable & l'autre farouche, on ne s'avance point : & on recule s'ils ſont tous deux farouches. Quand ces mêmes difficultez ſe rencontrent aux mariages, on eſt privé du contentement qu'il y a de bien vivre enſemble, & du ſecours mutuel, qui ſe tire de l'affection des peres aux enfans, & des enfans aux peres, qui ſont les fins principales de cette liaiſon.

Il eſt tres-certain qu'il eſt aſſez difficile d'avoir un même toit, un même foyer, une même table, un même lit, mêmes interêts, mêmes enfans, & de vivre heureux ſans avoir une même volonté. Toutes ces circonſtances fourniſſent de moment en moment une nouvelle matiere d'amour ou de haine, ſelon que les mariages ſont bons ou mauvais. C'eſt pourquoi nous ne voyons point d'affection dont l'eſtrainte ſoit plus ferme que celle d'une bonne femme & d'un bon mari; parce qu'étant toûjours enſemble ils ſe rendent à toute heure mille petits

tits offices l'un à l'autre, qui ſont autant de lieus communs qui font de nouveaux nœuds en l'ame, dont l'un ne ſe relâche jamais que l'autre ne ſe reſſerre.

Si auſſi le mari & la femme ne s'accordent pas bien enſemble, outre que ce leur eſt un ſupplice qui dure autant que leur vie, leur mes-intelligence dans le détail de leurs actions influë de part & d'autre en la maſſe du ſang & des eſprits une averſion commune, dont le venin paſſe en la race, étant impoſſible qu'il ſe puiſſe faire une bonne generation de deux ſangs entre leſquels il y a eu ſi peu de ſympathie : & peut eſtre eſt ce de là que provient le peu d'affection des peres aux enfans, des enfans aux peres, & des freres entr'eux ; ce qui par une raiſon contraire, arrive rarement aux enfans qui naiſſent d'un bon mariage.

Mes tres-chers Enfans, fils & filles, quoi que vous ne ſoyez point encore en âge de faire diſtinction de ce qui ſe doit d'avec ce qui ne ſe doit pas, nous ſommes déja ſi ſatisfaits vôtre mere & moi du reſpect & de l'obéïſſance que vous nous rendez, & d'une certaine tendreſſe d'amitié fraternelle que vous avez les uns pour les autres, qui devance vôtre raiſon, que nous avons ſujet de croire que vôtre bon naturel eſt un effet qui reſulte de la tres-parfaite intelligence qui eſt entr'elle & moi, qui s'eſt communiquée au ſang & aux eſprits dont vous avez pris vôtre naiſſance. Vous pouvez bien voir en nôtre mariage quelle eſt nôtre benediction, & quelle ſera la voſtre ſi Dieu vous fait la même grace qu'il nous a faite. Pour l'obtenir il y a tant de précautions à prendre, qu'il eſt impoſſible à la prudence humaine de les prevoir toutes. Le Sage nous apprend que les ſoins & l'induſtrie de l'homme lui peuvent apporter les autres biens, & que la femme prudente eſt un don de Dieu ſeul. Le plus aſſeuré moyen pour la rencontrer eſt de dor-

mir

mir comme Adam ; c'eſt-à-dire, qu'ayant les yeux fermez & vos autres paſſions aſſoupies, vous l'attendiez de la main de Dieu, & que vous lui demandiez, ſans vous propoſer nulle autre choſe, que d'avoir ſimplement une aide qui vous ſoit convenable. Le mariage de vôtre mere & de moi s'eſt fait ainſi, dans lequel nous avons tous deux cette benediction, qu'elle eſt ſatisfaite de moi ; & moi je le ſuis à un tel poinct, que quand je dirai qu'il n'y a rien à deſirer en elle que le ſeul bien que j'y trouve, je penſe en parler encore aſſez modeſtement ; nôtre union eſt ſi parfaite par la miſericorde de Dieu, que

——— *pende*
Da un fato ſolo. l'una e l'altra vita
Colpo, che ad un ſol noccia, unque non ſcenda,
Ma, indiviſo è il dolor d'ogni ferita.

CHAPITRE III.

Du devoir des Peres envers les Enfans, & des Enfans envers les Peres.

MEs Enfans, je viens de vous faire voir que la premiere ſocieté qui s'eſt faite au monde, eſt celle du mari & de la femme. La ſeconde qui en provient, eſt celle des peres & des enfans ; ſelon cet ordre nous devons à la premiere le premier rang en nôtre affection, & le ſecond à la ſeconde. Quand la premiere eſt parfaite, elle fait de deux corps, & de deux eſprits un même eſprit, & une même chair : d'où reſulte une union qui eſt la plus étroite liaiſon de toutes. Le nœud de l'autre ſocieté, qui eſt celle des peres & des enfans, eſt un peu moins forte, n'étant au commencement qu'une ſimple liaiſon qui ſe fait en faveur du progrés de nature, que nous verrions bien-tôt ceſſer, ſi pour le main-

maintien de la diverſité des eſpeces qui la rempliſſent, elle n'avoit imprimé à chaque choſe vivante, un certain deſir d'élever, & d'avoir ſoin de ce qu'elle met au monde.

Il eſt tres-certain que ce premier appetit nous eſt commun avec toutes ſortes d'animaux, & que même il paroît aſſez ſouvent plus s'etendre en quelques-uns d'eux qu'en l'homme. Mais comme leur ſoin envers leurs petits, ne s'étend point au delà du corps, & que ſi tôt qu'ils ſont en état de ſe pourvoir eux mêmes, & qu'ils ont quitté le nid, ce lieu de nature ne laiſſe plus aucun veſtige de ſoi; il ſemble qu'il doive y avoir une extréme difference entre l'affection paternelle de l'homme & celle de la beſte : car outre que l'homme eſt celui de tous les animaux le plus dépourvû de toutes choſes en venant au monde, & le plus long-temps en l'impuiſſance de ſe pouvoir aider de lui-même; il eſt encore compoſé de deux parties, qui ſont l'ame & le corps, leſquelles ont également beſoin de nourriture & d'éducation. L'un & l'autre ſoin regarde les peres, & il eſt impoſſible qu'ils en puiſſent faire toutes les avances, & les enfans les recevoir, ſans qu'il ſe forme entr'eux une affection qui ſe fait par une connoiſſance toute ſpirituelle, & tout-autre que ce brut & aveugle mouvement de nature qui paroît aux animaux, envers leurs peres.

Si nôtre ſoin ſe terminoit ſimplement au corps comme le leur, nos enfans ayant été nourris en beſtes, ne feroient rien contre l'ordre de nature, de ne nous eſtre ni plus reſpectueux ni plus reconnoiſſans que le ſont les animaux, envers ceux qui les ont mis au monde. Tout devoir ceſſeroit entre nous ſi-tôt que le corps n'auroit plus beſoin d'aide; & même il ſeroit à craindre que l'enfant qui n'auroit reçû aucune impreſſion de plaiſir qui ne fût ſenſuelle, n'eût un juſte ſujet de ſe plaindre de ſes peres, ſi on ne lui donnoit le moyen de la con-

ten-

tenter. Nous voyons en la vie des païſans un éxemple aſſez évident de la negligence du devoir paternel en la partie de l'ame, en ce qu'on ne reconnoît entr'eux qu'un ſentiment d'amitié fort obſcur du pere au fils, du fils au pere, & du frere au frere, qui ne ſubſiſte qu'entant que le requiert la communauté de leur travail. La cauſe de cette dureté d'ame ne vient que de ce que tout le ſoin de leur éducation ne regarde ſimplement que le corps, & que par le commerce ordinaire qu'ils ont avec les beſtes, ils contractent une nature qui tient le milieu entre leur façon de vivre & celle de l'homme politique.

Il eſt donc conſtant, que le ſoin du corps n'eſt que l'ébauche de l'affection paternelle, & que celui de l'ame y donne le dernier trait. C'eſt en ces deux points, mes Enfans, que conſiſte nôtre premier devoir envers vous, & d'eux auſſi que doit naître vôtre reconnoiſſance envers vôtre mere & moi.

Comme nous avons part tous deux à vôtre naiſſance, & que vous étes compoſez de deux parties, qui ſont le corps & l'ame, il ſemble que la prudence de nature ait voulu que vous euſſiez auſſi deux naiſſances, & que pour nôtre commun ſoulagement le ſoin de l'une & de l'autre ſe partageât entre nous. La premiere a été celle de vôtre corps, dont je voi que vôtre mere a eu la charge toute ſeule ; ſçavoir d'eſtre groſſe de vous l'eſpace de neuf mois, & de vous avoir mis au monde. Le lait, le berceau, les drapeaux, les langes, la peine de vous avoir à toute heure ſur les bras, tout ce menu travail la regarde encore, juſques à ce que vôtre ſeconde naiſſance ſe découvre, qui eſt celle des actions de l'ame : c'eſt en ceci que je vous dois auſſi engendrer à mon tour, & ſouffrir en vous élevant toutes les incommoditez de vôtre ſecond enfantement avant que vous ſoyez des hommes faits.

Ce n'eſt point ſans quelque myſtere ſecret que les operations de l'ame ſont les puiſnées de celles

du

du corps, & qu'elles ne ſe voyent que les dernieres: Dieu l'a ainſi voulu, pour nous apprendre par le ſervice du corps qui precede, & qui eſt externe & materiel, quel doit eſtre celui de l'ame qui eſt plus interne, & plus difficile à découvrir. Si-tôt que le corps eſt né, on lui prepare des langes blancs, on le couche les yeux en haut, on lui allonge les bras & les jambes en la ſituation qui leur eſt la plus naturelle, & on le lie d'une bande ferme & aiſée, pour tenir en une ſituation commode toutes ſes parties, de peur qu'il n'y en ait quelqu'une qui ſe diſloque. Il faut tenir le même ordre, ſi-tôt que l'ame a donné la premiere indication de ſa naiſſance, & faire proviſion de ſages & innocens conſeils, la coucher deſſus en élevant ſa connoiſſance vers le Ciel où elle doit aſpirer; rectifier ſes appetits & ſes affections qui ſont ſes membres; les tenir en leur devoir par une étrainte qui ſoit commode & néanmoins ferme, afin que leur mouvement ne ſoit point aſſujetti ſous la tyrannie d'une conduite, qui ſoit ſcrupuleuſe & ſuperſticieuſe; & qu'elle ne ſe relâche point auſſi ſous l'impulſion tumultueuſe de la volonté. Les bras & les jambes de l'enfant demeurent couverts quelque temps ſous la ſujétion des langes, & on ne les met point en liberté, que les uns & les autres n'ayent donné quelque indice que la puiſſance d'agir leur eſt venuë, pour nous ſervir d'exemple, comme je croi; qu'on ne doit jamais nous accorder l'uſage de nôtre volonté, ni ſa liberté, que l'ame n'ait fait voir auparavant quelque ſigne manifeſte de ſa capacité à ſe bien conduire.

La negligence du maillot du corps & de l'ame, commence tous les défauts & toutes les imperfections de l'un & de l'autre; l'uſage & la coûtume les acheve. C'eſt pourquoi l'ame étant d'une nature plus promte à recevoir un bon ou un mauvais pli que n'eſt le corps, on doit ſe tenir ſur ſes gardes pour la voir éclorre, & pour commencer à la main-

maintenir dans une conſtante habitude au bien, dés le même inſtant qu'elle aura donné le premier ſigne de la vie.

Mon Enfant, il eſt impoſſible que l'articulation de ta parole ait pû ſe former ſelon l'accent & l'uſage de ton païs, ſans que ton attention y ait quelque part. Elle ne s'eſt point faite fortuitement, il faut de neceſſité que par une vertu occulte ton oreille ait fait la diſtinction des ſons, & ton œil l'obſervation du mouvement des lévres de ceux qui ſont auprés de toi, & qu'enſuite une autre puiſſance cachée en ait fait la compoſition ſans que tu t'en ſois apperçû.

En cette action l'on découvre le premier crepuſcule de l'entendement, & cette articulation externe de la parole produit au dehors une image, quoi que confuſe encore, du premier raiſonnement interieur qui eſt en nous. C'eſt pourquoi je ſerois d'avis que tout auſſi tôt que la langue des enfans mâles ſe dénouë, on leur ôtât les femmes, & qu'au lieu d'elles on leur ſubſtituât des hommes aviſez, leſquels outre le ſoin de leur menu ſervice, euſſent encore celui de prendre garde à leurs premieres actions, & de s'obſerver ſoi-même en les approchant (j'entens pour les perſonnes de condition) car en effet les mœurs deviennent bonnes ou mauvaiſes, ſelon les premiers éxemples.

Que ſi nous voyons (comme il arrive aſſez ſouvent) de certains vices ſe naturaliſer & ſe rendre hereditaires dans les familles; cela ne provient que de la contagion des peres ou des ſerviteurs, dont la vie eſt ſi perduë & ſi dépravée, qu'ils n'ont pas la force de ſuſpendre pour un peu de temps ſeulement le cours de leur diſſolution en la preſence de leurs enfans ou de leurs maîtres.

Puis donc que la parole de l'enfant eſt le point du jour de ſon ame, il ſemble que le ſoin de ſa conduite doive commencer avec elle, vû l'empire

de

de la coûtume, dont il n'y a rien qui nous puiſſe tracer une image plus parlante que la parole même. L'œil ne voit rien lors qu'elle ſe forme, ni l'oreille n'entend que confuſément, & ſans faire aucune diſtinction apparente des eſprits ni des ſons; & par conſequent l'operation de l'ame ne peut eſtre encore que confuſe & indiſtincte : & néanmoins nous voyons que par l'aſſiduité de la parole entenduë, il ſe fait inſenſiblement un concours de ces trois puiſſances, quoi qu'imparfaites, de voir, d'oüir, & de raiſonner, qui forme par la frequence & l'imitation de la voix, la même intelligence, le même ſon, & le même accent de l'impreſſion qu'ils ont recûë; & de là procede la difference des idiomes.

Ainſi, mes Amis, ne vous offenſez point je vous prie, ſi j'ai toûjours l'œil ſur vous, & ſi je commence de bonne-heure à vous obſerver : en vous obſervant, & ceux qui ſont auprés de vous, je me tiens moi-même ſur mes gardes, afin qu'il ne ſe paſſe rien en vôtre preſence qui ſoit capable de vous corrompre. Il n'y a non-plus de difficulté à bien parler qu'à mal parler, ni à bien faire qu'à mal faire. Les mœurs ſe forment en nous, bonnes ou mauvaiſes, ſelon le bon ou le mauvais éxemple, comme le langage ſelon le bon ou le mauvais accent, ſans y apporter nulle autre étude que l'uſage.

C'eſt pourquoi j'aurois bien voulu vous donner un Precepteur, dont les mœurs & la ſuffiſance euſſent pû me ſatisfaire; mais comme on ne choiſit pas aux champs, vous en avez eu deux l'un aprés l'autre, dont le premier fut trop jeune pour concilier vôtre créance & vôtre reſpect envers lui, & l'autre ſi attaché à une ſeverité Magiſtrale, qu'à un beſoin il eût voulu de vous & de moi une complaiſance aveugle à ſes formes. J'étois content à la verité de ſes mœurs & de ſa capacité, quoi qu'un

qu'un peu ſauvage ; mais le débit en fut ſi auſtere & ſi amer, qu'enfin nous fûmes contraints de nous ſeparer. Il vouloit tout par crainte & par force, & rien par douceur ; & moi qui pretendois eſtre le ſurveillant de l'Ecolier & du Maître comme le plus intereſſé, je voulois que la pillule fût un peu dorée, & qu'on l'adoucît. Les premiers élemens des lettres ont aſſez d'amertume, ſans y mêler encore de l'abſinthe. Enfin, mes amis, je vous ai vû ſi ſouvent les larmes aux yeux, & un tel dégoût de vos livres ſous lui, qu'encore que tout le ſoin de vôtre éducation ſoit tombé depuis ſur moi ſeul, je benis les heures de mon travail, qui m'a donné cet avantage d'affection ſur tous les peres, que je ſuis peut-eſtre le ſeul de ceux qui n'ont point été du métier, qui n'ai point craint de me rendre en l'age de ſoixante-neuf ans le Pedant Abecedaire d'un enfant qui n'avoit encore que ſept ans & cinq mois, & d'un autre de dix ans & demi, & d'avoir perſeveré dix-huit mois en ce penible éxercice. Je vous dois auſſi cette reconnoiſſance, mes Enfans, de m'avoir été ſi bons, que la permiſſion ou le refus de m'embraſſer, a été la ſeule recompenſe & le ſeul châtiment dont j'ai eu beſoin pour vous exciter à bien faire. Nôtre amitié s'eſt échaufée reſpectivement en ce pénible & officieux commerce, auquel j'aurois quelque regret que mon fils aîné n'eût point eu de part, n'étoit que j'eſpere toûjours, que quoi-que l'occaſion qui m'a obligé de le mettre ſi jeune auprés du Roi, ſe ſoit trouvée chauve par le devant, peut-eſtre elle aura le derriere chevelu.

Pour vous, mes deux cadets, j'ai encore acquis ſur vous cette obligation, qu'étant ſeptuagenaire je vous ai amenez à Jully, qui eſt une Academie que tiennent Meſſieurs de l'Oratoire à plus de ſix-vingts lieuës de ma maiſon. Je m'y ſuis enfermé avec vous onze jours entiers, pour eſtre l'eſpion

de

de vôtre éducation & de leurs manieres. J'ai vû que tout s'y faiſoit avec un ſi bel ordre, pour les lettres, pour la pieté, pour les mœurs, pour la netteté, & pour les heures de recreation, ſans faire de violence au corps ni à l'ame, que ſi vous ne devenez en ce lieu-là ſçavans, gens de bien, & ſociables, je n'aurai ſujet de me plaindre que de vous.

Il y a encore quelques autres devoirs de bon pere, outre celui de vôtre inſtitution, que je ne dois point eſperer de vous rendre, vû la difference de nos âges, ſi ce n'eſt que la nature voulût rompre ſes loix en ma faveur.

L'un eſt de ſe familiariſer avec ſes enfans quand ils ſont grands, & de les apprivoiſer avec nous: il y a plus de bien-ſéance, ce me ſemble, de raiſonner que de badiner avec eux; & puiſque nous nous mélons en leurs divertiſſemens & en leur entretien, ſi-tôt qu'ils commencent une action de l'ame ſenſitive; quand la raiſonnable ſe forme en eux, & qu'ils deviennent hommes, nous ne pouvons qu'injuſtement & à contre-temps leur refuſer la continuation d'une familiarité dont ils ont déja pris la poſſeſſion en leur enfance. Voici ce qui nous arrive en leur montrant un viſage ſevere: nous en avons concilié l'affection par une infinité de ſoins, dont nous avons fait les avances; & nous en perdons l'uſage par une fauſſe police de reſpect.

Mes Enfans, ſi Dieu vous fait la grace un jour d'eſtre peres, faites de vos enfans vos premiers amis, quand ils ſeront en âge de l'eſtre; leur amitié eſt comme une ente qui ſe fait de franc en franc, dont le fruit eſt bien plus doux que de toute autre enture étrangere qui eſt bâtarde, & qui conſerve toûjours quelque choſe de l'âpreté de ſon ſauvageon.

Quand ils ſeront hommes comme vous, & peut-eſtre plus ſages; changez la qualité de pere en celle

de leur frere aîné. Cette derniere nous eſt commune à tous; l'autre n'eſt ſimplement qu'une alliance que le ſang a faite; & par conſequent vous ne pouvez demeurer en l'ordre de nature, ſi vos enfans étant hommes faits & achevez, vous ne les traitez plûtôt comme leur aîné que comme leur pere. Donnez-leur la connoiſſance de vos affaires domeſtiques, tout auſſi-tôt qu'ils en ſeront capables: Voici l'avantage qui vous en revient & à eux. Premierement, en leur faiſant voir quel eſt vôtre revenu, & quelles en ſont les charges, ils ſe déſabuſent de l'opinion qu'ils pourroient avoir que vous leur en pouviez faire une meilleure part que celle que vous leur faites, & vous en demeurent plus affectionnez. Secondement, en les appellant en cette ſocieté, ils vous ſoulagent d'une partie de vos ſoins. Et en troiſiéme lieu, ils s'inſtruiſent au manîment d'un bien dont ils doivent un jour eſtre les proprietaires, & voyent par ce moyen la portion qu'un chacun d'eux y doit pretendre; ce qui leur apportera plus de facilité en leurs partages & plus de douceur entr'eux quand vous leur en laiſſerez la poſſeſſion entiere.

Pour concluſion, il eſt tres-dangereux que les peres ſoient trop bons ménagers de leur bourſe envers leurs enfans, de peur qu'une trop grande épargne ne les aviliſſe, en ne leur donnant point le moyen de ſe pouſſer ſi on le peut faire. De citoyens du monde on les reduit à ne l'eſtre que de leur foyer ou de leur banlieuë: Et il arrive ſouvent que pour ne leur avoir rien donné dequoi ménager, étant incapables de toute œconomie, ils deviennent prodigues en leur abondance; pour n'avoir pas appris durant leur neceſſité l'art de dépenſer bien à propos. Enfin qui ne fait part de ſon bien à ſes enfans qu'en mourant, les oblige auſſi peu que nous oblige celui qui nous laiſſe ſa dépoüille, parce qu'il ne la peut emporter avec lui.

Pour

Pour ce qui eſt du devoir des enfans envers leurs peres, la prudence de nature a voulu quand nous venons au monde, que le même ligament qui nous ſoûtient, & qui ſert de canal pour nôtre nourriture l'eſpace de neuf mois, demeure encore attaché à nôtre lit uterin, ſans ſe rompre de lui-même comme le font toutes les membranes qui nous enveopent; pour nous eſtre une marque viſible, que les ligamens qui ſoûtiennent l'ame, & qui lui donnent la vie par une ſage inſtruction, & par mille témoignages d'amour & de bien-veillance que les enfans reçoivent de leurs peres, ſe doivent encore moins rompre que celui-là.

La peſanteur de la groſſeſſe, les douleurs de l'enfantement, la ſujétion d'alaiter, de lever, de coucher, de nettoyer, d'inſtruire, & de fournir à toute heure tout ce qui fait beſoin pour la ſubſiſtance du corps & de l'ame, ſont autant de chaînes differentes des peres envers leurs enfans, dont il ſort un pareil nombre de chaînons de la même fonte qui donnent encore une étrainte plus ferme à cette liaiſon.

C'eſt pourquoi il ſemble que le commandement d'honorer ſes pere & mere, ſoit une choſe ſuperfluë, attendu l'obligation qu'il y a de le faire: mais comme Dieu a vû qu'il y avoit des ames aſſez ingrates pour manquer à ce devoir, & à celui-même de leur amour envers lui, qui eſt encore plus ſelon nature; il a voulu que l'un & l'autre commandement fût écrit dans les tables de la Loi, puiſqu'il ne le pouvoit eſtre en leur conſcience, afin que ceux qui n'y ſatisferoient point fuſſent en horreur à Dieu & aux hommes, comme étant convaincus en l'une & en l'autre infidelité du crime de leze-Majeſté divine & humaine.

Mes Enfans, je ſuis déja ſi avancé en âge, & vous encore ſi jeunes, que vrai-ſemblablement vôtre mere doit demeurer chargée du ſoin de vôtre in-

ſtitution, comme elle l'a déja été de toutes les peines de vôtre enfance. Elle eſt ſi bonne & ſi aviſée, que je ne fai point de doute qu'à mon défaut vous ne trouviez en elle ſeule une affection de pere & de mere. Si cela arrive, comme ſes bons offices ſe redoubleront envers vous, ſi vous deſirez que la benediction de Dieu vous accompagne, vous réünirez auſſi pour lors toutes les puiſſances de vôtre ame, pour lui rendre à elle ſeule tout l'honneur & tout le reſpect que vous nous devez à tous deux en commun.

Conſeil pour mes Filles.

Pour ce qui eſt de vous autres, mes Filles, quoi qu'on m'ait aſſez ſouvent conſeillé de vous mettre en Religion, je ne l'ai pas voulu faire, parce que c'eſt une vocation qui doit venir de Dieu & de vous, & non pas de moi ſeul : ſi toutefois vous y aviez quelque diſpoſition, nôtre maiſon étant pauvre & une eſpece de deſert comme elle eſt, elle peut vous ſervir de cloître pour y faire un noviciat de pauvreté, de chaſteté, & d'obedience, ſous la direction de vôtre mere, comme ſi vous étiez ſous l'autorité d'une Superieure. Mais j'entens que ce noviciat ſe continuë juſques en l'âge de vingt ans pour le moins : cet âge meur paſſé dans une maiſon où Dieu eſt un peu craint & reveré, vous aura donné le temps de connoître ſi le corps ſe peut aſſujettir à l'eſprit, & ſi vôtre volonté peut ſubir ſans rebellion l'auſterité d'une Regle, & l'abnegation de vous-même. Si vous jugez alors que la choſe ne ſoit point au deſſus de vos forces, je ſerai bien-aiſe que vous ſoyez Religieuſes, & non autrement; parce que j'ai peur que la precipitation d'un vœu qui ſe fait avant ſa ſaiſon, ne ſoit encore plus ſujet à la corruption d'un ver qui le ronge, que ne le ſont les fruits qui ſont trop avancez.

Je

Je vous propoſe ma maiſon pour vôtre noviciat, plûtôt qu'une maiſon religieuſe, n'ignorant point quelle impreſſion peut faire en vos ames le ſujet pénible de nôtre menage, le ſoin qu'il nous faut avoir pour nous maintenir ſelon nôtre condition, la difficulté qu'il y a de ſoûtenir long-temps une dépence plus grande que la recette, ſoit pour vôtre entretien & le noſtre, ſoit pour les penſions de vos freres; les gages de nos ſerviteurs, & pluſieurs autres parties caſuelles; & qu'enſuite de cela il faille encore qu'une ſeule & pauvre maiſon comme la mienne, ſoit démembrée en cinq portions differentes pour vous partager. Il eſt certain qu'un tel objet, dont les eſpeces fâcheuſes ſe repreſentent diſtinctement à toute heure à vôtre imagination, en faiſant chez moi vôtre noviciat, vous peut eſtre un grand ſujet d'averſion pour une vie qui vous expoſe à toutes ces tempeſtes, & un grand ſujet d'amour pour une ſainte retraite qui vous en peut garantir. Enfin, mes Filles, autant que la vie du monde (qui s'ennuye méme de ſon aiſe) a d'incommoditez & d'embarras pour ſe faire haïr, autant la vie Religieuſe a d'attraits & de charmes pour ſe faire aimer. En cette condition tout le devoir de l'ame devote pour le repos de cette vie & pour la gloire de l'autre, ſe termine en deux chefs, dont l'un eſt d'aimer Dieu, & l'autre de renoncer à ſa volonté propre. Le premier, nous eſt un devoir de nature, & la ſujétion de l'autre eſt ſi libre, que même elle nous décharge du ſoin de nôtre propre conduite.

Quelque envie néanmoins que j'aye de vous voir embraſſer cette profeſſion, je n'ai point voulu vous jetter dans un Cloître à la ſortie du berceau comme on fait d'ordinaire, ne deſirant point que vôtre miſſion ſe faſſe en ce lieu-là, ni par l'habitude de l'enfance, ni par reſpect, ni par crainte, ni par aucun interêt de famille. Je veux avant toutes

choſes que vous voyez le monde en toutes ſes faces belles & laides, que vous ſçachiez ce que c'eſt que de pauvreté, de chaſteté & d'obedience; & que vous faſſiez quelque épreuve, ſi la pratique de toutes ces choſes ne cauſera point de tumulte en vos ames. Il vaut mieux que cet eſſai ſe faſſe chez moi qu'en un Convent; parce qu'on n'en peut ſortir, ce me ſemble, ſans en avoir un peu de confuſion, & ſans en rapporter aſſez ſouvent quelques humeurs qui ne s'accommodent pas à la police du monde, qui lui eſt tout-à-fait oppoſée.

Je ne puis comprendre comment on a pû conſentir que cette profeſſion ſe fit en l'âge de quinze ans, ni comment l'uſage le tolere, vû le peu de raiſon qu'il y a d'engager le cours entier de la vie, ſous la neceſſité d'un vœu, dont l'effet ſe devroit ſuſpendre juſques à ce que la ſuffiſance de le faire fût venuë; bien loin que ce ſoit un moyen pour conſerver ſa maiſon, c'en eſt un plûtôt pour la détruire : car un ſeul combat, un naufrage, un champignon même nous peuvent ôter une partie de nos enfans; & l'autre ne ſera déja plus à nous par la precipitation d'un vœu qui ne ſe peut revoquer, auquel ſera intervenu nôtre permiſſion ou nôtre commandement.

D'un autre côté je n'oſerois vous conſeiller de vous marier, car ſi la clôture a quelque choſe d'affreux, le mariage ne le doit pas eſtre moins à une Demoiſelle qui a peu de bien, comme vous; elle ſe prepare en ſe mariant une ſuite de neceſſitez qui eſt un mal tellement inſupportable, qu'il ne s'adoucit point par la coûtume de le ſouffrir. Vôtre petite portion en mon heredité qui eſt mediocre, ne vous donnera pas un riche mari. Ainſi le parti de demeurer filles vous ſeroit le plus avantageux. Entre l'honneur d'un vieux athlete & d'une vieille fille, il n'y a de la difference que de ſexe; celle qui perſevere en cet état juſques à la fin, fournit une glorieuſe carriere,

riere. Cette pureté ſe conſerve avec plus de merite ſous ſa propte direction, que ſous celle d'autrui, pourvû qu'elle ne ſoit point bleſſée. La fleur en eſt de plus difficile garde que le fruit, qui plus il vieillit; moins il eſt ſujet à ſe corrompre.

Quoi que vous faſſiez, prenez garde que vôtre choix ſur le genre de vie que vous devez ſuivre, ne previenne point vôtre prudence. Vous avez un exemple de ce que vous devez faire en la perſonne de ma femme, qui a demeuré auprés de ſa mere juſques en l'âge de vingt-huit ans, prenant connoiſſance du ménage, & vivant comme une Religieuſe ſans l'eſtre. Nous ſerions heureux enſemble, ſi la benediction de l'Ecriture, qui conſiſte en nos cinq enfans, avoit un peu moins de peſanteur. Mes Filles, ne vous hâtez point de vous marier non plus qu'elle, eſperez de la bonté de Dieu la même grace, ou une plus grande, ſi vôtre conduite eſt bonne comme la ſienne, & que vous ſoyez modeſtes & ſages comme elle eſt, qui eſt la plus riche dot qu'une fille puiſſe porter à ſon mari. Je laiſſe le ſurplus de vôtre direction à vôtre mere; qui ſçait mieux que moi comme il vous faut gouverner. Elle craint Dieu, elle aime ſon mari, elle a ſoin de ſon ménage, elle eſt humble & modeſte, & ſi aviſée, qu'aſſez ſouvent j'ai beſoin de ſon conſeil. Mes Filles, ſervez-vous du bon exemple qne vous avez en elle, & de ſes bons avis, je m'aſſeure en le faiſant qu'on reconnoîtra qu'ils ſont encore meilleurs & plus fideles pour vous, que ceux que je donne preſentement à vos freres.

CHAPITRE IV.

Du devoir des Freres entr'eux.

APRE'S l'amour conjugal, & celui des peres envers les enfans, & des enfans envers les peres, la troiſiéme & la plus étroite liaiſon de nature, eſt celle des freres entr'eux : ils ſont comme les branches d'un même arbre, leſquelles étant nourries d'un méme ſuc, quoi qu'elles ſe diviſent en leur tronc, doivent porter un fruit d'un même goût, ou donneront ſujet de ſoupçonner qu'il y aura eu diverſité de greffes. L'union qui eſt entre les deux mains qui ſont ſœurs, & entre tous les doigts, pour le ſervice commun de la main, eſt une leçon de s'entr'aimer & de s'entr'aider, que la nature fait aux enfans d'une même famille, s'ils veulent ſe maintenir en bon ordre.

Il y a communément trois choſes qui ſont la ſource de la més-intelligence qui ſe voit entre les freres. La premiere & la principale eſt un vice de la premiere conformation, cauſé (comme je l'ai déja dit) par la corruption qui ſe trouve en la maſſe du ſang de leurs parens, étant impoſſible, qu'une production qui naît du mélange de deux ſemences ennemies, puiſſe avoir en ſoi quelque choſe de ſociable, ni que d'un mariage diſcordant & plein de contrarietez, il puiſſe rien naître qui ſoit capable d'aucune harmonie. Ainſi l'inimitié qui eſt entre les freres, ne leur eſt pas ſimplement honteuſe ; mais elle fait encore un injurieux contre-coup contre l'honneur des peres, & briſe en le faiſant la ſeconde table de la Loi de Dieu, par laquelle il leur eſt commandé de les honorer.

L'inégalité de l'affection des peres envers les enfans,

fans, eſt la ſeconde cauſe de la més intelligence des freres entr'eux, appuyée (ce me ſemble) ſur un fondement aſſez foible : car outre la violence de l'inclination, dont il eſt aſſez mal-aiſé de ſe défendre, il arrive ſouvent que l'un des enfans vous eſt plus reſpectueux & plus obéïſſant que l'autre, & que cette difference de leur reſpect & de leur amour pour vous, en produit un autre en vous pour eux ; & en ce cas là, ceux qui penſent eſtre leſez ne peuvent ſe plaindre qu'injuſtement, & que comme ayant été mauvais œconomes de la bien-veillance reſpective qui doit eſtre entr'eux & leurs peres.

Il y a encore une autre raiſon tres-conſiderable, pour ne traiter pas ſes enfans avec une même égalité d'affection, qui eſt, que quand le pere voit une belle naiſſance, qui s'acquiert d'elle-même quelque preéminence au deſſus des autres, il eſt obligé de la cultiver avec plus de ſoin, & les freres doivent leur conſentement à ce préciput de ſa bonne volonté, qui n'a ſouvent nul autre but en ſa fin que le bien général de toute la famille. Nous voyons un même ordre en la nature. Entre les branches qui naiſſent comme ſœurs au haut de leur tronc, la plus vigoureuſe attire toûjours le plus de nourriture, & le tronc ſe laiſſe ſuccer à elle plus pleinement qu'aux autres : ſuivant cet exemple, je vous conjure, mes Enfans, de ne trouver point mauvais que je ſois le plus liberal de mes ſoins & de mon affection à celui qui le meritera le mieux. Je ſerai bien-aiſe de voir entre vous une émulation à qui gagnera ce premier rang en mon eſtime ; je le promets en foi de bon pere au plus vertueux ; vôtre tâche pour y parvenir eſt également en vôtre puiſſance, elle ne conſiſte qu'à vous abſtenir de mal, & à bien faire, qui eſt une choſe qui n'eſt point au deſſus de vos forces. Vous puiſſe-je voir un deſir, ſi uniforme en ce beau deſſein, que mes bonnes volontez demeurent ſi égale-

ment ſuſpenduës entre-vous tous, que nous ne puiſſions jamais reconnoître ni vous ni moi, où elles doivent le plûtôt incliner.

La troiſiéme cauſe & la plus ordinaire, du peu d'amitié qui eſt entre les freres, provient du partage de leurs biens : les peres les plus ſages en laiſſent la diſpoſition à l'uſage du païs; qu'elle qu'elle ſoit, étant ſelon la Loi, elle eſt toûjours meilleure & moins ſujette à la jalouſie de nos enfans entr'eux, que la noſtre. Nos biens ſont à nôtre famille, & nôtre famille à l'Etat, dont nous ne pouvons tranſgreſſer les ordonnances publiques en faveur de nos enfans, que nôtre memoire ne devienne odieuſe aux autres, & ſans ſemer des épines entr'eux. Quand la Loi nous a permis, en certains cas, d'en uſer ſelon nôtre volonté, ç'a été plûtoſt un pouvoir de bien ſéance qu'elle nous a donné, pour tenir nos enfans dans une plus étroite ſujétion de leur devoir envers nous, qu'une permiſſion ou une puiſſance abſoluë, de leur oſter un droit qui leur eſt acquis en naiſſant, & auquel la juſtice commune les appelle.

Mes Enfans, pour maintenir une parfaite union entre-vous, voici comme je ſerois d'avis d'uſer de mes biens, ſi j'en avois aſſez ſuffiſamment pour vous en faire part à tous. Premierement, comme il y a des temps & des âges ou l'on dépenſe plus qu'en d'autres, mon intention ſeroit de vous aſſiſter tous ſelon vôtre beſoin preſent, & de garder plûtoſt en ce partage que je vous ferois de mes biens durant ma vie, une proportion Geometrique qu'Arithmetique. Cette diſpoſition qui vous témoigneroit une affection égale, quoi qu'il y eût peut-eſtre inégalité de dépenſe, vous ſatisferoit, comme je croi, voyant qu'en cela je n'aurois eu nul autre égard que celui de voſtre commun avancement.

Pour ce qui eſt du partage de mes biens aprés ma mort, trouvez bon je vous prie, mes Amis, que je

je m'en décharge ſur la loi du païs ou ils ſont ſituez; je n'en ſuis que l'uſufruitier, la proprieté lui en appartient; & je ne puis rien changer à ce qu'elle ordonne, ſans offenſer le jugement d'une infinité de perſonnes ſages qui tous ont convenu de l'étenduë de ſon pouvoir: je leur dois mon conſentement en mourant, ou je donnerai lieu de ſoupçonner que j'ai l'eſprit encore plus malade que le corps.

Il eſt vrai que noſtre Coûtume eſt un peu trop indulgente; de laiſſer en noſtre diſpoſition tous les meubles & acquêts, & la troiſiéme partie du patrimoine; ce ſont autant de ſemences de haine entre les freres, qu'un pere mourant qui penſe laiſſer quelque tige en ſa famille plus puiſſante que les autres pour la ſoûtenir, ne conſidere point aſſez: car il arrive ſouvent qu'au lieu de la maintenir, il la diſſipe en faiſant ces avantages, l'affection des cadets envers leur aîné ſe diminuant comme leur portion dans l'heredité. C'eſt pourquoi mon avis ſeroit, Que les peres ne reçûſſent cette liberté que leur donne la loi, que comme une action de civilité qu'elle leur fait, dont ils ne ſe doivent point ſervir. La loi qui n'ordonne que le quint à l'aîné ſur le patrimoine, quoi qu'elle étende nôtre pouvoir au delà, ſemble regler nôtre devoir ſur ce pied-là ſimplement, & nous déſigner que pour le ſurplus nous ne lui devons que le même préciput & avantage ſur nos meubles & ſur nos acquêts, ſi nous voulons ſuivre ſon intention.

Pour ce qui eſt des Coûtumes qui donnent preſque tout à l'aîné, il eſt raiſonnable auſſi de s'accommoder à leur autorité qui a déja preſcrit; & de la ſouffrir comme une vieille plaie, qui eſt conſolidée par le temps & par un long uſage, dont la douleur eſt paſſée. Mais quand le pere fait lui-même ce paſſe-droit, c'eſt une eſpece d'exheredation ſur une partie de ſa famille, qui comme une plaie nouvelle, fait ſolution de continuité en l'étroite

union qui doit eſtre en l'amitié fraternelle; étant impoſſible que les parties affoiblies ne portent envie à celles qui ſont cauſe de leur affoibliſſement, & que même ſe voyant deſtituées de forces, elles ne le ſoient auſſi d'affection entr'elles pour ſe maintenir.

Le ſeul moyen de pourvoir à cet inconvenient, eſt de laiſſer, comme j'ai dit, aux loix & à l'uſage reçû, la diſpoſition de nos biens en mourant, & de ne s'abuſer point de cette folle vanité, de croire empêcher que nôtre nom ne meure comme nous, en s'efforçant inutilement de conſerver nôtre bien en ſa maſſe. Le devoir de l'amitié fraternelle eſt le premier en ordre, & plus ſelon nature que le deſir de remedier à la diſſipation de nôtre heredité; & par conſequent, nôtre principal ſoin doit tendre à le maintenir en ſon rang.

La tige des familles fertiles en nombre d'enfans, eſt comme celle d'un arbre qui eſt ſurchargé de fruits, une partie tombe d'elle-même, l'autre eſt abattuë des vents, & l'autre vient à maturité, ſans que ſa fecondité le deſſéche.

Sur cet éxemple nous pouvons confidemment & avec ſeureté, remettre ſous la conduite de la providence & des loix l'œconomie de nos biens, & la durée de nôtre poſterité; ſoyons aſſeurez que la diſſipation de l'un & de l'autre ſe fera bien plûtôt par la més-intelligence des freres entr'eux, que par la pluralité de leurs partages. Quand il y en a beaucoup à faire, leurs portions ſont à la verité plus petites, mais en recompenſe leur conſeil & leurs forces ſe doublent & redoublent par l'union qui ſe fait de pluſieurs bras & de pluſieurs teſtes enſemble.

Cette liaiſon eſt d'un plus grand ſecours que celle des hommes fabuleux à trois corps & à cent bras, qui pour eſtre tous reduits ſous un ſeul tronc, ne ſe peuvent ſervir l'un l'autre ſeparément, ni hors

d'eux-

d'eux-mêmes ; au lieu que les freres qui ſont unis entr'eux d'une affection mutuelle, quoi qu'ils ſoient diviſez de perſonnes, peuvent demeurer indiviſibles en toutes les fonctions qui regardent leur aide & leur défenſe commune, & maintenir ſéparez de lieu, de corps & d'action, un même ſentiment en toutes choſes, pourvû qu'ils ſuivent le mouvement de la nature. Naturellement un même eſprit, un même ſang, un même principe, & une même éducation doivent produire de mêmes inclinations & de mêmes volontez.

Mes Enfans, la correſpondance qui paroît en la fraternité des doigts de la main, vous eſt un modéle de ce qui ſe doit faire en la voſtre. Un ſeul mouvement les ouvre tous enſemble, & un autre les ferme ; pour vous apprendre que toutes vos volontez ne doivent avoir qu'une commune impulſion: Et comme aux actions pénibles & où l'effort de toute la main eſt neceſſaire, le plus petit doigt y contribuë également comme le poulce ; ce vous eſt un exemple, quelque inégalité qu'il y ait entre-vous, que toute vôtre force ne conſiſte qu'en vôtre union : Enfin quoi qu'il n'y ait que les trois doigts principaux qui ſoient employez en toutes ſortes d'ouvrages, les deux autres ne laiſſent pas d'eſtre aſſociez en la communauté de leur ſalaire, afin que vous connoiſſiez par là que ceux qui ſont les plus agiſſans & les plus intelligens entre-vous, doivent ſubvenir aux défauts & aux neceſſitez de ceux qui le ſont moins.

Nous faiſons preſentement l'experience de ce ſecours en nôtre famille ; mais puiſque la modeſtie de celui de qui nous le recevons me défend de le publier ; ſupplions-le, mes Enfans, de nous permettre au moins de lui en rendre mille actions de graces en nos ames, & de le conſiderer comme un arcboutant bien placé qui ſoûtient nôtre maiſon ſans qu'on le voye.

Sous

Sous le devoir de l'amitié fraternelle je comprens celui de tous les proches, juſques au degré auquel cette liaiſon ſe relâchant, la loi leur permet de ſe rejoindre entr'eux par un nouveau nœud de conſanguinité. Tout ce qui eſt depuis cette branche juſques au tronc, n'étant qu'un même ſang, eſt tenu à un même devoir d'affection reciproque, ſelon le rang de ſa proximité. Le progrés d'alliance qui eſt au delà, ſe confond en la maſſe publique; d'où il arrive que le devoir privé d'une famille, ſe termine en une obligation civile.

CHAPITRE V.

Du devoir entre le Maiſtre & le ſerviteur.

LE devoir reciproque qui eſt entre le maître & le ſerviteur, eſt le quatriéme en ordre en la ſocieté civile. Quoi que la plus commune opinion ſoit, que ce mot de maître ne ſoit né que d'une uſurpation qui eſt faite ſur la liberté publique, je ne ſuis point de cet avis. Le corps politique eſt formé comme le corps humain, de parties qui commandent, & de parties qui obéïſſent : celles qui ſe ſont rencontrées en l'un & en l'autre, avoir le plus de raiſon & le plus d'autorité, ſe ſont miſes d'elles-mêmes & ſelon nature, en poſſeſſion de commander: & les autres quoi que ſouvent les plus fortes & les nerveuſes, ſelon la même nature, ſont trouvées reduites en la neceſſité d'obéïr.

Autrement ſi elles ſe fuſſent preſentées toutes enſemble pour le commandement, il ne ſe ſeroit fait nul ſervice mutuel; & ſi elles fuſſent auſſi toutes demeurées dans le devoir d'obéïr, leur ſervice ſe ſeroit fait en confuſion, faute d'ordre & de conduite pour eſtre regies entr'elles.

Pour

Pour reprendre la choſe en ſa ſource, il eſt vrai ſemblable que la force a fait la premiere diviſion de la terre entre les hommes, & que la poſſeſſion en a été depuis autoriſée par un commun conſentement, pour éviter une ſeconde fois cette premiere Anarchie, où toutes choſes étoient poſſedées en déſordre. Ceux qui en eurent la meilleure part, ſe voyant plus de bien qu'ils n'en pouvoient faire valoir, furent contraints d'appeller en la communauté de leur portion les mal-partagez, ſous des conditions ſi libres & ſi commodes, que pourvû qu'elles ſoient bien obſervées, je trouve qu'il n'y a difference que de nom entre le maître & le ſerviteur.

Premierement, ſelon la loi de nature, l'un & l'autre ſont jettez ſur un même moule; ſelon celle de l'Etat, ils ſont tous deux libres, & tous deux ſujets d'un même Prince; & par celle de la Religion, ils ſont également membres de JESUS-CHRIST, & le Prince même avec eux.

En ſecond lieu, nul d'entre nous quel qu'il ſoit, ne peut contraindre un autre homme en quelque vile condition qu'il puiſſe eſtre, de le ſervir s'il ne lui plaît. Ce privilege nous eſt à tous ſi commun, qu'il n'y a que le Roi ſeul qui le puiſſe rompre.

En troiſiéme lieu, quelque inégalité qu'il y ait entre moi & celui que je veux prendre pour mon ſerviteur, je ne puis contracter avec lui de ſon ſervice, qu'il ne faſſe avec moi la même choſe pour ſon ſalaire, & qu'en nous commettant l'un avec l'autre il ne devienne mon égal: par nos conventions comme il demeure mon obligé, je ſuis le ſien; s'il eſt mon domeſtique, il entre en la communauté de ma maiſon & de mon foyer avec moi; & quoi qu'il ſoit de la derniere table, il eſt mon commençal, & je lui dois même ma protection contre autrui.

En recompenſe de tant de ſoins, que penſes-tu que faſſe pour moi celui que tu crois mon ſerviteur à

teur ? il me ſert ; tu te trompes, il ſe ſert : le même travail qu'il feroit en ſa maiſon pour vivre, il le fait en la mienne ; s'il m'engage ſa volonté pour me rendre quelque ſervice, la mienne lui demeure en ôtage pour ſon ſalaire ; ſi je trouve mon compte en ce qu'il fait pour moi, il y trouve le ſien auſſi ; s'il ſe mêle de mes affaires, on s'apperçoit bien-tôt qu'il ne neglige pas les ſiennes ; s'il fait valoir ma terre, il en partage les fruits à l'aire avec moi ; s'il m'appreſte à manger, il en taſte le premier, il y contribuë de ſa peine, & moi de toute la dépenſe. Nôtre communauté ſe découvre en tant de choſes, que tout bien conſideré, je trouve que l'aſſemblage du ſerviteur avec le maître, n'eſt autre choſe qu'une ſocieté qui ſe fait entre le pauvre & le riche pour leur utilité commune, en laquelle il n'y a aucune difference que de nom.

Mon Fils, il eſt à propos que l'un & l'autre ſçachent que la diſtance qui eſt entr'eux, n'eſt point ſi grande comme on penſe, afin que le commandement de l'un ſoit plus doux, & que l'autre en ſervant ne faſſe rien qui ſoit indigne de la liberté de ſa condition. Un honneſte ſerviteur eſt le ſurveillant de ſon maître, & un bon maître l'éxemplaire de ſon ſerviteur. C'eſt pourquoi il n'y a point de combinaiſon entre les hommes, aprés celle du mari & de la femme, qui ait plus beſoin d'eſtre bien-faite que celle-ci.

Et parce qu'il eſt aſſez difficile que le maître & le ſerviteur ſoient toûjours en une ſi bonne correſpondance, qu'il n'y ait quelquefois entr'eux quelque petite contrarieté : aux choſes de peu de conſequence, il eſt à propos que le maître cede quelquefois pour tenir en haleine la liberté de ſon ſerviteur, & de peur qu'en la lui voulant ôter entierement, il ne lui faſſe venir l'envie de la reprendre toute & de le quitter.

La repugnance que nous avons à faire la volon-

té

té d'autrui, ne provient que de ce que la vie n'étant autre choſe en ſoi qu'une action des ſens & de la connoiſſance, il nous ſemble quand cette action n'eſt point en nôtre puiſſance, que nous vivons plûtôt de l'ame d'autrui que de la noſtre. C'eſt d'où vient cette difficulté d'obéir qui ſe trouve naturellement en l'homme; & pour cette raiſon, la nature & les loix ne faiſant point de ſerviteurs s'ils ne le veulent eſtre de leur bon gré, nous devons avoir la prudence de ménager les noſtres avec diſcretion ſi nous en ſommes bien ſervis, pour empêcher que l'ennui de leur ſujétion, ſi elle eſt trop rude, ne leur en faſſe venir le repentir.

Pour le repos commun du maître & du ſerviteur, il eſt ſouvent neceſſaire que le premier ſoit aveugle, & que l'autre ſoit ſourd. Un maître trop clairvoyant ne manquera jamais de nouvelle occaſion de ſe fâcher, s'il obſerve ſes ſerviteurs de trop prés; il doit negliger ou ne pas faire ſemblant de voir une partie de leurs fautes. Quand elles ſont faites par un défaut d'adreſſe ou de jugement, ou même par quelque legere démangeaiſon d'un reſte de liberté qui veut encore uſer de ſes droits, on les doit excuſer; parce que ſi la choſe nous touche plus que de raiſon, la douleur nous en demeure, & la faute ne laiſſe pas d'eſtre faite.

Il n'eſt auſſi gueres moins neceſſaire qu'un ſerviteur n'entende pas trop clair; parce que la bile étant une humeur ſubtile qui ſe mêle aiſément avec la maîtriſe, il eſt aſſez difficile qu'un ſerviteur puiſſe ſi bien ſuivre les intentions de ſon maitre, qu'il ne lui donne quelquefois ſujet de ſe mettre en colere : d'où il arrive que ſa raiſon qui eſt troublée, communique promptement ſon émotion à la langue, & tâche de ſe ſoulager par cette partie.

C'eſt en ce temps-là qu'il faut que le ſerviteur ſoit ſourd pour deux raiſons : l'une, pour n'eſtre point obligé de répondre, car ſa réponſe pourroit faire

re en l'ame du maître une nouvelle repercuſſion de ſa faute, au lieu que le ſilence en affoiblit la force, comme d'un coup qui frappe à vuide; & l'autre, pour émouſſer la pointe des reproches & des injures qui lui ſont dites, dont le ſentiment qui eſt mordicant, lui pourroit donner quelque averſion contre ſon Maître, s'il y étoit trop attentif.

Il y a fort peu de fautes auſquelles un maître ne doive eſtre indulgent, qu'en celles qui ſe font contre lui par déliberation, & en celles où il y va de l'offenſe de Dieu. Alors ce n'eſt plus ſimplement une faute, c'eſt un vice ou malignité; quand cela eſt, quelque utile que te puiſſe eſtre un ſerviteur, chaſſe-le, s'il n'eſt aſſez jeûne pour en eſperer de l'amandement: prens garde auſſi ſi c'eſt un pecheur confirmé, qu'en le voulant reformer tu n'ayes part à ſa foüilleure, & que tu n'attires ſur toi une partie de ſon ſcandale.

Si tu découvres que ton ſerviteur aime le jeu, le cabaret & la débauche des femmes, ſois aſſeuré qu'il ſera un blaſphémateur auſſi, & qu'il eſt impoſſible, qu'avec toutes ces méchantes qualitez il te puiſſe eſtre fidele: outre le ſcandale qui en arrive, ſi tu le retiens auprés de toi, ces trois premiers vices n'étant point des vices de credit, il faut de neceſſité que tu en ſois le payeur; ou ſi quelqu'autre bourſe que la tienne les entretient, qu'à ton inſçû tu en ſois le receleur & le confident.

Si tu veux que ton ſerviteur te ſoit fidele, ſois-le envers lui le premier en le bien payant: ne le contrains point en lui retenant ſon ſalaire, de ſe payer lui-même par ſes mains, de peur que vous ne deveniez tous deux coupables en même temps.

Les dents en la conſtitution du corps humain, ſont le ſymbole de ce qu'il faut que ſoient des ſerviteurs en la compoſition d'une famille, où ils doivent avoir toutes les mêmes conditions: elles doivent faire la premiere preparation des choſes deſtinées à la nourriture;

riture ; eſtre diſpoſées avec ordre ; travailler toutes, de peur que celles qui ne ſervent point ne deviennent rances ; eſtre nettes, afin que rien ne s'y attache qui les puiſſe gâter ; & eſtre entieres, de peur qu'étant creuſes il n'y demeure quelque choſe de ce qu'elles mâchent qui les corrompe. Leur office eſt de mâcher & non pas de ſavourer ; & ſuivant qu'elles ſont ſaines ou corrompuës, elles font connoître la bonne ou la mauvaiſe diſpoſition du corps où elles ſont attachées. Il en eſt ainſi des ſerviteurs.

Mes Enfans, pour mettre fin au devoir qui doit eſtre entre le maître & le ſerviteur, comme ils ſont en la vie civile, aprés nos parens, les premiers en ordre, ils le doivent eſtre en nôtre affection. Si vous prenez garde à la priere que vôtre mere vous fait repeter tous les jours pour nôtre commune conſervation, vous trouverez vos ſerviteurs domeſtiques en ce rang: nôtre engagement l'un avec l'autre étant libre & volontaire, ne le faiſons point avec eux à la reſerve du cœur.

Tout ſervice fait ſans affection eſt ſans goût : ſi on me le rend à regret, quoi qu'il me ſoit dû, je le reçois encore plus à regret ; il n'y a que la chaleur du cœur toute ſeule qui le puiſſe bien aſſaiſonner. Cela étant, faiſons-nous aimer de nos ſerviteurs : pour en eſtre aimé il les faut aimer : l'amitié ne reçoit que ce ſeul change. Si donc nôtre intention eſt d'attirer à nous leur affection, comme ils ſont pluſieurs en nombre. il faut que la plus grande maſſe de l'aiman ſoit de nôtre côté, afin que ſa puiſſance unitive ſe puiſſe mieux communiquer à tous, & faire ſon effet en commun,

Je me ſuis un peu moins étendu ſur le devoir du ſerviteur, que ſur celui du maître, parce que le maître eſt toûjours plus en pouvoir de ſe faire rendre ce qui lui eſt dû, que n'eſt le ſerviteur de lui en faire refus.

CHA-

CHAPITRE VI.

Du devoir des Voiſins entr'eux.

LE devoir de l'homme ſeroit de peu d'étenduë, & ſa connoiſſance bien courte, ſi elle ſe terminoit ſimplement dans l'enclos de ſa maiſon. La terre eſt ouverte de tous côtez, afin que l'homme ſe communique à l'homme avec plus de facilité; ſon premier commerce, en ſortant d'avec ſa famille, eſt avec ſes voiſins. Mon Fils, que penſes-tu qui ſont tes voiſins? tes voiſins ne ſont autre choſe qu'un débordement qui s'eſt fait de l'excroiſſance des premieres familles du monde, qui s'étant accrûës en trop grand nombre, furent contraintes de ſe ſeparer, & de prendre pour vivre une plus grande étenduë de terre qu'elles n'avoient auparavant; de ſorte qu'en remontant à ta premiere origine, tu es une partie de la famille de ton voiſin, ou il eſt une partie de la tienne.

Et parce que la longueur du temps efface tous les veſtiges de l'ancienne parenté, les alliances & le comperage qui ſe pratiquent d'ordinaire entre voiſins, & le prompt ſecours qu'on reçoit d'eux aux neceſſitez le plus preſſantes, qui ne donnent pas le temps de courir ailleurs, les rétablit en quelque façon. Le voiſin eſt à ſon voiſin le premier objet de ſa charité, & le plus officieux eſt toûjours le plus proche; témoin le Samaritain de l'Ecriture, qui, quoi qu'éxecrable aux Juifs, fut jugé le prochain de celui qui étoit tombé entre les mains des voleurs, encore qu'il l'eût vû le dernier; parce qu'il avoit eu pitié de lui, & non pas le Sacrificateur ni le Levite qui le virent les premiers, & n'en eurent aucun ſoin.

Il y a particulierement trois choſes, dans le deſir deſquelles, ſi l'homme n'eſt un peu moderé, & qu'il ne ſe faſſe juſtice à ſoi-même, il eſt aſſez difficile qu'il puiſſe eſtre un bon voiſin: l'une eſt l'interêt du bien; l'autre, l'interêt du plaiſir; & la derniere, celui de l'honneur.

Pour ce qui eſt de l'interêt du bien, nos voiſins ſont ou nos égaux, ou plus puiſſans, ou plus foibles que nous: ſi nous ſommes égaux, & qu'il y ait conteſtation entre-nous, elle decline incontinent en un procés ou en une querelle: & comme il n'y a rien de ſi fragile que l'homme & ſa poſſeſſion, il arrive ſouvent de ce contracte, que deux voiſins d'une même force ſe briſent tous deux en ſe choquant. Pour ce qui eſt du fort & du foible, ſi le fort eſt injuſte, il eſt dans ſon païs comme un cancer dans la chair, qui devore peu à peu toutes les parties qui lui ſont voiſines, & qui devient toûjours plus malin à meſure qu'il s'étend.

Que ſi le foible eſt hargneux, il eſt incommode en ſon voiſinage comme l'eſt un ciron dans la peau, qui tout petit qu'il eſt, ne laiſſe pas de cauſer de la demangeaiſon & de l'inflammation. Dieu te garde de ces deux ſortes de voiſins, dont il faut toûjours oindre l'un, ou gratter l'autre.

L'interêt du bien eſt commun à toutes ſortes de conditions; celui du plaiſir qui peut apporter du trouble entre les voiſins, qui eſt le chaſſe, ne regarde que la Nobleſſe; le païſan laboure, l'artiſan travaille, le marchand fait ſon commerce, & l'homme d'affaires a ſon occupation; de ſorte qu'il n'y a que les Gentilshommes qui demeurent oiſifs; & comme ils n'ont aux champs tous enſemble qu'un divertiſſement qui leur eſt commun, qui eſt celui de la chaſſe, il eſt aſſez difficile qu'ils puiſſent ſi bien prendre leurs meſures, qu'il n'y ait ſouvent entr'eux quelque conteſtation.

Mes

Mes Enfans, ſi vous ſuivez mon conſeil, vous n'aimerez point la chaſſe non plus que moi; mais ſi vous l'aimez, & que vous ayez des voiſins qui ſoient tant ſoit peu difficiles, je vous conjure, de peur de les mécontenter, de vous eſtre encore plus ſeveres que ne vous ſont les Ordonnances de nos Rois, qui ont reglé le devoir d'un chacun ſur ce ſujet. Que ſi vous avez quelque voiſin qui ſoit préoccupé de cette paſſion, comme tu vois qu'elle lui fait faire plus qu'il ne peut : excuſe-le s'il fait plus que la loi ne lui permet.

La peine qu'il ſe donne en cet exercice, & les laſſitudes que ſouffre le corps au retour de la chaſſe, te doivent faire juger que cette paſſion eſt moins un plaiſir, que le travail & l'agitation d'un poſſedé, dont les convulſions & les tranſports meritent mieux un exorciſte, & ta compaſſion, que ton reſſentiment. Pour ce qui eſt du gibier qui regarde plus le ventre & la cuiſine, que l'exercice du corps & le contentement de l'eſprit, il eſt raiſonnable qu'un chacun prenne ſur lui ce divertiſſement.

La chaſſe fait une partie de la guerre civile qui eſt entre les Gentilshommes, & le point d'honneur l'autre. Ce dernier eſt ſujet à une ſi grande varieté d'incidens, qu'il a été impoſſible à la prévoyance des loix de regler ſi bien le devoir d'un chacun, qu'il ne reſte ſouvent entr'eux quelque matiere de conteſtation. En cela, mon Fils, voici comme je ſuis d'avis que tu te gouvernes.

Aux lieux où l'ordre du monde veut que tu gardes ton rang, que tu le faſſes avec tant de prudence, qu'encore que la loi te le donne, il paroiſſe que tu le reçoives de la civilité de celui qui te le défere. Sois ſi bon ménager de l'honneur d'autrui, qu'on te voie plûtoſt relâcher quelque choſe du tien, que de rien uſurper ſur celui de ton voiſin. Aux lieux indifferens & de rencontre, n'apprehende jamais d'eſtre trop reſpectueux; l'honneur eſt comme l'eau du

torrent que nous attirons ſur nous avec plus de violence en repouſſant ſon cours qu'en le ſuivant : ſur tout dans l'Egliſe, qui eſt le theâtre le plus commun de la vanité de l'homme, ſi quelqu'un entreprend ſur ton droit, je te commande de le ſouffrir ; tu es devant Dieu, à qui tu dois ce reſpect, & en la preſence de qui le plus humble eſt toûjours au lieu d'honneur. Si tu vois néanmoins qu'il prenne pour lui la déference que tu rends à l'Autel, il n'y aura pas de danger s'il oſe ailleurs te conteſter ton rang, de faire qu'il s'apperçoive qu'il eſt ton inferieur.

Enfin, puiſque la paix eſt un bien, nous ne pouvons dire que nous en joüiſſions, quand même elle ſeroit dans l'Etat, ſi nous ne l'avons avec nos voiſins. Ainſi j'eſtime qu'un bon voiſinage eſt abſolument neceſſaire pour le repos de la vie, & que la demeure auprés d'un mauvais voiſin eſt un quatriéme fleau de Dieu, lequel étant fixe eſt plus dangereux lui ſeul que ne le ſont tous les autres enſemble, qui ne ſont que des fleaux paſſagers.

Ne t'imagines point, mon Fils, qu'il n'y ait que celui dont la maiſon touche la tienne, & tes bornes les ſiennes qui ſoit ton voiſin. Le commandement qui t'eſt fait de l'aimer comme toi-même ſeroit de trop petite étenduë, s'il ſe terminoit à celui-là ſeul. Comme le monde t'eſt ouvert par tout, & qu'il t'eſt libre d'aller où il te plaît, ſçaches que celui que tu rencontres, que tu vois, & avec qui tu communiques en quelque lieu que tu ſois, & de quelque condition qu'il puiſſe eſtre, devient ton voiſin, & toi le ſien, & que vos preſences vous engagent à un devoir reſpectif de vous faire du bien les uns les autres.

CHAPITRE VII.

Des amis, & de trois divers mouvemens d'affections de l'homme envers ſon prochain, qui ſont la Bienveillance, l'Amitié, & la Charité.

L'AME de l'homme reçoit trois differens mouvemens en l'affection du prochain, dont le premier ne la touche qu'en la ſuperficie, en lui donnant ſimplement quelque legere émotion de lui ſouhaiter du bien, ſans ſe mettre en devoir de lui en faire. Nos Ecoles ont honoré cette bonne volonté ſuperficielle, d'un nom trop favorable, en l'appellant bienveillance; parce que toute bonne volonté qui n'aide point au beſoin le pouvant faire, n'eſt point tout-à-fait innocente, & ne l'étant point elle ne peut eſtre bonne: & par conſequent (n'en déplaiſe à nos Docteurs) il me ſemble que ce mouvement de l'ame quî eſt inofficieux, ne merite point un ſi beau nom que celui de bienvieillance, & que ce n'eſt ſimplement qu'un foible deſir de nature vers le bien. Il eſt vrai néanmoins que ce mouvement ſert de diſpoſition à l'amitié, quand celui pour qui nous l'avons eſt touché de la même émotion pour nous que nous le ſommes pour lui; car alors il ſe fait un concours de bienveillance, qui n'ayant nul autre but que de ſe concilier par une mutuelle complaiſance, ſe confondent enſemble d'un mélange ſi parfait, que la ſoudure par où elles ſe tiennent eſt imperceptible: & c'eſt de cette combinaiſon d'où procede le ſecond mouvement de l'ame en l'affection du prochain, que nous appellons amitié.

Ces deux mouvemens d'affection qui viennent de l'homme ſont imparfaits, en ce que le premier ne touche

touche ſimplement que celui qui le reçoit, & que le ſecond ne regarde que quelques perſonnes particulieres. Le troiſiéme qui tire ſon origine de plus haut eſt tout autre, étant un embraſement de l'homme envers Dieu, qui vient de Dieu même, & qui ſe reſléchit envers le prochain, ſelon l'étenduë & la grandeur de ſon principe : Car comme Dieu eſt indifferemment bon aux bons & aux méchans, l'homme ſur ſon exemple devient également bon à tous, à ſes ennemis comme à ſes amis, ſans acception de perſonnes & de condition, & ce troiſiéme mouvement d'affection s'appelle charité.

De maniere que tout le devoir de l'homme envers le prochain, ſe termine ou en bienveillance, qui eſt une amitié inofficieuſe; ou en amitié, qui eſt une charité imparfaite; ou en charité, qui eſt un braſier vivant, qui comme un feu public eſt toûjours allumé pour le ſervice de tous ceux qui en ont beſoin.

Mon Enfant, quoi que le premier de ces trois mouvemens ne paroiſſe qu'une impreſſion paſſagere, néanmoins parce que l'amitié ni la charité ne ſe peuvent former en nous que la bienveillance ne precede, je vous ſouhaite cette tendreſſe d'ame, comme étant la mere-nourrice des deux autres : elle eſt noble en ce qu'elle eſt déſintereſſée, autrement on ſeroit bienveillant à ſoi-même, ſi elle étoit mercenaire.

Et quoi qu'elle demeure inofficieuſe, elle repreſente en nous d'un ſeul trait une image de la bonté de Dieu, qui eſt univerſellement bienveillant à toutes ſes creatures; & une autre image de la negligence de l'homme, qui laiſſe tarir en lui la ſource de ſon inclination au bien, faute de lui ouvrir ſon cours.

Son cours s'ouvre en deux façons: Quand la bienveillance qui n'eſt de ſoi qu'une bonne volonté ſans

effet, ſe rend active & mutuelle entre quelques particuliers, elle decline alors en amitié: & quand elle fait un débordement envers toute l'eſpece, qu'elle s'offre indifferemment au beſoin du premier venu, & qu'elle ſe fait une à tous, & une à un chacun; alors elle devient charité. Mon Enfant, la pratique de ces deux choſes t'eſt neceſſaire; ſi tu veux te bien acquitter de ton devoir envers Dieu, envers toi-même, & envers ton prochain, qui eſt ce que je me ſuis propoſé de t'enſeigner.

Pour ce qui eſt de l'amitié, il ſemble que l'homme qui n'en eſt point capable, ſoit dans le monde ſans y eſtre, ſemblable à ces Iſles ſauvages, qui ne ſont pas ſimplement détachées du continent, mais qui n'ont auſſi en elles aucun abord pour y entrer, ni aucune iſſuë pour en ſortir; comme ſi la Providence de nature, qui ne fait rien en vain, ne tenoit ces lieux & ces hommes-là hors de commerce, que comme des parties infectées de monſtres, & contagieuſes au reſte. Elle eſt ſi neceſſaire en la vie de l'homme, qu'il vaudroit mieux qu'il fût privé ds tous les autres biens que de celui-là, parce qu'il n'en peut avoir la joüiſſance que par elle.

Le défaut d'amis eſt une eſpece de deſert en la multitude. Regarde ſi tu étois ſeul à goûter tous les plaiſirs que l'œil, l'oreille, l'odorat te preſentent, & tous ceux dont tout le corps eſt capable, quelle en ſeroit la faveur ſans la compagnie de tes amis. L'acquiſition de toutes les bonnes qualitez qu'on peut ſouhaiter au corps & en l'ame, eſt une beauté ſans grace, & une lumiere étouffée ſi elle ne ſe communique. Enfin, ſans le commerce qui ſe fait par le moyen de l'amitié, nous paroiſſons plûtôt entre-nous des ſtatuës dans une niche ou dans un portique, que des hommes. Ce bien eſt d'un tel prix, qu'il éleve la nature de tout l'exhauſſement qu'elle peut humainement ſouffrir, il la double, triple, quadruple, centuple, ſelon le nombre de ſes amis.

Les

Les anciens ont voulu reduire ſa perfection entre deux perſonnes ſeulement, en conſervant la memoire de quelques fameux couples d'ames, & n'ont pas aſſez reconnu toute ſon étenduë : s'il eſt vrai que nôtre ami ſoit un autre nous-même, ſous cette condition, l'amitié ne peut eſtre entre le bon & le méchant, qui ſont les deux extremes ; ni entre le méchant & le méchant, qui peuvent bien convenir en quelques choſes autant que leur interêt le permet ; mais non pas en toutes choſes, ni toûjours. Il reſte donc qu'elle puiſſe avoir ſimplement ſon éxiſtence entre les bons, dont l'action eſt uniforme en ce qu'elle eſt toûjours determinée à ce qui eſt honneſte.

Cela étant, comme il n'eſt pas plus étrange de voir pluſieurs aiguilles touchées d'aiman ſe tourner vers un même lieu, que de n'en voir que deux ; il l'eſt moins encore de voir ſe faire un honneſte concert de pluſieurs perſonnes d'honneur enſemble, attendu qu'il n'y a point en la nature de vertu qui ſoit plus aimantine & plus unitive que l'eſt le concours & la conſpiration commune des bons envers le bien.

Seroit-il donc poſſible qu'il y eût eu ſi peu d'union entre ceux qui s'adonnent à l'éxercice de la vertu, que les noms qui ſont employez dans les dialogues anciens ne fuſſent que des noms ſuppoſez, & que l'étude de la Philoſophie n'eût point eu le pouvoir de concilier une affection commune entre les ſujets qui parlent, & quelques-uns de leurs auditeurs ?

La tradition de ces éxemples eût ſans doute mieux merité de venir à nous que celle de ces celebres couples d'amis, n'étoit peut-eſtre qu'on n'a pas eſtimé qu'elle dût paſſer à la poſterité comme l'éxemple d'une choſe rare. En effet l'action de l'ami pauvre, lequel en mourant legua par ſon teſtament, qui fut accepté & éxecuté, la nourriture de

ſa mere à l'un de ſes amis, & le mariage de ſa fille à un autre, & qui ſubſtitua l'un au défaut de l'autre en ce devoir, eſt d'une bien plus belle hauteur que celle de celui qui ſe donna en ôtage pour ſon ami; & néanmoins quoi qu'elle ſoit plus illuſtre, elle eſt moins connuë, parce que c'étoient des choſes ſi ordinaires entre les gens de bien, qu'on ne les regardoit alors que comme des actions communes.

Mon Enfant, pour eſtre une même perſonne avec un autre, qui eſt l'effet de l'amitié, il ne ſuffit pas de convenir avec lui d'interêt, d'exercice, de jeu, de divertiſſement, du plaiſir des ſens, qui ſont tous des appetits du corps & de la partie inferieure de l'ame, la liaiſon qui ſe fait en conſideration de toutes ces choſes ſe diſſout avec ſa cauſe, qui eſt ſujette au changement. L'identité qui fait l'union de deux perſonnes enſemble, ne peut-eſtre parfaite qu'elle ne ſe faſſe en la partie ſuperieure de l'ame, qui conſtituë la forme de l'homme la plus eſſentielle: pour cet effet il eſt neceſſaire que nous ne ſoyons qu'un en nous-mêmes, avant que nous le ſoyons avec autrui.

Mais comme il n'y a que la vertu ſeule qui puiſſe cauſer en nous cette uniformité d'ame, il eſt tres-conſtant auſſi qu'il n'y a qu'elle ſeule qui puiſſe nous animer envers nos amis de la même façon que nous le ſommes envers nous-mêmes. Elle ſeule en reduiſant pluſieurs volontez ſous un ſeul & même devoir, y reçoit le concours de toutes ſortes d'âges, de ſexes & de conditions. Ainſi c'eſt une vieille erreur d'eſtimer que l'amitié ne puiſſe eſtre en ſon excellence qu'entre deux amis ſeulement: l'ami de mon ami eſt le mien, & l'ami de l'ami de mon ami le mien encore; pourvû que nous tendions tous à un même but, qui eſt le deſir des choſes honneſtes.

Cette theorie ſeroit belle, ſi elle ſe pouvoit mettre en pratique; mais cette conformité d'ame que deſire

deſire la perfection de l'amitié eſt aſſujettie ſous des circonſtances ſi délicates, qu'elles paroiſſent incompatibles entr'elles. Par éxemple, en l'amitié on veut eſtre le plus aimé, parce que le plus aimé ſuppoſe le plus aimable; & parce que l'agent eſt plus noble que le patient, on veut auſſi paroître le plus aimant, qui eſt une contradiction qui détruit en effet l'uniformité de nous-même, & celle que nous devons avoir avec nos amis.

Il eſt tres-certain que l'amitié en ſa plus haute élevation n'eſt qu'un eſtre mental, qui comme la vertu heroïque, ne conſiſte qu'en nôtre imagination : mais quoi qu'on ne puiſſe atteindre à la perfection de l'une ni de l'autre, ce n'a pas été une choſe tout-à-fait ſuperfluë d'en tailler une image la plus parfaite qu'il ſe peut; afin que l'homme qui eſt le ſujet de la vertu & de l'amitié, ſoit attiré plus violemment en l'action de toutes deux, par l'idée qu'il aura conçûë de leur plus grande excellence.

En effet, la vertu qui eſt le lien de la vraie amitié, eſt ſi mediocre en l'homme, que ſi nous ne nous accommodons aux infirmitez les uns des autres, nous ne pouvons pas demeurer long-temps amis: comme l'homme eſt inconſtant & inégal, ſon amitié a ſes défaillances, ſes pauſes & ſes repriſes. Celui-qui excuſe le plus eſt le plus fidele, & fait le plus d'honneur à ſon élection. Nous ne pouvons quitter nôtre ami d'affection, ſans nous affoiblir d'autant : s'il nous quitte, ſuivons-le : les lévres d'une plaie ſe rejoignent en les rapprochant, ſoyons en cela ſi fermes, que la mort même qui diſſout toute liaiſon, ne rompe pas la noſtre : faiſons-la revivre aux enfans de nos amis.

L'amitié eſt une hoſpitalité ſpirituelle, dont le droit ſe transfere à la poſterité. Si nous voyons que leur amitié pour nous ſoit beaucoup moindre que n'eſt la noſtre, ne nous en offenſons point, il ſuivent

vent le mouvement univerſel du monde, où toutes choſes remontent plus foiblement qu'elles ne deſcendent, juſques à l'affection même des enfans aux peres.

Je dois place en ce lieu à la memoire de feu Monſieur le Pelletier, qui a été le meilleur & le plus utile ami que j'aie jamais eu ; quelque effort que j'aie pû faire d'égaler la grandeur de ſon affection, j'avouë que la mienne a toûjours été moindre que la ſienne. La même affection m'eſt encore conſervée par Meſſieurs le Pelletier ſes enfans, qui ſont des perſonnes d'un grand merite. Je les ſupplie au défaut de mes ſervices, de recevoir cette reconnoiſſance en papier : Et vous, mes Enfans, ſi vous perdez jamais aucune occaſion de les ſervir ; outre que vôtre honneur y ſera intereſſé, mes cendres vous le reprocheront dans le tombeau.

Enfin, mon Enfant, la plus grande loüange qu'on puiſſe donner à un homme, eſt de dire qu'il eſt bon ami, parce que cela ſuppoſe qu'il eſt vertueux ; comme au contraire, quand on applique ce beau nom d'ami à un méchant, on ſoüille ſa pureté, & on traîne à la voirie la choſe qui doit eſtre la plus precieuſe entre les hommes.

Quoi qu'il ſemble qu'en ſe dévoüant en particulier à ſes amis, on ſe vueille ſeparer de la Charité, dont l'obligation eſt plus univerſelle ; neanmoins, parce que l'amitié eſt une affection qui eſt plus ſelon ta meſure que n'eſt cette autre, qui veut que nous ſoyons faits un à tous en général, & un à un chacun en particulier ; je ne te donne mes avis que touchant celle qui t'eſt la plus proportionnée. Pour avoir l'autre, il faut ſortir hors de ſoi-même, & eſtre divinement ſaiſi de cette ſage & ſainte inſipience des Apoſtres.

Ce divin tranſport eſt violent & penible, à cauſe de l'union qui ſe fait entre Dieu & l'homme, nonobſtant leur extréme éloignement. C'eſt pourquoi on

on remarque dans les écrits de ſaint Paul, des épraintes & des élans d'amour, qui ſortent comme un feu de ſalpêtre, dont la vehemence témoigne qu'il y a encore quelque reſiſtance en la matiere. En ſaint Jean tout au contraire, comme l'amitié eſt plus tranquille & plus de la meſure de l'homme que n'eſt la Charité, il ſemble que la douceur de cette affection ne ſoit que pour temperer la violence de l'autre.

C'eſt pour cette raiſon que ſon amour paroît en ſes écrits une chaleur de fomentation, douce, ſimple, vivifiante, & toûjours égale. La cauſe de cette difference ne procede que de ce que le premier ſemble n'aimer l'homme que pour Dieu, pour n'avoir eu connoiſſance que de la nature divine du Fils de Dieu, qui ſe découvrit à lui quand il en fut ébloui.

L'affection de l'autre eſt plus tendre, il aime l'homme pour Dieu, & l'homme pour l'homme; parce qu'il avoit eu part en l'amour de ſon Maître comme Dieu, & en ſon amitié comme homme, en ayant été le diſciple bien-aimé.

La Charité eſt une vertu ſi relevée, qu'elle fait de l'homme un éxemplaire de Dieu: il entre par elle en la plenitude de ſon amour, d'où il fait ſon reflus vers toutes les choſes creées; ſi ce n'eſt avec la même infinité d'action, c'eſt avec la même étenduë de volonté. Enfin, ſi elle n'opere au lieu où elle eſt employée, elle opere en la main d'où elle part avec tant d'efficace, que la volonté ſeule, au défaut de la puiſſance, lui tient lieu d'operation.

Mon Enfant, l'Ecriture nous apprend que Dieu eſt Charité, & que qui demeure en Charité demeure en Dieu, & Dieu en lui. Quoi que cette vertu ſoit toute divine, l'habitude à la bienveillance & à l'amitié, ſont deux moyens humains, qui diſpoſent le cœur de l'homme à recevoir la grace de cette perfection, qui eſt le troiſiéme & le plus accompli mouvement de l'ame en l'affection du prochain.

CHAPITRE VIII.

Des Perſonnes qu'il faut hanter ou éviter.

TON prochain eſt compoſé de toutes ſortes de conditions d'hommes, entre leſquels il y en a de bons & de méchans, & d'autres qui ſont d'une nature ambiguë, qui ne ſe déterminent au bien ou au mal, que ſelon l'exemple qu'ils ont, ou ſelon que l'impulſion preſente des ſens les émeut.

Evite ſur tout les méchans confirmez, tu ne les amanderas point. Les parties ſaines ne changent point la corruption de celles qui ſont gangrenées; regarde-les comme ces vieux ulceres incurables, qui ne communiquent pas ſimplement leur contagion aux parties qui leur ſont contiguës; mais qui rendent livides encore celles qui touchent aux contiguës. Sçache auſſi que de tous les méchans l'hypocrite eſt le pire. Il abolit en lui le culte interne de Dieu, pour faire de l'externe un inſtrument de ſa trahiſon. Il eſt d'autant plus malin, qu'il veut te ſurprendre ſous une livrée qui te promet ſeureté.

Recherche la compagnie des gens de bien pour ton inſtruction; il y en a de deux ſortes: les uns vivent d'une vie retirée, pour n'eſtre pas ſoüillez de la contagion des autres hommes: ceux-là n'étant ſimplement qu'une voix qui crie dans le deſert, *Preparez les voies au Seigneur*, je ne te conſeille point, quelque pureté qu'ils ayent, de te propoſer de les imiter.

Les autres, ſans renoncer à la ſocieté publique, ſe trouvent indifferemment avec toutes ſortes d'hommes, bons ou mauvais, en ſe conſervant toû-

toûjours l'intention de bien faire. Recherche la familiarité de ceux-là ; ſi comme JESUS-CHRIST ils ne ſont en la voie, la lumiere & la vie, ils ſont en ſa voie, ils ſont éclairez de ſa lumiere, & vivifiez en lui.

Entre les perſonnes qui ſont d'une nature qui eſt encore indeterminée au bien ou au mal, & qui ne ſe portent à l'un ou à l'autre que par une cauſe externe, il y en a de ſi nonchalantes, qu'elles ſont incapables de prendre aucun parti, bon ou mauvais. Ne hante point ces gens-là, de peur que tu ne ſois condamné au feu comme le figuier qui ne portoit point de fruit. Il y en a d'autres plus actives, qui font plûtôt du mal par inadvertance, que par aucune inclination qu'ils y ayent. Ceux-là, pour ſe corriger, n'ont beſoin que d'attention à ce qu'ils font. Mon Fils, ſi tu es de ce nombre, fais un peu de reflexion ſur toi, & tu trouveras que ta correction eſt en ta puiſſance.

Il y a un troiſiéme ordre d'hommes, qui ne ſont méchans que pour eſtre incultes. L'ame qui produit les vices n'eſt point infeconde, non plus que la terre qui produit les ronces & les épines. Veux-tu te ſervir utilement de l'une & de l'autre ? purge de ſon impureté la premiere par de bons exercices & de ſages enſeignemens ; & l'autre de ſes épines en la défrichant : tu verras alors que les fruits qu'elles te donneront, ſeront & plus beaux & meilleurs & plus abondans, que d'une terre ou d'une ame qui ſeroit naturellement fertile.

CHAPITRE IX.

Du devoir entre le Prince & le Sujet.

IL ne me reſte plus qu'à te dire quelque choſe du devoir du ſujet envers le Prince, & du Prince envers le ſujet, qui eſt le plus important de tous. Celui du mari, de la femme, du pere, des enfans, des freres, du maître, du ſerviteur, des voiſins, des amis, qui ne ſont que des parties integrantes d'un Etat, n'eſt qu'un devoir ſingulier. Comme le nom de ſujet eſt un nom général, qui comprend toutes ces conditions; & celui de Roi, un nom dont la fonction eſt publique, leur devoir eſt auſſi d'une plus grande conſideration. Leurs noms de ſujet & de Roi, qui ſont analogues, nous expriment qu'en l'un la ſujétion de bien obéir eſt en l'autre une obligation de bien gouverner. En effet, le meilleur établiſſement qui puiſſe eſtre en la police des hommes, eſt que dans un Etat nous ſoyons tous ſujets à la reſerve d'un ſeul. Si nous étions tous d'une même condition, le fort opprimeroit le foible, le plus fin ſurprendroit le moins aviſé: & au lieu de la Juſtice, la violence & la fraude regneroient; au lieu que dans une égale ſujétion, outre que la jalouſie ceſſe, un chacun de nous rencontre ſa ſeureté particuliere en la protection univerſelle de celui, dont nous ſommes tous ſujets.

Un Roi, une Foi, une Loi, eſt une trinité d'Etat, qui ſe reduit tellement en l'unité du Roi, qu'il n'y a jamais eu de déſertion contre le Prince; que l'autorité de la Loi & la majeſté de la Religion n'ayent été bleſſées; témoin nos guerres civiles du temps paſſé, & celles dont l'Angleterre a été & eſt encore à preſent le theâtre. C'eſt pourquoi, mon Fils, je te com-

commande de ne te retirer jamais du ſervice du Roi pour quelque occaſion que ce puiſſe eſtre. L'Apoſtre t'apprend que toute puiſſance eſt de Dieu, & que qui reſiſte à la puiſſance, reſiſte à l'ordonnance de Dieu, & fait venir damnation ſur lui. Sois ſujet, dit-il, non-ſeulement pour ire; c'eſt-à-dire, pour la crainte que tu as du Prince, mais pour la conſcience.

Ce devoir eſt parmi nous d'une ſi étroite obligation, que nous aimons mieux nous mettre au hazard de violer la loi fondamentale de l'Etat, qui n'admet point les femelles à la Couronne, que de manquer de reſpect au legitime ſucceſſeur, en honorant comme nôtre maître un fœtus imparfait, dont le ſexe eſt encore incertain, juſques à ce que le moment de ſa naiſſance nous ait fait connoître ſi c'eſt un mâle. Il faut de neceſſité qu'une déference ſi univerſelle qui tient un Royaume en ce devoir, ait un fondement plus qu'humain.

C'eſt en Dieu ſeul, & par lui ſeul que regnent les Rois. Leur ſceptre, leur diadême, leur couronne, leur onction, le concours du peuple à leur obéïr, ne ſont que des ſignes viſibles de la puiſſance inviſible qui les accompagne. Tels qu'ils ſont, bons ou mauvais, revere-les en la miſſion qu'ils ont de Dieu. Les bons te ſont donnez pour recompenſe, & les méchans ſi tu es bon pour ton épreuve, & pour ton châtiment ſi tu es méchant.

Comme tu vois donc qu'il n'y a point d'interregne en la Royauté, & que le Prince ne meurt jamais; parce que tandis que l'un expire l'autre naît, il ne doit point non plus y avoir de ceſſation en l'obéïſſance du ſujet envers le Prince. Quand il lui rend ce qu'il lui doit, & que ſuivant le conſeil de l'Apôtre, il paye le tribut à celui qui reçoit le tribut, & le peage à celui qui l'éxige, & qu'il rend crainte à celui qu'il doit craindre, & honneur à qui il eſt dû; ce n'eſt point un droit de ſervitude dont il s'acquitte,

c'eſt plûtôt un droit de reconnoiſſance qu'il rend au Prince, de ce que ſa liberté lui demeure aſſeurée ſous ce gage.

Par le moyen de ce devoir qu'il lui rend, dont la charge eſt petite; en comparaiſon du bien qu'il en reçoit, pourvû qu'il n'y ait point d'abus en ſa recette & en ſon emploi: le pauvre en ſon ménage, le riche au gouvernement de ſes biens, l'artiſan en ſon induſtrie, le marchand en ſon trafic, ſe conſervent tous une image de principauté, en ce qu'ils ſont en ſeûreté, & qu'il n'y a perſonne d'entr'eux, quelque miſerable qu'il ſoit, qui puiſſe eſtre contraint d'en ſervir un autre s'il ne lui plaît. La ſujétion réelle & effective ne regarde entre-nous que celui qui s'y engage volontairement: & quiconque peut vivre en ſa maiſon, par ſon induſtrie, ſans querelle & ſans procés, demeure auſſi libre en ſa famille, ſous la protection du Prince, que le Prince même l'eſt en ſon Etat.

Mon Enfant, tu es d'une condition qui te donne les mêmes immunitez dont le Roi joüit, à la reſerve du ſeul devoir de le ſervir dans ſes armées quand tu en ſeras requis: je te conjure encore une fois, que le reſſentiment de l'honneur de tes privileges te faſſe prevenir ce commandement. Ton obligation y eſt ſi grande, que tant s'en faut que le poids de la Monarchie te doive eſtre incommode, que plûtôt tu ſubſiſtes par elle comme un petit ſouverain; le peu de bien que je te laiſſe étant en tout droit de Seigneurie haute, moyenne & baſſe, & ayant tes tenanciers, ton parquet, ton poteau, ta priſon, ta juſtice civile & criminelle, & des officiers pour l'exercer ſous l'autorité du Prince.

CHA-

CHAPITRE X.

Des ſeditions. de leur matiere, & de leurs remedes.

IL eſt tres-certain qu'il n'y a rien qui puiſſe rendre un ſujet plus religieux en ce qui eſt de l'obéïſſance du Prince, que de ſe repreſenter les miſeres que les ſeditions ont accoûtumé de cauſer. Premierement la fureur, qui eſt la paſſion la plus étourdie de l'ame, les commence toutes; d'où il arrive qu'il n'y a pas une ſeule partie dans l'Etat, grande ou petite, qui ne ſouffre un mouvement convulſif.

Durant une telle confuſion tout ſe meut & rien ne ſe fait avec ordre: toutes ſortes d'atteliers chomment, les boutiques ſe ferment; il n'y a plus de boucheries que d'hommes; les boulangeries, les marchez, les entrées de vivres, la deſcente des bateaux, & generalement tout manque en cette interruption de police. Cependant le ventre demande à manger, qui eſt la plus inſupportable de toutes les maltotes.

On ne ſçauroit faire le dénombrement de toutes les calamitez auſquelles on eſt expoſé, tandis que cette tempeſte dure; car dés l'inſtant même que le reſpect qui eſt dû au Prince eſt perdu, tout eſt permis; le ſacrilege, le violement, le pillage, la vangeance, dont la ſuite eſt ſi funeſte, que tandis que tu tiens à la gorge ton ennemi pour te vanger de lui, un autre te tuë, qui eſt le tien. Aprés avoir bien pillé, & que de pauvre tu es devenu riche, ton pillage te rend en même-temps la proye d'un autre neceſſiteux qui ſera ton brigand, & un autre le ſera de lui, en continuant de pillage en pillage, & de meurtre en meurtre, juſques à ce que comme dans un combat

bat d'aveugles qui ſont tous inſenſez, leur deſordre ceſſe faute de combattant.

Que ſi (comme il arrive aſſez ſouvent que les demons ſe mêlent dans les grands orages) quelque puiſſant ſujet ſe preſente en ces occaſions pour ſe faire chef de parti, ſois aſſeuré que ce remede eſt pire que le mal, & que celui qui veut eſtre le tyran de ſon Roi, veut devenir le tien, ſous des conditions qui ſeront encore plus dures que celles qui ſont la cauſe de ta revolte.

Le temps le plus dangereux pour les ſeditions, eſt quand nous avons la guerre avec nos voiſins, & qu'ils ſont ſous les armes : il ne faut alors qu'une ſeule journée de nos deſordres pour leur livrer par nos mains propres, qui ſont en poſſeſſion de les vaincre, nos peres, nos meres, nos femmes, nos enfans, nôtre liberté, nos biens, nôtre païs, & nous-mêmes.

La ſeule penſée de toutes ces funeſtes images eſt ſi terrible, que je croi qu'il n'y a rien au monde qu'un ſujet ne doive plûtôt ſouffrir, que d'avoir recours à ce remede deſeſperé, qui cauſe tant de maux en un ſeul jour, qu'il faut quelquefois des ſiecles entiers pour en reparer les dommages. Nos enfans, les enfans de nos enfans, & ceux qui naiſſent d'eux n'en voyent point la fin : ce qui eſt au delà d'eux ne nous touche plus alors que comme un interêt de communauté.

Néanmoins, quelque épouvante que puiſſent apporter les ſeditions, ce ne ſont que des maux paſſagers, qui reſſemblent à ces groſſes nuës qui s'élevent juſques en la moyenne region de l'air, où aprés avoir fait beaucoup de bruit, elles ſe crevent enfin, ne pouvant monter juſques en la plus haute qui les repouſſe, & les convertit en grêle & en foudre pour détruire & battre en ruine le lieu même d'où leur vapeur & leur exhalaiſon s'eſt élevée.

Mais

Mais parce qu'il y va du devoir du Prince, & de ſon honneur d'eſtre le pere & non pas le fleau de ſon peuple, c'eſt à lui d'ôter toute ſorte de matiere qui puiſſe eſtre capable de former ces abſcés dans le corps de ſon Etat, pour n'eſtre point obligé d'y appliquer le cautere, & de peur auſſi qu'elles ne deviennent incurables : car il eſt tres conſtant que ſi ceux qui tiennent le timon des affaires ſe contentent ſimplement de remedier aux maux qui viennent d'emblée, ſans les prévoir & aller au devant d'eux pour les détourner, il arrivera ſouvent que leurs remedes ſeront comme ceux qui ſe donnent en l'agonie, qui ne ſont pas ſeulement inutiles aux malades, mais qui décreditent le Medecin.

C'eſt pourquoi comme les maladies qui proviennent d'inanition ſont les plus dangereuſes, il eſt tres-important que le menu peuple ne ſoit pas reduit à une extrême pauvreté, de peur que ceux dont la condition eſt un peu meilleure, ne demeurent à ſec, comme les fleuves quand les ruiſſeaux qui les entretiennent ſont taris. Il eſt tres-à-propos auſſi de laiſſer quelque choſe de plus que le neceſſaire au moyen ordre, dont il reſtuë toûjours quelque commodité vers le peuple ; car en effet ſi ces deux parties de qui le Prince tire ſon plus grand ſecours, ſont une fois entierement affoiblies, il eſt à craindre que leur debilité ne ſe communique à tout le corps de l'Etat, & qu'il ne ſe faſſe autant de vœux pour un changement, qu'il y a de perſonnes qui ſouffrent.

Les plus grandes vexations ne ſont pas toûjours les plus difficiles à ſupporter ; celles qui nous menacent d'eſtre continuës ſont les plus fâcheuſes : parce que le ſentiment d'une douleur preſente a des limites, & que l'apprehenſion de ſa durée n'en a point. D'où il arrive que la debilité cauſée par quelque grand accablement, au lieu d'affoiblir ſe convertit en fureur quand il n'y a plus d'eſperance d'amandement.

Pour

Pour cette raiſon un Prince doit éviter autant qu'il peut toutes les choſes qui font craindre ſa domination, afin que non-ſeulement il ſoit en ſeureté contre toutes ſortes de revoltes, mais qu'il ne s'éleve pas même la moindre tempeſte en l'eſprit de ſes ſujets, & qu'il regne encore plus abſolument en leur affection que ſur leurs biens.

Il n'y a rien qui nous faſſe mieux connoître la perfection du temperament qui eſt en ce Royaume entre le Prince & ſes ſujets, que la durée de nôtre Monarchie. Nous ne voyons point d'Etat qui puiſſe montrer comme le noſtre, une ſi longue ſuite de Rois & d'années ſous une même forme du gouvernement, ce qui eſt un témoignage que l'harmonie en eſt excellente.

Le corps politique a ſes principes d'une longue vie, comme le corps humain a les ſiens: ils ſubſiſtent tous deux long-temps, quand en leur premiere conſtitution il ſe rencontre une parfaite ſymetrie entre la partie qui commande, & celle qui obéit. Ce n'eſt pas qu'elle ne puiſſe eſtre quelquefois troublée, & que comme des parties moyennes & baſſes, il s'éleve ſouvent quelques vapeurs indigeſtes qui incommodent le cerveau, & qu'il deſcend auſſi du cerveau quelques fluxions qui ſurchargent les parties inferieures; ce même deſordre ne ſe puiſſe rencontrer quelquefois entre le Prince & le ſujet: mais quand la premiere conformation eſt bonne, il ſe trouve toûjours en elle un eſprit radical & vivifiant, d'où provient quelque noble criſe qui rétablit tout.

Il eſt vrai qu'il y a quelquefois de malheureux temps qui contraignent le Prince de lever des impoſitions ſur ſon peuple, comme quand il eſt queſtion d'entretenir la guerre pour faire une paix avantageuſe. En ces occaſions il eſt tres-juſte que le peuple y contribuë de tout ſon pouvoir, & que le Prince auſſi de ſon côté relâche quelque choſe de ſes

avantages, afin de faciliter les ouvertures de la paix, de peur qu'en continuant toûjours cette contribution, toute la ſubſtance de l'Etat ne s'épuiſe entierement, & qu'à la longue la guerre qui eſt au dehors ne devienne inteſtine par les miſeres qu'elle cauſe au dedans. Car en effet, quoi que la guerre qui ſe fait au dehors ne ſoit que comme ces puſtules enflammées qui s'élevent ſur la peau, leſquelles ne ſont pas ſi dangereuſes que les abſcés qui ſe font au dedans; elles ne laiſſent pas toutefois d'eſtre fort importunes, parce qu'elles ne ſont jamais ſans une grande démangeaiſon, à laquelle il faut porter la main à toute heure, & en l'y portant on s'écorche.

Tout bien conſideré, la guerre n'eſt autre choſe qu'un fleau de Dieu, que les Rois doivent détourner d'eux, s'ils le peuvent faire, comme une choſe qui diminuë leur grandeur par la perte de leurs ſujets, & par la ſuite d'une infinité de maux qui l'accompagnent. Dieu eſt le Dieu de paix & de dilection. Un Roi qui eſt l'image de Dieu ſur la terre, efface en lui ſa reſſemblance, s'il n'eſt un Roi de paix & de dilection comme lui: mais comme la paix eſt un bien qui fut annoncé par les Anges à la venuë du Sauveur dans le monde, & qui fut legué à ſes Apôtres par le même Sauveur quand il en partit; il la faut attendre de Dieu comme une choſe qui eſt purement celeſte. Cependant le Prince doit conſerver en ſon ame le deſir de la faire, & y contribuer en tout ce qui lui ſera poſſible, afin qu'il n'ait pas ce déplaiſir que le temps de ſon regne ne ſoit conſiderable que par les actions qui procedent de la partie iraſcible qui eſt en l'homme.

Enfin, mon Fils, pour conclurre ton devoir envers ton prochain, ne romps point ſocieté avec qui que ce ſoit, ſi ce n'eſt avec le méchant confirmé. Vis civilement avec ton inferieur, familierement avec ton égal, reſpectueuſement avec celui qui eſt

au-

au-deſſus de toi, avec toute obéïſſance & ſoûmiſſion envers ton Prince, & charitablement avec toutes ſortes d'hommes.

CHAPITRE XI.

Conſeils pour ne point errer au devoir reſpectif de l'un envers l'autre.

POUR ne point errer en pas un de ces devoirs, il faut que tu ſçaches, mon Fils, qu'il y a trois ſortes d'yeux qui te regardent ; ſçavoir, l'œil de Dieu, celui de ton prochain, & le tien : cela étant, je te conſeille de te gouverner en public, comme ſi l'œil de Dieu ne t'obſervoit que toi ſeul, & de vivre en ton particulier comme ſi tout le monde avoit les yeux ſur toi. Quant à ce qui eſt de ton œil propre, qu'il n'y en ait aucun, je te prie, qui te regarde de plus prés, ni que tu reſpectes plus que celui-là. En te faiſant, ta pudeur originelle ſe conſervera, laquelle n'étant autre choſe qu'une reflexion de l'image de Dieu qui eſt en nous, nous fait aimer les choſes honneſtes, & nous imprime la honte de celles qui ne le ſont pas.

Veux-tu faire une épreuve certaine, & qui ne ſoit point trompeuſe de ce qui eſt honneſte d'avec ce qui ne l'eſt point ? mets toi toûjours en la place d'autrui, & fais en toi-même ce raiſonnement : Si quelqu'un penſoit, faiſoit ou diſoit ce que je veux faire, penſer ou dire, ſeroit-ce une choſe honneſte ? la place d'autrui eſt la vraie diſtance qu'il faut prendre pour en bien juger : ſi de ce lieu-là tu la trouves honneſte, fais-là hardiment ; ſinon garde-toi bien de paſſer outre. La meilleure partie de la morale ſe reduit en ce ſeul poinct, dont l'une des avantures de ma vie te donnera un éxemple que je ſerai bien-aiſe que tu imites. Quel-

Quelques jours avant le ſoulevement des Princes en 1615. une perſonne qui m'étoit inconnuë, & que je ne connois encore preſentement que de nom, me vint trouver dans une place où j'avois alors quelque commandement, avec une lettre de creance d'une autre perſonne qui n'en devoit point avoir en moi, puiſqu'il me propoſoit quelque choſe contre le ſervice du Roi. D'abord, ma penſée fut de le faire arrêter; mais m'étant mis en ſa place, & voyant qu'il faiſoit le ſervice de ſon maître, aprés avoir bien balancé ce que je devois faire en cette occaſion, je le laiſſai retirer, quoi qu'en le faiſant, je miſſe ma teſte en danger pour ſauver la ſienne. Il eſt vrai que mon peril étoit douteux, & que le ſien étoit certain. Mais voyant que la place où j'étois alors, ne couroit point de fortune en uſant ainſi, & même que le ſervice du Roi ſe faiſoit plus ſeurement en gardant le ſilence, je pris le parti qui me ſembloit le plus honneſte. Si la perſonne en la place de qui je me mis alors, s'étoit mis en la mienne, j'aurois reçû de lui depuis vingt-ans quelque mot de remercîment; mais je l'en quitte.

CHAPITRE XII.

Concluſion de l'ouvrage par un petit diſcours de la Mort, & de trois choſes qui ont accoûtumé de travailler l'eſprit de l'homme avant que de mourir.

MON Enfant, je penſe avoir traité de vôtre conduite en toutes les actions de vôtre vie, à la reſerve de la derniere, qui eſt celle de la mort, qui eſt plûtôt un certain terme auquel la vie de l'homme finit, qu'une action de vie. Cela étant, comme la fin d'un ouvrage eſt toûjours meilleure que

ſon

ſon progrés, parce qu'elle en eſt l'accompliſſement; j'eſtime auſſi que le dernier inſtant qui termine nôtre vie eſt celui qui vaut le mieux. La mort eſt bonne aux bons, en ce qu'ils y trouvent leur repos & le ſalaire de leur travail. Elle eſt bonne aux méchans, en ce qu'elle met fin à leur méchanceté, qui s'aggrave à meſure que leur iniquité ſe multiplie. Elle eſt bonne aux vivans, en ce qu'elle les délivre de la foule qui leur eſt un commun empreſſement; & bonne ſelon nature, en lui laiſſant un eſpace plus libre pour recevoir ſes nouvelles productions. Tout ce qu'il y a en elle qui nous épouvante le plus, eſt la profondeur de ſon abyſme: mais comme nous ſommes ſortis ſans crainte de ce même abyſme, en venant au monde, il y faut retourner ſans étonnement.

Soit que nôtre origine vienne du Ciel, dont il ne faut point douter, ou que nous ayons éré tirez du calme du neant, comme quelques uns l'ont crû; la nature a été bien prudente, de nous avoir rendu cette connoiſſance un peu trouble, de peur que nous ne fuſſions affligez du regret de nôtre éxil, ou de nôtre paſſage d'un non-eſtre paiſible & ſans douleur, dans un eſtre inquiet & pénible comme eſt le noſtre. Elle a été auſſi bien aviſée d'avoir fait contre toute ſorte de raiſon, que la memoire de nos maux paſſez nous fût agreable, de peur que la crainte de ceux qui ſont à venir ne nous conſeillât de rompre ſon cours, & de n'attendre pas ſon ordre pour mourir: & plus ſage encore d'avoir ébloui nôtre vie de quelque fauſſe lumiere de bien apparent, de nous avoir engagez à ſon amour par les attraits des ſens, de nos ouvrages, de nos enfans; enfin de nous avoir en quelque ſorte obligez à la continuation de ſon cours par la coûtume de vivre, & à nôtre conſervation, par la crainte de nôtre aneantiſſement.

Ce n'eſt pas ſans cauſe que nous nous trouvons d'a-

d'abord dans le monde comme des aveugles, ſans ſçavoir par quelle porte nous y ſommes entrez, qui nous ſommes, ni où nous ſommes ; car ſi nôtre jugement y naiſſoit auſſi-tôt que nous, & qu'il n'eût point été préoccupé par la coûtume de nous y voir, nous ne ſerions point ſi difficiles à nous détacher de cette affection de vivre, qui nous paroît à tous ſi naturelle.

Nonobſtant tous les attraits qu'elle a, je ne me puis néanmoins imaginer qu'il y eût jamais eu de perſonne aſſez hardie de vouloir entrer dans le monde, s'il eût été en ſon option, & qu'on lui eût fait voir que pour y venir il falloit auparavant demeurer neuf mois dans le ventre d'une femme, comme dans un cachot, y croupir comme une maſſe informe ſur un fumier de ſang pourri, dont on ſe nourrit ; en eſtre precipité la teſte la premiere, un boyau autour du col, comme une corde capable de nous étrangler ; nud, impuiſſant de s'aider ſoi-même, & ſouffrant déja les incommoditez de la vie, avant que d'avoir commencé de vivre.

La nature fait une action de bonne mere en nous abandonnant ainſi. Son intention principale eſt de continuer ſes productions pour le maintien de l'Univers, à quoi elle ſatisfait en nous donnant la vie : Et en nous refuſant ſon aide au premier pas que nous y faiſons, il ſemble qu'elle ſe propoſe de faire un charitable homicide, pour n'eſtre pas complice de tous les maux que nous y devons ſouffrir.

En effet, aprés avoir bien conſideré la contrainte du maillot, la ſaleté des langes, l'abondance des larmes qui ſortent de nos yeux durant nôtre premier âge, l'ignorance, le châtiment & la correction où nôtre plus belle ſaiſon eſt ſujette : l'impatience, les déſordres & le déreglement de la plus vigoureuſe : les craintes, les langueurs & les défaillances de la plus foible ; je trouve qu'on a eu raiſon de dire, que nous ſommes compoſez de deux bourreaux

jamais de tréve avec cette funeſte ennemie. Il vaut mieux ſe laiſſer prevenir à un mal de cette nature que ſe voir en la neceſſité de l'anticiper par la peur. La ſcience qui nous apprend à le ſupporter, eſt plus acre & mordicante que lenitive; & les inſtructions qui ſe donnent ſur ce ſujet ne ſont que comme la voix d'une ame étonnée, qui fait du bruit pour s'aſſeurer, en quoi il y a plus d'oſtentation que de force.

Celui qui nous a dit que philoſopher eſt apprendre à bien mourir, eût eu plus de raiſon de dire, que philoſopher eſt apprendre à bien vivre; parce que tout le cours de la vie a beſoin de raiſonnement pour la conduite, & que pour bien mourir il ſemble qu'il ne ſoit beſoin que d'ignorance: témoin la beſte & le menu peuple le plus groſſier, qui ont accoûtumé de fournir cette carriere intrepide & avec indifference, ce qui eſt la plus belle aſſiette d'ame qu'on puiſſe avoir en cette occaſion.

En effet, ſi je conſidere la mort comme une nuit de nature paiſible & tranquille, d'où ſortent & d'où ſe vont repoſer toutes ſes productions, la profondeur & le ſilence de ces grandes tenebres cauſe en moi plus de veneration que d'étonnement. Je voi que le paſſé eſt une partie de cette nuit; que l'avenir en eſt une autre; & que le preſent qui n'eſt qu'un inſtant, a ſa pente ſi roide du futur qui n'eſt point encore, vers le paſſé qui n'eſt plus, que mon imagination même ne la peut ſuivre: de ſorte qu'il ſemble que la vie du monde, comme la noſtre, ne ſoit autre choſe qu'un mouvement d'aſpiration vers l'avenir, & d'expiration vers le paſſé.

Si je conſidere auſſi que cet écoulement de vie, qui ſe fait entre le paſſé & l'avenir, eſt en la beſte ſimplement une action des ſens qui finit avec elle, & qu'en nous c'eſt une action du ſouffle de Dieu, laquelle ayant ſon émanation de ce divin principe, eſt immortelle comme lui: c'eſt alors que je regarde

garde la mort avec plus de confiance. Outre que la ſainte parole m'enſeigne cette verité, nos bonnes ou nos mauvaiſes actions, dont la bonne ou la mauvaiſe odeur paſſe juſques à la poſterité, me la démontrent. Nos os meſmes & la pouſſiere de nos tombeaux m'apprennent que puiſque la plus vile portion de nous, qui nous eſt commune avec la beſte, nous ſurvit, il n'y a point d'apparence de craindre qu'il ſe puiſſe faire un aneantiſſement de la meilleure, qui eſt une portion de Dieu qui eſt en nous.

Du temps de nos peres, que la porte du Ciel étoit encore fermée, la longue vie étoit une recompenſe du juſte; depuis qu'elle a été ouverte, le Chreſtien s'eſt propoſé pour y entrer, plûtôt, de prevenir la mort naturelle par une mort civile qui conſiſte en l'accompliſſement de certains vœux, qui ont pour leur fin l'aneantiſſement de l'homme durant ſa vie: mais comme je prevoi que nous aurions vous & moi l'haleine trop courte pour un deſſein ſi relevé; je n'oſerois ni le ſuivre, ni vous en donner le conſeil: il faudroit pour cet effet renoncer à nôtre affection propre, qui eſt en quelque façon compriſe ſous l'amour du prochain.

Il y a temps de vivre, & temps de mourir; employons celui que nous avons à vivre au ſervice de Dieu, en l'éxercice de la vertu, & aux offices mutuels de la vie civile, & nous arriverons inſenſiblement & ſans crainte au temps de mourir. Le jour naturel eſt une revolution en petit volume du cours entier de la vie: comme nous voyons que l'homme ſage diſpoſe avec ordre de toutes ſes heures, ſans ſe mettre en peine de celle de ſon coucher que le temps de ſe mettre au lit ne ſoit venu; il nous doit ſuffire tout de même de regler toutes les actions de nôtre vie avec tant d'honneur & de quietude, que le ſommeil de la mort nous ſurprenne en faiſant la derniere.

La vie eſt un devoir officieux, & la mort une neceſſité de nature qui le termine, que nous ne devons point craindre, pourvû que nous veillions, & qu'il ſe trouve toûjours de l'huile dans nos lampes. Les Vierges ſages s'endormirent auſſi-bien que les folles en l'attente de l'Epoux, pour nous montrer qu'il eſt impoſſible d'eſtre toûjours ſur ſes gardes en l'attente d'une heure qui eſt incertaine, & que pour entrer aux nôces avec l'Epoux, il ſuffit comme les Vierges ſages de faire proviſion d'huile; c'eſt-à-dire de bonnes actions; autrement s'il nous falloit eſtre dans une continuelle inquietude de l'heure de nôtre mort. au lieu de vivre ce ſeroit eſtre toûjours tranſi.

Quand nous mourons par défaillance, la foibleſſe de la vûë, la dureté de l'ouïe, la débilité de l'eſtomach, la peſanteur du corps, qui ſont des incommoditez avant courieres de la mort, nous peuvent bien donner quelque avis de ſa venuë: mais quand nous ſommes en la fleur de nôtre âge, & que la vigueur du ſang & des eſprits nous cauſent des élans de joie qui previennent même nôtre volonté; que peut-on faire alors pour ſe preparer à la mort, que de ſe propoſer de bien vivre?

Pour bien vivre, il faut dégager autant que l'on peut l'ame d'avec le Corps, la purger de ſes cupiditez, de ſes affections & de ſes craintes; ſtupefier nos ſens, & pour mieux dire s'aneantir. Cette abſtraction de la partie ſuperieure dans l'inferieure eſt en quelque ſorte une imitation de la mort, qui fait que la vie de l'homme bien vivant eſt plus calme par la reſſemblance qu'elle a avec la mort, & que ſa mort eſt plus tranquille par la conformité qu'elle a avec ſa vie.

En effet, bien vivre n'eſt autre choſe que bien mourir; parce que chaque inſtant de la vie n'eſt qu'une fluxion de nôtre âge vers la mort; auſſi n'y a-t-il rien qui faſſe moins de mutation en l'hom-

l'homme que cette derniere heure, un chacun de nous ſuivant juſques en ce moment l'inclination naturelle du cours ordinaire de ſa vie ; ce qui a donné ſujet au Legiſlateur d'appeller nôtre Teſtament ou derniere volonté, le miroir de nos mœurs. Nous le voyons en ce que l'homme d'affaires, meurt l'eſprit occupé ; le nonchalant negligemment ; l'homme grave, ſerieuſement ; & les naturels qui ſont un peu gais, en ſe joüant.

Nôtre ame eſt tout autrement alterée en ſes autres paſſions. La colere nous change tellement, qu'il ne reſte plus en nous aucun veſtige de nous ; la peur d'une ſeule priſe nous ſaiſit l'eſprit & le corps : la triſteſſe flétrit l'un & l'autre : & l'envie, par la ſuye qu'elle pouſſe au dehors, ne fait que trop voir quelle eſt l'alteration qu'elle cauſe au dedans. Cette difference d'impreſſion qui ſe trouve en la mort & aux paſſions, ne procede que de ce que la mort n'eſt qu'un ſimple mouvement naturel, & que les paſſions ne viennent à nous que par une impulſion irreguliere, qui met la nature en ſouffrance.

Quoy qu'il n'y ait rien de plus caché à l'homme, que de ſçavoir quel eſt le lieu d'où il fait ſon entrée dans le monde, & quel eſt celui de ſa ſortie, qui ſont deux extremitez hors de lui ; l'un étant au deçà & l'autre au delà de ſon eſtre ; néanmoins la puiſſance de ſe perpetuer qu'il apporte du lieu d'où il vient, lui montre que ſon origine provient d'une ſource éternelle, & l'aſſeure en quelque ſorte de ſon immortalité. Pour ce qui eſt du lieu où il retourne en ſortant du monde, la profondeur de ſon abyſme n'épouvante que celui qui la regarde, & non pas celui qui y deſcend : il le faut conſiderer comme le ſommeil qui eſt un repos à celui qui dort, & qui paroît une mort à celui qui veille.

La mort ne peut-eſtre un mal, puiſque le ſom-

meil, qui eſt ſon image, eſt un bien : comme l'un nous délaſſe, qu'il termine le travail de la journée, & qu'il rétablit nos forces pour un temps; l'autre nous fait la même grace pour toûjours. Comme il fait ceſſer en nous toutes les autres fonctions de la vie, hors celle de l'aſpiration & de la reſpiration, ſoyons aſſeurez tout de meſme, quoi que l'action du corps meure, que le ſouffle de l'eſprit de Dieu qui eſt en nous, ne meurt point, & qu'on ſe reſſuſcite de la mort auſſi certainement comme on ſe réveille du ſommeil.

CHAPITRE XIII.

De l'immortalité de l'Ame.

MON Enfant, tout le déreglement de la vie de l'homme, ne procede que de ce qu'il n'eſt pas aſſez perſuadé de l'immortalité de ſon ame. Comme il la voit naître avec le corps, foible comme lui dans ſon enfance, ſuivre ſes alterations, eſtre vigoureuſe comme lui dans ſa vigueur, infirme avec lui dans ſes maladies, & qu'il voit même aux approches de la mort, l'action des ſens, de la memoire & de l'entendement s'aneantir peu à peu ſelon que ſe fait la diſſolution du compoſé; il eſt en quelque ſorte excuſable, ſi en remarquant en l'un & en l'autre un même commencement & un même progrés, il en infere une même fin. Mais dans la vanité de ce raiſonnement, il ne prend pas garde qu'il abandonne aux ſens qui ſont corporels, la puiſſance de juger de la nature de l'ame qui eſt immaterielle, & qu'ainſi la connoiſſance qu'il en reçoit, eſt comme la lumiere de ces ardants formez d'une matiere terreſtre & lumineuſe, qui ébloüit plus qu'elle n'éclaire, & qui dans

une

une nuit obſcure, au lieu de guider ceux qui les regardent, les attire inſenſiblement dans le même bourbier, d'où s'eſt élevé ce feu follet.

Armand mon Fils, le ſoin que j'ai eû de conſiderer le progrés de ton enfance, m'a fait comprendre que c'eſt un abus de croire que nos ames aient leur foibleſſe, leur force & leur décadence avec le corps: car ſi dans l'inſtant même qu'elles ſont creées, ou infuſes, elles n'avoient toute leur plenitude, & ſi elles ne la conſervoient; il faudroit qu'il y eût en elles augmentation & diminution, ce qui eſt une ſouffrance qui ne convient qu'à une matiere corruptible. En effet, en obſervant ton ame dans tes langes, je l'ai trouvée comme la mienne capable de diſtinguer, qui eſt une action de l'homme en ſa maturité; autrement d'où ſeroit procedé le refus opiniâtre que tu fis d'une autre nourrice que de la tienne, huit jours aprés que tu fus né, ſi ton œil, ſi ton ouïe, & ſi ton goût n'euſſent fait la diſtinction de ce changement? Tous nos domeſtiques ſont témoins qu'en l'âge de dix mois tu les connoiſſois tous par leur nom, & tous mes chevaux. Ils ont vû que je t'ai ſouvent demandé en cet âge-là, où eſt un tel ſerviteur ou un tel cheval? & que tu n'as jamais manqué de me l'indiquer avec le doigt. Pour m'entendre il a fallu que ton ame ait fait ſa reflexion en elle-même, ſur la diverſité des ſons qui exprimoient la choſe que je te demandois alors; & avant que de me faire ton indication avec le doigt, il a fallu encore qu'elle ait formé autant de diſtinctions réelles, qu'il y avoit de différences de ſons & d'objets viſibles, & qu'elle les ait diſpoſées avec ordre, de peur que la foule d'une ſi grande diverſité d'eſpeces confuſes & indiſtinctes, ne troublaſſent ſon expreſſion.

Les enfans ne feroient jamais la difference, comme ils font, entre la voix & l'œil qui les flatte, &

l'œil & la voix qui les menace, ſi leur ame alors n'étoit auſſi pleinement éclairée que le peut-eſtre celle d'un homme de cinquante ans; ce qui me donne ſujet de croire que ce profond ſilence, & cette fixe attention que nous remarquons en eux quelquefois, ſont les intervales où ſe font leurs reflexions, & qu'il n'eſt pas poſſible que ce feu divin qui les anime, qui eſt alors en ſa pureté, employe toute ſon action au ſervice de la partie vegetante & ſenſitive, ſans que la partie intellectuelle s'en reſſente.

Quant à ce qui ſe paſſe aux approches de la mort, le calme de ceux qui meurent d'une maladie lente, comme des phtiſiques, des poulmoniques, & des hydropiques, fait voir que leur ame ne ſouffre point d'affoibliſſement en cette occaſion; & pour la compreſſion des dents, la contraction de la langue, l'extinction de la vûë, & la dureté de l'ouïe qui precedent la mort aux maladies aiguës, la leſion de toutes ces parties témoigne qu'il n'y a que le corps ſeul qui agoniſe; leur action ne ceſſe qu'entant que l'ame qui les irradie s'en ſepare, & qu'elle en déloge comme d'une maiſon qui tombe en ruïne. En effet ſi elle étoit mortelle comme le corps, il ne ſeroit pas poſſible qu'elle ne conſervât juſques à ſa fin quelque choſe de ſon excellence, & qu'elle n'eût au moins autant de vertu qu'un peu de ſel, d'encens, ou de myrrhe, pour le garantir quelque-temps d'une corruption dont ſouvent la puanteur ſe fait ſentir avant que la diſſolution en ſoit faite. Ainſi, mes Amis, puiſque l'ame nous découvre ſes lumieres, & qu'elle les maintient depuis les langes juſques au ſuaire. Il faut qu'elle les tienne d'ailleurs que de ſon union avec le corps, dont les organes ſont imparfaits à ſon entrée, ou bleſſez à ſa ſortie dans ſon ſuppôt.

Mais d'où vient que parmi tant d'oſſemens, de

ruines, & d'images funeſtes qui ſe preſentent à l'homme à toute heure, il ait pû former en lui la penſée d'une immortalité qui combat ſes experiences & ſes yeux? Seroit-ce point que quand la partie intelligente qui eſt en lui, fait une revûë de toutes les choſes d'ici-bas qu'elle trouve toutes ſujettes à corruption, & que de degré en degré elle monte à un certain terme fixe & immobile, au delà duquel il n'y a plus de progrés; au retour qu'elle fait de ce dernier terme vers elle-même, elle en rapporte un double rayon de lumiere, dont l'un lui fait dire, qu'il n'y a rien d'adorable que ce ſeul objet, qui eſt la fin & le commencement de toutes choſes, & l'autre lui découvre ſon immortalité, de laquelle l'acte d'intelligence qu'elle a été capable de faire en concevant l'eſtre d'un Dieu éternel & ſouverain, eſt une preuve infaillible. Car ſi elle n'étoit immortelle, elle n'auroit pû recevoir l'eſpece d'un ſujet immortel; attendu qu'une choſe qui eſt finie, ne peut eſtre la meſure d'une autre qui eſt infinie: autrement il arriveroit contre l'ordre de la nature, que l'acte excederoit la puiſſance du principe qui le produit.

Ce n'eſt pas que l'ame ne puiſſe auſſi par une ſimple reflexion vers elle-même avoir quelque ſentiment de ſon immortalité; mais il eſt un peu plus obſcur: car ſi la lumiere de l'œil étant fermé, ne peut tellement eſtre éteinte qu'il ne reſte aux eſprits viſuels, dont l'action eſt en ſouffrance, quelque étincelle de leur puiſſance viſive: nous pouvons dire que l'ame qui eſt d'une nature beaucoup plus lumineuſe que celle de l'œil, ſe conſerve aſſez de lumiere dans les tenebres de ce corps mortel pour ſe connoître elle-même, & que le ſentiment qu'elle a d'eſtre immortelle, lui eſt un préjugé de ſon immortalité.

De dire que ç'a été une prudence de nôtre police, qui pour n'avoir pas aſſez de vigueur pour tenir

l'homme en ſon devoir par la conſideration des peines & des recompenſes de ce monde, a fait gliſſer parmi nous comme une chimere, cette opinion de l'immortalité de l'ame, afin que par la crainte ou l'eſperance de l'avenir, les Loix nous fuſſent encore plus reſpectueuſes; cela ſe pourroit ſoûtenir s'il ſe rencontroit quelque Loi qui commandât cette créance. Mais comme il n'y en a jamais eu une ſeule qui nous en ait impoſé la neceſſité, nous devons eſtre aſſeurez qu'elle eſt comme la connoiſſance de Dieu, une de ces veritez publiques, qui ſont inſeparables de nôtre nature, & qui n'ont aucun beſoin d'eſtre commandées pour eſtre établies. Car en effet, la Loy que nous avons d'adorer un ſeul Dieu, n'eſt qu'une modification qui a reduit à l'unité l'impreſſion naturelle qu'avoient tous les hommes de reconnoître quelque Divinité; & quoi que l'idée qu'ils en avoient conçûë, pechât en la multitude des Dieux qu'ils s'étoient formez, & que les moyens de leur adoration fuſſent profanes, le premier motif de leur culte ne laiſſoit pas de partir de quelque étincelle qui tiroit ſa lumiere de Dieu, qui eſt auteur de la nature.

Cette opinion de l'immortalité, eſt une creance en laquelle conſpirent generalement tous les peuples du vieux & du nouveau monde, dont les Poëtes & les Sages des ſiecles paſſez, qui furent les Theologiens & les Legiſlateurs de leur temps ont tous convenu. Que ſi quelques-uns l'ont déſavoüée comme ont fait les ſectes des Epicuriens & des Saducéens, dont l'une fut le rebut des Fées & l'autre du peuple de Dieu; la revolte de cette partie revêche qui a voulu rompre avec ſon tout, ne s'eſt faite que pour couvrir par une creance contre nature, la débauche d'une vie qui n'étoit pas conduite ſelon nature, comme l'extravagance de leurs opinions le témoigne.

Quoi qu'il ne ſe voie rien de plus abaiſſé ni de

plus

plus materiel que la ſurface de la terre, cependant étant d'une forme ronde, il faut qu'elle ait encore quelque choſe de plus creux en ſon centre, & de plus groſſier, que ce qui paroît au dehors. Les cieux au contraire qui ont la même figure, doivent avoir à proportion de leur circonference, beaucoup plus de hauteur, & de ſimplicité que celle qui ſe découvre à nos yeux; néanmoins quelque éloignement de ſubſtance & de lieu qu'il y ait entre ces deux extremitez, qu'on diroit qui s'entrefuyent, leurs parties ſont ajuſtées avec des meſures ſi bien priſes, & s'entretiennent d'une ſi juſte ſymetrie, & ſi neceſſaire qu'il n'y en a pas une qui ne tire, ou qui ne rende à l'autre un ſervice mutuel. Or comme tout ce bel agencement eſt formé de deux parties oppoſées entr'elles, qui eſt l'eſprit & le corps; il a fallu que Dieu qui en eſt l'Architecte, les ait conciliées par quelque milieu qui participe de l'une, & de l'autre nature. D'eſtimer qu'un ange puiſſe eſtre ce conciliateur; ſon eſſence qui n'a rien de commun avec la matiere y repugne. De ſuppoſer auſſi que ce ſoit quelque eſtre purement materiel; les conditions en ſeroient trop baſſes, & trop oppoſées au premier principe, pour procurer cette ré..nion. Or comme il n'y a que l'homme ſeul qui ſoit capable de s'élever juſques à Dieu, & de s'unir à lui par ſa partie intellectuelle, ſans que la partie vegetante abandonne le ſervice du corps; nous ne pouvons douter que ce ne ſoit lui qui eſt le lieu commun qui raſſemble l'éloignement de ces deux grands intervalles du monde; ce qui fait que nous ne voyons en toutes ſes actions aucune faculté qui ne ſe rapporte à l'une ou à l'autre de ces deux extremitez.

De la partie ſuperieure procede le ſentiment de Dieu qui eſt né avec lui, & univerſel: la ſindereſe qui l'eſt auſſi, n'y ayant point de pecheur, qui dans ſon crime n'en ſente le remords; le terme mental

qui eſt un & même en toutes langues; le raiſonnement & l'expreſſion de la choſe conçûë, dont la faculté eſt commune à toute l'eſpece; & les idées du vrai, du beau, du bon, & de l'honneſte, vers leſquelles l'inclination de l'homme eſt également naturelle, comme l'eſt ſon averſion envers leurs contraires.

Pour ce qui eſt de la partie inferieure de l'ame, elle ne tire ſes connoiſſances, que par le moyen des ſens, dont le raport eſt peu fidele; & quand il le ſeroit, ils ne ſont capables que de la reception des eſpeces ſingulieres, dont la multiplicité qui peut en même-temps s'entaſſer en foule en eux tous, y apporteroit plus de confuſion que de lumiere, ſans le ſecours de l'ame intellectuelle qui leur donne rang, & qui en forme ces belles notions univerſelles, qui ſervent de fondement aux ſciences. Ainſi la nature de l'homme en conciliant ces deux extremitez entr'elles, en qualité de milieu, ne releve pas ſimplement la foibleſſe de la partie inferieure; mais elle lui communique la perfection de ſa partie ſuperieure, qui quoique diviſible en ſes operations demeure toûjours indiviſible en ſa ſubſtance.

La vûë nous découvre que l'homme eſt compoſé de deux parties, dont l'une eſt toute vie, & l'autre ſert d'inſtrument aux fonctions de la vie. Cet inſtrument ne ceſſe pas ſimplement d'agir quand la vie ſe retire; mais il ſe corrompt, & il ſe reſout. Que devient alors cette partie vivifiante? ſi elle étoit corruptible, elle ſeroit de pire condition que ſon inſtrument, parce qu'elle periroit en un inſtant; & il faut quelque eſpace de temps avant que le corps d'où elle ſort ſe pourriſſe: Pour ſe corrompre, il eût fallu que quelques-uns de ces corps, qu'on appelle ſimples ſans l'eſtre, euſſent entré en ſa compoſition, & que tous ou l'un d'eux euſſent eu vie, ce qui n'eſt point; autrement d'où lui ſeroit-elle venuë? De dire que leur aſſemblage puiſſe vivifier; ſeroit-il

poſſi-

poſſible de s'imaginer que le concours des choſes qui n'ont point de vie, la donnent; & que ce qui manque d'intelligence, la puiſſe communiquer? Ainſi l'opinion de ceux qui ont eſtimé que l'ame n'étoit qu'un temperament, ne ſe peut ſoûtenir: & moins encore que ce ſoit un corps tres-ſimple, qui lui tienne lieu de forme les Corps ſimples n'informant rien entant que ſimples: & quand cela ſeroit, il faudroit que cette forme ſimple informante dépendît de quelque autre plus excellente; & ce ne ſeroit plus elle alors qui agiroit, & qui donneroit la vie & le mouvement au corps.

Que ſi l'ame eſt un corps, je voudrois bien qu'on me pûſt faire entendre de quelle façon ſe peut faire l'action des ſens: car ayant comme nous avons pluſieurs organes des ſens, qui donnent entrée en foule à pluſieurs choſes qui ſont diverſes entr'elles; comme quoi s'y fera le diſcernement de toutes ces eſpeces pour en juger, ſi elles n'ont leur rapport à quelque poinct indiviſible qui leur tienne lieu de centre, & auquel la puiſſance d'en faire le jugement ſoit naturelle? Pour le faire, il faut de neceſſité que chaque notion des ſens arrive à l'ame par l'abſtraction de ſon ſujet comme indiviſible; autrement ſi elle avoit quelque dimenſion, il faudroit que la partie qui juge ſe divisât pour en juger en autant de parties que l'eſpece ſenſible ſe peut diviſer. Outre que ſi c'étoit un corps qui reçûſt l'impreſſion des eſpeces, il ne pourroit les recevoir que comme des caracteres qui s'impriment ſur de la cire, ſur de l'airain, ou ſur quelque matiere molle: alors, ou leurs images s'empêcheroient & ſe confondroient entr'elles, ou ſi les dernieres demeuroient, les premieres ſeroient effacées; & ainſi la memoire du paſſé ceſſeroit. Si donc nous pouvons nous reſſouvenir, & que le ſentiment d'une choſe n'empêche point le ſentiment d'une autre, il eſt impoſſible qu'un tel acte ne procede d'un ſujet immateriel.

Cela

Cela ſe peut encore mieux juger par l'impreſſion & par le ſentiment de la douleur. Par éxemple, ſi j'ai mal au bout du doigt, la douleur veritablement eſt au doigt : mais on ne peut pas déſavoüer que ce qui ſent cette douleur ne ſoit indivis d'avec la partie affectée ; autrement ſi elle en étoit ſeparée, & qu'elle fût ailleurs, il faudroit que le ſentiment de cette douleur vinſt au lieu où elle ſeroit, par la contiguité des parties qui s'entretouchent, & alors il y auroit un progrés de douleurs au lieu d'une, & la partie où reſideroit le ſentiment ſentiroit ſa propre douleur, & non pas celle du doigt. Ainſi le ſentiment ne ſe pouvant faire par une ſucceſſion de paſſions, parce que la partie d'un corps qui eſt une magnitude, n'eſt pas l'autre ; il faut de neceſſité que ce qui ſent ne ſoit pas ſeulement un tout à ſoi-même, mais un tout par tout, qui eſt un effet qui ne convient pas au corps.

Ainſi puiſque le ſentiment même eſt plûtôt une action de l'ame, qu'une paſſion du corps, quoi qu'il en ſoit l'inſtrument. on ne dira pas que l'intellection qui eſt plus noble ſoit materielle, & moins encore que la partie qui la produit le puiſſe eſtre ; car ſi l'eſpece de chaque choſe ſe peut conſiderer par abſtraction hors de ſa matiere, il eſt abſolument neceſſaire que la nature intelligente qui fait cette abſtraction en ſoit elle-même dégagée, parce qu'il n'y a que l'indiviſible qui puiſſe concevoir l'indiviſible, & que pour former une eſpece ſpirituelle, il faut eſtre ſpirituel auſſi.

Il eſt donc tout-à-fait neceſſaire de reconnoître quelqu'autre nature que celle des corps, qui ait ſon eſtre en elle-même, qui ne ſe crée point de nouveau, ni qui ne periſſe point non plus ; autrement il ne ſe feroit point de nouvelle generation : elle doit eſtre un principe de mouvement, l'avoir en ſoi, & le communiquer hors de ſoi aux autres

autres choſes ſans le perdre. Car ſi toutes choſes ne vivoient que d'une vie empruntée, ce ſeroit un progrés à l'infini. Ces conditions ne peuvent convenir proprement qu'à une nature Divine, qui n'eſt point ſujette à aucune mutation. Car d'où renaîtroit-elle, & en quoi ſe pourroit-elle reſoudre ? Elle peut bien par la contagion des choſes periſſables, avec leſquelles elle eſt entrée en commerce, relâcher pour un temps quelque choſe de ſes excellentes habitudes, ſans rien perdre toutefois de ſa propre dignité, dont elle ſe remet en poſſeſſion quand ce commerce eſt interrompu.

Telle eſt la nature de nôtre ame ; mais pour la mieux reconnoître il la faut conſiderer dégagée de ſes troubles, de ſes concupiſcences, des emportemens de la colere, des ſurpriſes de la peur, de la ſuperbe, & des fantômes qui naiſſent de l'opinion, qui ſont autant de paſſions qui ne conſultent point, & qui paroiſſent toutes corporelles, vû l'impreſſion qu'elles font ſur le corps, & le département que les unes ont au foye, les autres au cœur & ailleurs, juſques aux ſourcils même. L'ame pour ſe mettre en cet état de pureté, employe la temperance pour établir un calme interieur en l'uſage des voluptez neceſſaires ; la force pour ſouffrir les douleurs où le corps eſt ſujet ; la prudence pour diſpoſer toutes choſes en leur rang en la ſocieté civile ; & la juſtice pour les y maintenir aprés les avoir conciliées. Cette action de l'âme n'eſt pas proprement une vertu qui ſoit de ſon eſſence ; c'eſt plûtôt un remede appliqué à une partie infirme, dont l'operation, quoi qu'elle ne ſoit pas de la même dignité de ſon agent, produit un effet merveilleux, en ce qu'ayant purgé l'ame de toutes ſes impuretez, la ſageſſe y reluit alors, qui eſt ſa vertu propre qui découvre l'affinité qu'elle a avec la nature Divine, dont elle ne differe plus qu'entant qu'elle eſt encore dans un corps.

C'eſt en ce temps & en cet état-là que l'homme ne doute plus de ſon immortalité, de laquelle il ſemble qu'il a eu quelque ſujet de ſe défier, quand il ſe conſidere tout puant, & tout ſoüillé de l'ordure de ſes vices.

Mais pour bien juger de la nature de chaque choſe, il la faut regarder toute nuë, & ne lui laiſſer rien d'étranger, & qui ne lui ſoit propre : l'ame en ce dégagement ne trouvera rien en elle qui ne ſoit immortel, & qui ne vive d'une vie qui ne peut mourir. Que ſi on veut maintenir que cette vie ne ſoit pas une eſſence qui ſubſiſte d'elle-même, & que ce ne ſoit qu'une affection qui arrive à la matiere : toûjours ſera-t-on contraint de m'accorder, que la cauſe d'où cette affection procede, n'eſt pas ſujette à la mort ; parce qu'elle ne peut admettre le contraire de ſon effet, qui eſt la vie.

Ainſi il faut de toute neceſſité que nôtre ame ſoit d'une nature divine & immortelle, où ſe rencontrent toutes les conditions de l'eſtre éternel de Dieu, dont elle eſt l'image ; elle a vie & intelligence en elle-même comme lui ; il n'y a point d'eſtre, grand ou petit, depuis le dernier juſques au plus ſouverain, ſur lequel elle ne faſſe ſa revûë dans un inſtant : ſes notions ſont toutes nées en elle ; enfin ayant en ſoi-même le principe de ſon mouvement, il ne ſe peut trouver en elle aucun terme qui puiſſe cauſer en elle l'intermiſſion de ſa puiſſance motrice, qui lui eſt tellement inherente, que la peſanteur même du corps où elle eſt attachée ne peut empêcher qu'elle ne ſe meuve vers le preſent, qu'elle n'anticipe l'avenir, & qu'elle ne faſſe ſon retour vers le paſſé, qui ſont les trois inſtans dont eſt compoſée l'éternité. Joint auſſi que l'ame étant un acte de vie pur & ſimple, ne peut devenir un acte de mort qui lui eſt tout-à-fait oppoſé ; & partant il eſt impoſſible que quand le mouvement du corps ceſſe,

celui

celui de l'ame, qui en eſt indépendant, puiſſe ceſſer en même-temps avec lui.

Que ſi les choſes qui ſe meuvent par autrui ſe meuvent autant de temps qu'elles ſont attachées à leur moteur, celles qui ont en elles-mêmes leur moteur toûjours preſent, ne peuvent pas ne ſe mouvoir point. L'ame étant de cette nature, & ſon mouvement étant ſa vie, & ſa vie ſon mouvement, il faut de toute neceſſité qu'elle ſoit immortelle. Que ſi elle mouroit, l'eſſence & l'acte d'une choſe étant indiviſible entr'eux, il faudroit que ſa diſſolution ſe fit en ſon eſſence & en ſon mouvement en même-temps: mais qui la cauſera cette diſſolution? Ce ne ſera pas elle-même, parce qu'étant une nature ſimple qui n'a rien de diſſemblable en ſoi, l'uniformité de ſon mouvement doit plûtôt la conſerver que la détruire. Ce ne ſera pas non plus une nature qui ſoit plus puiſſante que la ſienne, ni qui ſoit au deſſus d'elle; parce que la mort ne peut venir d'où nous vient la ſource de la vie, & d'où elle ſe répand dans toutes les parties de cet univers. D'attribuer auſſi la mort de l'ame au commerce qu'elle a avec les choſes qui ſont ici-bas, ce ſeroit ſoûmettre la partie ſuperieure qui eſt la maîtreſſe, à l'inferieure, & pervertir en cela l'ordre du commandement.

Enfin, mes Enfans, comme l'homme eſt compoſé de corps & d'eſprit, tout le cours de ſa vie n'eſt qu'un tiſſu qui repreſente la nature de l'un & de l'autre. D'un côté les maladies, la vermine, les imputetez, les abſcés, la rognure des ongles & des cheveux, la ſueur, la craſſe, & tous les excremens du corps ſont autant de ſignes mortels qui devancent le dernier ſanglot, qui eſt ſuivi d'une puanteur & d'une corruption qui ne deſire que la terre.

D'un autre côté quand je conſidere l'articulation de la parole énoncée & entenduë, qui n'eſt qu'une modification de l'air, tranſmettant la penſée de ce-

lui qui parle en l'intelligence de ceux qui l'écoutent ; & non-ſeulement ſa penſée, mais la même paſſion dont ſon ame eſt alors agitée : les predications, les plaidoyers, les harangues militaires, & le theâtre, nous peuvent ſervir d'éxemple en cette occaſion : Quand je voi, dis je, cet effet de la parole, & qu'un ſeul coup de langue fait une impreſſion ſi ſoudaine dans les ames des auditeurs, & qu'elle les affecte toutes d'une même émotion ; que puis je croire, ſinon que ce ſoit un torrent d'eſprits qui fait ſon irruption de l'ame immortelle, qui leur imprime alors la même vehemence, où elle ſe trouve en ſon excés ?

Quand un ſeul clin d'œil, qui menace, qui reprend ou qui flatte, imprime la crainte, la pudeur, ou la joie ſur le viſage où tombe ſon rayon ; l'ame en l'émotion qu'elle cauſe, par ce coup d'œil me ſemble avoir encore quelque choſe de plus prompt, de plus penetrant, & de plus ſpirituel que la parole, parce qu'elle paroît en cette action, tout-à-fait dégagée de la matiere.

Il n'y a point de theâtre, où l'ame expoſe mieux, en vûë par les ſens, toute l'étenduë de ſa puiſſance que dans un feſtin, où il y a un concert de voix, & d'inſtrumens de muſique ; parce que tous les ſens en ce lieu là, font toutes leurs fonctions en même-temps : l'œil premierement, l'odorat & la pointe de la langue, où le toucher eſt le plus exquis, fait le premier eſſai des viandes avant que le goût les ſavoure ; & tous ces ſens, quoi qu'en foule, agiſſent avec tant d'ordre, qu'ils jugent ſans confuſion de ce qui leur plaît, ou de ce qui leur déplaît. L'oreille cependant auſſi n'eſt pas oiſive, qui s'apperçoit ſi elle eſt un peu juſte, du moindre faux ton qui ſe fera dans ce concert, ſoit qu'il ſe faſſe en la voix, ou en l'inſtrument. Aprés cela peut-on ſoûtenir que la partie de l'homme, qui fait le diſcernement de tant d'eſpeces differentes, ſans confu-

ſion,

ſion, ſans temps, & par un ſeul acte, ne ſoit pas une, ſimple & indiviſible, qui ſont autant de conditions qui ne conviennent point au corps.

Quand on jette en bronze les mœurs & la nature d'un homme tel que fut le grand Alexandre, comme fit Lyſippus en la ſtatuë qu'il fit de lui, & qu'on imprime dans un portrait, non-ſeulement une vie qui n'eſt point, mais auſſi toutes les paſſions ou l'original eſt ſujet, il n'eſt pas vrai ſemblable alors que l'agent qui diſpoſe la fonte, & les couleurs pour animer une matiere morte ſoit mortel. Je dirai plus, que quand de diverſes pieces qui ſont en effet, je forme une chimere qui n'eſt point, ce faux germe de mon imagination a quelque rapport à la puiſſance Divine; parce que je fais une acte de creation, qui (quoi que faux) ne laiſſe pas de ſubſiſter en ma penſée.

Ainſi, mes Enfans, vous voyez qu'il ſe rencontre même quelques veſtiges de l'immortalité de nôtre ame dans un faux ſujet: mais cette verité ſe découvre avec une entiere certitude, ſi on conſidere quelle eſt toute l'étenduë de la puiſſance de l'ame aux choſes qui ont quelque rapport avec elle. Premierement, ſon intelligence eſt infinie, car quelque remplie qu'elle ſoit, il s'y peut toûjours ajoûter quelque choſe; il n'y a rien de ſi immateriel dont elle ne puiſſe concevoir une idée: elle connoît les choſes ſingulieres, & en forme ſes notions univerſelles; rien ne la borne, tout eſtre quel qu'il ſoit eſt ſon objet, & plus il eſt détaché de la matiere & des ſens, plus ſon intelligence eſt parfaite: enfin ſa reflexion ſur elle-même, & ſur toutes les parties de cet univers, eſt une image ſenſible qui repreſente en abregé le cercle éternel de Dieu qui remplit tout, & qui eſt à ſoi-même ſon commencement & ſa fin.

D'ailleurs, ſi je me repreſente que la volonté eſt libre, qu'elle eſt maîtreſſe de ſon action, qu'elle ſe

ment d'elle-même, & qu'elle ne reſiſte pas ſimplement à l'impetuoſité de ſes appetits, mais qu'elle les modere; je trouve que ce ſont autant d'effets d'une puiſſance immaterielle. Quand je conſidere que ſon objet eſt le bien, & qu'il n'y en a pas un ſeul en cette vie qui la puiſſe ſi bien remplir, que ſon dégoût ne la vuide auſſi tôt; je me ſens alors convaincu que cette cupidité inſatiable en la recherche du bien qui eſt ſon objet, dérive d'une ſource immortelle, & que puis qu'elle a été capable d'en concevoir un ſouverain qui la puiſſe aſſouvir, & d'y pretendre, elle l'eſt auſſi d'en avoir la poſſeſſion.

Le deſir que nous avons que nôtre gloire nous ſurvive, que nôtre ſang ſe provigne en nôtre poſterité; nôtre indignation de la proſperité des méchans, & de l'adverſité des gens de bien; nôtre mépris des choſes du monde & de nous-mêmes, ſont autant de petits rayons de lumiere qui penetrent l'épaiſſeur de la matiere, pour nous découvrir malgré les tenebres du corps quelque échantillon de l'immortalité de nos ames.

Je dirai plus, que la penſée même du mécreant & de l'athée avant ſa derniere heure, ſoit qu'il craigne, ſoit qu'il eſpere, ſoit qu'il doute, eſt un preſſentiment d'une autre vie, que la temerité de ſon eſprit lui avoit empêché de connoître.

Mes Enfans, le cours de la vie preſente, n'eſt qu'un avant-jeu, ou plûtôt une repreſentation de la vie future: comme le ſejour de neuf mois qui ſe fait dans le ventre de la mere, ne diſpoſe pas l'habitude du corps pour eſtre toûjours en ce cachot, mais pour le rendre habile à reſpirer, & à ſe produire au lieu où il vient; ainſi l'intervalle du ſejour que nous faiſons ici, depuis l'enfance juſques à l'âge décrepit, n'eſt que le terme d'un autre enfantement de nature, qui nous prepare une meilleure naiſſance. C'eſt pourquoi il faut attendre l'heure de nôtre mort ſans étonnement;

nement, comme devant eſtre la derniere au corps ſimplement, & non pas à l'ame. L'entrée au monde & ſa ſortie, ont leur arriere faix l'une & l'autre, dont il ſe faut également dépoüiller. Pour venir en cette vie, il t'a fallu quitter le corps de ta mere. Pour paſſer dans une autre meilleure, il te faut quitter le tien même; pourquoi te fâches-tu de t'en ſeparer; c'eſt ton enveloppe que tu romps, comme les enfans la leur quand ils naiſſent. Ils ne peuvent voir la lumiere du jour que cela ne ſoit, ni toi celle de l'éternité. Imagine-toi combien cet échange de vie te doit eſtre avantageux, quand tu ne ſeras plus ſujet aux viciſſitudes du jour & de la nuit, qui eſt une paſſion que ſouffrent les parties baſſes de l'air, & qu'étant devenu tout œil, tu verras toute la lumiere du Ciel en ſa ſource, qui ne ſe dérive preſentement à toi que par les deux petits conduits de ta vûë. Croi fermement, mon Fils, que tu la verras un jour en ſa plenitude, ſi tu crains Dieu & que tu l'aimes. Les ſaintes Lettres t'apprennent que tu es fait à ſon image, & que la vie qui t'anime preſentement fut un ſouffle divin qui te fut inſpiré de ſa bouche: Ainſi, tu ne peux ſans impieté douter de l'immortalité de ton ame, dont tu dois eſtre plus aſſeuré que de la mortalité du corps, qui tout corrompu qu'il eſt dans le tombeau, produit encore de ſoi quelque choſe de vivant.

Enfin, mes Amis, regardons la mort comme un dernier acte de la vie, que nous ne devons, ni craindre à ſon heure, parce que c'eſt un devoir de nature, ni deſirer avant ſon heure, pour n'eſtre pas deſerteurs d'une milice qui ne ſe quitte point ſans ordre. Pourvû que vous la conſideriez ainſi, vous trouverez en cela ſeul autant d'inſtruction pour bien mourir, qu'il y en a pour bien vivre en tous les autres preceptes que je vous ai donnez.

Il y a trois choſes qui ont accoûtumé de travailler l'eſprit de l'homme en mourant; ſçavoir, la penſée

de

de ce qu'il doit devenir, le ſoin de ſa memoire, & celui de ſa poſterité.

Pour remedier à l'inquietude de ce que tu dois devenir, regle les actions de ta vie, comme ſi tes bonnes œuvres ſeules te devoient ſuffire pour te procurer ton ſalut. Cela fait, reſigne-toi ſous la volonté de Dieu, comme ſi tu n'eſperois ton ſalut que de ſa miſericorde. Ainſi tes œuvres étant juſtifiées par ta foi, & ta foi par tes œuvres, ſois aſſeuré que ton ame trouvera toute la conſolation qu'elle peut avoir en mourant.

Pour ce qui eſt de nôtre memoire aprés la mort, celle du juſte étant une douce vapeur qui s'exhale de ſa vie paſſée, ſe conſerve quelque temps comme un precieux parfum qui fume encore, & qui remplit de ſa bonne odeur le lieu où il s'éteint. Mais comme il n'y a rien qui ait ſi peu de corps que la vapeur, il n'y a rien auſſi qui s'évapore ſi-tôt que la reputation; vivant ou mourant, elle ſe paſſe comme les nuances d'une fleur cueillie, ou elle ſe deſſéche comme la fleur même, quand elle demeure trop long-temps ſur ſa tige.

Les vies les plus éclatantes ſont ſujettes au naufrage du temps, comme le ſont les plus ſombres. Si quelques-uns s'en ſauvent, merveille étrange! ce n'eſt que pour nous laiſſer une image de la vanité des grandeurs du monde, voyant celle des plus grands avilie en ſervant de bouchon à quelque fameux cabaret, ou de joüet dans un brélan où un quinola vaut plus qu'un Roi, & où les noms les plus illuſtres de toute l'antiquité ſe trouvent expoſez à l'inſolence d'un brelandier, qui les rompt & les foule aux pieds quand il lui plaît.

Que ſçait-on même ſi on ne doutera point un jour de Roland ou de Lercanier, lequel des deux a été le cartier ou le Paladin. Ce grand abaiſſement de la vanité de l'homme ne procede que de ce qu'il n'y a rien d'éternel, ni de permanent que Dieu ſeul; qu'il

eſt le Dieu jaloux, & que c'eſt à lui ſeul que gloire, loüange & honneur appartiennent, & non pas à l'homme.

Le dernier ſoin de l'homme, qui s'étend au delà de lui, eſt celui de ſa poſterité, qui eſt le plus univerſel de tous; parce que c'eſt une eſpece de repit contre la mort. Je voudrois bien que ce ſoin eût tant de moderation en nous en mourant, que nôtre conſcience, qui eſt alors aſſez occupée à nôtre ſalut, n'en fût point troublée, ni le cours ordinaire des loix changé, dont l'ordre public eſt toûjours meilleur que le noſtre. Les avantages & les ſubſtitutions qu'elles nous permettent de faire en faveur des aînez & des mâles, détruiſent une partie de nôtre poſterité pour conſerver l'autre. Un témoignage qu'il y a en cela plus de vanité que de juſtice, c'eſt que nos precautions ne ſont que pour un temps, lequel étant expiré, nôtre heredité ſe reduit dans l'uſage commun, comme étant plus conforme à la droite raiſon, que ne l'eſt nôtre diſpoſition particuliere.

L'avenir eſt encore moins ſous nôtre direction, que le preſent dont nous ſommes d'aſſez mauvais diſpenſateurs. Quel interêt ai-je, moi qui meurs, ſi mon nom & mon bien ſe conſerve ſous la tige de mon aîné ou de mon cadet, ou ſi l'un & l'autre tombe en quenoüille? Mon ſang eſt auſſi bien mon ſang en ma fille, comme il eſt mon ſang en mon fils; & même ſi ce dernier appui de lignée nous manque, la nature y pourvoit, & nous fait voir aſſez ſouvent qu'il y a peu de difference entre les neveux, les couſins, & les enfans, en exprimant auſſi-bien les mœurs & le viſage de l'oncle & de l'ayeul au plus éloigné, comme au plus proche du ſang.

Ainſi, mes tres-chers Enfans, pour mourir avec quietude remettons nous & nôtre poſterité ſous la providence de Dieu: Quand nous ſommes venus au monde nous n'étions point en peine de ceux que nous

y avons trouvez, ne le soyons point en sortant de ceux que nous y laissons. Ces deux extremitez étant en égale distance de nôtre commencement & de nôtre fin, nous doivent estre également indifferentes. Le repos de l'homme en vivant consiste sous l'obéissance des commandemens de Dieu, & en mourant sous la confiance de sa misericorde : pourvû que ces deux choses se trouvent en vous, j'espere que la Bonté divine accompagnera, s'il lui plaît, de sa grace ma benediction que je vous donne pour servir de clôture à mon Testament.

F I